

Douze femmes, par Paul Féval



DOUZE FEMMES

OUVRAGE DU MEME AUTEUR

Collection in-18 jésus, à 3 fr. le volume

Le Capitaine Fantôme, 7e éd. 1 vol.
Les Filles de Cabanil (suite du *Capitaine Fantôme*), 7e édition. 1 —
Le Drame de la Jeunesse, 4e édition. 1 —
Annette Laïs, 2e édition. 1 —
Les Habits noirs, 2e édition. 2 —
Jean Diable, 3e édition. 2 —
Bouche de fer, 7e édition. 1 —
Madame Gil Blas, 3e édit. 2 —
Aimée, 4e édition. 1 —
La Fabrique de Mariages, 4e édition. 1 —
Le chevalier Ténèbre, 2e éd. 1 —
Roger Bontemps. 1 —
Les Gens de la noce. 1 —
Cœur d'Acier. 2 —
Les Errants de Nuit, 2e éd. 1 —
Les deux femmes du Roi, 4e édition. 1 —
La duchesse de Nemours, 5e édition. 1 —
La Cosaque, 2e édition. 1 —
L'Hôtel Carnavalet, 2e éd. 1 —
Le Bossu, 27e édition. 2 —
Les Mystères de Londres, nouvelle édition. 2 —
Le Mari embaumé. 2 —
La Cavalière, 2e édition. 2 —
L'Homme de Fer, 2e édit. 1 —
Les Belles de nuit, 5e édit. 2 —
La Pécheresse, 2e édition. 1 —
Le Château de Velours, 2e éd. 1 —
Les Revenants, 2e édition. 1 —
L'avaleur de sabres, 3e édit 1 —
Mademoiselle Saphir, 2e éd. 1 vol.
Le Volontaire, 2e édition. 1 —
La rue de Jérusalem, 4e éd. 2 —
Le Jeu de la mort, 4e édit. 2 —
Le Cavalier Fortune, 2e éd. 2 —
Les Parvenus, 3e édition. 1 —
La Province de Paris, 3e éd. 1 —
L'Arme invisible, 2e édit. 1 —
Maman Léo, 2e édition. 1 —
Le Quai de la Ferraille. 2 —
Contes Bretons, nouvelle édition illustrée. 1 —
La Tache Rouge, 2e édition. 2 —
Les Compagnons du Trésor, 2e édition 2 —
L'Homme du Gaz, 2e édit. 1 —
La Quittance de minuit, 2e édition. 2 —
Le dernier Vivant, 2e édit. 2 —
Le Paradis des Femmes, 2e édition. 2 —
Le Chevalier de Keramour, 2e édition. 1 —
Le Loup blanc. 1 —
Fontaine aux Perles, 2e édit. 1 —
La Ville-Vampire. 1 —
La Bande-Cadet, 2e édition. 2 —
Les Cinq. 2 —
Gavotte. 1 —
Les Couteaux d'Or, nouvelle édition. 1 —
Les Fanfarons du roi, nouvelle édition. 1 —
Première aventure de Corentin-Quimper. 1 -

LA FÉE DES GRÈVES

Nouvelle édition illustrée, 1 volume in-8°. — Prix : 5 francs

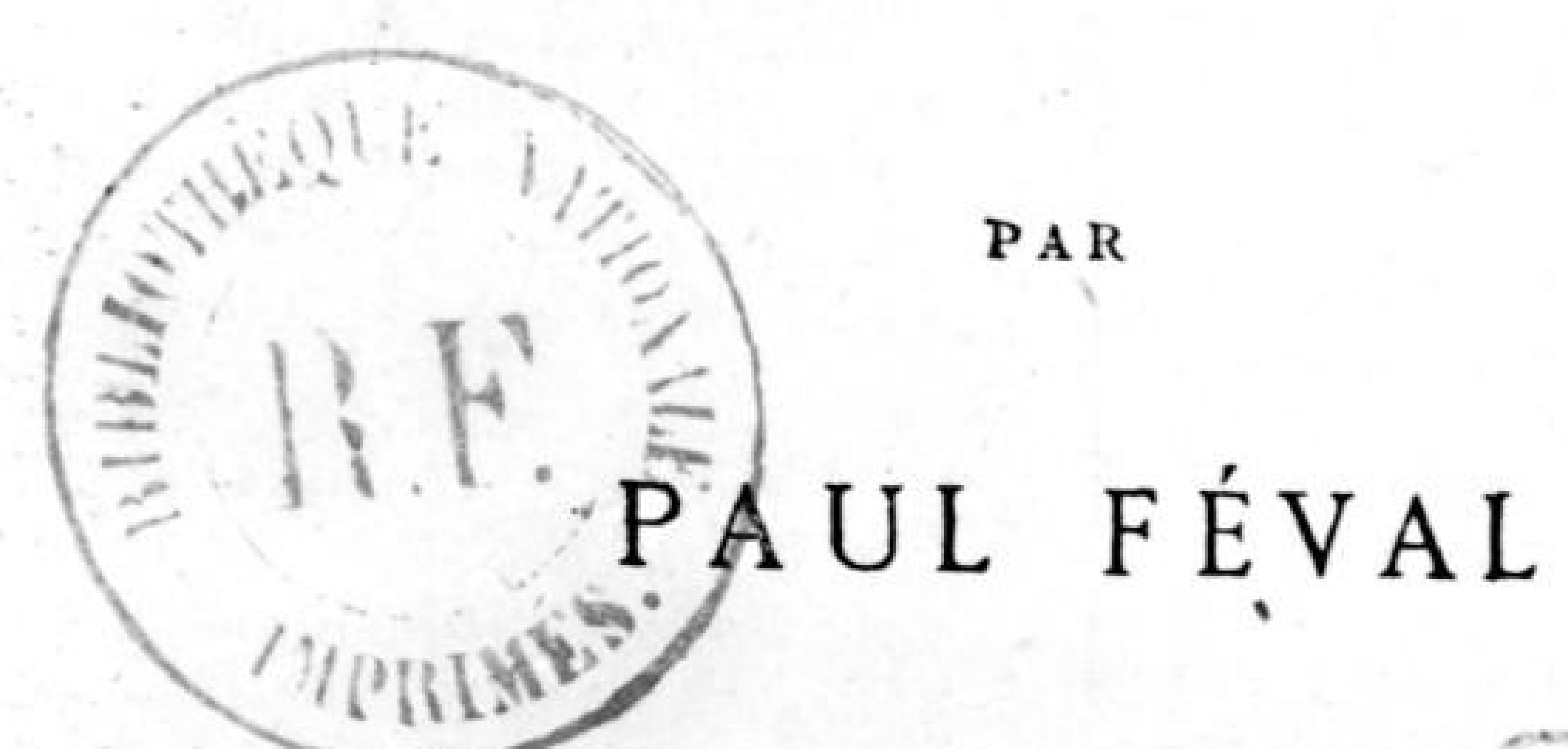
---

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 61, rue Lafayette.

DOUZE

FEMMES

PAR



PAUL FÉVAL



PARIS

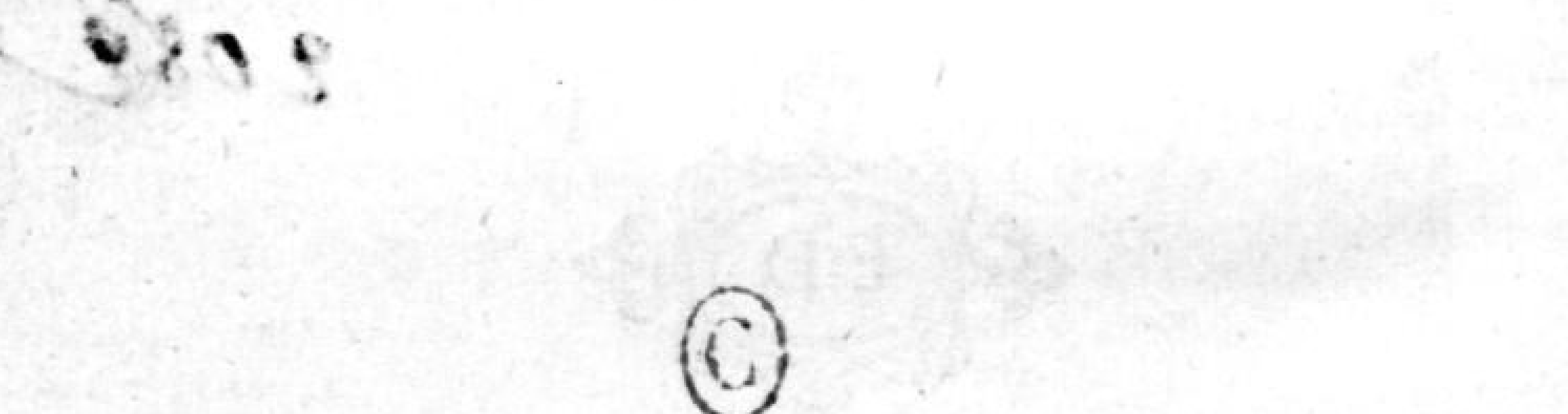
E. DENTU, ÉDITEUR

Librairc de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1878



ENVOI

A MADAME JULES SANDEAU

Madame et chère amie,

Je ne sais pas qui j'aime le mieux de vous ou du maître charmant dont vous êtes le cœur. Me voilà changeant de chemin, sur le tard, à l'heure marquée pour le repos, et je crois que j'irai très loin sur cette autre route.

A la veille d'un grand voyage, entrepris sans idée de retour, l'habitude est de laisser aux siens un souvenir. J'ai voulu vous trier quelques feuillets dans la montagne des papiers anciennement noircis par moi, mais il y en a tant et tant, que je m'y serais perdu si la pensée ne m'était venue de faire mon bouquet avec une douzaine de bonnes consciences.

Mettez cela dans un coin et ne m'oubliez pas.

Paul Féval.

15 Janvier 1877.



ÈVE

LE TOUR DU MONDE EN CINQ LETTRES

PREMIÈRE LETTRE

ROBERT A CHARLES

EPUIS quelques jours je remets sans cesse à vous écrire. J'attendais le dénoûment d'une romanesque aventure dont je suis le héros, pour vous la raconter en détail. Le dénoûment est venu ; je n'ai pas lieu d'en être très fier : néanmoins je ne m'en plains pas. Il m'est arrivé, comme à tous, et vous le savez mieux que personne, vous dont j'ai fatigué la patiente amitié à force de confidences, il m'est arrivé de subir en amour de cruels désappointements. Leur souvenir

est resté vif en moi ; quand j'y songe, j'éprouve encore une sorte de ressentiment mêlé de dépit, de honte et de souffrance : la mémoire est si fidèle à garder ouvert son livre aux pages qu'on voudrait en arracher ! Mais cette fois ma chute a été si doucement ménagée, j'ai trouvé à ma déconvenue une si aimable consolation, que, en définitive, le dépit a eu tort.

Je suis content, j'ai sujet de l'être ; je tremble presque en songeant que mon aventure eût pu se terminer autrement. Ne croyez pas au moins que ceci soit une fanfaronnade de vaincu. En amour surtout, la fable *le Renard et les Raisins* a son application, je le sais, mais je parle fort sérieusement ; vous allez me comprendre. Qu'eût été le succès ? Lady Wolsley est une charmante femme, belle et jolie à la fois, gracieuse d'esprit, bonne de cœur ; une plus aimable amie ne se trouverait point.

Mais qu'eût été le succès ? une ivresse d'un jour, un bonheur quelque peu plus long, puis... vous savez, Charles, ce qui vient après. Nous sommes ainsi faits, vous, moi, et beaucoup d'autres encore.

Ici, je veux le croire sincèrement, le bonheur aurait eu la plus longue durée possible, mais son terme serait venu trop tôt ou trop tard. Je n'y puis penser sans amertume ; cette femme, que je vois présentement si parfaite, aurait été pour moi, dans un temps donné, une femme semblable à toute autre ; moins que cela, un banal souvenir. Mon échec

n'aurait-il eu pour résultat que de prévenir ce désenchantement, je le bénirais encore. Mais ne vous hâtez pas de rire ; mon échec a fait mieux : il m'a donné une sœur.

Je crois vous entendre : « Toutes les sœurs de ce genre sont des sœurs aînées ; cette ravissante lady a-t-elle donc passé la quarantaine ? » Mon Dieu, non. Elle a vingt ans, je pense, ou quelque chose de moins. Vous hochez la tête avec cet air incrédule qui m'a mis souvent en fureur. A votre aise, Charles, vous avez le droit de ne me point croire ; mais, je vous le dis en conscience, je resterai son ami, rien que cela, ou plutôt tout autant que cela. Telle est ma ferme volonté.

Je n'ai point eu de sœur jusqu'ici. A vrai dire, je ne m'étais senti aucune envie d'en avoir, car j'admettais difficilement la pure amitié entre un jeune homme et une jolie femme, à moins que ce ne fût cette amitié bâtarde, reste d'un amour refroidi, qui se noue de raccroc au moment où s'éteint la passion ; de celle-là je ne voulais pas. Lady Wolsley m'a fait comprendre qu'il est une autre sorte d'amitié, noble, suave, solide et pleine de charme. Je ne disserterai point sur ce sentiment nouveau ; quand vous aurez fait l'acquisition d'une sœur comme lady Wolsley, nous nous entendrons à merveille, et il sera temps de causer.

Où pensez-vous que je sois ? A Londres ? Ce nom

de lady Wolsley vous induit en erreur et vous êtes loin de compte. Elle est Suédoise de naissance. A Stockholm, donc? Du tout. Je suis à Dinan, petite sous-préfecture du département des Côtes-du-Nord. Mon grand voyage autour du monde est, comme vous voyez, encore à son début. Mais, patience! il ne s'agit que de faire le premier pas. Une fois parti, je veux courir quinze cents lieues tout d'une piste.

Je suis arrivé ici vers le commencement du mois dernier, un soir, et je comptais prendre dès le lendemain le bateau à vapeur de Jersey. Le hasard en a décidé autrement.

Fatigué de mes quinze heures de chemin de fer, je descendis vers la Rance, rivière qui, à Dinan, est large comme le canal de l'Ourcq, et qui, deux lieues plus loin, atteint les proportions de la Loire. Je me promenai longtemps; je songeais à vous, Charles. La lune, qui se cachait derrière les tours du château, dessinait leurs profils gothiques, et, me laissant dans l'ombre, éclairait la ville au-dessus de moi : au-dessous, j'avais les riches bords de la Rance. Votre crayon eût trouvé là un croquis et votre âme une rêverie. Moi, je me demandais à quoi bon quitter la France, si belle et si aimée! je la regrettais par anticipation, je sentais comme un avant-goût de l'exil; et pourtant l'idée ne me venait point de renoncer à mon long voyage.

Je n'ai que vous au monde pour m'aimer, Charles,

et vous m'avez promis, en quelque lieu que je sois, de venir me rejoindre quand vos affaires seront réglées. Dieu nous a faits orphelins tous les deux; pour nous qui n'avons point connu les joies de la famille, la vie sédentaire serait une longue série de jours d'ennui. Ce qu'il nous faut, c'est le changement qui étourdit sans cesse, les amitiés de passage si imprévues, si cordiales et si vite dénouées, les excursions vagabondes, les brusques et courtes amours. Autrefois vous parliez de mariage; heureusement je vous vois converti : prendre femme, vous ou moi, ce serait mentir à notre destinée.

L'heure sonna, non pas au vieux beffroi du château, qui est muet depuis des siècles, mais à une simple pendule. J'étais assis à une centaine de pas de la rivière; le timbre retentit si près de moi, que je me levai en sursaut. Perdu dans ma rêverie, je m'étais reposé par hasard sur un talus recouvert de gazon et couronné d'une haie vive, derrière laquelle s'élevait une jolie maison.

Une seule chambre y était éclairée. Dans cette chambre, debout et ne me montrant que son joli visage, une enfant de seize ans se tenait immobile. Elle semblait me regarder, et je n'osais faire un mouvement; je craignais de voir se fermer ce bel œil bleu si tendre, si rêveur. Deux minutes se passèrent; l'enfant ne bougeait pas et regardait toujours. Enfin la lumière s'éteignit, emportant avec

elle la charmante vision. Je repris le chemin de la ville. Mon esprit était resté près de la jeune fille. Pourquoi avait-elle regardé de mon côté avec cette persistance? Le bon sens me disait qu'elle n'avait pu m'apercevoir, placé comme j'étais dans l'ombre; mais croit-on le bon sens? Peut-être un rayon de lune avait glissé jusqu'à moi; peut-être...

— Au secours! dit en anglais une voix étouffée.

J'étais alors au bas du Jerzual, long précipice bordé de maisons qui joint la vallée à la ville haute. Ce Jerzual, très positivement, a été pavé du temps des druides. Ce sont partout des quartiers de roche anguleux et jetés au hasard; entre chaque pierre un trou de capacité variable contient de l'eau croupissante, de telle sorte que les pavés sont autant d'îles montrant leurs têtes aiguës au centre d'un océan de fange. Joignez à cela une pente abrupte, inégale et si perfidement ménagée, qu'il semble qu'une homicide influence ait présidé autrefois à la construction de la route; plaçez çà et là, sur les côtés, des masures de forme invraisemblable, séparées par des broussailles qui font de chaque fossé une chausse-trape; à l'aide de cet effort d'imagination, vous aurez une idée trop avantageuse encore du principal faubourg de Dinan.

Le cri partait d'une douve assez profonde; je m'approchai avec empressement et je vis un vieillard, à demi noyé dans la vase, faisant des efforts désespérés

pour débarrasser ses membres d'un écheveau de courroies et de harnais. Près de lui était un tilbury brisé; un peu plus loin un fort beau cheval rendait le dernier soupir. Dès que le vieillard fut hors de peine, son premier soin fut d'examiner scrupuleusement le tilbury. Peu satisfait de ce côté, il se dirigea en boitant vers le cheval, qui, moins heureux que son maître, avait, en tombant, heurté un rocher; pendant deux ou trois minutes, il palpa dans tous les sens le cadavre du pauvre animal; cela fait, il laissa échapper une exclamation chagrine, me salua sans me regarder et s'éloigna en silence. L'apparence de ce vieux gentleman était chétive et souffreteuse; sa physionomie, où l'orgueil britannique se lisait affiché en gros caractères, ne laissait pas que d'exprimer une certaine bonhomie. Je le suivis de l'œil, et, voyant qu'il avait grand'peine à surmonter les obstacles de la route, je crus qu'il était de mon devoir de l'accompagner. Nous marchions côte à côte; l'Anglais ne faisait nulle attention à moi, il souffrait, se plaignait et boitait de plus en plus. Néanmoins, il fallut que je lui fisse formellement offre de mon bras pour qu'il se déterminât à jeter un regard de mon côté.

Il s'arrêta, montra sa jambe d'un geste piteux, souleva son chapeau et passa son bras sous le mien ; après cette preuve de confiance, il reprit sa route. Au bout d'un demi-quart de lieue nous arrivâmes à la grille d'une villa isolée.

— Monsieur, me dit-il alors en assez bon français, je vous souhaite la bonne nuit.

A ces mots, il se découvrit une seconde fois et me tourna le dos sans autre cérémonie. J'ai pu reconnaître depuis que ce froid compliment était, eu égard au personnage, une action de grâces en forme. Il y a cinq semaines que je vois lord Wolsley chaque jour, et jamais je ne l'entendis prononcer une aussi longue phrase.

Il ne me restait plus qu'à me retirer; mais, au moment où je reprenais la montée, regrettant presque ma compassion si mal placée, je jetai un coup d'œil sur la maison de l'incivil étranger; la lune avait tourné les ruines du château, elle éclairait maintenant le pied de la colline. Je reconnus le talus qui m'avait servi de fauteuil; en même temps, la porte s'ouvrit, et, derrière un domestique en livrée, ma gracieuse vision se montra. En trois sauts j'atteignis le seuil.

— Monsieur, dis-je à l'Anglais, vous êtes blessé: ma qualité de docteur-médecin me fait un devoir de ne point vous laisser sans secours.

— Blessé! répéta lady Wolsley en jetant sur son mari un regard d'inquiétude affectueuse.

Je ne puis vous rendre, Charles, tout ce qu'il y avait de douce compassion et de tendresse filiale dans la voix de la jeune femme. En la voyant de plus près, j'avais dû reconnaître mon erreur : lady Wolsley

n'était point l'enfant que j'avais aperçue ce même soir à travers la fenêtre entr'ouverte; elle avait quatre ou cinq ans de plus que ma vision, qui, à coup sûr, devait être sa jeune sœur. Toutes les deux, du reste, sont également belles; je sentais déjà que j'aimerais l'une ou l'autre, et ne prenais point souci de me demander laquelle.

Lord Wolsley souleva son chapeau, comme c'est son habitude en toutes circonstances, et regarda la porte d'un air suffisamment significatif; mais sa femme le prévint, et, me saluant avec grâce, elle me pria de passer au salon.

A ce propos, Charles, je vous sommerai de convenir avec moi que le diplôme de docteur est un incomparable talisman. Si don Juan, notre seigneur, existait encore au dix-neuvième siècle, il suivrait assurément les cours de la clinique, afin de se procurer cette feuille de parchemin qui est la clef infaillible et magique des contes orientaux. Votre pinceau est bien aussi un passe-partout recommandable; mais le diplôme, Charles, le diplôme! Souvenez-vous de Figaro, et pensez que ce glorieux fourbe n'était qu'un simple frater.

Lord Wolsley avait une très belle entorse. Je posai le premier appareil, et pris congé en disant que, ne voulant point aller sur les brisées du médecin de milord, je reviendrais seulement m'informer de l'état de sa santé.

Le vieux gentleman fit signe à sa femme de s'approcher; ils eurent ensemble une courte conversation en anglais : croyant que j'ignorais cette langue, lord Wolsley ne se gênait pas. Il conclut en disant que, n'ayant plus de médecin depuis le départ de sir Thomas... (un nom saxon qui m'échappa), il valait autant me prendre pour le remplacer que d'introduire dans la maison deux Français au lieu d'un. Lady Wolsley fut chargée de m'apprendre le résultat de la conférence, ce qu'elle fit de la façon la plus aimable. Les motifs du choix m'importaient peu; j'avais mes entrées au Vauvert, c'était tout ce qu'il me fallait.

Le Vauvert est le nom de la maison de lord Wolsley. Mon premier soin, en arrivant à Dinan, fut de prendre des informations sur ce nobleman. Tout le monde le connaissait, bien qu'il vécût seul avec sa femme et ne donnât à personne accès dans sa demeure. On me le désigna sous le sobriquet de l'*homme du Jerzual;* je vous dirai dans un instant l'origine de ce surnom. Quant à ma jolie vision, dont je donnai pourtant un signalement minutieux, nul ne put me répondre d'une manière satisfaisante. Avais-je dormi sur le talus, et l'apparition était-elle donc un rêve? Je l'aurais cru peut-être si l'image de lady Wolsley n'eût passé dans mon souvenir. C'étaient bien les mêmes traits, sauf la différence de l'âge. Ma vision existait; seulement sa vie s'entourait de mystère. Ne me fallait-il pas soulever ce voile, et

n'était-ce pas là un puissant motif pour rester à Dinan? Mon grand voyage fut ajourné; je m'endormis en songeant tantôt à l'enfant, tantôt à la femme.

— Ce sont deux sœurs, me disais-je. L'aînée est ravissante, la cadette le sera... Je l'aime.

A votre tour de me demander laquelle. — En vérité, Charles, je ne savais. Il y a pis : aujourd'hui, je ne le sais pas davantage. Pendant quelques jours, j'ai donné tous mes soins à lady Wolsley; maintenant qu'elle n'est plus pour moi qu'une amie, je me reprends à songer à sa sœur. Mais concevez-vous ce mystère? Depuis cinq semaines, je n'ai pas revu cette dernière une seule fois; jamais, devant moi, on n'a prononcé son nom ou dit un mot qui pût avoir trait à elle. Pourtant le Vauvert n'a pas la tournure de ces sombres donjons où l'on emprisonnait autrefois les jeunes filles; lady Wolsley, de son côté, ne me semblerait point une fort impitoyable geôlière.

Le lendemain, je fis ma seconde visite médicale. A dater de ce jour, je suis retourné chaque matin au Vauvert. Lord Wolsley, vieillard maladif et chagrin, m'a vu d'abord de mauvais œil, puis insensiblement il s'est habitué à ma présence. L'orgueil, chez lui, combat victorieusement la jalousie; en outre, il a pour sa femme une confiance voisine du respect.

Son entorse est maintenant guérie; il a acheté un nouveau tilbury et fait tout ce qu'il peut pour se

rompre définitivement le cou sur le pavé du Jerzual; il semble qu'il ait porté à ce damnable faubourg un défi à outrance. Les bourgeois de Dinan ont remarqué son bizarre entêtement et l'ont affublé de ce surnom que je vous ai dit. Faible et tremblotant, il ne souffre point qu'un groom tienne pour lui les rênes; chaque soir je le rencontre seul, descendant la montagne au galop. Son frêle équipage bondit, craque et menace ruine à chaque tour de roue, mais lui reste impassible sur son double coussin, et jette en passant un provoquant regard à la douve où j'eus l'avantage de faire sa connaissance.

C'était hier que je comptais risquer mon premier pas sur le terrain de cette galanterie que les Anglaises appellent le *flirt*. Depuis huit jours que la santé de lord Wolsley lui permet de sortir, j'avançais pied à pied; je croyais m'apercevoir à des signes non équivoques que je ne serais pas trop durement éconduit. Notre tête-à-tête, qui s'était prolongé la veille beaucoup plus que d'habitude, m'avait paru prendre une tournure excellente. J'avais parlé cœur, vaguement et comme par hasard, il est vrai, mais la douce voix de lady Wolsley avait tremblé en me répondant. Elle aussi avait dit quelques mots sur ce sentiment, que je lui croyais inconnu, et j'avais deviné une souffrance sous la sereine tranquillité de son visage.

Vous savez, Charles, que je préfère aux incandes-

centes passions méridionales cette tendresse calme, constante, profondément sentie, que la commune croyance attribue volontiers aux femmes du nord. Je suivrais au bout de l'univers une blonde chevelure, tandis que l'éclat provoquant de deux beaux yeux noirs m'inspire à peine une éphémère fantaisie. Lady Wolsley semblait être pour moi cette femme que notre étoile nous choisit entre toutes; je l'identifiais avec l'ange de mes rêveries passées; c'était elle que, adolescent, j'avais vue en songe; c'était son image devinée qui était venue plus tard me visiter aux heures de souffrance : nous étions unis dès longtemps par une attache mystique et providentielle.

Charles, n'avez-vous jamais divagué ainsi en vous-même, et cette longue phrase de roman vous fait-elle pitié? Je le crains. A une âme de poëte, vous joignez un esprit tant soit peu positif. En tout cas, je vous exhorte, si vous ne l'avez point fait encore, à vous élever jusqu'aux extatiques régions de l'idolâtrie chevaleresque. C'est charmant. Certains vous nommeront songe-creux : ne les écoutez pas, croyez-moi; la raillerie, vous savez, est bien proche parente de l'impuissance.

J'arrivai au Vauvert dans de bonnes conditions d'éloquence et d'intrépidité; lord Wolsley venait de sortir : tout me souriait. Je trouvai lady Wolsley seule, non pas au salon, mais dans une petite pièce où il ne m'avait point encore été permis de pénétrer, et

qui ne ressemblait pas mal à un boudoir; gracieux présage... Mais vous savez l'issue de cette bataille perdue, Charles; à quoi bon vous faire languir ainsi?

Je pris un siége, je l'approchai du fauteuil de lady Wolsley. Sans doute ma physionomie laissait transpirer quelque chose de mon présomptueux espoir, car elle me regarda d'un air surpris. Je ne tins compte de ce regard, et saisissant une main qu'on n'essaya point de me disputer, j'ouvris la bouche.

Ce fut lady Wolsley qui parla.

— Je souhaitais votre venue, me dit-elle; hier, vous m'avez laissé voir votre cœur; il est noble; vous serez mon ami si vous voulez... Ne m'interrompez pas, ajouta-t-elle vivement, voyant que j'allais prendre la parole; un mot de vous m'imposerait silence peut-être, et j'en aurais regret. Je veux vous confier un secret.

Ce début me troubla, et je demeurai fort embarrassé de ma contenance. Que croire en effet? Etait-ce le manége d'une coquette? N'y avait-il pas dans cette manœuvre habile, qui prévenait l'assaut et déjouait tous mes calculs, une déplorable science du cœur masculin? J'obéis néanmoins; bon gré mal gré, je gardai le silence; un mouvement involontaire fit même glisser mon siége sur le parquet, et je me trouvai à distance respectueuse de lady Wolsley.

Elle, au contraire, se pencha vers moi et me tendit sa main, que j'avais abandonnée dans mon trouble. Puis, après s'être recueillie un instant, elle commença son récit. Elle parla longtemps; sa voix était calme, mais mélancolique. Que vous dirai-je? ses yeux restèrent secs; les miens, quand elle se tut, étaient remplis de larmes.

Je ne vous conterai point son histoire; son secret n'est pas le mien. Qu'il vous suffise de savoir que, fille d'un marin suédois mort à Saint-Malo durant une relâche, restée seule, sans soutien, en butte aux insultants hommages de la jeunesse mal dorée du haut commerce, qui, repoussée avec dédain, se vengea par la calomnie, elle trouva dans lord Wolsley un généreux protecteur, puis un mari.

Cet Anglais est un digne homme, Charles. Naguère, je me surprenais parfois à désirer qu'il se brisât les côtes sur les pavés du Jerzual; maintenant je fais amende honorable et lui souhaite du fond du cœur une multitude de prospérités.

Lady Wolsley avait cessé de parler que je l'écoutais encore. Elle me regarda quelque temps d'un air distrait.

— Jugez si je dois l'aimer! dit-elle enfin.

Je ne répondis point. Un sourire franc et affectueux vint se poser sur sa lèvre.

— M'avez-vous comprise? demanda-t-elle.

— Je ne sais, balbutiai-je en soupirant comme un enfant.

— Moi je le crois; nous sommes d'accord.

Je baisai gauchement la main qu'elle me tendait, et rompis l'entretien, ne pouvant trouver une parole.

Sur le Jerzual, je rencontrai lord Wolsley, dont le tilbury sautait comme une balle élastique; il souleva son chapeau, et je crus démêler un sourire narquois entre les rides de son maigre visage. Mais que m'importe ce bonhomme?

Oui, Charles, je l'ai comprise. J'avais été sur le point de lui dire ce qu'une femme ne peut entendre de la bouche d'un homme sans devenir coupable ou le chasser de sa présence. Elle m'a sauvé la faute pour n'avoir point à m'en punir. Elle a voulu que je la connusse telle qu'elle est, incapable de faillir et de plus gardée contre le mal par le respect, la tendresse et la reconnaissance qu'elle a pour lord Wolsley. Eh bien! je l'aimerai comme elle veut que je l'aime; je serai son ami. Aussi bien, si je ne puis m'habituer à ce rôle, rien ne m'empêche de partir demain, après-demain, quand je voudrai. Les voyages, mon ami, les voyages, voilà ma vocation; je suis, comme le Juif Errant, condamné à marcher sans cesse. Dès que je m'arrête, il m'arrive malheur; mais n'est-ce pas, Charles, que c'est une adorable femme?

DEUXIÈME LETTRE

ROBERT A CHARLES

Savez-vous, Charles, que vous êtes très éloquent! votre philippique contre le mariage me plaît tout à fait. J'aime à vous voir ces sentiments; c'est moi qui vous ai inculqué cette haine; vous êtes mon élève, et je dois reconnaître que vous avez puissamment profité. Tudieu! quelle énergie! à vous lire on vous prendrait pour un veuf éprouvé par toutes les calamités du ménage. Sérieusement, cette partie de votre lettre m'a donné de la joie. J'ai songé souvent avec tristesse qu'un jour peut-être une femme viendrait se mettre entre nous deux, une femme qui aurait le droit de réclamer la première place dans votre cœur. Hélas! tant d'amitiés ont eu cette déplorable fin! Mais votre style me rassure pleinement; je suis désormais aussi sûr de vous que de moi, ce qui n'est pas peu dire. Nous pouvons nous donner la main : célibataires à perpétuité!

Changeons de style. Je suis amoureux, dites-vous, et cela vous donne à rire. D'abord, je pense que vous vous trompez; mais, eussiez-vous deviné juste, l'événement n'aurait rien en soi de particulièrement ridicule. J'ai vingt-six ans, et je rends grâce à Dieu tous les jours de n'être point blasé comme ces

pauvres jeunes messieurs qui, à force de lire ce livre éternellement stupide dont le héros a perdu ses illusions avant sa majorité, ne demandent, pour clore leur existence désenchantée, qu'un revolver et trois lignes de réclame funèbre dans les échos d'un journal bien informé; mon cœur est neuf et chaud; c'est à peine si j'ai honte de l'avouer.

En outre, à ma connaissance, je ne suis ni bossu ni manchot; pourquoi, s'il vous plaît, ne serais-je pas amoureux? Et, si je l'étais réellement comme vous l'entendez, amoureux fou, c'est votre expression, qui m'empêcherait de vous l'avouer?

Ce sont là, n'est-ce pas, de bien piètres arguments à opposer à mon séjour de deux longs mois dans un trou comme Dinan? Me ferez-vous la grâce, vous, Charles, de me dire, dans votre réponse, ce que vous faites depuis trois ans à Pontoise? S'il m'en souvient, lorsque nous nous séparâmes, vous deviez être de retour à Paris dans quinze jours, dans un mois tout au plus. Je veux penser que vos affaires vous auront retenu; mais trois ans au lieu de trois semaines!... A Dieu ne plaise que, répondant à l'injure par l'outrage, je renvoie la qualification de *trou* à la cité de Pontoise! je vous dirai seulement que l'ignorance vous rend souverainement injuste envers Dinan, qui, malgré son Jerzual, est bien la plus jolie ville qu'on puisse voir. Dinan est situé au centre d'un délicieux paysage; il a des ruines gothiques,

un bateau à vapeur et une source minérale. C'est le Baden-Baden de la Bretagne, ce bon pays tant et si bien exploité par la niaiserie littéraire, qu'on est tout étonné, quand on y vient de Paris, de trouver des aubergistes qui ne s'appellent ni Judicaël ni Cadwallon, et des jeunes demoiselles ne répondant point aux noms de Thiphaine ou de Margwynn. Dinan a, par soi, des charmes capables de fixer un touriste; le Jerzual lui-même, que j'ai calomnié dans ma dernière lettre, forme de loin un remarquable point de vue; et, à tout prendre, il n'est pas beaucoup plus mal pavé que la place du Carrousel. Vous voyez bien, Charles, que vous avez engagé l'escarmouche sur un terrain qui ne vous est pas favorable. Quand je serai resté trois ans à Dinan, si vous n'êtes plus vous-même à Pontoise, je me soumettrai de meilleure grâce à vos railleries. Adieu.

P. S. Vous m'engagez à poursuivre le récit de mon aventure; j'ai peine à vous tenir rigueur; en outre, je ne veux, sous aucun prétexte, autoriser votre réserve par l'exemple. Mon aventure a pris une face nouvelle. Si vous aviez mis des bornes à votre raillerie, je vous avouerais franchement que mon amitié pour lady Wolsley ressemble en effet un peu à de l'amour. Elle est si belle, si noble et si bonne! Peut-être aurais-je à craindre près d'elle tous les dangers dont vous me faites complaisamment le compte, si je n'avais une sauvegarde; mais trêve

à votre compassion, je vous prie; jamais je ne fus moins exposé à devenir fou de tendresse : *je les aime toutes les deux...*

Après cette entrevue dont le récit termine ma dernière lettre, je devins très malheureux. J'avais formellement résolu de respecter la volonté de lady Wolsley ; mais cet effort m'entraînait dans une préoccupation continuelle, qui, chaque jour, donnait à ma passion de nouvelles forces. Parfois je songeais à partir : n'était-ce pas là un souverain remède et une excellente occasion de commencer enfin mon voyage autour du monde ? Je restais néanmoins; pour colorer à mes propres yeux cette faiblesse, je me disais qu'il y aurait lâcheté à fuir, que je n'étais pas de ceux dont la conduite peut dépendre du caprice d'une femme; je me disais, enfin, mille autres raisons de cette force-là.

Ce pauvre lord Wolsley, qui n'a point encore été vaincu dans son duel à mort avec le Jerzual, contribuait lui-même à m'affermir dans ma détermination. J'avais cru remarquer que, depuis le fameux tête-à-tête, ma présence amenait un petit sourire sardonique sur son blême et triste visage. Du plus loin qu'il m'apercevait, il soulevait triomphalement son chapeau, et passait le front haut, comme s'il eût remporté sur moi quelque décisif avantage. C'en était trop, n'est-il pas vrai ? Si l'Anglais savait tout, sa femme avait joué le rôle d'une impitoyable et rusée

coquette ; il ne fallait point leur donner à tous deux la joie de garder le champ de bataille.

Je restai donc, mais en brave. Je défendis à ma physionomie toute expression langoureuse ou mélancolique ; j'affectai un franc retour à mon insouciance première, et, pour ne point paraître désirer de secrètes entrevues, je représentai hautement à lord Wolsley le danger de ces fatigantes excursions qui ruinaient sa santé de plus en plus chancelante. Ceci était pur charlatanisme. Le Jerzual est pour le digne homme ce qu'est l'opium au mandarin, l'objet d'une incurable et mortelle passion. Le Jerzual le tuera en détail par la fatigue, ou tout d'un coup, en lui ménageant une accolade avec l'un de ses pavés les plus aigus. C'est là un fait hors de doute. En attendant, il combat vaillamment, crève par mois deux chevaux, et fait visiter tous les huit jours les roues de son tilbury. Si le Jerzual pouvait être vaincu dans cette lutte bizarre, je parierais pour lord Wolsley ; mais celui-ci s'épuise à vue d'œil, tandis que le faubourg dresse toujours à pic sa formidable rampe, qui semble narguer l'administration des ponts et chaussées et l'édilité dinannaise.

Mon stratagème eut un résultat inattendu. A mesure que ma gaieté revenait, celle de lady Wolsley disparaissait. Chaque jour, je la retrouvais plus triste que la veille. Ma vanité ne faillit point à tirer de ces symptômes le plus favorable augure. Je redoublai

d'efforts, et parvins à prendre les allures d'un persifleur de moyen mérite. Je m'étais fait sceptique. Je déblatérais si platement contre toutes choses respectées, que je m'émerveillais moi-même. Lady Wolsley baissait les yeux ou me regardait étonnée; elle ne me répondait point.

Un soir, au beau milieu d'une de mes tirades, je m'interrompis tout à coup et demeurai la bouche ouverte, interdit et vivement ému : j'avais cru voir une larme rouler sous sa paupière demi-baissée. Pour le coup, mon adresse était couronnée d'un plein succès. Le mystère s'éclairait; cette larme expliquait tout. Lady Wolsley m'avait aimé tout d'abord; c'était la crainte de faiblir qui l'avait poussée à cette manœuvre tant soit peu théâtrale et affectée, mais bien excusable dans la situation de la pauvre femme. Comme je la plaignais sincèrement! que de clémence je trouvais dans mon cœur pour cette faute vénielle, rendue pour moi si flatteuse par ses motifs! Oh! je me repentais. Toutes ces paroles incisives, amères, pleines de doute et de sécheresse, que j'avais prononcées depuis quelques jours, me revenaient en mémoire, et je me trouvais un monstre de barbarie. Et ma victime était là, devant moi; elle souffrait avec résignation et sans murmure! Je sentais mes paupières sollicitées par mes larmes, qui demandaient impérieusement passage. Quel doux moment! nous allions confondre nos pleurs.

Lady Wolsley, voyant que je ne poursuivais pas, releva sur moi son regard. Son œil était sec et n'exprimait qu'une froide et indifférente surprise, mêlée, je dois le dire, d'une légère dose de pitié.

Vous êtes-vous quelquefois confondu en excuses empressées vis-à-vis d'une personne qui vous laissait dire, ne sachant point ce dont il était question? Avez-vous demandé à genoux pardon d'une offense, et reçu pour réponse ces mots navrants: « Je n'avais pas pris garde? »

Si vous vous êtes jamais trouvé dans cette humiliante position, vous avez éprouvé environ la dixième partie de la honte que je ressentis à la vue du calme de lady Wolsley.

Cette fois, quelle que fût ma bonne volonté, je ne pouvais prendre le change : mon rôle atteignait les limites du ridicule; je me voyais grotesque. En vain je voulus prendre le dessus; lady Wolsley, en me demandant avec intérêt la cause de ce trouble subit, mit le comble à ma détresse. Je pris congé précipitamment. Tout le long de la route, je me fis à moi-même des reproches furieux. Telle était la violence de mon dépit que, si j'eusse rencontré lord Wolsley désarçonné dans quelque trou, je l'aurais laissé, je crois, à la garde de la Providence.

Le soir, je mis en ordre mes bagages, je voulais partir le lendemain avant le jour, sans voir lady Wolsley. — Sans la voir! quel pauvre dénoûment

à cette comédie si péniblement soutenue ! N'était-ce pas là une déroute manifeste ? Je repoussai bien vite ce pitoyable expédient, et, dès le matin, je pris la route du Vauvert afin de faire au moins mes adieux dans les règles. Je me munis, pour entrer, d'un visage souriant.

Lord Wolsley voulut battre en retraite et me laisser seul avec sa femme. Cette conduite, à laquelle je devais être habitué, me sembla ce jour-là singulièrement dédaigneuse et outrecuidante. Décidément, le vieux nobleman n'avait pas peur de moi.

— Milord, lui dis-je en l'arrêtant, permettez-moi de vous présenter mes adieux ; je pars demain pour l'Angleterre.

Il souleva son chapeau, me secoua la main à quatre reprises, murmura « un portez-vous bien » anglo-français et prit la porte.

Je me retournai vers lady Wolsley. Elle était pâle et semblait prête à défaillir. Instruit par ma déconvenue de la veille, je feignis de ne point remarquer son trouble, et lui demandai ses commissions pour Londres avec une froideur passablement bien jouée.

— Pourquoi ce soudain départ ? me demanda-t-elle à voix basse au lieu de me répondre.

Je me roidis et fis l'impitoyable. Je ne me souviens pas au juste quelle impertinente fadaise je lui donnai en retour de sa question, mais ce dut être bien misé-

rable, à coup sûr, car elle me laissa dès lors le soin de faire à moi seul les frais de l'entretien.

Elle était émue ; plus cette émotion devenait évidente, plus je prenais plaisir à faire montre de ma liberté d'esprit. Je me vengeais avec délices de ma récente peine. Au bout de quelques minutes, lady Wolsley se leva.

— Adieu donc, dit-elle, je souhaite que vous soyez heureux.

Je sentis tout à coup mon cœur se serrer ; j'aurais donné deux ans de ma vie pour pouvoir prolonger d'une heure cette entrevue. Lady Wolsley, cependant, touchait déjà le bouton de la porte.

— Ne désirez-vous plus savoir pourquoi je pars ? balbutiai-je d'une voix suppliante.

Elle se retourna ; moi, je faisais à ma faculté d'imagination un appel désespéré ; que dire ?

— Milady ! m'écriai-je enfin au hasard ; j'aime, je souffre !

Elle fit un mouvement de frayeur.

— Ne vous offensez pas, repris-je en m'élançant vers elle ; je suis bien malheureux ; je croyais...

Je m'interrompis ; une idée m'était enfin venue. Ce que je voulais par-dessus tout, c'était prolonger ce dernier tête-à-tête. Je lisais en effet dans mon cœur, et, pour la première fois, je mesurais l'étendue de ma passion.

— Ecoutez-moi, dis-je rapidement ; j'aurais dû

sans doute vous parler ainsi depuis longtemps ; une fausse honte me retenait. Je veux à mon tour vous ouvrir mon âme. Vous me direz après s'il faut que je parte.

Une puissante anxiété se peignait dans le regard de lady Wolsley. Elle se laissa conduire jusqu'à son fauteuil et se rassit. En ce moment, n'eût été l'expérience de la veille, j'aurais pu croire qu'elle aussi avait au cœur un sentiment autre que l'amitié.

Et maintenant, Charles, vous souvient-il de cette jolie apparition qui vint interrompre ma rêverie le soir de mon arivée à Dinan ? C'est elle qui me fournit le prétexte ardemment désiré. Je racontai à lady Wolsley la scène nocturne qui avait précédé ma rencontre avec son mari ; je lui dépeignis scrupuleusement la jeune fille, cela d'autant plus aisément que le propre visage de lady Wolsley venait en aide à mes souvenirs.

— Depuis ce jour, dis-je en finissant, l'image de cette enfant est restée présente à ma pensée ; une seule fois je l'oubliai, milady, et ce fut près de vous. Je l'aime.

Je pense que je mentais. Il est certain pourtant que cette jeune fille, le mystère aidant, a laissé en moi une profonde impression. Quoi qu'il en soit, je m'attendais à une explosion de douloureuse surprise au milieu de laquelle lady Wolsley aurait trahi l'état secret de son cœur. Mais, ou je connais bien peu les

femmes, ou celle-ci est, de beaucoup, la plus incompréhensible entre toutes.

Elle ne manifesta aucun chagrin; seulement, étonnée d'abord, elle me regarda comme si elle croyait que j'avais voulu railler, puis elle baissa les yeux et se prit à réfléchir. Bientôt un sourire d'expression équivoque parut sur sa lèvre et ne la quitta plus. Ce sourire me déplut; c'était en quelque sorte un nouveau mécompte; mon irritation, un instant calmée, revint plus vive que jamais. Je repris après un court silence :

— Veuillez excuser mon indiscrétion; le mystère qui environne cette enfant n'est point chose dont il me soit permis de m'enquérir; mais il m'a semblé reconnaître dans ses traits... milady, ce doit être votre sœur?

Elle baissa la tête davantage, son front devint pourpre.

— C'est ma sœur, en effet, dit-elle avec une hésitation marquée.

— Je l'avais deviné, m'écriai-je vivement, et cela m'explique mon amour.

Ce mot était à peine prononcé, que je le regrettais déjà. Lady Wolsley, qui avait recouvré quelque calme, feignit de ne le point comprendre. Un long silence suivit, pendant lequel elle retomba dans sa rêverie. Je sentais croître mon malaise; j'avais choisi à l'étourdie le premier expédient venu, et je me

trouvais affublé d'un rôle qui pouvait devenir pénible. Le souvenir récemment évoqué de la jeune fille ne me laissait pas sans émotion ; mais, près de lady Wolsley, toute autre image se voilait ; je ne pouvais voir qu'elle. En outre, ce silence qui se prolongeait semblait m'inviter à la retraite, et je voulais rester encore. Pendant que je torturais ma cervelle pour trouver un moyen de poursuivre l'entretien, lady Wolsley reprit la parole d'une voix basse et mal assurée. Elle s'interrompait de temps à autre pour se recueillir. Parfois sa phrase restait inachevée : on eût dit une bouche pure s'essayant pour la première fois au mensonge.

— Vous aimez ma sœur Ève, dit-elle : je ne sais si je dois m'en réjouir. Un mariage n'est pas possible... Non. Il ne faut point espérer une heureuse fin à cet amour... La pauvre Ève m'a souvent permis de lire dans son âme ; elle songeait à vous sans cesse. Souvent, peut-être ne devrais-je point vous le dire, elle vous écrivait de longues lettres. Elle a bien souffert ; elle souffrira plus encore... Ce fut dès la première fois qu'elle vous vit ; elle fut prise d'une de ces passions soudaines, dont nous gardons souvent le secret jusqu'à la mort, nous autres femmes. J'ai combattu tant que j'ai pu : à quoi bon ! Elle vous aime ; elle vous aimera toujours !

Lady Wolsley prononça ces derniers mots avec une énergie que je ne puis vous rendre. J'écoutais,

muet de surprise. Tout à coup elle se leva : je l'imitai.

— Restez, me dit-elle, je vais revenir.

— Que veut dire ceci? m'écriai-je en moi-même quand elle fut sortie. Ève m'aime! Où m'a-t-elle vu? Et où est-elle? Pourquoi me l'a-t-on cachée si longtemps avec tant de soin? Pourquoi me fait-on maintenant cette incroyable confidence? Lord Wolsley ignore-t-il?...

Lady Wolsley rentra. Elle tenait à la main un paquet de lettres.

— Lisez, murmura-t-elle. Celle qui les écrivit n'espéra point qu'elles dussent arriver jusqu'à vous Elle a laissé parler son cœur. Souvenez-vous qu'elle ne peut être votre femme.

J'ouvrais la bouche pour exprimer enfin mon étonnement jusqu'alors contenu, mais lady Wolsley, comme brisée par une irrésistible émotion, cacha sa tête entre ses mains et fit un geste que je dus prendre pour un ordre : je me retirai sur-le-champ.

Je les ai lues, ces lettres, Charles. Quel esprit! quel cœur! Elle m'aime; elle m'aime comme je souhaitais si passionnément d'être aimé. Moi, je l'aime aussi, j'espère. Oh! pourquoi ai-je connu lady Wolsley! Lady Wolsley est entre Ève et moi; car j'essaierais vainement de me le dissimuler, la pensée de cette femme m'obsède sans relâche.

En lisant ces lettres d'Ève, je me prends à pen-

ser parfois que c'est sa sœur qui les a dictées, et je deviens fou de bonheur. Mais je combattrai; je serai le plus fort; je veux aimer cette enfant qui me demande une place en mon cœur. Si je ne puis, je partirai.

J'ai revu, depuis, plusieurs fois, lady Wolsley. Je l'ai pressée de questions ; ses réponses ont été obscures, ambiguës; je n'ai rien appris. Ève ne peut être à moi, dit-elle. Pourquoi? Je ne sais. La plus simple question trouble lady Wolsley au point de la rendre muette.

Hier, je lui demandais si sa sœur habitait encore le Vauvert. Elle hésita longtemps; sa réponse négative, tardivement donnée, équivalait presque à une affirmation. Que croire? Il n'est point de suppositions folles qui n'aient traversé mon esprit. Lady Wolsley m'a réclamé les lettres d'Ève; je les ai refusées.

Un effroi visible s'est peint d'abord sur sa physionomie; puis elle s'est efforcée de sourire et m'a demandé ce que j'en prétendais faire. Toute franchise a disparu de nos relations. Son caractère s'est complétement transformé : elle est tour à tour pétulante ou abattue; à chaque instant, et sans motif apparent, ses yeux se remplissent de larmes. — Ève serait-elle morte, et voudrait-elle me le cacher? Pauvre Ève! Peut-être vaudrait-il mieux qu'elle fût morte en effet!

On m'annonce lord Wolsley. Adieu, Charles. C'est la première visite que milord ait jamais daigné me faire.

.... Je rouvre ma lettre pour vous dire en deux mots ce qui vient de se passer.

Lord Wolsley, en entrant, m'a abordé froidement, puis, refusant de s'asseoir, il a tiré de son portefeuille deux bank-notes qu'il a déposées sur le marbre de ma cheminée :

— Acceptez nos remercîments, a-t-il dit en se retirant aussitôt. Milady et moi nous avons fait choix d'un autre médecin.

Je suis donc banni de sa présence! Hélas! Charles, ayez pitié de moi! Prenez au sérieux ma peine et envoyez-moi un bon conseil. Puis-je essayer de la voir encore? Dois-je partir?... Partir! cela serait odieux! Ève, cette pauvre enfant!... Je resterai pour Ève.

TROISIÈME LETTRE

ROBERT A CHARLES

Misérable insensé que je suis! j'ai lu et relu ses lettres et je ne l'ai point devinée! Comment ai-je pu croire un instant qu'une autre savait écrire ainsi? Comment, dès la première ligne, n'ai-je pas reconnu

sa pensée? Elle est partie, Charles! elle est perdue pour moi, perdue pour toujours! Et elle m'aimait!... Ce matin, un paysan m'a remis une lettre; j'ai reconnu l'écriture d'Ève et me suis empressé de rompre le cachet. Voici ce que j'ai lu :

« Adieu, Robert, je ne puis rester là où vous êtes sans vous voir. Je n'ai point de sœur. Pardonnez-moi une supercherie que vous-même m'avez suggérée et qui a trompé parfois ma souffrance. Je vous quitte parce que je vous aime. »

Et moi qui l'accusais! Moi qui lui faisais un crime de ses continuelles hésitations! Moi qui prenais en méprisante pitié toute la peine qu'elle se donnait pour me cacher son cœur! Oh! pourquoi ai-je repoussé cet instinctif avertissement qui me portait à la bénir pour tout le bonheur que me donnaient les lettres de sa sœur prétendue? Pourquoi ai-je obstinément fermé les yeux? Mais j'y songe, qui donc ai-je vu le soir de mon arrivée à Dinan? Quelle était cette jeune fille?... Hélas! cela doit-il m'importer, maintenant? Elle m'aimait!

Je souffre; ma tête brûle. Depuis que j'ai reçu cette lettre, une fièvre ardente s'est emparée de moi.

Il faut que je parte néanmoins, Charles, que je parte sur-le-champ. Je la retrouverai. Dussé-je fouiller jusqu'aux villages les plus ignorés de l'Angleterre, je la reverrai.

QUATRIÈME LETTRE

CHARLES A ROBERT

Au nom de Dieu, répondez-moi, mon ami. Voilà un an et plus que je ne reçois point de vos nouvelles. Sans nul doute, vous avez quitté Dinan depuis longtemps. C'est à peine si j'espère que cette lettre vous parviendra. Mettez fin, je vous supplie, à mes inquiétudes.

Votre dernière lettre, qui a maintenant quatorze mois de date, et que je relis bien souvent, n'est pas faite pour me rassurer. Elle semble dictée par un esprit malade. Tout ce que j'ai pu comprendre, c'est que, à cette époque, vous étiez fort épris et fort malheureux. Ce n'est point ici le moment de vous demander la clef de vos romanesques mystères. Je vous connais, Robert; lorsque cette merveilleuse beauté vous eut dit adieu, le charme se dissipa comme par magie.

Vous n'êtes point de ceux qui pleurent fort longtemps la perte d'une idole, et je voudrais jurer que ce beau dessein de parcourir l'Angleterre en chevalier errant est encore à exécuter. Tant mieux! c'eût été une folie de plus sur votre liste, qui n'a nul besoin de se voir allongée. Au lieu de cela,

piqué par mes justes reproches, et n'ayant plus rien qui fît obstacle à votre grand voyage, vous avez pris le chemin de fer ou le paquebot, et vous courez encore. Bravo, mon ami, j'aime à vous voir cette ardeur!

Mais pourquoi ne m'avoir pas fait part de vos découvertes ? En quelque pays lointain que vous puissiez être, vous avez dû trouver quelques moyens de faire parvenir vos missives en France. Votre négligence est inexcusable, et vous devez penser qu'elle me chagrine vivement. Moi, je vous ai écrit nombre de fois; j'ai été jusqu'à faire des démarches aux ministères, sans parler des notes que j'ai fait tenir à divers consulats.

J'adresse un double de cette lettre à Buénos-Ayres, où quelques renseignements me portent à penser que vous pouvez être. En tous cas, je suppose, connaissant votre caractère, que vous voudrez revoir Dinan à votre retour en France. Vous y trouverez la collection de mes dépêches. Adieu, mon ami, répondez-moi, et faites que nous nous embrassions bientôt.

CINQUIÈME LETTRE

ROBERT A CHARLES

Je ne sais trop quelle excuse vous donner, Charles, surtout pour la peine que vous avez prise d'écrire à

Buénos-Ayres. Je n'ai point passé les mers ; je suis encore à Dinan, et mon malheureux voyage autour du monde m'a tout l'air d'être indéfiniment remis. Vous en jugerez.

Depuis plus de quinze mois, je reçois fort régulièrement vos lettres. Pardonnez-moi de les avoir laissées sans réponse. Si dépourvu de motifs que soit mon silence, je l'aurais prolongé encore, sans une rencontre que j'ai faite ici par hasard. J'ai vu un de vos voisins de Pontoise. Quoi, Charles! vous êtes marié! Marié depuis trois mois, et je n'en savais rien! Cette annonce m'a jeté dans un étonnement que je ne puis vous peindre. Il a donc fallu qu'un habitant de Pontoise s'égarât jusqu'en Bretagne pour que j'apprisse cette nouvelle!

Mais ce n'est pas là ce qui me surprend ; bien au contraire, je m'étonne que, pour commettre un acte aussi noir, vous ne vous soyez point retiré au fond de quelque désert. Vous, Charles, marié! Quand je songe à ces magnifiques morceaux d'éloquence que vous m'adressiez par la poste, quand je me souviens de vos puissantes diatribes contre le mariage, un rire inextinguible me prend.

Moi aussi, je suis marié, Charles ; et s'il ne faut rien vous cacher, telle est la cause de mon long silence. Comment aurais-je osé avouer ma faiblesse au plus fougueux parmi les apôtres de la vie de garçon ? J'ai eu tort ; vous, davantage ; je suis certain

que vous n'entamerez de votre vie l'escarmouche sur ce terrain.

Comme vous dites, à l'époque où je vous écrivis ma dernière lettre, j'étais fort épris et fort malheureux, si malheureux, que j'en contractai une maladie grave qui faillit me guérir radicalement de mes ennuis. Au plus fort de ma souffrance, mon angoisse la plus amère avait trait à lady Wolsley. Je ne pouvais la suivre, chaque minute qui s'écoulait me semblait apporter un obstacle à notre réunion. Où était-elle?

Je gardai le lit cinq mois. Au bout de ce temps, convalescent à peine, j'arrêtai une place pour Jersey, comptant passer sans retard en Angleterre. Avant de partir, il me prit envie de revoir le Vauvert, cette maison véritablement fatale où j'avais trouvé ma joie et mes douleurs. Il faisait nuit lorsque j'arrivai sur les bords de la Rance. Par un singulier hasard, le paysage était éclairé comme la première fois que j'étais venu en ce lieu. La lune se levait derrière les remparts ruinés du château et laissait le Vauvert dans l'ombre. Une foule de souvenirs vint aussitôt m'assaillir; je m'étendis machinalement sur le talus, à la place que vous savez; puis, ce rapprochement éveillant en moi un fol espoir, je me retournai soudain, m'attendant presque à revoir Ève, telle qu'elle m'était apparue à la fenêtre.

Et je la revis, en effet, calme, souriante. Comme

autrefois, son regard s'attachait à moi et ne me quittait point. Un cri étouffé s'échappa de ma poitrine; galvanisé par la fièvre, je franchis la haie d'un bond. Une minute après, j'entrai dans la chambre où Ève m'était apparue.

Une femme en deuil était assise près du foyer. Au bruit que je fis en entrant, elle se retourna. Je reconnus lady Wolsley. A ce moment, ma vigueur factice m'abandonna tout à coup; je m'affaissai sur un siége et perdis connaissance. Quand je repris mes sens, j'étais seul encore avec lady Wolsley. Je jetai autour de l'appartement mon regard effaré; il s'arrêta sur le portrait en pied d'une jeune fille vêtue du costume suédois. Lady Wolsley suivait mes yeux et souriait doucement :

— Ne la reconnaissez-vous pas? me dit-elle; c'est Ève.

— C'est vous! m'écriai-je en portant sa main à mes lèvres.

Je dus comprendre alors qu'Ève, ma mystérieuse apparition, n'était autre chose qu'un portrait.

Lady Wolsley, cependant, avait laissé sa main dans la mienne.

Ce fut moi qui m'éloignai avec une sorte d'effroi en songeant que milord pouvait entrer et nous surprendre. Elle comprit ma pensée, une larme vint à ses yeux.

Paix soit à l'âme du digne nobleman, Charles!

Je remarquai seulement alors que lady Wolsley portait des habits de veuve.

Voici le récit authentique de la fin de lord Wolsley, lord *par courtoisie*, comme disent les Anglais, car il n'était que le septième fils d'un membre de la chambre haute. Le jour même où sa femme m'avait écrit ce billet d'adieu, qui me frappa d'un coup si violent, il avait pris place dans la diligence de Saint-Malo, pour arrêter une cabine à bord du paquebot de Jersey. Au haut du faubourg tout le monde descendit, comme c'est l'habitude. Milord seul ne voulut entendre à aucune représentation, et se jucha sur l'impériale. C'était une dernière bravade qu'il était bien aise de jeter en partant à son mortel ennemi, le Jerzual. Au quart de la rampe, les chevaux prirent le trot; au milieu, le galop; un peu plus loin ils culbutèrent, et lord Wolsley, lancé par-dessus leur tête, se rompit le cou.

Sa veuve, au lieu de poursuivre son voyage, revint au Vauvert. Ceci m'explique pourquoi, durant tout le cours de ma maladie, un messager mystérieux venait chaque jour s'informer de mes nouvelles.

Vous pouvez juger si ma convalescence a été douce. Trois mois après la fin de son deuil, Ève (j'aime à la nommer ainsi) est devenue ma femme. N'accusez que vous, séide du célibat, si vous n'avez pas su tout cela plus tôt. Et maintenant mon voyage autour du monde est décidément clos et terminé. Je vous

propose de venir me trouver à Dinan. Ici, je me fais une bien grande joie de vous embrasser, et de lire à votre femme vos héroïques diatribes contre le mariage.





GAÏTE

LA CHANSON DU ROUGE-GORGE

J'ai écrit ces pages au château de K..., dans la Grande-Paroisse (Ploe-Meur), auprès de Lorient, la ville neuve que les Anglais voulurent mordre une fois, mais qui leur cassa les dents.

Voilà un lieu où je voudrais vivre longtemps avant d'y mourir. Personne ne parle politique dans ces sentiers creusés comme des torrents, au dessus desquels les chênes inclinés arrondissent la voûte de leurs feuillages. On n'y entend que le bourdonnement des abeilles qui, selon Kernaor, sont condamnées à demander toujours un roi. Elles n'ont que

des reines, et Kernaor les plaint. Que ferait-il de nous, qui n'avons ni l'un ni l'autre ?

C'est un grand poète, le plus grand de la paroisse de Ploemeur, qui est la plus grande paroisse de toute la Bretagne. Il vint un jour à Paris pour montrer au roi (c'était du temps où il y en avait) le beau costume des gars de Ploemeur, coupé par le propre couturier de Louis XIV. Si vous ne savez pas cette histoire du costume de Ploemeur, la voici :

Jan Jugan était le neveu de l'évêque. Les écrouelles (sauf le respect) lui vinrent pour avoir passé huit jours et huit nuits à la cave, à mettre en bouteilles le vin de monseigneur. A Vannes, où l'on sait tout, il lui fut dit : « Va-t'en trouver le roi, il te guérira, c'est son état. » Et le voilà parti. Et le voilà arrivé, après qu'il eut fait la route.

— Salut, sire et votre compagnie.

— Bonjour, mon gars, et chez toi. Qu'y a-t-il de nouveau du côté de la mer ?

— Sire, il y a la misère ; le vin de mon oncle m'a donné la maladie ; si vous voulez me guérir, j'en aurai bien du contentement.

Louis XIV le regarda. Jamais il n'avait vu d'homme du pays de Vannes si poudreux et si mal vêtu. Il dit à son valet de garde-robe : « Noblesse, va me chercher mon *pouillement* de l'an passé, habit, veste et culotte, et mets-le sur le corps de ce

pataud pour que je le puisse toucher sans me salir les doigts. »

Quand ce fut fait, le roi *tenta* Jan Jugan et lui demanda :

— Pataud, qui est-ce qui regarde les évêques ?

— Sire, les chiens ; les neveux n'oseraient.

— Qui est-ce qui passe entre le soleil et l'eau sans faire ombre ?

— Le son des cloches, sire.

— Trois poires pendant, trois moines passant, chacun en prit une, combien en resta-t-il ?

— Quatre, sire, aussi vrai que Votre Majesté a le mot pour rire quasiment autant que Pendru.

— Et qui est ce Pendru, pataud ?

— Sire, c'est le bossu qui bêche les fosses en notre cimetière de Ploemeur.

Le roi vit bien qu'il n'aurait pas le dernier mot. Il prit les écrouelles de Jan Jugan avec les pincettes de sa cheminée, tout en or qu'elles étaient (les pincettes), et les mit (les écrouelles) dans un petit panier pour être jetées proprement à la rivière.

Et Jan Jugan rapporta la défroque qui était un cadeau du roi, d'où vint le costume du grand bourg de Ploemeur ; c'est la vraie vérité qui vous est dite.

Eh bien ! Kernaor eut encore meilleure chance à la cour de Louis-Philippe, où il alla, mais c'est qu'il était aussi mieux habillé que Jan Jugan. Dès

que le roi l'aperçut du haut des Tuileries, il descendit quatre à quatre avec ses filles, ses fils et ses brus, disant : « Voilà Mathelin Kernaor, le meilleur poète de ma Grande Paroisse! »

Et les généraux venaient derrière, et les présidents, et les députés, pour regarder Kernaor, qu'ils n'avaient jamais vu. Le roi le tenta :

— Kernaor, qu'est-ce que tu sais, bonhomme ?

— Tout, sire, pour ne pas me vanter, puisque c'est péché.

— Va bien ! Qu'est-ce qui graine mieux que le froment ?

— Les homards, sire.

— Et mieux que les homards ?

— Les chenilles, et mieux que tout, les douairières ; vive le roi !

— Embrasse mon chambellan, Kernaor, je te le permets.

Pensez s'il fallait que le roi fût content ! Il nomma Kernaor grand poète de Ploermeur, et la République n'a pas pu le dégommer.

Quand vous irez à la Grande-Paroisse, vous verrez tous les hommes habillés comme Louis XIV, et parmi eux Mathelin, dont le chapeau noir a des baies rouges de houx autour de sa boucle en argent.

Il viendra à vous de lui-même, et vous dira : « Je suis Kernaor, le grand poète que le roi Louis-Philippe a fait embrasser par son chambellan. »

Moi, quand il m'eut tout conté, je lui demandai :

— Êtes-vous bien sûr, Kernaor, pour les graines de douanières ?

— Oui, me répondit-il, car Gaïte était la seizième fille d'un douanier.

— Et qui était Gaïte, Mathelin Kernaor ?

— Gaïte était celle qui perdit son père, sa mère et tous ses frères et toutes ses sœurs quand elle n'avait encore que dix-huit ans. La dame de Kerhalla lui donna ses vaches à garder.

Gaïte était belle comme les lis d'automne qui voguent sur l'eau. En gardant ses vaches, elle pensait à ceux qui étaient morts et levait vers le ciel ses grands yeux voilés de larmes. Les douaniers vont auprès de Dieu comme les autres, le saviez-vous ?

Et Louïsik la guettait derrière la haie : un petit pauvre qui faisait des chansons dans la langue de Cornouailles. Il avait des cheveux blonds ; ses sabots étaient percés. Un soir, Gaïte l'entendit qui chantait.

« Un petit oiseau siffle aux grands bois ; son cœur est rouge, sa tête est bleue ; ses ailes sont d'or [1].

« Comme je disais mes prières, je l'ai entendu qui chantait : « Prenez une compagne, mon ami, mon « cher ami, ouvrez votre cœur. »

[1] Une autre forme de ce chant, plus ancienne et plus complète, se trouve dans le beau recueil de M. de La Villemarqué : *Barzaz Breiz*.

« Et devant la croix passait une jeune fille, blanche comme la mère de Dieu, et belle, ah! quand j'aurais tout l'or du monde, sans la jeune fille, je serais pauvre, plus pauvre qu'un mendiant.

« L'eau coule de la fontaine, le feu monte jusqu'au ciel; le rouge-gorge cherche un nid, le corps une tombe, l'âme le paradis : moi, je vais où est votre beauté, ma belle. »

Gaïte fut quatre semaines avant d'apprendre les quatre couplets. Quand elle les sut, un jour, la dame de Kerhalla la vit et s'écria :

— Qu'a donc celle-ci pour devenir si belle?

Elle avait que la chanson du rouge-gorge lui chantait plein le cœur et que le rêve du ciel était dans ses yeux.

Ils firent leurs fiançailles, Louïsik et Gaïte, à la chapelle de Larmor. Le vieux vicaire les bénit pour l'amour de Dieu. Ils rompirent, non pas une pièce d'or, mais un petit sou. C'était avril, l'épine blanche fleurissait déjà dans les buissons, et Louïsik, en revenant, répétait le refrain d'Enn-Tell :

« Ma douce, je viens vous chercher en mariage.

« Je n'ai plus ma mère pour vous demander, vous n'avez plus votre père pour vous accorder;

« Nous sommes seuls jusqu'au petit chéri qui viendra entre nous par la bonté de Dieu.... »

C'est en avril qu'on sonne le Pardon-des-Fleurs au clocher de Pen-Ilis. Les jeunes filles y vont quand le mal de leur printemps les tient tremblantes et toutes pâles. Gaïte avait perdu ses couleurs. La dame de Kerhalla disait déjà : « Pour mener mes vaches aux champs, il me faudra quelqu'un de meilleure mine. Elle ferait croire, celle-là, qu'on n'a pas de soupe à la maison. »

Louïsik alla pieds nus à Pen-Ilis et rapporta une pleine brassée de fleurs bénites, mais rien n'y fit. Toute maigre et toute blême elle était, la pauvre Gaïte, aux premiers jours du mois de mai.

Celles que les fleurs n'ont pas su guérir viennent prier les petites âmes ailées au Pardon-des-Oiseaux qui se tient dans la forêt de Quimperlé.

Ils vinrent tous deux, cette fois, Louïsik et Gaïte, en se tenant par la main. Dans la forêt jolie, on ne voyait que du bleu à travers les feuilles des arbres. La terre et le ciel souriaient. Derrière les grands buis, dont l'odeur est amère et douce, chaque garçon agitait la cage où était son rouge-gorge prisonnier, et les filles poursuivaient en criant la proie promise : qui n'a vu ces combats des enfants joyeux n'a rien vu.

Louïsik n'avait pas de cage, et Gaïte ne pouvait plus courir. Ils s'assirent entre les deux rivières jumelles : l'Isôl, au cours limpide, et l'Ellé, verte

comme la mer. Un rouge-gorge se mit à chanter au-dessus de leurs têtes : un libre.

— Est-ce lui, demanda Gaïte, est-ce lui qui dit : « Prenez une compagne, mon ami, ouvrez votre cœur... »

Elle était si pâle, que Louïsik se détourna pour pleurer. Tout à coup, elle lui prit la main et dit encore :

— Voilà que je comprends le rouge-gorge ; il chante :

« Heureuses les jeunes filles qui s'en vont au printemps ! Comme la rose tombe du rosier, la jeunesse se détache de la vie.... »

Ce fut tout ; Gaïte avait fini de vivre et de chanter. Une bonne sœur qui passait mit la croix de son rosaire sur la poitrine de la petite morte.

Le rouge-gorge, lui, continuait de gazouiller dans les branches, disant :

« Voilà le mois de mai qui s'en va et les roses avec lui.

« Heureuses les jeunes âmes qui montent dans le parfum du mois des roses.

« Heureux, heureux aux pieds de Dieu l'encens fait du souffle des vierges et de l'haleine des fleurs ! »

Pour prix de son histoire et de sa chanson, Mathelin me demanda un conseil.

— J'ai un garçonnet, me dit-il, qui a la maladie. Comment fait-on depuis qu'il n'y a plus de roi dans Paris ?

— On s'adresse à la République, répondis-je.

Il secoua sa grande tête sérieuse et douce qui avait eu le baiser d'un chambellan.





FLEUR-DES-BATAILLES

Je pense que vous n'avez pas connu M. Le Bohic, qui était adjoint au maire de Saint-Jean-sur-Vilaine, dans le canton de Vitré, vers l'année 1828 : c'était un homme fort recommandable de tout point. Son maire le tenait en sincère estime, et monsieur le recteur l'appelait volontiers père Guillaume, ce qui peut donner une idée de la considération dont il jouissait auprès du clergé de sa paroisse.

M. Le Bohic était vert encore et gaillard, bien qu'il eût soixante et quelques années. Son front chauve montrait plus de balafres que de rides, et,

sans une balle qui lui avait fracassé le genou au temps de la chouannerie, il aurait été aussi ingambe que pas un adjoint de son âge.

Il était, de son métier, rebouteur, ou, si mieux vous aimez, chirurgien.

Ce dernier mot, néanmoins, exprimerait mal la position de M. Le Bohic, attendu qu'il exerçait son utile industrie en dépit de la Faculté. Sa réputation s'étendait fort loin des deux côtés de la Vilaine ; il « reboutait » tous les membres qui se cassaient à deux lieues à la ronde.

Sa maison, couverte moitié en chaume, moitié en ardoises moussues, s'élevait à l'extrémité du bourg de Saint-Jean, et s'ouvrait sur un petit sentier qui descendait tortueusement jusqu'à la Vilaine. Au-delà de la rivière, s'étendent de grasses prairies fréquemment inondées et coupées par d'innombrables ruisseaux que bordent des haies de saules. M. Le Bohic habitait cette modeste demeure avec une enfant de quinze ans, sa petite-fille, dont il parfaisait l'éducation en lui apprenant à lire dans de vieux almanachs.

Quand il ne parcourait pas les campagnes, monté sur son bidet borgne, on le trouvait toujours assis auprès de sa fenêtre, le nez pris entre deux lunettes larges comme des écus de six livres, méditant, fumant et buvant du cidre. A sa droite était un gros chat noir qui n'avait rien de très-remarquable ; à sa gauche, un vieil épagneul, aux yeux chassieux, à

l'oreille festonnée par la dent des renards, à la tournure fainéante et comme affaissée. La petite fille de quinze ans vaquait dans un coin à quelques menus ouvrages, et chantait tant que durait la journée.

A la croisée, un merle, dont une longue captivité avait usé les plumes, sifflait mélancoliquement et regardait l'espace comme un gourmet nécessiteux regarde les saumons géants de l'étalage de Chevet.

L'ameublement était celui de toutes les demeures villageoises : une table flanquée de deux bancs luisants, un bahut à serrure de cuivre, une armoire historiée, une pendule en caisse et un dressoir. Au-dessus de la cheminée, un fusil et un tromblon formaient sautoir et donnaient au tableau une arrière-nuance belliqueuse, qui, du reste, était parfaitement en harmonie avec l'extérieur sévère et hardi de M. Le Bohic. Celui-ci portait le costume des paysans du pays de Vitré, qui consistait encore alors en une veste de toile, feutrée de laine, sur gilet à revers ; culotte flottante de velours, hautes guêtres boutonnées jusqu'au genou, et chapeau représentant exactement une moitié de fromage de Hollande fichée au centre d'un parapluie renversé.

Vieillard, jeune fille et mobilier, tout était d'une propreté irréprochable, chose rare et qu'il faut mentionner comme une exception, très digne d'éloges, aux habitudes héréditaires des naturels de l'Ille-et-Vilaine.

Entre M. Le Bohic et moi, la connaissance se fit de façon ou d'autre, fort simplement autant qu'il m'en souvienne. Nos premiers rapports ne présentèrent pas la moindre circonstance qu'on puisse accommoder en drame ou en récit. Lorsque je paraissais sur le seuil, il touchait son grand chapeau, s'inclinait avec une grave et douce courtoisie, et disait à sa petite-fille :

— Fleurette, sers-nous un pot, mon enfant.

Fleurette apportait à deux mains une large cruche de cidre, qu'elle posait sur la table en me faisant une belle révérence.

— Va, mon bijou, reprenait M. Le Bohic, tu compteras les oies dans la prairie, et tu diras un *Ave* à la Croix-des-Batailles. Ton aïeule t'entendra, ma fille : ta mère aussi : elles souriront toutes deux dans le ciel.

Fleurette tendait son joli front blanc, recevait un baiser et descendait en sautillant le sentier qui mène à la rivière. Je la suivais longtemps du regard, admirant sa taille souple, qui n'était point celle d'une paysanne, et les boucles molles de ses longs cheveux blonds. M. Le Bohic mettait fin à cette contemplation en me versant une pleine écuellée de cidre, politesse qu'il accompagnait, en guise de toast, d'une énergique bouffée et d'un demi-salut.

Après cela il me demandait ce que chantaient les gazettes, et je lui répondais : « Rien de nouveau. » Sa

curiosité se trouvait satisfaite. Nos entretiens dépassaient rarement cette limite; aussi, j'estimais fort M. Le Bohic, et il avait, j'ose m'en prévaloir, une extrême confiance en moi.

Un jour, c'était pendant l'automne de 1829, la maison me parut avoir pris sa physionomie du dimanche. Le grand chapeau de M. Le Bohic portait une cocarde blanche, et Fleurette avait un bouquet au côté.

— Que chantent les gazettes? me demanda le brave homme par habitude.

— Rien de nouveau, répondis-je de même.

Fleurette, qui revenait à ce moment avec la cruche, s'approcha de moi et me tendit en souriant sa joue rose.

Qu'eussiez-vous fait ? Moi, je reculai de trois pas.

— N'ayez pas peur, dit M. Le Bohic, la petite veut vous embrasser: c'est sa fête.

— C'est aujourd'hui la Sainte-Catherine, ajouta Fleurette, qui tendit sa joue derechef et fit la révérence.

Si quelqu'un autre que le vieil adjoint avait pu voir la manière gauche dont je rendis cette accolade si franchement offerte, je serais devenu le plus mortel ennemi de ce quelqu'un.

Heureusement, il n'y avait là que le chien. le chat et le merle.

La petite s'en alla compter les oies dans la prairie; je bus deux écuellées de cidre pour paraître brave. M. Le Bohic, cependant, me regardait d'un air inquiet, comme quelqu'un qui a quelque chose à dire.

— C'est sa fête, répéta-t-il enfin : la petite a un nom de sainte comme il convient à la fille d'un chrétien, et quand je l'appelle Fleurette, c'est une manière.

— C'est évident, répondis-je, occupé que j'étais à me demander pourquoi le baiser de Fleurette m'avait fait reculer de trois pas.

J'étais au collége en rhétorique et très fort en vers latins.

M. Le Bohic cligna de l'œil mystérieusement et jeta un regard vers les deux fusils suspendus au-dessus de la cheminée.

— Le bon temps était le bon temps ! reprit-il avec emphase; mais c'est une triste histoire... Pauvre Fleurette !

— A sa santé ! m'écriai-je en levant l'écuelle.

Le vieil adjoint tressaillit et me serra le bras.

— Dieu ait son âme ! murmura-t-il; elle est morte depuis trente-cinq ans.

Ce fut à mon tour de tressaillir. Je tournai involontairement la tête vers la prairie, où la petite fille bondissait et se jouait dans les hautes herbes ; sa fine taille me parut d'une ténuité surnaturelle.

— Depuis trente-cinq ans! répétai-je.

— Trente-cinq ans et six mois.

— Et six mois.... Mais je viens de l'embrasser!

M. Le Bohic ne m'entendait pas : ses souvenirs, soudainement éveillés, le reportaient vers des temps lointains. Il s'égarait dans ces sentiers perdus du passé, où l'âme retrouve péniblement la route jadis parcourue, et salue, étonnée, des visages amis que les années n'ont pu vieillir.

— Elle était bien belle, reprit-il lentement, plus belle encore que Catherine, plus belle que toutes les autres femmes!... Puis sa fille grandit et devint un ange de grâce... Puis, la fille de sa fille... Vous l'avez vue : c'est Catherine...

— Fleurette? interrompis-je.

— Fleur-des-Batailles! prononça tout bas le vieillard.

Ce mot ou ce nom n'avait pour moi aucune signification, et pourtant je sentis mon cœur se serrer et souffrir de cette vague émotion qui vous prend au prologue des légendes populaires de la campagne bretonne. M. Le Bohic passa la main sur son front.

— On la nommait ainsi, continua-t-il, et c'est sous ce nom que je l'invoque, car elle est maintenant assise aux pieds de Dieu. Quant à son vrai nom, nul ne pourrait le dire. Sa main blanche n'avait jamais manié la bêche; son petit pied saignait dans nos lourds sabots; son œil bleu avait ce regard fier et

doux que n'ont point les yeux de nos filles : elle était noble.

— Mais, demandai-je curieux et intrigué, de qui me parlez-vous, monsieur Le Bohic?

— Je parle de Fleur-des-Batailles.

Ceci n'était pas une réponse très catégorique. Je n'osai point insister néanmoins. Il se fit un long silence, après lequel M. Le Bohic reprit :

— On se battait ferme; c'était le bon temps. Quand les soldats de la Convention arrivaient de Rennes ou de Laval avec leurs culottes de coton blanc rayé de rouge, on les voyait de loin, et nos fusils portent comme il faut la balle. Ah! il en vint beaucoup; mais combien d'entre eux retournèrent à Rennes et Laval?... Là-bas, sous l'herbe de cette prairie, nous avons creusé bien des fosses, et, dans chaque fosse nous mettions plus d'un Bleu : c'était le bon temps. Vive le roi!... Oui, vive le roi! Aussi bien, on dit que les fédérés lui souhaitent du mal. La danse recommencera peut-être. Tant pis! les vieux sont morts, et les jeunes lisent de mauvais livres; car ils savent lire aujourd'hui... qui sait si les fils des chouans seront des chouans!

Il poussa un profond soupir et but une rasade. Je flairais d'instinct une histoire, car M. Le Bohic n'était pas bavard, et ceci ne pouvait être qu'un préambule. C'était, en effet, une histoire.

« — Nous étions un demi-cent de bons garçons,

à Saint-Jean-sur-Vilaine, dit-il en lorgnant de nouveau ses deux fusils, et nous travaillions en conscience. Dame! on nous rendait la pareille, et ma jambe est là pour le dire. Un jour, il y a trente-cinq ans de cela, c'était en janvier 93, nous partîmes pour Châteaubriant, où les Bleus faisaient le diable. On nous vendit, le coup fut manqué. Nous laissâmes une douzaine des nôtres dans les fossés de la ville, et, comme les Bleus nous coupaient la retraite du côté de Vitré, nous prîmes à travers champs, la direction opposée. C'était le bon temps, on ne peut nier cela, mais il n'y paraissait guère.

« Personne dans la campagne : toutes les portes fermées, tous les villages abandonnés ; parfois nous rencontrions sur notre route une quadruple rangée de chênes géants : c'était l'avenue d'un château. Nous prenions le pas de course, jouissant d'avance de la noble hospitalité qui nous attendait. Au bout de l'avenue il y avait une large place vide, au milieu de laquelle gisaient des décombres noircis par la fumée, et quelques ossements dont ne voulaient plus les corbeaux. Les Bleus avaient passé par là. Nous avancions toujours suivis de près par les soldats de la Convention, et plus nous avancions, plus notre péril augmentait, car la Loire allait bientôt nous barrer le passage : nous l'aperçûmes enfin, et nous nous arrêtâmes pour mourir : c'était sur le sommet

d'une haute colline, auprès des ruines d'un manoir récemment dévasté. A l'aide des débris, nous élevâmes une sorte de redoute, et nous attendîmes.

« Le soleil se couchait derrière les clochers pointus d'Ancenis, lorsque les Bleus se montrèrent. C'étaient de braves soldats. Ils gravirent la montée au pas de charge, et attaquèrent nos retranchements. Nous nous étions agenouillés, comme d'habitude, et nous chantions un cantique à la bonne Vierge. Les Bleus se mirent à rire. Saint-Dieu ! quand nous nous relevâmes ils changèrent de mine. Nos tromblons, bourrés jusqu'à la gueule, firent rouler la moitié du détachement le long de la rampe.

« Le reste continua de monter.

« Il n'était pas temps de recharger les armes ; quelques secondes après nous combattions corps à corps. Ça dura jusqu'à minuit.

« A minuit il n'y avait plus de Bleus ; nous étions trois chouans encore, deux blessés et moi, que la Providence avait gardé sain et sauf ; nous dîmes : Vive le roi ! Les blessés s'endormirent sur l'herbe ; je fis la garde.

« Il faut avoir passé la nuit, seul, au milieu des cadavres qui jonchent un champ de bataille, pour connaître les étranges pensées qui peuvent attrister le triomphe et glacer d'un coup les fièvres de la victoire. J'étais fort : on me disait brave, et pourtant mes jambes fléchissaient sous le poids de mon corps,

mes yeux éblouis voyaient d'effrayantes apparitions; il me semblait que ces vivants de la veille, amis et adversaires, unissaient leurs voix dans une malédiction commune... J'avais peur! »

Le vieillard s'arrêta. Son visage, qui avait rayonné d'enthousiasme pendant le récit du combat, se couvrit d'une subite pâleur. Il prononça ces mots: j'avais peur! d'une voix tremblante. La corde sensible du paysan de Bretagne vibrait violemment en lui; il songeait aux mystères d'outre-tombe. Au bout de quelques secondes, il se redressa vivement, car il avait honte de sa faiblesse, et continua :

« — Je veillais et je priais, adossé contre un pan de muraille en ruine. La lune voguait au firmament parmi les nuages comme une blanche nef entourée d'écume. Le champ de bataille était vivement éclairé; à l'entour les arbres du parc projetaient de grandes ombres; on apercevait, par quelques éclaircies, la plaine tout argentée de givre, et dans le lointain, la ligne noire et tremblée que dessinait le cours de la Loire.

« C'était un spectacle magnifique, mais lugubre, où la solitude et le mortel silence pesaient à la fois sur le cœur. Je fermai les yeux pour rêver le jour, le bruit, la vie.

« Tout à coup je crus entendre un murmure qui n'était point la plainte du vent dans les chênes dépouillés. C'était une voix humaine, faible, harmo-

nieuse, dont le chant arrivait à peine jusqu'à mon oreille. Je remerciai Dieu de ce doux songe qu'il m'envoyait, et mon âme, franchissant la route à rebours, revint au pays où étaient ma mère et ma promise aussi. Mon cœur se réchauffa; j'oubliai le sang où mes pieds se mouillaient.

« La voix approchait, je distinguais l'air plaintif et voilé de son chant; bientôt j'en pus distinguer les paroles. J'ouvris les yeux. A cinquante pas de moi, quelque chose de blanc glissait lentement sur l'herbe de la clairière. Chaque fois qu'un cadavre se trouvait sur la route, cette chose-là se penchait, mais elle chantait; ah! elle chantait toujours.

« L'ombre du mur, contre lequel je m'appuyais, me cachait complétement. La chose blanche s'approcha si près de moi, que j'aurais pu la toucher de la main. Je n'avais garde! Elle ne me voyait pas. La lune éclaira tout-à-coup sa figure pâle et d'une angélique beauté. C'était une jeune fille. Ses yeux semblaient creusés par les larmes; ses longs cheveux dénoués tombaient tout mêlés sur ses épaules. Elle s'assit auprès du corps mort d'un de nos compagnons, et appuya sa tête contre lui comme si c'eût été un oreiller.

« Je retenais mon souffle et je me demandais si ce n'était point là l'ange que Dieu envoie pour recueillir les âmes en peine dans les champs de carnage. La jeune fille leva vers les ruines un regard affolé...

Ce n'était point un ange du ciel, c'était une victime sur la terre.

« — Que j'aime le château de mon père! murmura-t-elle avec un vague sourire. Qu'il est beau! qu'il est noble! et qu'on y est heureux!

« Une émotion profonde me serra la poitrine. Je devinai tout, car, en ce temps, on devinait aisément le malheur. La jeune fille perdit bientôt son sourire, et une larme vint à ses yeux.

« — Mon frère! mon père! ma mère! dit-elle.

« Puis, elle se reprit à chanter doucement.

« Ce que chantait la pauvre Fleur-des-Batailles, je ne l'ai point oublié; je ne l'oublierai jamais! Les paroles de cette plainte sont là (M. Le Bohic montrait son cœur), mais si je vous le disais, vous ne comprendriez pas.

« Fleur-des-Batailles était folle, sans asile, sans famille, et belle comme vous ne vîtes point de beauté. Son chant brisait le cœur; ma voix de vieillard ne saurait le dire... »

M. Le Bohic s'interrompit tout à coup et tendit l'oreille. Une voix d'enfant montait des bords de la rivière jusqu'à nous. C'était Fleurette ou Catherine qui revenait à la maison. Elle s'arrêta au pied d'une croix située à mi-côte et s'agenouilla.

— Elle dit son *Ave*, murmura le vieillard, qui s'était penché à la fenêtre.

Puis, il ajouta :

— Attendez ! c'est elle qui vous chantera la chanson de Fleur-des-Batailles.

Fleurette se releva et gravit en courant la montée. M. Le Bohic la fit asseoir sur ses genoux, et lissa un instant ses beaux cheveux blonds, en silence.

— Chante-nous la chanson, ma fille, dit-il ensuite.

Une expression de tristesse assombrit aussitôt le gracieux visage de Fleurette. La pauvre enfant savait l'histoire de sa famille. Elle leva sur moi ses grands yeux, puis elle regarda le ciel.

— Chante, ma fille ! répéta le vieillard.

Fleurette joignit ses petites mains, s'appuya contre la poitrine de M. Le Bohic, et dit d'une belle voix grave, toute imprégnée de mélancolie, le chant que l'on va lire :

C'est après la fleur des batailles
Que je cours ;
Par les prés mouillés, par les tailles,
Nuits et jours,
Je cherche la fleur des batailles.

Je cherche la fleur
Que sème la guerre,
La fleur qui prospère
Au vent du malheur ;
Ce n'est ni pervenche,
Ni sureau qui penche
Son aigrette blanche
Au bord des taillis ;
Ni rose coquette,

Fraîche pâquerette,
Humble violette
Ou superbe lis.

C'est une fleur sombre
Dont la séve dort,
Et qui met dans l'ombre
Des parfums de mort;
Une fleur fatale
Qui gît, terne et pâle,
Aux rayons d'opale
Du croissant des nuits;
Une fleur proscrite
Que chacun évite,
Une fleur maudite
Qui n'a point de fruits.

Si vous l'avez vue,
Laissez-la fleurir :
On dit qu'elle tue,
Je veux la cueillir.
Dieu m'a pris mon père,
Je n'ai plus de mère,
On a mis mon frère
Dans un cercueil noir;
Tous trois, par la guerre,
Sont allés en terre;
Et moi, sur leur bière,
Je chante le soir:

C'est après la fleur des batailles
Que je cours;
Par les prés mouillés, par les tailles,
Nuits et jours,
Je cherche la fleur des batailles.

Comme presque tous les airs bretons, ce chant commençait sourd et voilé, s'élevait brusquement sur trois ou quatre notes éclatantes et retombait en une série de cadences tristes et lentement balancées. M. Le Bohic semblait en proie à une émotion extraordinaire. Lorsque Fleurette se tut, deux grosses larmes suspendues aux paupières blanchies du vieillard roulaient le long de ses joues.

— Merci, ma fille, dit-il.

Puis, saisissant ma main, il m'entraîna au dehors. Sa poitrine avait besoin d'air; son bras tremblait sous le mien.

Nous commençâmes à descendre péniblement la montagne.

— Elle chantait cela, murmura-t-il enfin, comme Fleurette vient de le chanter; elle chantait, la pauvre insensée, sur les ruines de son bonheur! car ce château anéanti, c'était celui de ses pères. Elle restait seule au monde, et Dieu, dans sa miséricorde, lui avait ôté la raison. Tout était détruit, tout! il n'y avait personne pour dire le nom du manoir et de ses maîtres. La folle l'avait oublié. Alors, on mourait ainsi pour le roi, monsieur; familles et demeures s'écroulaient ensemble. C'était le bon temps!... Le lendemain, nous reprîmes la route de Saint-Jean-sur-Vilaine. Fleur-des-Batailles (nous la nommâmes ainsi) vint avec nous, parce qu'elle avait faim. Elle chantait et demandait la fleur qui fait mourir, pour

s'en aller du monde et revoir sa mère... Que sais-je! elle était si belle! J'oubliai ma fiancée; je l'aimai pour n'aimer jamais qu'elle en ce monde. Je me fis son père et son mari. Quand elle mourut, et ce fut trop tôt, mon cœur se ferma. Fleur-des-Batailles m'avait donné une fille : la mère de Fleurette...

— Celle-là fut heureuse, au moins? demandai-je, voyant que M. Le Bohic s'arrêtait.

— Vous voyez bien cette croix? me dit-il, en désignant celle où Fleurette avait dit son *Ave* : c'est là que, vingt ans plus tard, en 1814, nous combattîmes, pendant douze heures, les soldats de Napoléon. Comme ceux de la République, ils mouraient et ne fuyaient pas. La croix a gardé le nom de Croix-des-Batailles.

« Découvrez-vous! car il y a des hommes vaillants qui dorment sous l'herbe, à nos pieds. »

M. Le Bohic ôta son grand chapeau et se signa. Je l'imitai.

— Ma fille était là-haut, à la fenêtre de notre maison, reprit-il : Je l'avais mariée depuis un an. Elle tenait dans ses bras Fleurette qui venait de naître. Elle vit le combat; elle vit son mari tomber et ne plus se relever. Quand je revins à la maison, elle souriait et chantait en berçant doucement Fleurette. Je reconnus ce sourire et ce chant : la fille avait le sort de la mère. Depuis ce jour, elle erra dans les prairies, murmurant toujours cette chanson bizarre

que vous avez entendue. Nos paysans s'accoutumèrent à la nommer Fleur-des-Batailles, et lorsque Dieu l'appela vers lui, je nommai Catherine Fleurette, en souvenir d'elle.

M. Le Bohic se tut. Nous remontâmes la colline en silence.

Lorsque je pris congé de lui, il me serra la main et essaya de sourire.

— C'est égal, dit-il ; vive le roi ! C'était le bon temps, on ne peut pas dire le contraire. D'ailleurs, ma Fleurette sera heureuse pour trois : Dieu lui doit cela.

— Ainsi soit-il ! m'écriai-je du fond du cœur.

Trois ans après, je revins à Saint-Jean-sur-Vilaine avec un beau bouquet. C'était le jour de Sainte-Catherine, et je voulais fêter Fleurette qui s'était mariée, dans l'intervalle, avec un jeune garçon du bourg. Il y avait bien longtemps que je n'avais vu M. Le Bohic. J'étais curieux de connaître l'opinion du vieux chouan sur la révolution de Juillet et ses suites.

Nous étions en 1832.

Le bourg me parut tout d'abord présenter un aspect inaccoutumé de silence et de solitude. Je n'y pris point garde ; j'arrivais de loin et ne savais rien des troubles qui avaient agité récemment ce malheureux pays. La maison de M. Le Bohic était fermée. J'en fis le tour et je grimpai sur l'appui de la fenêtre.

Il n'y avait à l'intérieur que le chien, le chat et le merle. Ce dernier, dont la cage ne contenait aucune nourriture, semblait exténué et se tenait à grande peine sur son perchoir. Le chien se mourait, apathique, dans un coin. Le chat, maigre et affamé, se tenait aux aguets sous la cage et attendait impatiemment la chute du pauvre merle, pour le saisir à travers les barreaux et rompre son jeûne.

— Que s'est-il donc passé ? me demandai-je.

La soirée s'avançait. La nuit couvrait déjà les prairies, tandis que les derniers rayons du crépuscule se jouaient encore au faîte des collines. Je pris, à tout hasard, le sentier qui descend à la Vilaine.

De loin je crus apercevoir une masse blanche au pied de la Croix-des-Batailles. A mesure que j'approchais, cette masse prenait forme de femme; en même temps, une voix connue envoyait jusqu'à moi des sons vagues et brisés par l'éloignement. J'avançai encore, et des larmes emplirent tout à coup mes yeux. C'était Fleurette qui chantait, comme autrefois sur les genoux de M. Le Bohic, la chanson de Fleur-des-Batailles.

— On vous salue bien, notre monsieur! dit auprès de moi un paysan qui passait.

— Où trouverai-je M. Le Bohic? demandai-je, pris par une inquiétude que je ne pouvais définir.

Le paysan se découvrit et fit un signe de croix.

— N'y en a plus, dit-il; M. Le Bohic est mort,

son gendre aussi, et bien d'autres avec eux. Ils ont voulu faire une chouannerie... Voilà.

— Et cette pauvre enfant...

— Fleurette ? M. le recteur l'a recueillie et prend soin d'elle. Dieu le bénisse ! mais elle ne pèsera pas longtemps à sa charge. Elle court les champs comme sa mère, comme son aïeule ; c'est la même folie ; nous l'appelons déjà Fleur-des-Batailles... Les deux autres n'ont pas mis beaucoup de temps à mourir ; celle-ci trouvera vite la fleur qu'elle cherche... On vous salue bien, notre monsieur.

Le paysan poursuivit sa route. Pendant que je m'éloignais pensif, une bouffée de vent apporta jusqu'à moi ces paroles de la chanson :

Si vous l'avez vue,
Laissez-la fleurir :
On dit qu'elle tue,
Je veux la cueillir....





FRANCINE

LE FIL DE LA VIERGE

......; l'araignée était fée...
PERRAULT.

PÈRE, ils viennent donc du paradis?

— Oui, petite fille, amour de mon cœur, ces fils d'argent, qui vont, par les beaux jours d'automne, au gré capricieux des brises, voltigeant et dessinant de blancs festons sur l'azur béni du ciel, tombent du rouet de la sainte Vierge Marie.

— Alors, dis l'histoire, père, veux-tu?

I

— Je veux bien :

Il y avait une fois Roger de Nuits, un baron bourguignon.

Roger comptait dix-sept printemps. Son père et sa mère étaient morts. Il était bien beau, bien noble, et presque aussi riche que le roi.

Dom Bertrand, un saint prêtre d'Illiers-les-Arceaux, était son tuteur et le menait dans la vie; mais dom Bertrand avait de l'âge, et comme il n'allait point du même pas que Roger, quelquefois il le perdait de vue au détour des sentiers.

II

On n'aurait pu citer, dans toute la Bourgogne vineuse, une plus jolie fille que Francine. Elle avait quinze ans : c'était un bouton de rose. Elle regardait, par la croisée de sa maisonnette, les vignes du vieux coteau avec des yeux plus limpides que le cristal. Le lin blond de sa quenouille souriait à ses cheveux d'or.

Les fauvettes des haies apprenaient ses chansons si douces.

III

Le baron Roger avait la prunelle noire, et un

duvet brun naissait le long de sa lèvre. Un soir qu'il cheminait joyeux, revenant de la chasse, il vit Francine à sa fenêtre et l'entendit chanter sa chanson.

Le baron Roger changea de joie ; car il y en a de deux sortes : celle qui rit et celle qui rêve.

IV

Francine riait, Francine rêvait, selon le vent qui parle à l'oreille des jeunes filles. Elle ressemblait aux chers oiseaux du bon Dieu, dont l'âme est une mélodie...

— Oh ! père, les petits oiseaux ont-ils une âme ?

— Oui, fillette ; aussi les fleurs. Mélodies des oiseaux, parfums des fleurs s'exhalent comme la prière, parfum et mélodie de nos âmes, et tout cela monte vers le ciel pour louer Dieu.

De même que le baron Roger, Francine était orpheline de père et de mère.

Mais pour baronne, ah ! certes non, la pauvrette ! Elle n'avait rien sur la terre que ses yeux bleus et ses cheveux blonds.

V

Le lendemain au matin, le baron Roger prit son épieu de chasse ; il avait vu en rêve toute la for-

tune de Francine : ses cheveux blonds et ses yeux bleus.

Cette fois, il devança le bon prêtre de si loin, mais de si loin, que dom Bertrand, perdu dans les vignes, demandait son chemin à toutes les croix.

— Roger! Roger! criait-il, hâtant le pas en vain.

Roger était déjà à la porte de la maisonnette. Il appelait aussi, disant bien doucement :

— Francine! Francine!

VI

Francine n'était pas sourde; elle entendait bien.

Elle n'ouvrit pas, cependant, parce qu'elle avait peur.

Mais en tremblant elle souriait, car le baron Roger était jeune et beau, — et il était le seigneur.

VII

— Francine! Francine!

Ces seigneurs sont impatients, fillette. L'épieu du baron Roger heurta la pauvre porte, qui s'ouvrit toute grande...

— Et le baron Roger passa?

— Nenni dà, petite fille.

— Non? alors, c'est donc que Francine était bien pieuse, bien pieuse et que Dieu la gardait, je parie?

VIII

— Tu as gagné. Bien pieuse, oui vraiment, et c'est aussi qu'il y avait un fil en travers de la porte, un long fil d'argent qui ondoyait au vent, un fil de la Vierge...

— Père, moi, cela ne m'empêcherait pas d'aller.

— Pourtant, Roger s'arrêta et regarda le fil sans fin qui voltigeait à perte de vue.

IX

Et le bon prêtre dom Bertrand eut le temps d'arriver, suant, soufflant, disant toujours : Roger! Roger!

Il tenait à la main l'autre bout du long fil qui l'avait conduit dans le labyrinthe du sentier.

— Fillette, penses-tu que si c'était pour rien, la Vierge filerait?

X

Le bon prêtre sourit à la vue du baron Roger.

— Monseigneur, dit-il, vous pouvez entrer à présent.

Francine, rose comme une cerise qui va mûrir, apporta deux écuelles de lait. Si tu savais combien elle était belle!

Le bon prêtre dit encore, car les vieux disent beaucoup, et c'est tant mieux :

— Le riche doit respect au pauvre, monseigneur.

XI

Le baron Roger pensait :

— C'est moi qui suis le pauvre.

Il la trouvait si riche de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds !

XII

En revenant, tout le long du chemin, le bon prêtre contait :

— Monseigneur, Geneviève filait sur le coteau de Nanterre, non loin de Paris la grand'ville.

Attila, le Fléau de Dieu, voulut passer, mais il ne put.

Paris fut sauvé par le fil de la vierge. Pensez à cela, monseigneur.

Le baron Roger pensait aux yeux bleus de Francine.

XIII

— Monseigneur, au pays de Domremy, Jeanne filait.

L'Anglais, fléau des hommes, cherchait le cœur de la France pour l'arracher.

Jeanne chassa l'Anglais. Le fil de la vierge sauva la France.

— Francine ! songeait le baron Roger. Les cheveux d'or de Francine !

XIV

A l'heure qu'il était, Francine, encore pâle et les yeux baissés, jouait avec le fil d'argent.

Elle s'agenouilla devant l'image de la sainte Vierge et murmura :

— Merci, ma douce mère. Reviendra-t-il ?

XV

— Vous qui savez tout, dom Bertrand, mon tuteur, demanda le baron Roger, est-ce vrai, l'histoire de ce roi qui épousa une bergère ?

Dom Bertrand répondit :

— Non, c'est une fable.

Roger devint triste à mourir, et le bon prêtre ajouta :

— Eh bien ! si fait, c'est vrai, mais le roi était majeur, ayant ses vingt et un ans sonnés.

XVI

Le baron Roger fut majeur au bout du temps, et un matin de mai, les cloches d'Illiers-les-Arceaux tintèrent le joli carillon des mariages.

Francine avait le blanc diadème des fiancées sur ses cheveux blonds et dans ses yeux bleus tous les diamants du sourire.

XVII

— Madame la baronne, lui dit dom Bertrand, vous souvenez-vous du gentil miracle qui défendit un jour votre porte ? Ce qui jadis empêchait d'entrer doit désormais empêcher de sortir. Vous voilà, qui êtes le cœur de la maison. Restez chez vous. Quand le cœur s'en va, la maison est morte.

La-dessus, le bon prêtre parla tout un jour et il fit bien.

Vierge Marie, puissiez-vous filer assez pour garder les cœurs de toutes nos maisons !

XVIII

Le temps avait passé ; on ne se souvenait plus de la lune de miel. Depuis des années, dom Bertrand dormait au cimetière.

Le baron et la baronne n'avaient point d'enfants.

Le baron allait loin, bien loin, à la chasse, et la baronne, seule à la maison, pleurait.

XIX

Un soir, les gens du voisinage vinrent visiter la baronne Francine et lui dirent :

— Se peut-il que votre baron vous laisse seule ainsi !

Le voisinage est toujours plein de méchants.

Francine répondit :

— Mon Roger est à la chasse.

Et les gens du voisinage de rire :

— A la chasse, oui, vraiment !

XX

Quand les voisins furent partis, Francine entendit sous ses fenêtres une guitare qui jouait, une voix qui chantait.

— Au milieu de la nuit, petit père ?

— Oui, c'est ce qui s'appelle une sérénade.

— A quoi cela sert-il ?

— A rien, tu vas voir. Francine jeta une écharpe sur ses épaules tremblantes.

Où allait-elle ? Dieu le sait. La colère conseille mal.

La porte s'ouvrit en grinçant tristement. Le pied de Francine toucha la pierre du seuil.

XXI

Cette porte, une fois franchie, fillette, se referme pour jamais !

Mais devant la porte, une gaze légère voltigeait au souffle du vent et vint frôler le visage de Francine.

Ce fut assez.

Francine qui était à moitié sortie, rentra vivement, souriant parmi ses larmes.

XXII

Sainte Vierge, puissiez-vous filer assez pour protéger l'honneur de toutes et de toutes le bonheur !

Et regarde, fillette bien-aimée, en voici un, un fil de la Vierge qui caresse ton front...

Regarde ! L'autre bout, perdu dans l'azur, pend encore au rouet de la reine des anges.

XXIII

— Mais que devinrent-ils, père, le baron Roger et la baronne Francine ?

XXIV

— Par la croisée ouverte, une nuit d'automne que

Francine songeait, un flocon de ces dentelles célestes entra, doux berceau où souriait un petit ange rose, comme tu étais il y a juste neuf ans.

Sais-tu, ma fille ? quand ces anges viennent, ils apportent la paix et l'amour.

Par-dessus le berceau adoré, Roger et Francine se tendirent la main. Le fil de la Vierge se prit à leur bras et enlaça leurs cœurs.

Roger, Francine et l'enfant ne font plus qu'une seule âme qui s'appelle la famille.



Francine songeait, un flocon de ces dentelles célestes entre deux berceaux on [illegible] un petit ange rose, comme tu étais il y a [illegible].

— Sais-tu, ma fille? quand ces anges viennent, ils apportent la paix et l'amour.

Par-dessus le berceau adoré, Roger et Francine se tendirent la main. Le fil de la Vierge se prit à leur bras et attacha leurs cœurs.

Roger, Francine et l'enfant ne font plus qu'une seule âme qui s'appelle la famille.



MARINA

LE SOURIRE DE LA MADONE

ENTRE Césène et Rimini, les belles filles de la Romagne savent une gracieuse histoire.

C'est le paradis, cette opulente campagne qui mène le courant illustre du Rubicon jusqu'aux grèves du golfe de Venise.

Le pied de César vainqueur n'y a pas laissé de traces. Les belles filles, aux bras nus, qui viennent puiser l'onde historique, ne savent pas le nom de César. Mais le pauvre nom de Francesco met dans leurs yeux ardents une larme ou un sourire.

I

Marina était plus frêle un peu et plus pâle que les nymphes brunes de Saint-Angel; plus fière aussi, quoiqu'elle fût douce comme ses seize ans, et aussi plus jolie.

Le château des Pisani avait été ruiné dans les guerres du quinzième siècle. Il s'élevait, solitaire et mélancolique, parmi les frênes et les hauts peupliers, à mi-côte d'une colline fertile qui restait sans culture.

Marina était née dans ces nobles ruines. Autour de son berceau, tout parlait de la grandeur passée. Le sol de la pauvre chambre où filait sa nourrice était de marbre, et les murailles lézardées avaient des fresques signées par des maîtres.

Il y avait des domaines immenses qui portaient le nom de son père; le Rubicon coulait pendant des lieues entre deux rives qui avaient été possédées par ses aïeux.

Rives désolées, domaines déserts, pauvres guérets qui n'avaient plus de laboureurs! Le pied de fer des armées tue le germe, et ce sont des menteurs ceux qui parlent de champs fécondés par les batailles!

Pisani et sa femme étaient des vieillards. Ils n'avaient pas d'autre enfant que Marina. Le nom était mort. La famille s'éteignait lentement dans l'inertie indigente et découragée.

C'était une ruine humaine dans ces ruines de porphyre et de marbre, ensevelies déjà sous la poudre.

Et Marina, la dernière Pisani, comme ce rejeton suprême qui pousse au pied du vieux tronc dont la cime est morte, résumait en elle la beauté de sa race et les tristesses de la lente agonie.

C'était une enfant simple et naïve, mais vivant dans un monde qui n'était plus déjà le monde des hommes. La Vierge, berçant l'enfant divin, les anges aux auréoles dorées qui déployaient leurs ailes dans les fresques effacées à demi, les saints austères et pâlis par la pénitence, joignant leurs mains maigres, et cachant des yeux brûlants au fond de leurs orbites creuses : voilà ce qu'elle connaissait et ce qu'elle aimait ; ce qui l'attirait et ce qui lui faisait peur...

Il y avait un oratoire gothique qui gardait des restes de son ancienne splendeur. La comtesse Pia Pisani, aïeule du père de Marina, l'avait construit à grand frais autrefois pour payer à Dieu quelque dette mystérieuse. Le pied y foulait une mosaïque en brèche blanche et rose, coupée en quadrilles par des filets de lapis. De trois côtés, les boiseries humides avaient perdu leurs peintures ; mais le quatrième pan, exposé aux rayons du couchant, conservait l'œuvre de quelque maître inconnu, une Vierge dont le visage céleste resplendissait et souriait.

Marina avait choisi cet oratoire pour retraite.

Elle passait là de longues heures. Elle priait ; elle songeait. — Elle souriait aussi.

A qui ? Sait-on où va le rêve d'une jeune fille ?

II

Francesco vint au village de Saint-Angel vers l'an 1530. Il était de Florence. Il avait vingt ans.

Son costume était celui d'un cavalier, mais il n'avait pas un écu dans sa bourse.

Le vieux Pisani lui dit :

— S'il reste un endroit couvert dans la maison de mon père, faites-y votre lit. Asseyez-vous à ma table, et soyez mon enfant.

Il ne prenait plus le titre de comte, le vieux Pisani, parce qu'il était trop pauvre. Mais il restait généreux : ce sang des chevaliers ne ment jamais.

Francesco fit son lit dans une salle où les princes avaient couché. Il s'assit à table sans façon, et mangea comme un brave qu'il était.

Il aima Pisani et sa femme comme s'ils eussent été son père et sa mère ; il aima Marina autrement et mieux que si elle eût été sa sœur.

Au village, on disait :

— Francesco sera le mari de Marina.

Et l'on se réjouissait, parce que les Pisani étaient respectés dans le pays tout autant que les saints ayant fêtes gardées.

Et Marina était si bien aimée !

A Saint-Angel, on n'aurait point trouvé pour elle un mari comme le seigneur Francesco ; car on l'appelait le seigneur Francesco, bien qu'il n'eût ni sou ni maille.

Il avait beau être plus pauvre que Job, sa fière mine imposait à tout le monde.

Quand il sortait le matin, drapé dans son manteau, et jetant sur le paysage un long regard pensif, ceux qui le rencontraient ne pouvaient s'empêcher de lui dire : Dieu soit avec vous ! Il ne regardait pas les choses ou les hommes comme un autre, ce Francesco. Ses yeux semblaient avoir le don de regarder plus loin et mieux que les yeux des autres.

Parfois, on l'avait vu, debout au bas de la colline, contempler le château embrasé par les rayons du soleil couchant, la lumière ardente animait alors les ruines, et leur donnait une vie féerique. Le marbre s'échauffait. De ces débris silencieux, une impression de magnificence surhumaine se dégageait.

Le château Pisani ne devait pas être si beau que cela quand ses murailles intactes se dressaient orgueilleusement vers le ciel !

Francesco restait immobile ; son œil profond brillait sous les larges bords de son feutre. Des mots sans suite tombaient de ses lèvres.

Et quand il revenait s'asseoir au souper de famille,

c'était une autre extase. Il regardait Marina comme il avait regardé la magie des ruines.

D'autres fois encore, il s'agenouillait devant la Vierge de l'oratoire, et Marina l'aimait pour cela ; mais il ne priait pas.

Son œil envahisseur dévorait la peinture.

Son cœur battait, son front brûlait.

III

Marina et Francesco ne s'étaient jamais dit qu'ils s'aimaient.

Ils étaient ensemble souvent. Dans les moments où Francesco ne tombait point sous le charme de sa méditation passionnée, c'était un gai compagnon. Il pensait vivement, et sa parole pittoresque avivait encore sa pensée. Au contact de ce caractère jeune et joyeux, la mélancolie de Marina se dissipait peu à peu.

Son doux sourire devenait moins rare. Pisani et sa femme remerciaient Dieu, car tout ce qu'ils avaient d'amour était concentré sur leur petite Marina, l'espoir et la joie de la maison.

Un jour, Francesco rentra soucieux. Il dit :

— Ce soir, je pars pour Florence.

Les deux vieillards se sentirent froid dans le cœur. Ils échangèrent un coup d'œil à la dérobée, puis leur regard glissa, craintif, vers la jeune fille.

Marina était pâle. Ses paupières se baissaient. Une larme vint et trembla au bout de ses cils.

Pisani et sa femme n'osaient plus se regarder.

— Reviendrez-vous? demanda la mère à Francesco.

Francesco hésita, puis il répondit :

— Peut-être.

IV

Le soir vint; c'était l'automne. Le soleil se couchait dans des nuées splendides. L'horizon était un chaos d'or et de pourpre. La brise se levait, toute chargée de tièdes parfums.

Marina était agenouillée dans l'oratoire, devant le tableau de la Vierge.

Elle essayait de prier, mais ses lèvres ne trouvaient qu'un mot : — Peut-être...

Des pas sonnèrent sur les dalles du corridor voisin. Le sein de Marina s'agita doucement. C'était lui. Elle l'attendait!

En ce moment, un rayon doré, pénétrant dans l'oratoire, frappa le visage de la Vierge, qui sembla vivre et sourire. Le sourire de Marie descendit jusqu'au fond du cœur de la jeune fille comme une promesse divine...

— Je viens vous dire adieu, Marina, murmura Francesco, dont la voix était mal assurée.

Marina ne répondit point, mais elle lui donna sa main.

Sa pauvre petite main blanche où couraient des veines bleues...

Ils se mirent l'un auprès de l'autre, les deux enfants qu'ils étaient. Leurs bouches restaient muettes, mais leurs cœurs se parlaient. La brise entrait, imprégnée de molles senteurs, apportant la rumeur vague des grandes plaines. Là-bas, sous les peupliers, quelque voix lointaine disait un chant d'amour.

La pourpre et l'or s'éteignaient à l'horizon, comme si un voile fût tombé avec lenteur sur le merveilleux incendie. Francesco attira Marina contre sa poitrine. Elle leva sur lui ses longs yeux noirs mouillés.

Dans le corridor, la voix de la mère se fit entendre.

— Marina! disait-elle.

Marina ouvrit les yeux. Il n'était plus là.

Et c'était maintenant la lumière de la lune qui se glissait, blanche et triste, dans l'oratoire, au travers des dentelles de pierre.

Un rayon blême tombait sur le visage de la Vierge, qui était froid, qui était sévère, et qui ne souriait plus.

Marina poussa un cri faible.

Sa mère la trouva prosternée sur le marbre.

Francesco courait sur le chemin de Florence.

V

Il y avait une tour qui restait debout, au château Pisani.

Au sommet de la tour régnait une plate-forme.

De là, on pouvait découvrir tout le pays : le cours du Rubicon serpentant à travers la campagne, Césène, Sarzina, et la route de Florence, montant vers l'Apennin.

Elle n'était pas folle, la pauvre fille, blanche comme une statue d'albâtre qui passait ses jours sur la plate-forme, à regarder l'horizon fermé par les monts.

Elle n'était pas folle. Mais elle se mourait en silence, brisée par un mal inconnu.

Parfois, sa bouche décolorée laissait tomber un mot, un seul : Peut-être....

Et les deux vieillards! Oh! la douleur est navrante à cet âge, parce qu'elle n'a point l'avenir pour remède.

Ils regardaient Marina en pleurant. C'était pitié. On a vu de grandes races périr par un coup de tonnerre; mais cette agonie lente, cette mort désespérée!

Pisani penchait son front chauve vers la terre; sa femme, dont le pas hésitait et chancelait, essayait en vain de le soutenir. Cette douce chose, que la lan-

gue des familles exprime à l'aide d'une si touchante image, le *bâton de vieillesse*, leur manquait à tous deux.

Marina, leur fille bien-aimée, leur beau petit ange, dont le sourire était autrefois la lumière de la maison, Marina s'asseyait entre eux, morne et muette.

Marina se mourait.

Plus d'une fois, sa mère l'avait attirée sur son sein, et lui avait dit à l'oreille :

— L'aimes-tu, enfant? j'irai le chercher.

Marina secouait la tête et regardait le ciel.

— Si tu ne l'aimes pas, reprenait la mère, qu'as-tu, ma fille chérie? où souffres-tu?

Marina mettait sa pauvre main pâle sur son cœur.

Elle s'enfuyait. — Elle traversait le corridor. — Elle entr'ouvrait la porte de l'oratoire, et jetait un regard épouvanté à la Vierge qu'elle avait tant adorée.

Hélas! Hélas! la Vierge ne souriait plus.

Et Marina se disait : Je suis condamnée!

Vous eussiez cru voir une ombre, quand elle glissait dans ces ruines désolées...

VI

A Saint-Angel on parlait ainsi :

— Bientôt il y aura trois tombes sous le chœur de l'église.

VII

Une fois, Marina ne put monter à la plate-forme, d'où son regard interrogeait la route qui allait vers l'Apennin.

La route de Florence, par où Francesco était parti.

Elle ne put monter, parce qu'elle était trop faible.

Elle pria qu'on fît son lit dans l'oratoire.

— Ma mort fléchira la colère de la bonne Vierge, pensait-elle, et je la verrai sourire dans le ciel.

On dressa sur la mosaïque le pauvre petit lit blanc. Marina s'y coucha.

— Mère, dit-elle, je ne me relèverai plus.

Pisani et sa femme n'avaient plus de larmes.

— Mère, murmura encore Marina, dont les yeux se fermaient, s'il revient, tu lui diras que je l'ai attendu tant que j'ai pu.

Elle ne parla plus.

Les jeunes filles de Saint-Angel vinrent et jetèrent des fleurs sur son lit.

— Femme, dit Pisani, épargnons-lui sa dernière larme. Attendons, pour mourir, qu'elle soit morte.

VIII

Ce jour-là justement, si elle avait pu monter sur

la plate-forme, Marina aurait vu un cavalier qui descendait au galop la route des monts.

Son cheval faisait tourbillonner la poussière au soleil. C'était un fier jeune homme, robuste, et portant dans ses yeux l'orgueil du génie.

Comme Salvator Rosa, il avait une épée au côté et une boîte de couleurs à l'arçon de sa selle.

Ses éperons labouraient les flancs de son cheval.

Quand il arriva au bas de la colline où s'élevait le château Pisani, le couchant allumait son splendide chaos de pourpre et d'or.

Le beau cavalier eut un sourire. Il se souvenait.

— Ah! Francesco! seigneur Francesco! lui dirent les jeunes filles qui descendaient la colline tout en pleurs, vous arrivez trop tard!

— Trop tard! répondit le cavalier sans comprendre.

— Le soleil va se cacher dans les nuages, seigneur Francesco, et Marina jamais plus ne le verra se lever.

Les jeunes filles passèrent.

Francesco enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval.

IX

Personne dans les corridors. Dans l'oratoire, le pauvre ange sur son lit blanc, et personne alentour!

Les vieillards étaient agenouillés dans la chapelle.

Francesco mit sa main sur le cœur de Marina.

Le cœur de Marina battait encore. Ses lèvres s'entr'ouvrirent à ce contact, et Francesco entendit qu'elle murmurait :

— Vierge Marie, il a emporté votre sourire...

Sait-on comme le cœur devine !

Francesco regarda le visage de la Vierge. Puis il saisit, dans la boîte qui pendait naguère à l'arçon de sa selle, une palette et des pinceaux.

La couleur ruissela sur la palette. Le cœur de Francesco sautait dans sa poitrine, mais sa main ne tremblait pas. Le pinceau toucha la lèvre de la Vierge, qui s'entr'ouvrit en un radieux sourire.

Francesco éveilla Marina dans un baiser.

Les yeux mourants de la pauvre fillette cherchèrent tout d'abord le visage de la Vierge.

Comme le jour du départ de Francesco, un rayon doré frappait la peinture et lui donnait une vie extraordinaire.

Marina se leva sur son séant. Un peu de sang revint à ses joues.

— Oh ! murmura-t-elle ; sainte Marie, vous me souriez comme autrefois Vous m'avez donc pardonné !... S'il était là, je pourrais vivre encore et être heureuse !

— Mon père et ma mère, dit Francesco aux vieil-

lards qui accouraient; notre Marina est sauvée, voulez-vous me la donner pour femme?

X

Voilà l'histoire de Marina et de Francesco telle que la content les jolies filles de la Romagne.

Elles ne l'ont pas inventée, cette histoire; car le portrait de Marina Pisani, belle de jeunesse et de bonheur, se voit encore au musée de Ravenne.

Ce fut Francesco, son mari, qui fit ce portrait, lequel est un admirable chef-d'œuvre.

Le mari de Marina s'appelait Francesco Salviati, l'un des plus illustres maîtres de l'école florentine.





MARIOLE

LE CHATEAU DE LA MOÏSE

Dans la rade, deux rivières coulent : le Scorff tout noir, et le Blavet, blanc comme l'argent. L'un vient de Guéménée, fief de Rohan; l'autre de Pontivy, domaine de Rieux.

Depuis qu'il y a au monde un pays de Bretagne, Rohan et Rieux sont rivaux.

L'Océan immense, où le ruisseau de Rieux et le ruisseau de Rohan se noient ensemble, sans se mêler, a pitié de ces deux gouttes d'eau, ennemies jusque dans leur mort.

Il y avait un château branlant qui pendait au-dessus du Scorff, autrefois. On chante dans la cam-

pagne de Lorient la chanson de Kergriz-le-Mœle, qui dit comment le château branlant fut remplacé par un manoir tout neuf, le château de la Moïse. La chanson, la voici :

I

Je suis le dernier fils de Jud Kergriz, sang noble de Tréguier, cousin de Rohan. J'ai eu trois bonheurs, par la grâce de sainte Anne d'Auray.

Trois bonheurs en ma vie, tout autant : le bonheur de sauver Mariole en danger de trépasser, ce qui fait un ; le bonheur de fendre le méchant crâne de Ruello, cousin de Rieux (et bien fendu, foi de moi !), ce qui fait deux ; le bonheur de bâtir le château, ce qui fait trois ; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

II

Le vent halait du sud, le deuxième jour après pleine lune. Toute la mer entra dans la rade et remonta la rivière de Scorff.

Le toit de Vincent Le Dreff, sang noble de Cornouailles, fut enlevé et porté au bout de la lande, je ne mens pas.

Chrétiens, quoi d'étonnant ? La mer mouilla bien le pied de la croix, sur l'autel de Loc-Eltas, à vingt

pieds-de-roi au-dessus du ras de l'an 30, qui emporta le pont d'Hennebon : bois, pierre et fer!

Monsieur mon père me dit disant : « Le Mœle, sans mentir, on ne vit jamais marée si haute de mémoire de Breton. Par ainsi, je vas dormir mon somme; toi, ne sors ni ne bouge. »

Quand Jud Kergriz disait, on faisait. Je m'assis derrière le vitrail de la fenêtre basse à regarder l'eau monter. Je commençais ma huitième année d'âge.

III

La mer venait par gros sillons de plomb, frangés d'écume blanche. Ordinairement, en grand'marée, nous voyions rouler le flot à dix toises du pied de nos murs, mais ce jour-là, les poutres arrachées aux chantiers de Lorient battaient la pierre du seuil.

Et comme nous étions les plus haut perchés de tous, le restant du pays criait la détresse.

Monsieur mon père ronflait bellement, car il avait bonne conscience. Moi qui avais ordre de ne sortir ni bouger, bien tranquille je restais, quant tout à coup la mer « étala » avant de redescendre, douce comme de l'huile et formant de grands ronds qui viraient, viraient... Et une petite chose se mit à venir d'amont tout lentement.

Une petite chose jolie, plus légère que l'écume, blanche et rose comme les fleurs.

Mariole n'avait encore que deux ans.

IV

Vous saurez que j'étais là quand on l'avait portée au baptême en la paroisse de Caudan. Elle m'avait souri, le cher cœur mignon, et Yvonne Le Dreff, sa mère, qui était Kerouartz, de Guingamp, sang de chevalier, avait dit : « C'est Le Mœle qui a eu la première risée de notre fillette. »

Mais Vincent, le père, haussa les épaules et cria : « Si elle *rise*, c'est pour se moquer du château branlant qui va tombant pierre à pierre. » Vincent tenait pour Rieux, et souvenez-vous que nous étions pour Rohan.

Or, la petite chose jolie qui d'amont venait, c'était Mariole endormie dans son berceau, belle comme l'enfant Jésus, si ce n'est péché de le dire.

V

La marée tourna ; le jusant tomba du haut-pays devers Pont-Scorff, fief des ducs ; le berceau glissait, pareil à une feuille d'églantine sur le grand courant.

« Ne sors ni ne bouge ! » Sainte foi ! Pour l'amour de Mariole, je bougeai pourtant, et je sortis. La bar-

que du passeur battait le mur à bout d'amarre, je sautai dedans et me voilà vertigotant par les remous, puis filant à la course du reflux, si vite que j'en perdais mon haleine.

Une lieue, deux lieues, trois aussi, et quatre : des métairies, des granges, des villages, le gros bourg de Kerantrech, la ville, le port, la rade et les vaisseaux, la pointe du Malheur où se noya le chanoine, la pointe de Kermel, qui fut nommée la Perrière pour avoir fourni les pierres de la tour de Lorient, et le beau manoir de Keroman-les-Chênes, et le bec de Kernevel, tout cela passa comme un tourbillon, c'est sûr, ah! je m'en souviens!

VI

Le berceau allait devant moi. Je ne gagnais rien sur lui et rien je ne perdais.

Puis, ce fut le rocher de Larmor qui défend l'entrée de la rade et sur lequel est la chapelle de Notre-Dame. On y disait la messe justement; j'entendais la clochette du servant tinter et trétinter. Je pensais :

« Berceau, pauvre joli berceau, c'est ici qu'il faut t'arrêter : une fois passé la roche, c'est la grande mer et la grande mort. »

Comme il passait plus rapide qu'une flèche, je pris mon élan hors de la barque, tête première, et je

dis disant : « O sainte Anne, sainte Anne, je fais vœu d'aller jusque chez vous de mon pied ! »

Le prêtre sortait de la chapelle après sa messe finie. Il vit flotter le berceau et cria comme ça : « C'est le petit Moïse dans sa corbeille! sauvez, sauvez l'innocent, mes amis ! »

VII

Hélas ! le berceau toujours me fuyait, et la mer me roulait, et ma poitrine gonflait.

« Sainte Anne ! bonne sainte Anne, sur mes genoux, j'en fais le vœu, sur mes genoux j'irai ! ». Je dis cela, mais d'espoir n'avais plus...

Ah ! le grand merci qui s'élança de mon cœur !

Une corde, jetée du bord, me fouetta le visage ; je la saisis d'une main, de l'autre je tenais le berceau...

VIII

Mariole, ma chérie, fut donc appelée la petite Moïse pour avoir été sauvée des eaux dans une corbeille.

Or, il y avait là Ruello, cousin de Rieux, parmi les gens qui sortaient de la chapelle derrière le prêtre. Ce n'était pas lui qui avait jeté la corde, mais ce fut lui qui porta la corbeille toute mouillée au

logis de Vincent Le Dreff, et il eut les remerciements que j'avais gagnés.

Par après, soir et matin, il vint s'asseoir à la table de Vincent, qui lui donnait son meilleur. Moi, quand je passais, Vincent disait : « Château branlant, pauvre fortune ! » J'étais trop fier pour lui répondre : « La joie de ton foyer, vieil homme, tu me la dois. »

Mais ce que j'avais de haine dans le cœur contre Ruello ! allez, je le sens bien, mais le dire je ne peux. Je pleurais de lui le jour ; la nuit, je rêvais de son sang. Eh bien ! quelque chose en moi était encore plus vivant que ma haine :

Mariole ! ma fleur ! ne vivait-elle pas par moi autant que par sa mère ? Comme je l'aimais, devinez-le, jeunes gens, et vous surtout, ô jeunes filles !

IX

Quand j'eus douze ans, je voulus tenir mon vœu. Monsieur mon père me dit : « Le Mœle, vos genoux seront usés avant moitié route. » Il riait. Je répondis : « On le verra. »

On le vit. Avant moitié route, mes genoux saignaient, et Ruello m'attendait au pont d'Hennebon. Il était homme et moi enfant, je fis de mon mieux contre lui, mais je tremblais sur mes genoux à vif, et je restai battu dans la poussière, à la risée des passants.

X

Quand j'eus vingt ans, Mariole était haute et flexible comme la tige qui porte au-dessus des blés sa corolle azurée pour sourire au soleil, et plus fraîche, je le jure, que la première rose du mois de mai. Ils disaient que Ruello serait son homme.

Monsieur mon père s'en était allé au cimetière en me laisant le château branlant et notre honneur. Dieu ait son âme !

Pour la seconde fois, je tentai d'accomplir mon vœu en liant du cuir de bœuf autour de mes genoux. Ruello me suivit à cheval jusqu'au bourg de Landevan et me chargea, prosterné que j'étais sur la route.

Je restai pour mort, mais j'eus un de ses yeux, et on l'appela Ruello le Borgne. Ce fut Mariole qui soigna sa blessure; moi, je guéris tout seul.

Et un soir que je passais, Mariole me dit : « Méchant, tu as éborgné mon fiancé, pourquoi ? »

Je répondis : « Parce que j'ai sauvé ta petite enfance, et qu'il aura ta jeunesse si belle. »

XI

Comment le cœur leur vient, je ne sais pas. Un autre jour, Mariole me demanda : « Château branlant, es-tu si pauvre qu'on le dit ? » Je repartis :

« Plus pauvre. » Elle était toute rouge et me dit encore : « Est-ce pour moi vraiment que tu avais fait ce vœu ? — Vraiment oui, et c'est par moi que tu t'appelles la Moïse. »

Nous allions le long de l'eau. Le vent mit ses cheveux sur ma bouche et je les mordis de mon baiser.

— Oh ! hé ! Le Mœle ! que veux-tu de ma fille ?

C'était le vieux Vincent qui accourait en colère. Mariole s'enfuit, disant tout bas : « Tiens ton vœu, madame sainte Anne sait déjà que je t'aime. »

XII

Voilà donc que les ennemis débarquèrent au Poulduc, quinze cents qu'ils étaient, pour saccager Lorient, la riche ville, et je devins un homme d'armes.

Au bourg de Landevan, tout un jour durant, on se battit entre Bretons et Anglais. J'en tuai trois et j'en pris trois : Robert Knox, chevalier, Robert de Lochiel, chevalier, sang d'Ecosse; Alain Cameron, écuyer du pays des monts.

Je les liai bien liés, et de cette fois, je pus tenir mon vœu sur mes genouillères de fer, avec mes trois captifs que je menais au bout de leur corde.

XIII

Dans la chapelle Sainte-Anne, il y a tout ce que les chrétiens ont donné, depuis des siècles, à la mère de la mère du Sauveur : des colliers de perles fines, des épées à garde de rubis, de pauvres quenouilles et des socs de charrue. La sainte reçoit tout : le fer aussi bonnement que l'or.

Je dis à mes Anglais : « A rançon vous serez mis, mes amis ; mais madame sainte Anne aura vos épées avec la mienne, pareillement. »

Comme je suspendais la dernière épée, à droite du maître-autel, j'entendis pleurer et Mariole cria : « Le Mœle ! le Mœle! mon père Vincent est mort à la bataille, et Ruello le borgne me poursuit ! »

XIV

Il tenait déjà ma chérie, le Borgne maudit, et du dehors il me défia : « Château branlant, traître et menteur, c'est moi qui ai sauvé la Moïse, et toi, tu as assassiné Vincent par derrière! Viens ça recevoir ta peine de mes mains. » J'allai.

De toutes pièces il était armé.

Moi, je ne pouvais reprendre à sainte Anne aucune des quatre épées qui étaient vouées.

J'allai sans armes.

Auprès de la porte était un soc de fer qu'on n'avait pas eu le temps de consacrer. Je le pris et j'attaquai Ruello sous le porche, mais en dehors du bénitier, — en dedans, c'est péché.

J'étais homme, à présent ; je l'aurais eu d'un coup s'il ne se fût abrité derrière mes Anglais, à qui j'avais promis la vie sauve, et comme je perdais une de mes mains à les tenir en laisse, mon sang coula deux fois. Le Borgne riait, Mariole me dit :

— Tue-le de tes deux mains, je tiendrai les Anglais !

XV

De mes deux mains, je levai mon fer de charrue, qui fendit le crâne du Borgne jusqu'aux dents. Pitié de moi, pécheur ! Quand l'os écrasé craqua, je ressentis autant de joie qu'autrefois à sauver Mariole du péril de la mer.

XVI

Elle et moi nous fûmes bénis. Quatre fils sont nés de nous : un soldat, un marin, un laboureur et le dernier, diacre de Sainte-Croix de Quimperlé, qui dit la messe une fois l'an pour que Ruello le Borgne ait repos en l'autre vie : peine perdue assurément.

De la rançon des chevaliers fut bâti le château de

la Moïse, en belles pierres du rocher de Larmor. Cherchez ailleurs château qui branle !

Le château de la Moïse pend sur la rivière du Scorff, et jusqu'à la fin des temps il pendra. — C'est la chanson de Kergriz le Mœle.





CLÉMENTINE!

LE PREMIER AMOUR DE CHARLES NODIER

C'était à l'Abbaye-au-Bois où le succès de Delphine Gay, comme conteuse, avait ravivé la mode des histoires.

Le dîner venait de finir. Châteaubriand, appuyé sur le bras de madame Récamier, gagnait sa place ordinaire au coin de la cheminée, derrière l'immense écran qui n'était là que pour lui. Victor Hugo songeait non loin de Sainte-Beuve, et Musset, tout jeune, semblait écouter en rêve de tendres et cavalières sérénades. Il y avait encore Balzac, de Vigny et d'autres convives, presque tous

immortels. La comtesse dit : « C'est le tour de Nodier, qui va nous raconter une histoire. »

Balzac ouvrit ses grands yeux, qui dévoraient la parole. Châteaubriand sourit et rapprocha son siége.

Je ne tenterai pas l'impossible, je n'essaierai point de reproduire la bonhomie si fine du cher conteur, ses naïvetés si heureusement étudiées, bien moins encore la distinction inimitable de sa forme.

Je dirai, telle qu'elle est restée dans ma mémoire, l'épopée enfantine de ses premières amours.

Nodier commença ainsi :

En 1797, j'avais mes quinze ans ; j'étais en rhétorique au lycée de Besançon, et j'écrivais mon premier ouvrage, intitulé : *Dissertation sur l'usage des antennes chez les insectes, et sur l'usage de l'ouïe chez ces mêmes animaux.* Je pense que vous ne l'avez pas lu.

Après les vacances de Pâques, lorsque je rentrai au lycée, je trouvai que mes camarades avaient pris de certains airs mâles et rodomonts. Cette semaine de Pâques est toujours décisive pour les élèves de rhétorique : c'est le moment de la première passion.

Tous mes camarades revenaient avec des passions; tous, depuis le grand Jules, qui buvait déjà des petits verres de noyau, jusqu'à Martial, le dernier des derniers, plastron juré des plaisanteries de notre bon professeur.

Et toutes les passions qu'ils avaient étaient parta-

gées, à ce qu'ils disaient. En une semaine, mes coupables camarades avaient ravagé Besançon : Jules s'était promené avec la greffière; Frédéric avait porté le parasol de la juge de paix; Armand s'était procuré un vieux gant de l'avocate : Martial lui-même, Martial ! avait osé lancer un coup de coude dans le dos de la femme de chambre de sa mère.

Vous jugez si ces vainqueurs avaient beau jeu près de moi, qui ne pouvais me vanter d'aucune scélératesse. Ils m'accablaient de leur supériorité. Le jeudi, quand ils sortaient, ils posaient leurs chapeaux de travers, et l'on voyait bien que c'étaient des hommes à bonne fortune. Moi, le jeudi, j'allais chez ma mère, qui m'envoyait promener dans les ruines romaines, orgueil de Besançon, où je ne rencontrais personne à subjuguer; j'ajoutais quelques pages à ma dissertation sur l'usage des antennes, et je rentrais, le soir, au lycée, l'oreille basse. Les autres ressemblaient tous à des Richelieux sortant d'un petit souper. Ils se racontaient leurs méfaits de la journée. C'était à faire frémir!

— Et toi! Charles, me demandait-on, tu seras donc toujours un imbécile?

Réellement, j'en avais bien peur. Ce qui me chagrinait surtout, c'était de rester en arrière de Martial, le dernier des derniers. Mais la femme de chambre de ma mère avait cinquante ans, et ne plaisantait pas.

Je prenais de la mélancolie; je n'osais plus regarder en face mes conquérants de camarades. Enfin, quinze jours avant les grandes vacances, l'excès de ma détresse me contraignit à m'ouvrir à l'un d'eux. J'interrogeai le grand Jules sur les voies et les moyens à prendre pour devenir promptement un très mauvais sujet. Je lui demandai comment il avait fait avec la greffière.

Jules me répondit :

— C'est simple comme bonjour! Les femmes, ça aime les effrontés.

— C'est que je ne suis pas effronté, objectai-je.

— Il faut apprendre! me répondit Jules sévèrement.

— Je veux bien, mais enfin, que leur dit-on?

Jules me regarda de haut et repartit :

— N'importe quoi, des farces, parbleu! on les amuse; on jure, on fume, on se moque des professeurs... Elles voient bien qu'on est un gredin, et alors elles deviennent vos esclaves!

— C'est trop godiche aussi, ajouta-t-il, d'être encore honnête à ton âge! Si tu n'as pas le cœur de parler, eh bien! écris une lettre.

Cette idée me rendit quelque courage. Je ne désespérais pas tout-à-fait d'être un coquin par correspondance. Aussi, je réfléchissais déjà, cherchant la première phrase de mon amoureuse épitre, lorsque Jules me quitta en disant :

— D'abord, arrange-toi ! Si tu reviens après les vacances sans avoir fait une passion, personne ne te parlera plus ! Bonsoir !

Il y a un juste retour aux choses d'ici-bas. Ce grand Jules est devenu greffier.

Je maigrissais, je ne songeais plus qu'à la passion que j'étais condamné à faire. Car il n'y avait pas de milieu, une passion ou le déshonneur. Quand je quittai le collége pour les vacances, j'emportai une grosse liasse de lettres que j'avais composées toutes prêtes. Il ne me manquait qu'une victime pour les lui adresser. Je cherchais sérieusement et de bonne foi l'objet de cette indispensable passion. Je n'étais pas difficile, brune ou blonde, peu m'importait ; je lui laissais, à ma passion, une grande latitude pour la taille et le visage. Quant à l'âge, dame, je la souhaitais, autant que possible, entre quatorze et quarante-cinq ans.

On ne peut guère être plus accommodant que cela. Eh bien ! je ne trouvais pas ! ou plutôt toutes celles que je trouvais me faisaient une telle frayeur que l'idée seule de leur adresser un de mes messages incendiaires me donnait la chair de poule.

Ma mère, belle et bonne Comtoise, au caractère placide, ne s'informait jamais du motif de ma tristesse. Quand elle s'entretenait de moi avec madame Bouhours, son inséparable, elle avait coutume de dire :

— Mon Charles est un petit peu trop tranquille. Si c'était encore comme dans le temps, il y a apparence que j'en aurais fait un abbé.... C'était bien commode pour les familles!

Vous le voyez, ma mère elle-même était de l'avis du grand Jules!

Cette madame Bouhours venait quatre fois par semaine à la maison. Les trois autres jours, ma mère allait chez elle. C'était la femme du principal notaire de Besançon.

Ma mère et elle passaient comme cela six à sept heures de suite en face l'une de l'autre, échangeant de rares paroles avec l'accent traînard du pays comtois. Elles disaient tous les jours les mêmes choses, et chaque chose à la même heure. C'était réglé invariablement.

Je n'aurais pas su dire si madame Bouhours était laide ou jolie. Elle n'avait pas d'âge pour moi. C'était madame Bouhours : un meuble que j'avais coutume de voir à la même place.

Figurez-vous une femme de forte taille, habillée amplement d'étoffe noire. Elle avait chez nous, dans un tiroir, un bonnet tuyauté qu'elle mettait en ôtant sa coiffe. Elle apportait son tricot dans un immense sac d'indienne à fleurs, soutenu à son bras par de très longs cordons verts. Quand elle était installée, elle passait les cordons de son sac à la pomme de sa chaise.

De sorte que le sac tombait par derrière, hors de la portée de sa vue.

Ceci est de la plus haute importance. Ce fut l'origine de mes espoirs, le point de départ de mon bonheur, la cause de toutes mes infortunes.

Madame Bouhours ne me gâtait pas, mais elle m'adressait toujours quelque regard débonnaire, et disait à ma mère en bâillant :

— Votre Charles ne sera pas plus vilain qu'un autre, avec le temps, madame Nodier.

Et ma mère, en bâillant, répondait :

— Il y a apparence qu'il n'est ni bossu ni boîteux, ma bien bonne.

C'est étonnant ce que madame Bouhours et ma mère prodiguaient de bâillements, quand elles étaient ensemble. Évidemment, c'était leur manière de se divertir.

J'étais fort petit pour mon âge. Madame Bouhours avait juste la tête au-dessus de moi. On reconnaissait son pas viril dès le bas de l'escalier. Elle marchait dans de grands souliers bien cirés, dont la semelle avait un pouce d'épaisseur. Elle jouissait d'une santé si florissante que les nourrissons lui tendaient leurs petits bras dans la rue...

Ce fut à madame Bouhours que je m'adressai pour obéir au grand Jules.

Voici comment cela se fit :

Un des derniers jours des vacances, vers quatre

heures de relevée, ma mère dit à madame Bouhours:

— Clémentine, passez-moi vos ciseaux, ma bien bonne.

Clémentine! ce nom me fit un singulier effet. L'étonnement qu'il me causa peut se formuler ainsi :

— Ah ça! madame Bouhours est donc une femme?

Cette idée me parut d'abord invraisemblable et par trop hardie. Néanmoins je regardai sournoisement Clémentine.

Il y avait des bas blancs bien tirés dans ces vastes souliers où le pied flottait; la main qui tricotait machinalement était un peu forte, mais très blanche, les yeux somnolants avaient je ne sais quelle douceur béate, et c'étaient, en conscience, des cheveux blonds, de très beaux cheveux qui s'échappaient du bonnet tuyauté.

A tout prendre, madame Bouhours ne pouvait avoir plus de trente-deux à trente-cinq ans.

Elle bâilla juste pour me faire voir ses dents, qui étaient éblouissantes.

Avais-je donc eu si longtemps cette passion sous la main sans la voir!

Car c'était bien la passion qu'il me fallait! une notairesse!

Ma parole, ce Jules me faisait pitié avec sa greffière!

Je me levai. J'avais chaud depuis le bout du nez jusqu'aux oreilles. Je montai lestement à ma petite

chambre, située deux étages au-dessus, et je choisis, dans ma liasse de lettres, la plus jolie, la plus tendre, surtout la plus « gredine. »

J'avais laissé prudemment des blancs pour y insérer le nom de ma conquête future. Je remplis ces blancs avec le doux nom de Clémentine.

Puis je descendis quatre à quatre, et j'eus l'adresse de fourrer la lettre dans le sac d'indienne à fleurs sans exciter le moindre soupçon.

Ma poitrine s'enfla. J'allai m'asseoir à l'autre bout de la chambre pour contempler cette malheureuse dont je venais de tuer à jamais la tranquillité.

Vers cinq heures, ma Clémentine dit, selon son habitude :

— Je m'étonne, si M. Bouhours viendra me chercher aujourd'hui, madame Nodier ?

Et ma mère répondit également suivant la coutume :

— Il y a apparence qu'il viendra, ma bien bonne.

Je n'avais pas songé du tout à M. Bouhours. M. Bouhours était un notaire trapu, brun et de mauvaise mine, capable de prendre très mal les lettres comme celle qui était dans le sac de sa femme.

Il avait un tic dans la bouche. Sa figure me passa devant les yeux avec son tic. Je sentis une sueur froide qui me montait dans le dos. Il me sembla que M. Bouhours aurait ce tic au moment de me prendre au collet pour me flanquer par la fenêtre.

— Mais, ventrebleu ! me dis-je, je ne suis pas plus manchot que le grand Jules, et le grand Jules ne craint pas son greffier !

Clémentine ficha une de ses aiguilles à tricoter dans ses cheveux. Il en était ainsi quand elle avait à faire quelque communication importante, sortant du programme quotidien de la conversation.

— Je m'étonne si je vous ai dit qu'Antonin et Louis arrivent jeudi qui vient, madame Nodier ?

— Il y a apparence que vous me l'aurez dit, répondit ma mère, car je le savais, ma bien bonne.

Je vis des chandelles danser devant mes yeux. Ne riez pas : je n'ai jamais eu pareille peur en ma vie !

Antonin et Louis étaient les deux frères de madame Bouhours : Louis, un gros fermier de la Bourgogne ; Antonin, un capitaine de cavalerie.

Je me glissai derrière madame Bouhours, que je n'appelais déjà plus ma Clémentine, et j'essayai de fourrer ma main dans le sac pour ravoir ma lettre.

— Que fais-tu là, Charlot ? me demanda-t-elle de sa voix traînante dont l'accent me fit positivement horreur.

Je voyais les énormes poings du rustre au bout de ses bras velus : il avait du poil jusque dans le creux de la main ; j'entendais ferrailler le sabre du capitaine, et la figure du notaire, avec son tic, me faisait des grimaces sanguinaires.

Ah ! comment avais-je eu l'idée d'entrer dans cette abominable famille !

Je répondis à madame Bouhours : « C'est votre mouchoir qui était à terre. »

Et je le lui rendis d'une main tremblante.

Je l'avais pris dans le sac ; il m'avait même empêché de ravoir ma lettre.

— Merci, Charlot, me fit-elle.

Ma bonne mère me regardait en dessous.

J'étais plus mort que vif.

Pendant deux heures, je tournai autour du sac fatal. Mais ce fut en vain : je n'eus pas ma lettre.

— Qu'as-tu donc, Charlot? me demanda enfin Clémentine. Je m'étonne si tu ne deviens pas fou, mon garçon !

— Il y a apparence! répondit sévèrement ma mère, qui cessa de tricoter. Excusez-le, ma bien bonne. Quelle mouche le pique, cet innocent-là ? Va-t'en voir dans ta chambre si j'y suis.

J'étouffai un cri de douleur et je montai l'escalier, laissant ma condamnation dans le sac.

Je dis adieu en pleurant aux différents objets qui meublaient ma modeste chambre. J'écrivis au grand Jules une lettre où je l'accusais de ma fin tragique et qui disait : « Tu verras mon fantôme dans tes nuits sans sommeil ; il y aura une voix qui sans cesse s'élèvera du fond de ma tombe, etc. » J'ai encore la lettre.

Quand je redescendis pour souper, je demandai à ma mère :

— A-t-elle emporté son sac ?

— Que dit-il ? demanda mon père ?

— Il y a apparence que cet enfant *s'adiotit*, répondit ma mère. Allez vous coucher, monsieur.

Le commencement de ma nuit fut agité de sinistres pensées, qui bannirent le sommeil de mes yeux.

Mais Dieu m'envoya une réflexion consolante. Ce sac d'indienne était si vaste ! les objets qui tombaient au fond étaient là comme dans la mer. Il fallait les repêcher. Peut-être que ma lettre devait rester dans le sac jusqu'à la mort de madame Bouhours, de son mari, du cultivateur et du capitaine de cavalerie.

Je m'endormis. Le lendemain, j'avais tout oublié.

Mais, au moment où je sortais de mon lit, on frappa rudement à ma porte. La sueur froide me revint avec le souvenir.

— N'entrez pas ! m'écriai-je terrifié ; je suis en chemise !

Je devinais l'officier derrière la porte avec son sabre ; mais j'espérais qu'il respecterait cette position d'un jeune homme déshabillé.

La porte s'ouvrit, malgré ma défense. C'était le petit pataud qui faisait les courses de l'étude Bouhours.

— Monsieur Charles, me dit-il, v'la pour vous.

Il mit une lettre sur la table et s'en alla.

Ma Clémentine me répondait.

Jules avait bien raison de le dire : les femmes ne savent pas nous résister, à nous autres, effrontés!

Ma Clémentine me disait :

« Mon Charles,

« Viens dans une heure à la porte de Jules-César ; j'y serai.

« A toi pour la vie.

« CLÉMENTINE. »

Vous voyez qu'elle me donnait tout bonnement un rendez-vous. Ce sexe est pervers. Je fus surpris et même embarrassé de mon bonheur. Je n'étais pas préparé à montrer ainsi à tous les gens de Besançon que j'avais une passion de ce poids-là.

J'aurais voulu du moins que ma Clémentine eût d'autres chaussures, et qu'elle laissât le sac d'indienne à la maison. Mais il n'y avait pas à reculer ; je passai une chemise blanche, je cirai mes meilleurs souliers, je nettoyai mes boutons d'uniforme avec du tripoli, et je mis dans mes cheveux tout le reste de ma pommade.

Ne croyez pas que ce fût une mystification. Ma notairesse m'attendait bel et bien à la porte de Jules-César. Elle avait une robe toute neuve, des souliers de prunelle et un tout petit sac de taffetas noir. On

ne pouvait s'y méprendre : l'amour lui avait enseigné la coquetterie.

— Mon Charles, me dit-elle, tandis que je restais rouge et tout penaud à ses côtés, tu m'aimes donc ?

— Il y a apparence, répondis-je comme ma bonne mère, tant j'étais troublé.

— Alors, embrasse-moi, continua-t-elle.

Je lui tendis ma joue.

— Pas comme cela, mon Charles.

J'avais envie de pleurer.

Elle reprit :

— Mon Charles, je m'étonne si tu sais bien ce que c'est que l'amour.

— Dame, fis-je, c'est comme le grand Jules avec la greffière.

— Petit coquin ! Es-tu gentil !

Elle me prit le bras et nous sortîmes de la ville. Je n'osais pas du tout regarder ma Clémentine en face. Le bonheur me semblait décidément une chose terrible.

— Eh bien ! mon Charles, me dit-elle tendrement, tu ne me serres pas les mains ? Ça se fait dans notre position, mon ami.

— Attendez donc, répliquai-je ; donnez-moi le temps.

— N'as-tu point quelque remords, mon Charles, de m'avoir entraînée hors du sentier du devoir ?

Cette idée flatta ma vanité.

— Allons donc ! m'écriai-je ; le devoir ! laissons-là ces vains préjugés, ma bien bonne.

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle; mais me protégeras-tu, en cas de malheur ?

— Parbleu ! dis-je assez crânement.

— Je m'étonne si tu sais que mon mari est jaloux comme un tigre !

Il y avait longtemps que je n'avais songé à ce Bouhours. Je revis son tic. Cependant, je repris d'un air impertinent :

— S'il fait le méchant, tant pis pour lui !

— Mon frère Louis ne badine pas, continua Clémentine.

— Je suis un homme, que diable! murmurai-je d'une voix qui commençait bien un peu à trembler.

— Mais, continua-t-elle, c'est Antonin qui est méchant quand il s'y met !

Vous dire de quelle grosseur m'apparaissaient en ce moment les poings du rustre, de quelle longueur le sabre du capitaine de cavalerie, est impossible. J'avais un désir brûlant, c'était de m'en aller.

— Eh bien ! me dit ma Clémentine, tu hésites ?

— Par exemple! répliquai-je, trois hommes ! voilà une belle affaire !

— Bien, mon chéri ! Alors, tu te sens capable de me défendre, moi, faible femme, contre tous mes tyrans ? s'écria-t-elle avec un entraînement subit.

— Ne vous inquiétez donc pas ! répondis-je entre mes dents.

Je pensais à part moi :

— Si je faisais semblant d'avoir la colique !

Nous étions au milieu d'un paysage enchanteur.

Elle jeta un regard autour d'elle, puis elle me dit :

— Charles, viens, que je te presse sur mon cœur ! J'en ai besoin !

Pour le coup, je me préparai sérieusement à jouer des jambes.

Mais il était trop tard. Cette faible femme, que j'avais juré de protéger, me saisit par les reins et me jeta sous son bras comme un parapluie. Puis, abusant de la gêne où cette position me mettait, elle décrocha lestement mes bretelles.

Ma culotte, qui n'était plus soutenue, tomba. Une claque retentit parmi les harmonies de la nature. C'était ma Clémentine qui me donnait ce qu'on appelle vulgairement une...

— Halte-lá ! Nodier ! s'écria Châteaubriand, qui riait à se tordre. Je vous défends de prononcer le mot fessée, pour l'honneur de l'Académie !

— Je veux bien ne pas dire le mot, répliqua Nodier, mais j'eus la chose. Ah ! ma Clémentine y allait de bon cœur ! Sa main travaillait comme un battoir ! Quand elle fut lasse, elle me déposa bien proprement sur l'herbe et me dit avec sensibilité :

— Mon Charles, voilà ce que c'est que l'amour.

Remets tes bretelles, mon ami, et à tantôt. J'irai chez ta mère, j'aurai mon sac, le grand, tu sais ? Tâche de m'y glisser un mot aimable pour me fixer notre prochain rendez-vous. Désormais, je t'appartiens. Chaque fois que tu auras l'idée de te divertir, ne te gêne pas, tu n'as qu'à me faire signe, je viendrai.

Elle s'en alla paisiblement.

Et ce Jules qui disait que c'était simple comme bonjour !

Quand j'eus réparé le désordre de ma toilette, je restai anéanti. Je fis à la terre une invocation classique pour la prier de m'engloutir. Sur son refus, je revins à Besançon. Il me semblait que la ville entière me regardait. Je pensais que tout le monde savait où était ma blessure de mon cœur. La boulangère était sur le pas de sa porte, elle me demanda :

— Ça va-t-il comme vous voulez, monsieur Charles ?

Je l'aurais poignardée !

Comme je rentrais à la maison :

— La notairesse est venue tout à l'heure, me cria la cuisinière ; elle a dit qu'on vous fasse ses compliments, pour ce que vous savez bien.

— A-t-elle vu ma mère ? soupirai-je.

— Oui, oui. Elles ont assez ri toutes deux !

Mon parti était pris. Ma mère tricotait dans sa chambre.

— Les pistolets de mon père, lui demandai-je d'un air sombre, sont-ils toujours dans l'armoire ?

— Il y a apparence, me répondit-elle, si personne ne les a dérangés ; ferme ta porte, je crains les courants d'air.

Je fermai la porte et j'allai ouvrir l'armoire. Je m'emparai des pistolets de mon père, deux engins très curieux qu'on lui avait demandés souvent pour le musée de Besançon. Je les chargeai devant ma mère, qui me regardait en tricotant.

— J'ai reçu des soufflets, lui dis-je..

— Ah! fit-elle, vous appelez ça des soufflets, vous?

— Je suis déshonoré, je le sens!

— Il y a apparence que ça viendra, si vous ne changez pas de conduite.

— Cela ne viendra pas, je vais attenter à mes jours.

Ma bonne mère, il est vrai, ne quitta pas son tricot, mais elle dit fort affectueusement :

— Charles, vous êtes une bête !

— Tu es une femme, toi, m'écriai-je, tu ne comprends pas ce que c'est que le déshonneur!...

Je prononçai, à ce sujet, un petit discours que ma bonne mère écouta sans bâiller. Elle ne bâillait que quand elle s'amusait. Quand j'eus fini, je brandis mes pistolets et je m'élançai vers l'escalier qui conduisait à ma chambre, bien persuadé que ma bonne

mère allait se jeter au-devant de moi ou s'attacher à mes vêtements, par derrière.

Mais elle continua son impitoyable tricot.

Je montai d'abord très vite, puis plus doucement, puis marche à marche.

J'espérais toujours que ma mère viendrait.

A mesure que je montais, j'étais moins exigeant. Aux dernières marches, je me serais contenté d'un simple *pst !*

Mais rien !

Se peut-il trouver des mères ainsi dénaturées !

J'allais être obligé de me brûler la cervelle, parce que personne ne m'arrachait des mains ces pistolets maudits !

— Charles !

Il fallait ma bonne envie d'entendre pour ouïr cet appel lointain et faible comme un murmure. D'un saut, je fus au bas des escaliers.

— Vous m'avez appelé, ma mère ?

— Il y a apparence, me répondit-elle avec humeur. Je viens de te le dire à l'instant ; je crains les courants d'air... et tu as oublié de fermer la porte !

Ah ! c'en était trop ! je fis feu des deux pistolets en même temps, afin d'être bien sûr de mettre fin à mes jours, mais rien ne partit. Je tombai tout de même — de confiance.

Ma bonne mère me prit sur ses genoux et me dorlota, demi-mort de peur que j'étais.

— On ne t'aurait pas laissé monter, me dit-elle, s'il y avait eu des pierres aux pistolets, nicodême !

Je me souviens qu'elle ajouta en reprenant son tricot :

— Quand tu auras l'âge, Charles, ne plaisante jamais qu'avec femmes qui ont les pieds plus grands que leurs souliers.

Nodier se tut, Châteaubriand lui serra la main. De son œil noir et brillant, Balzac semblait mesurer l'immense profondeur de ce dernier mot, qu'il gâta en essayant de le perfectionner.

— Axiome ! dit-il. Les femmes sont entre elles comme les carrés de la différence entre leurs souliers et leurs pieds.

— Chut ! chut ! chut ! fit par trois fois madame Récamier ; même quand on est Balzac, il ne faut jamais traduire Nodier !

Et Châteaubriand ajouta :

— Il y a apparence : aucune autre langue ne valant le bon français, ma bien bonne.





CLAIRE

LA TAPISSERIE

En 1781, madame la marquise de Jaucourt habitait avec sa tante, mademoiselle Olive d'Audetot, le château de Rauville situé à quelques lieues de Caen. M. de Jaucourt, colonel-général des quatre régiments d'Artois était à la frontière. La marquise avait vingt ans, elle était charmante; son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, l'aimait avec passion. A quarante ans, on est jaloux, c'est chose convenue; M. de Jaucourt l'était peut-être, mais sa jalousie n'affectait point ces formes abruptes des maris du bon temps de la comédie : il traitait sa femme avec respect et douceur.

Celle-ci, du reste, avait toujours mené une conduite exemplaire; si son mariage ne lui avait pas apporté le bonheur sans mélange, c'était son secret; nul n'avait acquis le droit de lui demander compte de ses ennuis ou de sa tristesse.

Mademoiselle Olive d'Audetot était une longue et jaune tante-Aurore, accomplissant, à son grand regret, son huitième lustre; Olive avait deux grandes passions en ce monde : Paris et le mariage.

Elle restait fille et vivait à la campagne.

Ce double mécompte rendait acariâtre et envieux son caractère naturellement passable: sa principale occupation ici-bas était de tourmenter sa nièce, qui la laissait faire avec une angélique patience.

Rauville, vieille maison, demi ruinée, avait un aspect maussade: ses toitures pointues cachaient leurs ardoises sous une couche de lichen. M. de Jaucourt possédait plusieurs autres terres, mais il affectionnait particulièrement Rauville. En partant, il avait témoigné le désir de voir sa femme y séjourner durant son absence. Mademoiselle Olive s'était hautement récriée; la comtesse, toujours disposée à devancer les ordres de son mari, quitta Paris sans murmure.

Dans cette partie de la Basse-Normandie, le vieux manoir jouissait d'une fantastique et mystérieuse renommée. M. de Jaucourt avait fait réparer pour son usage personnel l'aile droite et presque tout le corps

de logis. De cette partie, on ne disait rien; mais l'aile gauche fournissait le sujet d'une multitude de légendes. Il y avait dans cette aile une chambre dont les quatre murs et le plafond étaient restés intacts au milieu de l'affaissement général; on la nommait: la « chambre de la tapisserie ». Personne dans le pays n'avait jamais couché dans le vieux lit qui formait, lui seul, tout le mobilier de cette pièce abandonnée; mais la superstition supplée au témoignage des sens : chacun savait, de science certaine, qu'il se passait là d'effroyables choses quand venait à sonner l'heure de minuit.

On était au milieu de l'hiver ; il y avait six mois que M. de Jaucourt était absent. Un soir, suivant la coutume de chaque jour, la marquise avait passé de longues et fastidieuses heures en compagnie de sa tante; la conversation, maintes fois tombée, se reprenait de temps à autre à quelque banal sujet. Mademoiselle Olive d'Autetot parlait volontiers modes ; plus volontiers, elle médisait de ses amis ; une seule chose lui plaisait davantage : la bergeresque et sentimentale dissertation. La marquise feignait une attention bienveillante et répondait au hasard ; son esprit n'était point à l'entretien.

— N'avez-vous pas reçu des nouvelles de M. de Jaucourt ? demanda mademoiselle Olive, qui venait d'exprimer toute l'admiration que lui inspirait le *Bliombéris* de Florian.

La comtesse sembla s'éveiller à cette question.

— Si fait, répliqua-t-elle.

— Que vous dit ce cher comte ? reprit mademoiselle d'Audetot.

— Il m'annonce son prochain retour.

Olive frappa l'une contre l'autre ses mains que plissaient déjà de nombreuses rides, héroïquement combattues.

— Quel bonheur ! s'écria-t-elle avec un transport enfantin, nons allons donc quitter cet affreux donjon ! revoir Paris, le sanctuaire des grâces, de la beauté, de plaisir... Il était temps, Claire : je mourais à la peine !

La jeune femme était retombée dans sa distraction. Olive la considéra curieusement, puis un sourire narquois vint se poser sur sa bouche.

— Et l'autre ? demanda-t-elle en se rapprochant d'un air confidentiel.

— L'autre ? répéta Claire, qui leva sur sa tante un regard interrogateur.

— L'autre lettre ?

La comtesse ne put retenir un brusque mouvement d'effroi ; sa joue se teignit d'un furtif incarnat ; elle baissa les yeux.

— L'autre... dit-elle en hésitant ; elle est d'une ancienne amie... une amie de couvent.

— Ah ! fit mademoiselle d'Audetot, dont le sou-

rire devint plus railleur ; ne connais-je point cette amie, Claire ?

— Je ne crois pas.

— Elle se nomme ?

— Lucie de Volmérange, répondit la comtesse, en s'efforçant d'assurer sa voix.

Olive fit un geste équivoque et alluma son bougeoir.

— Ce nom ne m'est pas aussi inconnu que vous pouvez le croire, dit-elle ; je l'ai lu dans plusieurs romans... Claire ; je vous souhaite la bonne nuit, ma chère nièce. Le nom est fort bien trouvé !

Ce disant, après avoir jeté sur la jeune femme un impitoyable regard, elle se retira d'un pas solennel.

Une expression de mécontentement vint assombrir le gracieux visage de Claire.

— Peut-être n'aurais-je point dû faire mystère de cette folie, pensa t-elle. Et cependant, ma tante est imprudente, mon mari ombrageux... Oui, j'aime mieux être seule à savoir...

Elle s'interrompit. Involontairement, sa main alla chercher sous le corsage de sa robe un microscopique billet, dont le papier chatoyait comme un pli de satin blanc.

Elle l'approcha du foyer et le tint une seconde suspendu au-dessus des flammes ; puis, se ravisant, elle l'ouvrit au lieu de le brûler.

C'était une de ces épîtres folles, comme en ont

écrit à vingt ans les personnages les plus sensés ; une lettre pleine d'extravagants espoirs, de respects outrés, d'idolâtres élans. Claire la lut cependant d'un bout à l'autre ; sa bouche laissait échapper de petites exclamations de dépit, mais son œil poursuivait la lecture, non sans une sorte d'intérêt. La lettre était signée « Raymond d'Audetot. »

— Enfant ! murmura-t-elle, pendant que ses jolis doigts froissaient le papier ; il me menace de venir !

Elle ouvrit une autre lettre, qu'elle parcourut d'un regard distrait : celle-là était de M. de Jaucourt. Avant d'avoir terminé la première page, la comtesse pencha sa tête sur sa main, et donna son esprit à cette somnolente rêverie qu'appellent la fatigue morale, la solitude et le silence.

Raymond était aussi le neveu de mademoiselle Olive. Claire et lui avaient été élevés ensemble au château d'Audetot, jusqu'à l'âge de quatorze ans. A cette époque, Raymond partit pour Paris, pour terminer son éducation militaire. Le jour du départ fut triste : les deux enfants s'aimaient ; Raymond supplia Claire de lui garder son cœur, ce qu'elle promit en pleurant. Lorsque, deux ans après, le marquis de Jaucourt demanda sa main, la jeune fille opposa la promesse faite à Raymond. Mais le marquis était riche, de fort grande maison, et tenait à la cour un état considérable. Une telle alliance satisfaisait toutes les ambitions de la famille d'Audetot ; on traita

l'objection de Claire d'enfantillage, et la cérémonie eut lieu nonobstant.

M. de Jaucourt était un homme de distinction parfaite, spirituel, mais taciturne et réservé jusqu'à la froideur. Toute parole, si douce qu'elle fût, prenait dans sa bouche une apparence sévère. Ses manières étaient graves, et toujours subordonnées aux règles de la plus délicate courtoisie. Comme officier général, il avait fait, en mettant à la raison les bourgeois de Genève, ses preuves d'intelligence et d'intrépidité.

Dès l'abord, il entoura sa jeune femme de soins tendres et assidus ; sa jalousie, s'il en avait, ne se montrait point au dehors ; c'était plutôt défiance exagérée de soi-même que soupçon; il fallait tout le tact féminin pour deviner ce sentiment sous le vernis dont M. de Jaucourt savait le couvrir. Noble de cœur, et rompu aux grandes façons, il témoignait en toute occurence à Claire une confiance sans bornes. Celle-ci ne l'aimait point d'amour ; mais touchée de ses soins, fière d'assouplir cet inflexible caractère, elle prit pour lui à la longue une affection réelle et dévouée.

La famille d'Audetot recueillit tous les avantages qu'elle s'était promis de cette union. Le marquis avait du crédit ; son heureuse influence s'étendit jusqu'à Raymond, qui sortit de pages, et reçut le brevet de capitaine, en qualité d'aide-de-camp de

M. de Jaucourt. Il y avait deux ans déjà que Raymond occupait ce poste ; enthousiaste de sa profession, lié à son chef par la reconnaissance et l'amitié, il menait une insouciante et joyeuse vie. C'est à peine si le souvenir lointain de sa première affection lui revenait parfois, pour amener un méprisant sourire sur sa lèvre d'apprenti Don Juan. Mais le proverbe vaudevillisé par un académicien bien illustre, ne pouvait longtemps mentir à ce point : on en revient toujours, etc. Claire et Raymond, jusqu'alors séparés par les circonstances, se revirent, pour la première fois, six mois avant l'époque où commence notre histoire. Raymond fut frappé comme d'un coup de foudre ; une violente passion s'empara de lui. Claire fit semblant de ne rien voir ; Raymond se méprit et espéra. Lorsque M. de Jaucourt quitta Paris, Raymond ne le suivit point.

Pendant six mois, le marquis écrivit tous les quinze jours environ, Raymond doublait la dose : chaque semaine arrivait une lettre de lui. Il était beau et fort brillant cavalier : Claire ne l'avait pas revu sans émotion ; mais incapable de trahir ses devoirs, elle se bornait à laisser les lettres de son cousin sans réponses. Raymond vivait de son chimérique espoir ; sa dernière lettre, comme nous l'avons dit, était une menace.

Claire prit en pitié la menace, et n'y voulut point croire.

Le salon où elle se trouvait ce soir-là était situé au rez-de-chaussée : il y faisait froid et humide ; le feu presque éteint ne combattait plus le vent qui s'engouffrait avec bruit dans les jointures des hautes fenêtres. Sommeillant à demi et ne se rendant pas compte du malaise général qu'elle éprouvait, Claire poursuivait péniblement son rêve : il lui semblait que M. de Jaucourt revenait jaloux et irrité. Par un concours imprévu de circonstances, sa jalousie se trouvait, en apparence, complétement justifiée : la jeune femme gémissait et se plaignait sous le poids de ce cauchemar.

Tout à coup elle se leva en sursaut ; le vent bruissait aux fenêtres et secouait au dehors les arbres dépouillés. Claire écouta, prise de crainte. Elle allait se rasseoir, lorsque trois coups furent frappés aux carreaux avec précaution.

Claire pâlit ; elle étendit la main pour saisir le cordon de la sonnette. On frappa de nouveau.

— Si c'était lui ! murmura-t-elle.

Ces paroles exprimaient un doute qu'elle n'avait déjà plus ; d'instinct elle savait que Raymond était là. Eperdue, incapable de réfléchir, elle sentait pourtant quels cruels soupçons la présence de son jeune cousin pouvait faire peser sur elle. Celui-ci redoublait ses signaux et frappait plus fort à mesure que l'impatience le gagnait.

L'excès du péril rendit à la marquise une partie

de sa présence d'esprit. Deux moyens se présentaient : ouvrir ou se retirer. Claire compara d'un coup d'œil leurs inconvénients. Dehors, Raymond pouvait être découvert. La tante Olive avait deviné ses espoirs, peut-être même avait-elle connaissance de cette correspondance follement dissimulée ; elle était indiscrète : là était le véritable danger.

La marquise se dirigea vers la fenêtre d'un pas décidé ; elle ouvrit. Raymond, les cheveux blancs de givre, les vêtements trempés, franchit le balcon et tomba à genoux. Il n'eut pas le temps de parler.

— Mon cher cousin, dit la comtesse avec un froid sourire, je ne vous avais point défendu ma porte.

Elle ferma la fenêtre et reprit tranquillement le chemin du foyer.

Raymond se releva, déconcerté.

— Veuillez vous asseoir et m'écouter, reprit la marquise, dont le ton devint sévère. J'ai reçu vos lettres : je n'en ai point fait part à mon mari ; j'aimais à conserver pour vous, qui fûtes le compagnon de mon enfance, un reste d'estime ; j'avais tort, puisque vous voilà venu.

— Pouvais-je mourir loin de vous ! soupira Raymond.

— J'aime mon mari, reprit Claire qui avait reconquis tout son sang-froid ; le plus grand malheur qui pût me frapper en ce monde, ce serait la perte de sa confiance ; vous m'exposez à ce malheur, mon cousin ;

abusant de mon imprudente patience à votre égard, vous vous présentez chez moi, non comme un parent a le droit de le faire, au grand jour et devant mes valets, mais la nuit, secrètement, avec les allures d'un amant favorisé... Si je n'avais compassion de votre jeunesse étourdie, mon cousin, je vous mépriserais !

— Oh ! Claire, Claire ! voulez-vous m'accabler ! s'écria Raymond d'une voix désespérée.

Il s'était remis à genoux ; des larmes emplissaient ses yeux. La marquise fut émue, et fit pour cacher son trouble un effort qui n'échappa point au jeune capitaine. Quatre ans de séparation ne leur avaient point désappris ce muet et intime langage que se parlent les cœurs enfants. Claire lut dans les yeux de Raymond, comme Raymond avait lu dans le regard de Claire ; elle vit que son émotion trahie avait détruit l'effet de sa sévérité.

— Mon cousin, dit-elle en redoublant de froideur, je m'efforce de regarder tout ceci comme une passagère démence...

— Passagère! voulut interrompre Raymond.

— M. de Jaucourt est votre bienfaiteur, reprit Claire ; je veux croire que vous ne l'avez pas tout-à-fait oublié ; en tous cas, il est temps de vous le rappeler... Et maintenant, mon cousin, cette entrevue a trop duré ; ma tante peut nous surprendre ; la venue d'un domestique me perdrait sans retour...

Raymond se releva, sérieusement effrayé.

— Je suis un fou, dit-il, un misérable fou ! je n'avais songé à rien de tout cela ! je me promettais, à vous revoir, tant de bonheur !...

Au loin, dans la campagne, il se fit un bruit confus de chevaux et de roues ; il semblait qu'un carrosse passât sur la grande route, au bout de l'avenue. Les chiens, attachés dans la cour, se mirent à gronder, Claire prêtait l'oreille.

— Je souffrais tant ! continua Raymond, encouragé par le silence de sa cousine ; si vous saviez comme l'existence m'est amère depuis que je vous ai revue mariée, séparée de moi pour jamais, vous mettriez fin à ce froid accueil, Claire ; vous me plaindriez peut-être...

Le carrosse avait enfilé l'avenue ; le bruit approchait rapidement ; on entendait, distinct et précipté, le pas des chevaux. Le marquise écoutait, haletante ; Raymond ne prenait pas garde.

— Vous m'aimiez autrefois, disait-il. Oh ! que souvent j'ai versé des larmes au souvenir du bonheur passé ! pourquoi ne m'avoir pas gardé votre cœur, Claire ?...

— C'est lui ! murmura la jeune femme d'une voix brisée : je suis perdue !

Raymond la regarda stupéfait ; elle étendit silencieusement la main dans la direction de l'avenue, et tomba, demi pâmée, sur un fauteuil.

Le bruit avait cessé ; mais quelques secondes après, des coups bruyants retentirent, frappés à la porte extérieure. Raymond devina et frémit.

— Adieu, Claire! dit-il.

Celle-ci se leva tremblante, égarée ; Raymond était déjà sur le balcon.

— Arrêtez ! s'écria-elle. Voulez-vous donc être le premier à souhaiter la bienvenue à M. de Jaucourt, mon mari ?

La salle donnait, en effet, sur la cour, et les valets s'ébranlaient pour aller ouvrir.

— Que faire ? demandait Raymond, au comble de l'agitation. Dites-moi ce qu'il faut faire ? Dussé-je mourir, je le ferai !

Claire secoua la tête avec découragement.

— Il n'est plus temps! murmura-t-elle.

Raymond courait çà et là comme un insensé, maudissant le hasard et lui-même ; les lourds verroux de la grande porte venaient de grincer en s'échappant de leurs crampons rouillés. Tout à coup, la marquise saisit un flambeau.

— Venez ! dit-elle en prenant le bras de Raymond.

Celui-ci se laissa faire. La comtesse traversa rapidement plusieurs pièces, entraînant son cousin sur ses pas.

Arrivée au bout du corps-de-logis, elle ouvrit une dernière porte et poussa Raymond dans une

chambre poudreuse, sans meubles, à l'exception d'un grand lit de forme antédiluvienne.

— Le jardin est là, dit-elle en montrant la fenêtre ; quand tout dormira dans le château, vous prendrez la fuite... que Dieu vous pardonne !

Puis, laissant le flambeau, elle retourna précipitamment sur ses pas. Comme elle rentrait dans le salon par une porte, l'autre s'ouvrait pour donner passage à M. de Jaucourt. Il salua sa femme avec ses égards ordinaires; néanmoins, cette première entrevue fut courte et embarrassée des deux côtés. Claire mit d'assez bonne grâce sur le compte de la joie l'émotion que gardaient ses traits bouleversés, mais elle ne put si bien faire que M. de Jaucourt ne laissât percer quelque surprise. Après un entretien fort court, les deux époux se séparèrent ; il était l'heure de reposer.

Durant toute cette nuit, Claire resta éveillée, debout près de sa fenêtre qui donnait sur la campagne. Au lever du jour seulement, elle se coucha ; elle avait vu une forme indécise franchir les murs du jardin, et son cœur avait été soulagé d'un grand poids.

Raymond, lui, demeuré seul, dans la chambre abandonnée, avait essayé d'abord de mettre de l'ordre dans ses idées: son voyage à Ranville n'était, au fond, qu'une équipée de jeune fou ; mais l'aven-

ture semblait tourner au tragique: la réputation et le bonheur de Claire étaient désormais en question par sa faute. Il se promena longtemps, agité d'une véritable fièvre, n'osant essayer de fuir encore, et dévorant tant bien que mal son impatience. En marchant, il réfléchissait; il se rappelait avec honte et dépit le dédain glacial de Claire; certaines paroles lui revenaient surtout, qui faisaient monter le rouge à son front.

— M. de Jaucourt est votre bienfaiteur! avait dit la jeune femme.

C'était l'exacte vérité. Raymond s'avouait en maugréant que son rôle présent était encore plus odieux que pitoyable, son amour, fantaisie soudaine, passionnée, mais passagère, faisait place insensiblement à cette bonne et loyable affection qu'il avait gardée autrefois à sa cousine ; il se repentait sincèrement, et, ce qui mieux est, jurait qu'on ne l'y prendrait plus.

Voulant faire diversion à ces désagréables pensées, il prit son flambeau et visita la chambre. Trois des quatre murailles étaient nues; la quatrième, celle qui faisait face au lit, disparaissait sous une antique tapisserie, quelque peu fanée, mais dont le dessin, d'une vigueur et d'une pureté admirables, attirait le regard et forçait l'attention. Raymond, malgré sa préoccupation, se prit d'intérêt pour ces personnages, qui semblaient vivre sur le canevas ;

la scène qui se jouait là en peinture, devant ses yeux, avait d'ailleurs un singulier rapport avec le petit drame domestique où son étourderie lui avait donné un rôle.

C'étaient deux amoureux : une châtelaine et un page, surpris par l'arrivée inattendue d'un chevalier qui semblait le plus douloureusement étonné des trois...

Quand Raymond abaissa enfin son flambeau, les moindres détails de la scène étaient gravés dans sa mémoire. Onze heures venaient de sonner ; harassé de fatigue, et croyant qu'il n'était pas temps encore de s'esquiver, il se jeta sur le lit et s'endormit malgré la ferme volonté qu'il avait de veiller.

Son sommeil ne fut pas long : à minuit il fut secoué en sursaut par le timbre fêlé de la vieille horloge. La lune, dont la lueur se faisait plus brillante à cause de la neige qui couvrait au loin le sol, éclairait la chambre presque autant qu'en plein jour. Raymond leva machinalement son regard. Ce qu'il vit à la place où était naguère la tapisserie le fit sauter vivement hors du lit et tirer son épée. Puis il resta le corps renversé en arrière, les bras tendus, l'œil à demi sorti de l'orbite.

Il crut rêver d'abord, tant était extraordinaire l'objet qui fixait son regard ; mais il eut beau se frotter les yeux, son incrédulité dut plier : ses sens ne le trompaient pas ; il était témoin d'un fait qui

dépassait les bornes de la compréhension humaine.

La lune se cacha derrière un nuage, tout rentra dans l'obscurité. Raymond devant l'ennemi, était brave jusqu'à exagérer l'audace; en outre, imbu des doctrines de l'époque, il croyait en Dieu tout au plus et se moquait de ce qui n'est pas matériellement explicable. Pourtant il passa plusieurs heures, l'épée à la main, retenant son souffle, immobile contre le lit, pour se tenir le plus loin possible de la fantastique apparition.

Au bout de ce temps, il ouvrit la fenêtre, et, sautant dans le jardin, respira bruyamment comme un homme débarrassé d'un écrasant fardeau.

— A tout hasard, on peut faire dire une messe! grommela-t-il en franchissant le mur. Il y a là quelque chose de diabolique!

A l'auberge du village voisin, il retrouva M. de Vaunois, un ami de garnison qu'il avait emmené pour garder les chevaux. Tous deux prirent le chemin de Caen. Raymond était singulièrement pâle et défait.

— Te serait-il arrivé mésaventure? demanda M. de Vaunois.

Raymond, encore frappé de ce qu'il avait vu, raconta son réveil et l'heure troublée qui l'avait suivi, le tout d'un ton profondément convaincu.

—Avant de m'endormir, dit-il en finissant, j'avais longtemps et minutieusement examiné la tapisserie...

A ce mot, son compagnon l'interrompit par un large éclat de rire.

— Voilà le mystère expliqué! s'écria-t-il; les gens de l'auberge n'ont pu me donner les précieux détails que contient ton récit, mais ils m'ont parlé d'une salle où il ne fait pas bon dormir... Tu as couché dans la *chambre de la tapisserie*, mon ami, et je m'étonne sérieusement de te revoir en vie, après cela. A l'ordinaire, la tapisserie étrangle son monde bel et bien!

M. de Vaunois se mit à rire de plus belle, Raymond fit de vains efforts pour partager cette gaîté. Il adjura son ami de garder sur les événements de la nuit le plus rigoureux secret; Vaunois promit.

Le lendemain, le premier soin de la marquise fut d'aller elle-même remettre tout en ordre dans la chambre où s'était caché Raymond. Elle n'oublia rien; personne n'aurait pu s'apercevoir que la pièce eût été un instant habitée; Claire le croyait, du moins. Cependant, après le déjeuner, M. de Jaucourt la prit à part, et lui demanda qui avait couché durant son absence dans la chambre de tapisserie.

—Personne, répondit la jeune femme en rougissant.

M. de Jaucourt jeta sur elle un regard triste et scrutateur.

— Claire, dit-il lentement, je vous dois un aveu. Il est des gens assez lâches pour détruire, à l'aide de la calomnie, le bonheur de deux époux. Une lettre

me fut dernièrement adressée, qui renfermait d'indignes accusations contre vous ; je l'ai rejetée avec mépris, après avoir lu les premières lignes ; mais... au nom de Dieu ! Claire, répondez : dites-moi qui a couché dans cette chambre en mon absence ?

— Personne ! répondit encore la marquise, reculant à l'idée de mettre en présence son cousin et son mari.

M. de Jaucourt garda le silence ; une douloureuse émotion se lisait dans son regard.

— J'essaierai de croire que je me suis trompé, madame, murmura-t-il en s'éloignant.

Voici à quoi M. de Jaucourt faisait allusion :

Le matin, il avait fait, sans dessein arrêté, le tour du château. Dans la chambre tant de fois nommée, un signe très-particulier, un signe irrécusable, et dont nous aurons plus tard occasion d'expliquer la nature au lecteur, lui avait révélé la récente présence d'un hôte.

Cette circonstance l'avait d'abord fort légèrement préoccupé, mais il se souvint d'avoir vu, la veille, au moment de son arrivée, une lumière courir de chambre en chambre, depuis le salon jusqu'à l'aile inhabitée ; il se souvint surtout de l'embarras de Claire lors de son entrée... un vague soupçon naquit en lui et il sollicita l'explication que nous venons d'entendre.

La réponse de Claire fut pour lui un coup de

foudre : Claire descendait au mensonge; donc elle avait un intérêt bien puissant à cacher le passage d'un étranger à Rauville. Quel intérêt?

M. de Jaucourt retourna à l'aîle abandonnée, et regarda de nouveau les êtres de la chambre. Tout était en ordre, sauf la tapisserie, muet, mais éloquent témoin, qui lui affirmait, plus positivement que n'eût fait le serment d'un homme digne de foi, que la chambre avait été nuitamment habitée.

Certain de son malheur, il renferma son chagrin en lui-même, fit remettre les chevaux à sa chaise, et partit, après avoir cérémonieusement pris congé des deux dames.

Ainsi fut trompé l'espoir de mademoiselle Olive d'Audetot.

Elle resta confinée dans cet affreux donjon, où se fanait son âge mûr; elle ne revit point Paris, le séjour des grâces, et dut se croire condamnée au célibat à perpétuité. En revanche, sa solitude devint plus rigoureuse.

Claire restait maintenant tout le jour enfermée dans son appartement.

Pour comble de malheur, les messages mystérieux de mademoiselle Lucie de Volmerange, qui, seuls, donnaient quelque aliment à la curiosité d'Olive, cessèrent brusquement. M. de Jaucourt lui-même n'écrivait presque plus.

II

En ce temps-là, il n'y avait pas de *reporters*, ou du moins on ne les appelait pas encore ainsi; mais n'allez point croire que la France manquât de dangereux bavards : l'espèce en est éternelle.

M. le chevalier de Langel-Coudras était un personnage tout aimable. Il faisait des petits vers aussi ravissants que les petits vers de Dorat; il découpait des profils comme feu M. le baron du Luat, d'enchanteresse mémoire, et contait les légendes mieux que personne au monde.

Les histoires de revenants faisaient alors fureur à Paris : Florian nous a laissé un modèle de ce genre dans une nouvelle intitulée *Valérie*, mais Florian nous a montré des fantômes de bergers, et les bergers, vivants ou morts, sont, de leur nature, peu récréatifs. Le chevalier de Langel-Coudras ne se fourvoyait pas ainsi : ses revenants habitaient de noirs châteaux gothiques; on entendait, dans ses récits, tinter le beffroi séculaire : les armures de fer s'entre-choquaient avec un bruit funèbre; la lune passait, pour éclairer la scène, par de fantastiques vitraux. Aussi M. de Langel était-il fort recherché. Bien qu'il fût de très-mince noblesse et de plus médiocre fortune, il voyait nombre de gens de qualité.

Sa célébrité datait de 1773. Ayant été présenté à la cour vers cette époque, il se munit en tapinois d'une paire de ciseaux damasquinés et découpa dans une feuille de vélin le royal profil de madame la dauphine. Cela lui valut une petite pension et une grande renommée. De fait, nous en sommes convaincu, il a fallu la révolution et ses conséquences pour empêcher le nom de cet homme agréable d'arriver aux oreilles de la postérité la plus reculée.

Ce soir-là, M. le chevalier de Langel-Coudras devait réjouir les hôtes de M. le prince de Léon, cadet de Rohan; il avait revêtu en conséquence son costume le plus honnête, et rassemblé en faisceau tous ses moyens de se rendre précieux. La gloire n'était pas le seul mobile du chevalier : il manquait à son bonheur un élément patiemment poursuivi depuis longues années, une madame de Langel-Coudras dont la dot pût le remettre en estime auprès de ses fournisseurs qui perdaient patience. Cet heureux phénix était encore à trouver, mais le hasard est un dieu puissant; par prudence, le bon chevalier ne laissait jamais à la maison aucun de ses avantages. Il arriva, les ciseaux damasquinés en poche, la mémoire bourrée de madrigaux impromptus et de récits lugubres laborieusement fabriqués.

Après avoir découpé les profils d'une portion de l'assemblée, et psalmodié ses petits vers à la satisfaction générale, il se recueillit un instant et prit une

physionomie funeste. Les assistants se réunirent immédiatement en cercle ; c'était l'annonce muette et convenue de la troisième et dernière partie des exercices de M. le chevalier de Langel-Coudras.

— L'histoire que je vais avoir l'honneur de raconter, dit-il d'une voix sourde et suffisamment effrayante, est vraie ; je la tiens de celui-là même qui a joué le principal rôle dans cette aventure extraordinaire.

« A une époque que je veux taire par discrétion, un jeune officier dont le même motif m'engage à ne pas dire le nom, quitta Paris pour se rendre dans une province que je ne désignerai pas davantage ; les dames approuveront ma réserve. Ce jeune officier était épris d'une belle recluse confinée dans un horrible manoir demi-ruiné situé loin de toute ville. Il était aimé ; cependant la dame avait une vertu inattaquable. Le mari était absent ; le soupirant... »

Le chevalier s'arrêta ici et tourmenta son jabot d'un air embarrassé.

— Pour la commodité du récit autant que pour l'intérêt, reprit-il après un court silence, il me faudra, je le vois, trouver des noms pour mes personnages. Donc, si ces dames le veulent bien permettre, le soupirant s'appellera Dorimon, la jolie recluse Estelle et le mari Géronte...

« Dorimon, disais-je, était un cavalier de galante tournure, tenant aussi bien la plume que l'épée et

fait pour avoir accès auprès des plus cruelles. Ne pouvant cependant fléchir les rigueurs de l'inhumaine Estelle, il s'introduisit secrètement un soir au château de Géronte, et, tombant aux genoux de la belle, il dégaîna son glaive dans le but de se donner la mort sous ses yeux. Estelle poussa aussitôt de grands cris et lui retint le bras, ce qui amena des larmes de reconnaissance dans les yeux de ce malheureux et parfait amant. Je ne vous dirai point la scène qui suivit ; le dieu d'amour a de merveilleux secrets pour précipiter le cours des heures : la nuit était fort avancée déjà, que Dorimon et Estelle ne s'étaient pas dit encore la moitié de leur martyre.

« Tout à coup, ils entendirent un grand bruit; on frappait à la porte extérieure avec fracas. Estelle reconnut la main du maître et faillit s'évanouir, tant elle éprouva de frayeur ; Dorimon lui proposa de se poster sur le seuil et de pourfendre quiconque tenterait de s'introduire, mais Estelle ne pouvait approuver un pareil projet; elle versait d'abondantes larmes et ne savait à quoi se résoudre. Pendant ce temps, la livrée était allée ouvrir.

« Il y avait au château de Géronte une chambre solitaire, dont l'épouvante éloignait chacun ; elle était, disait-on, hantée par les esprits. Une idée soudaine frappa Estelle, qui entraîna Dorimon hors du salon.

« Quand entra le seigneur Géronte, sa femme

était assise les pieds sur les chenets ; elle lui tendit doucement sa main à baiser en signe de bienvenue ; puis, Géronte étant las du voyage, les deux époux s'allèrent mettre au lit.

« Dorimon avait été justement conduit par Estelle dans la chambre terrible ; il maudissait dans son cœur le destin qui avait rompu brusquement un tête-à-tête si plein de charmes. Par manière de passe-temps, il voulut visiter en détail cette chambre à coucher que lui donnait un hasard cruel. Ce qui frappa ses regards mérite une description particulière. »

M. de Langel reprit haleine à cet endroit et parcourut du regard son public. Le gros des auditeurs était passablement attentif ; mais deux personnages, la tête penchée en avant, l'œil fixé sur le narrateur comme s'ils eussent voulu dévorer sa parole au passage, faisaient surtout honneur au récit.

L'un était un jeune capitaine ; l'autre, d'un certain âge, à la physionomie grave et profondément mélancolique, portait l'uniforme des régiments d'Artois avec les insignes des lieutenants-généraux.

Tous deux s'étaient involontairement levés et se tenaient debout au milieu de l'auditoire assis. Le chevalier, ravi d'un tel succès, leur fit un gracieux salut et continua en s'adressant à eux de préférence :

« Dorimon remarqua surtout une certaine tapis-

serie de haute-lisse d'un miraculeux travail. Elle représentait un salon gothique orné de toutes les bizarres splendeurs en usage aux temps de la barbarie ; au fond, un grand feu de troncs d'arbres brûlait dans l'immense cheminée : près du foyer, un jeune page et une châtelaine de la plus exquise beauté se tenaient l'une debout, dans l'attitude de l'épouvante, l'autre à genoux et prononçant manifestement des paroles de tendresse. A l'autre extrémité du salon, sur le seuil d'une porte entr'ouverte, paraissait un chevalier de haute taille, bardé de toutes pièces ; ses traits durs et impitoyables étaient rendus plus cruels par la colère ; son regard tombait d'aplomb sur la dame qu'il pétrifiait. Le page ne voyait rien.

« Tout cela était représenté avec tant d'art, que Dorimon restait sous le charme, s'attendant presque à voir l'épée du châtelain sortir de son fourreau de fer, la tête décollée du page rouler sur le tapis et la dame se traîner à genoux, demandant merci en pleurant. Peut-être notre héros fut-il aussi frappé de l'analogie que présentait la situation du page avec la sienne propre... »

Hasard, ou nouvel hommage rendu à l'attention soutenue du plus fervent de ses auditeurs, M. de Langel cligna de l'œil à ces derniers mots, et envoya un fin sourire au jeune capitaine. Celui-ci était devenu soucieux. Le lieutenant-général, froid, impassible, couvait le conteur d'un regard sévère.

« Quelle que soit la beauté d'une tapisserie, reprit encore le chevalier, la vue n'en délasse point d'une journée de fatigues. Au bout d'une demi-heure, Dorimon se coucha tout habillé sur le lit. Il était plongé dans son premier sommeil, lorsqu'un bruit étrange le réveilla en sursaut : on eût dit un bruit de chaînes ; il se mit sur son séant et tendit l'oreille : on n'entendait plus rien, rien que les derniers coups de minuit sonnant à la tour du beffroi. Dorimon parcourut la chambre d'un regard inquiet. Son flambeau s'était éteint, mais la lumière de la lune, entrant par les deux larges fenêtres, tombait sur la tapisserie. Notre héros poussa un cri de surprise et d'effroi.

« La lune lui montrait, en effet, un spectacle surnaturel, inouï ! les personnages brodés sur la tapisserie avaient changé de place ; le drame avait marché, la menace s'était accomplie. La châtelaine embrassait les genoux du chevalier, tandis que celui-ci, repoussant d'une main les étreintes de sa femme, plongeait de l'autre sa grande épée dans le sein du page renversé ; des flots de sang, s'échappant de la blessure, ruisselaient sur le sol... »

Le lieutenant-général poussa une sourde exclamation.

Le capitaine, qui l'épiait depuis quelques minutes, placé de manière à n'être point vu de lui, fronça le sourcil et regarda M. de Langel d'une

façon menaçante. M. de Langel, tout entier à sa péroraison, ne prit point garde à ce regard.

« Voilà ce que vit Dorimon, dit-il, en donnant à son débit l'emphase convenable ; il me souviendra toujours que ses cheveux se dressaient sur sa tête, tandis qu'il me faisait ce récit. La vision fut réelle ; Dorimon n'était point homme à se laisser dominer par une vaine crainte. Qu'y avait-il derrière ces apparences ? qu'était-ce ? la tapisserie était-elle fée ? Dorimon avait-il rêvé ? ce changement avait-il été produit par le jeu de quelque mécanique, ou faut-il croire à la magie ? Je vous donne l'histoire telle que je la reçus. Dorimon, forcé de s'éloigner dès l'aube pour ne pas compromettre Estelle, ne revint jamais depuis au château de Géronte. »

— Eh bien ! et le dénouement ? fit-on à la ronde.

— Est-ce que c'est tout ?

Ce n'était pas un succès, au contraire.

— Ne nous direz-vous pas au moins le nom des personnages ? demandèrent deux ducs et trois comtesses.

M. de Langel concentra son dépit et appela sur sa lèvre un sourire. Il ouvrait la bouche pour s'excuser ou répondre, lorsqu'il se sentit presser les bras des deux côtés à la fois : à droite était le jeune capitaine ; à gauche, le lieutenant-général.

— Pas un mot, je vous le défends ! dit ce dernier à voix basse.

— Si vous prononcez mon nom, murmura l'autre, je vous fais sauter la cervelle !

La figure du chevalier offrait en ce moment l'image du plus parfait embarras.

— Messieurs, balbutia-t-il, je n'ai pas l'honneur de comprendre...

— Je serai chez vous demain à neuf heures, reprit le capitaine, qui se perdit aussitôt dans la foule.

Le général tourna les talons, en jetant ces paroles :

— A huit heures demain.

— Allons, chevalier, disait l'assemblée en chœur, nous serons discrets ; dites-nous seulement les véritables noms de Géronte... et d'Estelle... et de Dorimon !

— Épargnez-moi, c'est un devoir de délicatesse... Je ne puis, répondit M. de Langel bouleversé.

— Alors, vous baissez, très-cher ! s'écria-t-on ; votre histoire n'a ni sens commun, ce qui est la moindre chose, ni sel, ni tête, ni queue !

— Le fait est que le chevalier nous a raconté mieux que cela, conclut en bâillant l'amphitryon lui-même.

Le malheureux Langel se courba sous cette suprême sentence : c'était le glas de sa renommée de conteur. Tout le reste de la soirée, il demeura tris-

tement à l'écart ; sur le point de se retirer, il parcourut de l'œil les différents groupes : ses deux mystérieux interlocuteurs avaient disparu.

— Que diable me veulent ces gens? se demandait-il en regagnant sa modeste demeure. A force d'inventer, aurais-je trouvé la vérité, par hasard ? Ce serait jouer de malheur!

Le lendemain, huit heures sonnant, un carrosse s'arrêta sous les fenêtres de M. de Langel-Coudras. Le chevalier n'était pas un poltron, mais un coup d'épée pouvait lui ôter l'usage de sa main droite, et alors, que fussent devenus les glorieux ciseaux qui avaient découpé le profil d'une reine? Il se hâta d'ouvrir, partagé entre la crainte et la curiosité. Le lieutenant-général entra; au jour, son visage semblait plus pâle et plus austère encore. M. de Langel, quelque familiarisé qu'il fût avec les figures de spectres, se sentit venir le frisson.

— Monsieur, dit le nouvel arrivant, je suis le marquis de Jaucourt; c'est vous dire d'un mot le motif de ma visite.

— Le nom de M. le colonel-général m'est parfaitement connu, répondit Langel en s'inclinant jusqu'à terre; qui n'a entendu parler du vainqueur de Genève? Mais ce nom ne m'explique pas...

— Ne vous souvient-il plus de ce qui eut lieu hier soir?

— Si fait. J'ai conté une historiette qui n'a pas

eu tout le succès qu'elle méritait. Les anecdotes ont leur destin comme les batailles...

— Morbleu! monsieur, interrompit M. de Jaucourt, qui cette fois dépouilla son flegme ; prétendez-vous continuer la raillerie?

— A Dieu ne plaise que maintenant ou jamais, je veuille railler M. le colonel-général! s'écria Langel avec onction. Il y a, sans nul doute, un malentendu.

La complète innocence qui se lisait sur la figure du chevalier sembla dérouter M. de Jaucourt.

— Je veux croire que vous n'avez pas eu d'intention mauvaise, reprit-il ; mais cette histoire...

— Est de pure invention, je vous proteste, s'empressa d'ajouter Langel.

Le marquis fronça le sourcil; cette assertion manifestement mensongère l'indigna. Il ne lui plut pas de discuter, il continua sans tenir compte de l'interruption :

— Ou vous êtes le héros de l'aventure, ou vous la tenez d'un tiers. Dans le premier cas, je vais vous châtier de ma main ; dans l'autre, vous me direz le nom de l'insolent...

— Mais je l'ignore! interrompit de nouveau Langel. C'est une inexplicable fatalité, sur mon salut! l'anecdote est le fruit de ma verve.

— Vos dénégations ne sauraient me persuader

dit le marquis avec sévérité ; elles me prouvent seulement que vous n'êtes pas digne d'être traité en galant homme. Je suis Géronte ; je vous donne jusqu'à demain à pareille heure pour me livrer le nom de Dorimon. Décidez-vous, sinon mes gens feront le nécessaire.

M. de Jaucourt tourna le dos et descendit gravement l'escalier.

— Monsieur !... monsieur le marquis ! criait Langel : l'histoire est fausse ! c'est une bagatelle inventée à plaisir; une fable, un conte à dormir debout... Fatale imagination ! Vous me forcerez à vous avouer que j'ai trouvé cela dans un vieux recueil d'anas...

Mais M. de Jaucourt était remonté déjà dans son carrosse, qui brûlait le pavé sur le chemin de son hôtel.

— Voilà un détestable bretteur ! s'écria le chevalier, en essuyant la sueur de son front. Un homme de sa sorte provoquer un pauvre diable tel que moi ! Pardieu ! je me battrai s'il le faut, mais dussé-je remuer ciel et terre, lui, moi, le monde entier, nous saurons le nom de l'autre !...

— Monsieur, je suis votre serviteur ! dit le capitaine de la veille, qui trouvant la porte ouverte, était entré sans façon. Comme vous voyez, je suis exact.

— Que puis-je faire pour votre service? demanda

brusquement le chevalier, dont cette nouvelle visite augmentait la mauvaise humeur.

Le capitaine entr'ouvrit son manteau, et montra deux rapières assorties.

— Nous allons régler ensemble, à l'amiable, notre petite affaire, dit-il en se jetant sur un fauteuil.

— Encore un duel! murmura le chevalier, qui se croisa les bras sur la poitrine, en signe de résignation.

— Serait-il donc déjà venu? demanda le mousquetaire.

— Qui?

— Le général Géronte.

— Ah çà! vous vous entendez, ce me semble! s'écria Langel furieux. Tout ceci est une mystification!

— Chut! interrompit l'officier: que vous a-t-il dit?

— Que sais-je? des folies. Il est venu me demander le nom du soupirant.

— Et vous avez répondu?...

— Hé! rien du tout.

L'officier se leva et prit les mains du chevalier qu'il pressa dans les siennes avec chaleur.

— Vous êtes un brave et digne homme, monsieur de Langel, dit-il. Au diable ces épées! je vous offre mon amitié... Mais dites-moi, savez-vous que vous avez eu grand tort de conter cette anecdote devant les acteurs?...

— Les acteurs ! répéta Langel en dressant l'oreille.

— N'allez-vous pas faire le discret avec moi aussi ? s'écria le capitaine, en riant aux éclats. Cet étourdi de Vaunois vous aura conté l'aventure, j'ai deviné cela tout de suite. Vous vous en êtes, du reste, tiré en homme habile ; seulement, ce nom de Dorimon, dont vous m'avez affublé, rappelle un peu trop celui que j'ai reçu au baptême.

— Bénie soit la Providence ! pensa le chevalier ; voici bien le soupirant d'Estelle ! je ne me battrai pas avec ce grand fantôme de général. Sachons d'abord son nom en toutes lettres, pour l'adresser immédiatement par exprès au mari jaloux...

— Mais pas trop, pas trop, en vérité, reprit-il tout haut avec bonhomie.

— Si fait ! Dorimon, Raymond... la rime !

— C'est juste, la rime, je n'y avais pas songé, à la rime... Mais le nom de famille, cela déroute.

— Un autre, peut-être ; moi, c'est différent : quelques petites rencontres assez malheureuses ont fait connaître plus qu'il n'était besoin le nom de Raymond d'Audetot.

Le chevalier avait saisi vivement crayon et tablettes pour noter ce précieux renseignement que lui envoyait le hasard ; mais il s'arrêta tout à coup et remit ses tablettes en poche : malgré sa jeunesse, Raymond d'Audetot avait la réputation d'être le plus dangereux duelliste de la cour.

— Mieux vaut encore avoir affaire à Géronte! grommela tristement le chevalier, qui se prit à arpenter sa chambre d'un air soucieux.

— Quoi qu'ait pu dire l'assemblée, reprit Raymond, l'histoire était bonne. Cependant, si vous la répétez, je vous engage à rectifier quelques détails. Par exemple, vous avancez que la meilleure intelligence régnait entre la prétendue Estelle et moi; il n'en fut jamais ainsi, je dois le proclamer; madame de Jaucourt est un modèle de vertu et de pureté. Moi seul étais coupable, d'autant plus coupable, que le marquis eut réellement à mon égard des bontés sans nombre... Aussi suis-je parfaitement guéri de ma folle passion ; s'il faut vous dire la vérité, j'étais décidé, ce matin, à vous passer mon épée au travers du corps pour assoupir tout d'un coup l'affaire. Cette pauvre cousine n'a déjà que trop souffert par ma faute! Celui qui changerait en certitude les doutes de son mari mourrait de ma main.

— Voilà le mal! soupira Langel.

— Mais je suis tranquille : Vaunois est à l'armée; notre tante Olive, qui parlerait si elle savait, ignore tout, et quant à vous...

— Il y a une tante Olive? dit le chevalier qui mit fin subitement à sa promenade.

— Vous, continua Raymond, vous allez me donner votre parole de gentilhomme...

— Est-elle en puissance de mari? demanda M. de Langel.

— Ne m'avez-vous donc point entendu? il s'agit de madame de Jaucourt.

— Je parle de la tante Olive.

— Non, elle est demoiselle.

— Jeune?

— Quarante ans, moins ou plus.

— Riche?

— Quelque dix mille livres de revenu.

— Elle habite le château de Géronte?... je veux dire la maison de madame de Jaucourt.

— Voici bien des questions oiseuses! dit Raymond avec un commencement d'impatience.

— Mon cher monsieur, dit le chevalier en prenant un siége qu'il approcha tout près de celui du jeune homme, je vais vous mettre à même de lire dans mon cœur. Quoi que vous puissiez croire, le récit que je fis hier était de pure fantaisie.

Raymond fit un geste d'incrédulité.

— Je parle sérieusement : je n'ai jamais vu M. de Vaunois. Un infernal hasard a pu seul me faire rencontrer juste. Maintenant je me trouve placé entre vous, qui me menacez de me tuer... vous en êtes très-capable, je le sais... et M. de Jaucourt, dont les intentions ont avec les vôtres une déplorable analogie. Que faire?

— Il y a deux expédients : quitter Paris, ou bien...

Raymond étendit la main vers les épées.

— Mon cher monsieur, reprit le chevalier, ce ne sont pas là des expédients. Ce que je cherche, c'est précisément le moyen d'éviter ces deux extrémités également déplorables. Si vous voulez me prêter votre aide, la chose n'est peut-être pas absolument impossible.

— De quoi s'agit-il? demanda Raymond.

Le chevalier approcha de nouveau son siége, prit un air mystérieux, et parla quelques minutes à voix basse. Le jeune homme accueillit sa conclusion par un éclat de rire immodéré. M. de Langel demeura confus.

— Ainsi, vous refusez de me prêter secours ? dit-il.

— Au contraire ! s'écria Raymond, j'accepte de grand cœur. De ce pas, je m'offre à vous guider jusqu'à la demeure du général. Je m'offre, en outre, à vous servir d'ambassadeur auprès de votre belle, d'être témoin au mariage, tout ce que vous voudrez !

Et le rire du jeune officier devint spasmodique.

Une demi-heure après, le chevalier se faisait annoncer chez M. de Jaucourt.

Nous ne raconterons point les détails de la scène qui eut lieu entre les deux adversaires. Le chevalier s'humilia ; peut-être ne l'eût-il point fait dans le but d'éviter une affaire d'honneur ; mais un grand dessein germait dans son cerveau.

— Monsieur le marquis, dit-il en prenant congé,

ce mystère s'expliquera, j'en ai l'espérance, à notre commune satisfaction. Je vous demande un délai de quinze jours ; si j'échoue, il sera temps de me taxer de folie ou de lâcheté. Du moins, dans aucun cas, ne pourrez-vous m'accuser d'avoir manqué au respect qui vous est dû.

Le soir, Raymond et M. de Langel prirent en poste le chemin de la Normandie.

En quittant la veille les salons du prince de Léon, M. de Jaucourt avait écrit à sa femme une longue lettre. Le courroux légitime qu'il éprouvait ne put lui faire franchir les bornes de son habituelle courtoisie; mais il s'expliqua enfin. Après avoir rendu compte de l'affront récent et public qui, le frappant au cœur, avait cruellement remis à nu sa blessure, il revenait sur le passé. Nous avons intérêt à mettre sous les yeux du lecteur la fin de sa lettre.

« Je n'avais pas besoin, disait-il, en parlant du récit du chevalier de Langel-Coudras, je n'avais pas besoin de cette outrageuse confirmation. En quittant Rauville, je savais qu'un étranger l'avait habité; je m'en étais assuré par mes propres yeux, vous allez me comprendre :

« Un de mes ancêtres, il y a de cela deux siècles, placé pour son malheur dans la même position que moi, époux d'une femme jeune et belle, jaloux comme tout homme qui ne se sent plus à l'âge de plaire,

conçut des soupçons, et s'avisa, pour les éclaircir, d'un bizarre expédient. Sous le lit de sa femme, il fit construire un plancher sensible, communiquant avec des rouages cachés dans l'épaisseur de la muraille; autour de ces rouages s'enroulaient des câbles qui soutenaient une tapisserie suspendue dans les combles, au-dessus d'une rainure pratiquée au plafond. Il suffisait d'un certain poids pesant sur le lit pour rompre l'équilibre; la tapisserie de l'étage supérieur descendait alors sans bruit et remplaçait la tenture ordinaire de l'appartement.

« Pendant des mois et peut-être des années, mon aïeul put croire qu'il s'était alarmé en vain, mais un matin, la tapisserie tombée lui révéla son malheur; il fut tué en combat singulier par l'homme qui l'avait outragé.

« Je revenais, moi, avec une crainte, mais sans soupçons, car ma confiance en vous était grande, Madame. La tapisserie tombée ne me révéla que le passage d'un étranger dans un appartement qui n'était point le vôtre : ce furent vos dénégations qui me donnèrent la certitude de mon malheur!

« Il me restait à connaître le nom de cet homme, le hasard m'a mis sur sa trace; demain je me battrai. Dieu veuille que j'aie le sort de mon aïeul! »

On peut deviner la détresse où la lecture de cette lettre laissa madame de Jaucourt. Le départ subit de son mari après une si longue absence, ses messages

rares et froids lui avaient fait concevoir des appréhensions, mais elle doutait encore.

A présent, tout espoir disparaissait, ses craintes les plus cruelles étaient outrepassées. Elle pleura en silence tout le jour, et refusa de répondre aux questions de mademoiselle d'Audetot, dont la loquace curiosité essaya vainement de surprendre le secret de ses larmes.

De guerre lasse, vers le soir, Olive se retira; Claire, restée seule, tomba dans une sorte d'affaissement douloureux; la nuit la trouva demi-couchée sur une bergère, dans ce même salon où nous l'avons vue au commencement de ce récit. Rendue de lassitude, elle ne pensait plus. Si quelques pleurs venaient encore se suspendre parfois à sa paupière, c'était par une sorte de sentiment vague, instinct d'une grande souffrance qui sommeille.

Vers neuf heures, la porte du salon s'ouvrit doucement sans qu'elle y prît garde; Raymond parut sur le seuil.

Ces trois mois passés dans des transes continuelles avaient opéré chez la jeune femme un triste changement : ses joues s'étaient creusées, l'éclat de son teint avait fait place à une mate et maladive pâleur.

Raymond la contempla quelques instants en silence; ses traits exprimaient le repentir le plus sincère et le plus profond.

— Claire! murmura-t-il enfin.

La marquise, à cette voix, leva les yeux et poussa un cri.

Au même instant, un bruit de pas se fit entendre dans l'antichambre.

— Je sais tout, dit Raymond avec rapidité. Je vous ai fait bien du mal, Claire! le marquis vous croit coupable; s'il plaît à Dieu, nous le détromperons.

— Malheureux! s'écria Claire, dont l'indignation étouffait la voix, ne m'avez-vous pas fait assez de mal!

Raymond mit un doigt sur sa bouche.

Mademoiselle Olive montrait son antique visage à la porte entre-bâillée.

— Madame, reprit cérémonieusement le jeune homme, qui se hâta de composer ses traits, je croyais trouver ici ma tante, mademoiselle d'Audetot. Je vous prie d'agréer mes excuses.

— Mon neveu, s'écria Olive en entrant, ne reconnaissez-vous donc plus Claire, votre cousine?

Raymond feignit d'examiner plus attentivement la pauvre femme, qui, à la vue d'Olive, avait remis sa tête entre ses mains.

— Madame la marquise, dit-il, est, en effet, très-changée, mais il ne s'agit pas de cela. Ma chère tante, je vous demande un instant d'entretien particulier.

— Un entretien particulier! répéta Olive avec effroi. Mon neveu, vous n'êtes plus un enfant; une demoiselle seule...

Raymond posa solennellement la main sur son cœur.

— Ma tante, dit-il, je vous donne ma foi de gentilhomme...

— Cela suffit, interrompit mademoiselle d'Audetot; suivez-moi!

Raymond venait jouer au château de Rauville une assez plaisante comédie; l'aspect de Claire l'avait jeté tout à coup hors de son rôle; mais il se souvint à temps que, si ridicule que fût l'expédient, le but était important et sérieux. Personnellement, il avait à réparer une étourderie dont il pouvait maintenant mesurer les funestes conséquences. Mettant donc d'autorité à l'écart l'image attristante de sa cousine, il fit appel à toute sa présence d'esprit. En entrant dans son appartement, Olive lui montra du doigt un siége, Raymond resta debout.

— Je garde la posture qui convient à un ambassadeur chargé de paroles suppliantes, dit-il. Connaissez-vous le chevalier de Langel-Coudras, ma chère tante?

— Pourquoi cette question, s'il vous plaît, mon neveu?

— Je vous prie humblement d'y répondre.

— Certes, je le connais, dit mademoiselle Olive d'un ton piqué. L'an dernier, à Paris, chez M. le duc d'Harcourt, il se permit de découper mon profil: c'est un impertinent.

— Mais... voulut dire Raymond.

— Le profil était fort laid, mon neveu.

Le jeune homme retint à grand'peine un sourire.

— Cela ne m'étonne pas, prononça-t-il gravement.

— Comment, monsieur !...

— Veuillez m'écouter, ma chère tante. L'artiste le plus ingénieux n'est, après tout, qu'un homme. La colère, la crainte, l'amour font trembler la main, l'amour surtout !... Belle tante, ne comprenez-vous pas?

Olive saisit son éventail et retint sa respiration afin de rougir.

— Vous me comprenez ! s'écria Raymond, qui mit un genou en terre. Ma mission est accomplie ; mon digne ami, M. le chevalier de Langel-Coudras, m'a fait l'honneur de me choisir pour interprète ; suivant son désir, je mets sa main, son nom et sa fortune à vos pieds.

Mademoiselle Olive d'Audetot était en proie à une agitation impossible à décrire. Voulant agir comme il convient, elle faisait des efforts inouïs pour retenir un consentement qui s'échappait, pour ainsi dire, par tous ses pores à la fois.

— Je ne sais... Je ne puis... Je redoute... balbutiait-elle.

— Voulez-vous que mon malheureux ami meure sous vos yeux ! s'écria pathétiquement Raymond.

— Mais ce brusque consentement... un homme que je connais à peine, qui jamais ne m'a rendu ses devoirs...

— Arrêtez, ma chère tante, ne calomniez pas! Vous ignorez tout ce que ce pauvre chevalier a fait pour l'amour de vous! Si je vous disais que, durant les mois les plus rigoureux de l'hiver, ce modèle des amants rôdait, la nuit comme le jour, aux environs du château, reposant Dieu sait où, se nourrissant de votre pensée...

— Serait-il vrai? soupira langoureusement Olive.

— Si je vous disais, poursuivit Raymond, utilisant son enthousiasme, qu'il s'est introduit dans la maison même... Ne vous effrayez pas, ma tante, son respect égale son amour... Si je vous disais qu'il a passé une nuit tout entière dans cette chambre mystérieuse...

— La chambre de la tapisserie! interrompit mademoiselle d'Audetot, dont la curiosité était éveillée à ce sujet depuis tantôt quarante ans : Qu'a-t-il vu?

— Il vous le dira lui-même, et ce sera la preuve de tout ce que j'avance en son nom.

— Du moins, me sera-t-il permis de réfléchir?

— Hélas! ma tante, tandis qu'une belle réfléchit, un malheureux s'éteint dans les larmes!

Olive sourit, elle était vaincue. Le chevalier, qui attendait à l'auberge, fut présenté. A la vue de mademoiselle d'Audetot, il sentit comme un mouvement

de terreur, Olive, de son côté, fut à demi-désenchantée : ce fut l'affaire d'une minute.

— Il est bon, se dit mademoiselle d'Audetot, que la femme soit mieux que le mari : c'est une sûreté.

— C'est une garantie, pensa le chevalier, je la dominerai de toute ma supériorité physique.

A l'aide de ce mutuel raisonnement intérieur, ils se plurent infiniment. Raymond les fit monter en chaise de poste : il parla de mariage secret. Cette romanesque idée acheva d'affoler mademoiselle d'Audetot, qui, dans son ravissement, oublia d'annoncer à Claire son départ.

Quinze jours après, il y avait grande réunion au château de Rauville : madame de Langel-Coudras, née d'Audetot, rendait public son mariage contracté secrètement. Ce mystère inutile et la tournure des deux époux réjouissaient fort la compagnie. Dans un coin du salon, un groupe se tenait à l'écart, causant à voix basse. Il était composé de M. et madame de Langel et du marquis de Jaucourt. Ce dernier gardait seul un nuage à son front, et lançait à la dérobée un regard vers sa femme, qui, assise près du foyer, faisait les honneurs avec distraction.

Raymond, debout à quelque distance, suivait d'un regard inquiet les mouvements du général.

— Je vous avais demandé quinze jours, monsieur

le marquis, disait Langel ; le terme est expiré : j'espère que l'explication vous a satisfait ?

— Ainsi, c'était vous ? dit le marquis, dont la voix trahissait un reste de doute.

— C'était lui ! s'empressa de dire madame de Langel ; c'était mon mari ! répéta-t-elle avec un légitime orgueil : je le jure !

— Mais alors, reprit M. de Jaucourt, pourquoi tous ces faux-fuyants ? Ne pouviez-vous me dire la vérité dès l'abord ?

— Je n'avais point encore le consentement de Madame, répondit le chevalier. M'était-il permis d'avouer ma présence nocturne dans la maison d'une femme qui n'était pas la mienne ?

— Mais cette histoire que vous avez racontée... objecta le comte.

— Ne fallait-il pas donner à mon aventure l'apparence d'une fable ?

— Ceci me semble positif, appuya la nouvelle mariée.

Raymond commençait à craindre que son expédient n'eût réussi qu'à demi. Le marquis, en effet, gardant son air soucieux, se retira dans une embrasure et s'enfonça dans ses réflexions.

— Si c'était lui, pensait-il, Claire a pu ignorer sa présence ; elle n'a pas menti : je lui dois réparation, mais était-ce lui ?

Les invités se retirèrent successivement ; M. et

madame de Jaucourt se trouvèrent seuls. Le marquis s'approcha du foyer.

— Madame, dit-il, je vous prie d'oublier cette lettre que je vous écrivis dans un moment bien douloureux ; j'avais été induit en erreur.

La jeune femme garda le silence ; ses yeux se remplirent de larmes.

— Ce soir seulement, reprit le comte, on m'a expliqué...

— Ce soir, on vous a trompé, monsieur, interrompit Claire.

Le marquis la regarda étonné. Claire raconta franchement et sans rien omettre, ce qui s'était passé la nuit de l'arrivée. M. de Jaucourt l'écoutait en silence ; son front se rassérénait peu à peu.

— Ceci est la vérité, dit la jeune femme ; ceux qui vous ont dit autre chose l'ont fait dans une généreuse intention, mais je ne veux pas devoir votre confiance au mensonge.

— Claire, dit M. de Jaucourt, dont le visage, glacial naguère, exprima tout à coup l'attendrissement le plus profond, je vous crois et je vous remercie. Du fond de l'âme, cette fois, je vous demande pardon.

La jeune femme tendit la main, que son mari baisa avec effusion.

Au lieu de s'éloigner, Raymond, inquiet du succès de sa ruse matrimoniale, était allé se poster dans

la cour et regardait cette scène à travers les carreaux. Il se frotta les mains avec allégresse et s'écria mentalement :

— Allons ! je n'espérais pas tant ! voilà ce qui s'appelle réparer une sottise avec esprit !

M. de Jaucourt portait en tout une excessive délicatesse : grâce à son active protection, Raymond obtint un avancement rapide et fournit une brillante carrière. Ce fut seulement après la mort du marquis, arrivée en 89, que Raymond, alors colonel, apprit que le mari de Claire n'avait point été sa dupe.

Pour M. et madame de Langel-Coudras, ils vécurent heureux : le chevalier poursuivit ses succès artistiques et littéraires : Olive put se croire une femme illustre. Nous ne sachions point que la fameuse tapisserie ait jamais troublé la bonne intelligence de ces époux, si parfaitement assortis.





MISS ANNA

LE BANQUIER DE CIRE

I

En l'année 1824, le matin d'un jour d'été, un homme était couché sur son lit, dans une chambre de l'hôtel Meurice, à Paris. Il dormait; sa respiration égale et tranquille témoignait de la parfaite quiétude de son sommeil. Ses traits, d'une régularité pleine de délicatesse, offraient le type de la beauté britannique, qui serait la perfection, si la perfection n'était inséparable de la grâce. Sa chevelure blonde, où quelques poils gris paraissaient çà et là, se cintrait en rouleau pommadé au-dessus de son front lisse et reluisant comme le marbre; une barbe incolore encadrait de ses deux flocons symétriques l'ovale irréprochable de

son visage. C'était, à coup sûr, un Anglais ou la statue d'un Anglais : entre ces deux choses seulement le doute pouvait être permis.

Mais c'était bien un Anglais, en chair et en os, nommé Peter Lowter. Il était depuis un an à Paris, et passait, parmi ses connaissances, pour un fort drôle de corps, ce qui ne veut pas dire qu'il fût amusant le moins du monde. Voici quelle était sa vie : à onze heures il se levait, faisait une minutieuse toilette et déjeunait ; à deux heures il se rendait à Frascati ; là il jouait jusqu'à la fermeture des salons. Il jouait gros jeu et perdait sans relâche ; personne ne se souvenait de l'avoir vu gagner jamais. Depuis un an, il avait dû perdre ainsi une énorme somme. Aussi quelques-uns disaient-ils que c'était un membre du haut parlement, voyageant incognito ; d'autres le soupçonnaient, ce qui était bien autre chose ! d'être parent du célèbre banquier de Londres portant le même nom que lui. Les croupiers, moins curieux, faisaient râfle de ses guinées sans s'inquiéter de sa position sociale.

Onze heures du matin sonnèrent. Un réveil adapté à la pendule fit entendre son discordant appel. M. Lowter ouvrit les yeux et jeta autour de la chambre son regard apathique et froid. Un rayon de soleil se jouait dans les rideaux de la croisée.

— Pas de brouillard ! murmura-t-il avec désappointement.

Il se leva, mettant à tous ses mouvements une lenteur systématique, passa une robe de chambre et vaqua aux détails de sa toilette. Cela fait, il prit une paire de pistolets, dans chacun desquels il força deux balles, et sonna son déjeuner.

Après avoir mangé beaucoup et bu davantage, il repoussa son fauteuil loin de la table et allongea le bras pour atteindre les pistolets. Son visage peignait l'impassibilité la plus complète : la diaphane blancheur de sa peau montrait les chairs de sa joue fraîches, rosées, comme devaient l'être, sous leur épiderme de satin, les chairs des modèles de Boucher.

Les deux pistolets furent tranquillement armés. Peter Lowter en prit un dans chaque main, tourna le dos au soleil, et appuya les deux canons contre son front. Au moment de presser les détentes, il parut se raviser.

— Ce misérable Dick oublie toujours les cure-dents! grommela-t-il d'un air chagrin... Dick!

Un groom de proportions choisies, et pouvant peser un peu moins qu'un mouton, montra son visage de fouine à la porte entre-bâillée. Peter Lowter lui ordonna d'abord d'aller au diable, et, incidemment, d'apporter un paquet de cure-dents. Pendant que le groom exécutait la deuxième partie de cet ordre, son maître s'était renversé en arrière et dardait au plafond son œil maussade. Le sujet de ses réflexions était plein de mélancolique philosophie. Il se disait

qu'à tout prendre, les quatre balles de ses pistolets eussent remplacé les cure-dents avec avantage ; que ce retard, apporté volontairement à l'accomplissement d'un acte sérieux, était indigne d'un gentleman. Néanmoins, il attendait : pour un Anglais, le suicide perd les trois quarts de son charme quand le baromètre est au beau.

Ceux qui disaient que M. Lowter était parent du célèbre banquier de Londres se trompaient : M. Lowter était le banquier lui-même. Unique artisan de sa fortune, il avait acquis, en quinze ans, un crédit sans bornes ; en 1823, il faisait à lui seul autant d'affaires que dix de ses collègues et des plus connus. On lui supposait, en caisse ou placé quelque part, un fabuleux trésor, et ses rivaux, qui n'étaient que huit ou dix fois millionnaires, séchaient d'envie et de dépit.

Nonobstant, Peter Lowter ne se trouvait pas heureux. Il avait atteint l'opulence après avoir connu la misère ; sa femme était bonne et douce ; sa fille, ravissante créature, eût fait l'orgueil de tous les pères : tout enfin lui souriait. Ce bonheur constant l'ennuya ; il prit le spleen, et conçut pour son intérieur un invincible dégoût. La tentation lui vint d'abord d'exagérer les folies des « lions » de Londres : il le pouvait ; sa caisse était inépuisable ; mais il eût fallu se mouvoir, vivre, et le banquier Lowter, nature apathique, que la soif de l'or avait seule pu galvaniser autrefois,

recula devant cette fatigue. D'ailleurs, par une contradiction explicable, tout en détestant sa femme, il l'estimait et tenait à son estime. Pendant de longues années on l'avait cité comme le modèle des pères de famille ; à quoi bon perdre cette renommée, qui ajoutait à son crédit ?

Pourtant, il fallait combattre l'odieux ennui qui le rongeait. Il se fit joueur. Autant il était heureux en affaires, autant la chance lui fut hostile au jeu. Il perdit, il perdit sans cesse, c'est pourquoi sa fantaisie devint une passion. Au jeu, comme en amour, le succès est un sûr remède, et les cruautés de la fortune n'ont pas moins d'irrésistibles attraits que les savantes rigueurs d'une coquette ; si Peter Lowter eût gagné, notre histoire finirait au premier chapitre.

Sa passion grandit et ne connut bientôt plus de frein ; il perdit d'abord tout ce qu'il avait en caisse, puis les sommes placées ; enfin, réduit aux fonds de son commerce, il dut se borner et ne jeter au jeu que l'immense bénéfice de chaque jour. — Alors, il s'ennuya de nouveau.

Ce n'était point aux clubs fashionables, ce n'était pas même dans les « enfers » de la cité que Peter Lowter vidait son portefeuille tous les soirs. Il avait fait choix d'un obscur tripot de Southwark, où nul ne pouvait le reconnaître. Sa passion, en effet, était un secret pour tous, même pour sa femme. Il passait la nuit entière et une partie des journées hors de

chez lui ; mais pendant qu'il jouait, on le croyait au travail, et mistress Lowter, surtout, avait l'assurance matérielle, positive, qu'il restait paisiblement assis dans son cabinet.

Elle le *voyait.*

Nous expliquerons plus tard cette expression, qui pourrait sembler étrange au lecteur.

Un seul confident avait le secret du banquier. Toby, vieux domestique écossais, bavard de nature, mais discret, comme un bloc de sapin du Nord, dont il avait la couleur et la souplesse, dès qu'il s'agissait de son maître, favorisait les mystérieuses excursions de Peter Lowter. Hors lui, tout le monde devait croire le banquier un prodige d'assidue et laborieuse patience.

Il y a dans l'atmosphère de Londres une *malaria* de suicide que de lymphatiques gentlemen ont essayé d'importer en France, cela, malheureusement, avec un certain succès. Peter Lowter, en rentrant chez lui chaque nuit, passait la Tamise. Une fois, il s'accouda sur la balustrade du pont de Westminster, et regarda le fleuve avec envie. Il faisait froid, le banquier frissonna et poursuivit son chemin ; mais depuis lors, il ne pensait plus à la rivière sans éprouver un certain tressaillement voluptueux, comparable à cette saveur décevante, mais jolie, qui caresse le palais d'un gourmet au souvenir de tel pâté de Strasbourg convenablement arrosé. Trop paresseux pour

avoir deux passions, il reprit au démon du jeu son cœur, et le donna au suicide ; non pas à ce suicide étourdi que brusque un caissier famélique, coupable de détournement, mais à ce tranquille et consciencieux trépas médité à loisir, savouré en espoir, chaque jour, durant de longues semaines, puis accompli un matin, à tête reposée, après une nuit de sommeil réparateur, quand les membres jouissent de ce surcroît de vie matérielle apporté par un confortable déjeuner. Londres ne valait rien pour une partie de ce genre ; il fallait conquérir liberté entière ; le stratagème employé jusqu'alors avec succès pour tromper le monde et mistress Lowter ne suffisait plus.

Comme nous pourrons le voir, ce stratagème témoignait d'un certain mérite d'invention ; à la rigueur, le banquier aurait donc pu trouver un nouvel expédient, mais il ne donnait carrière à son imaginative qu'à bonnes enseignes. Que voulait-il? du temps et de la solitude pour boire à petites gorgées la coupe du suicide. Il jugea fort inutile de chercher un biais, et poussa droit au but : il quitta Londres, laissant à mistress Lowter un billet en forme de testament et commençant par ces mots sacramentels :

« Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai cessé « d'exister. Ne cherchez point à connaître..., etc. »

Ceci, à le bien prendre, n'était point un mensonge, mais un simple anachorisme. Le banquier anticipait

sur les événements. Cette fois, n'ayant plus besoin du vieux Toby, son complice ordinaire, il ne le mit point dans le secret, et partit, mort pour tout le monde.

Il débarqua en France. Rien n'est irréfléchi chez un Anglais : Peter Lowter avait pris le temps d'amasser une très-forte somme, et arrivait le portefeuille gonflé de bank-notes. Il joua pour occuper son ennui, et perdit suivant son habitude. Or, ici la perte de chaque jour ne pouvait plus se balancer par de continuels emprunts faits à la caisse. M. Lowter vit rapidement diminuer son trésor. La mort se montra prochaine, non plus volontaire, mais inévitable. Sous ce nouvel aspect, elle lui sembla médiocrement séduisante.

Alors, il rationna la male-chance, travaillant méthodiquement à sa ruine et ne permettant point à sa perte quotidienne de dépasser une certaine limite. De cette façon, en examinant le contenu de son portefeuille, il pouvait arrêter chaque soir le compte de ses jours. Cela dura un an.

La veille du jour où nous l'avons présenté au lecteur, il avait fait sa dernière division et trouvé zéro pour quotient.

Peter Lowter voulait bien mourir, d'autant mieux qu'il ne pouvait faire autrement ; mais il eût été charmé de trouver un prétexte de vivre. Au moment fatal, il hésita. Le souvenir de sa femme lui

revint ; il vit, comme en un rêve, l'image de la jolie Anna, sa fille aînée. Pourquoi les avait-il quittées? Il les aimait, depuis qu'il ne les avait plus.

Dick, le groom, reparut bientôt avec les cure-dents. Derrière lui entra un grand jeune homme, qui parcourut la chambre d'un air effaré. A la vue de M. Lowter, il laissa échapper un *oh!* modulé à la façon anglaise, sur trois notes également cacophoniques. Dick se retourna et fit chorus.

— Prodigieux ! murmura le nouvel arrivant.

— Monsieur, dit Lowter en montrant la porte, je ne vous connais pas.

Le nouveau venu rougit, mais ne se retira point.

— Je me nomme Robert Stevenson, dit-il en saluant respectueusement.

M. Lowter garda le silence.

— Ne connaissez-vous pas au moins mon nom ? reprit Robert.

— C'est une méprise, je suppose, murmura le banquier, qui ajouta tout haut : finissons.

— Prodigieux ! répéta Robert avec tous les signes de la stupéfaction. N'êtes-vous donc pas monsieur Peter Lowter, banquier, 6, Oxford-Street, à Londres ?

Lowter fit signe à Dick de sortir.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il en fermant la porte.

— Pourquoi ! s'écria le jeune homme. Allons !

je commence à croire, en effet, que c'est une méprise. Vous n'avez pas... Monsieur Lowter, veux-je dire, n'a pas l'habitude, il est vrai, de communiquer avec ses employés, mais il ne peut ignorer le nom de son principal commis.

— Ah ! fit le banquier, stupéfait à son tour, mais cachant son étonnement sous la flegmatique impassibilité de son visage ; M. Lowter n'est donc pas mort?

Le commis éclata de rire.

— Il vous est bien permis de vous moquer de moi, monsieur, dit-il : mais je demande grâce. Sérieusement, c'est vous, n'est-ce pas ?

Le banquier secoua la tête.

— Non ? fit Stevenson. Eh bien ! je veux mourir si jamais ressemblance plus extraordinaire s'est rencontrée sous le soleil... Au fait, je suis fou ! Comment pourriez-vous être monsieur Lowter, mon patron ? Je l'ai laissé il y a deux jours, à Londres, et je suis certain qu'il n'était pas sur le paquebot qui m'a conduit en France. Par quel chemin m'auriez-vous devancé ?

Peter Lowter, cette fois, garda le silence ; il se perdait en conjectures et parcourait la chambre à grands pas. Le commis, profitant d'un instant favorable , voulut effectuer sa retraite.

— Monsieur Robert Stevenson, dit tout à coup le banquier, j'ai beaucoup connu dans le temps ce digne M. Lowter d'Oxford-Street dont je porte le nom;

je suis ravi qu'il ne soit pas mort, et... Avez-vous déjeuné, monsieur Stevenson ?

Quelques minutes après, nos deux Anglais étaient attablés vis-à-vis l'un de l'autre. Grâce à la précieuse faculté d'extension propre aux estomacs d'outre-Manche, le banquier put décemment tenir tête à son hôte.

Celui-ci était jeune, simple d'esprit et naturellement communicatif. Une fois la glace rompue, il ne se fit point prier pour dire qu'il était fils de M. Stevenson, banquier à Edimbourg et correspondant de la maison Lowter. Premier commis de cette dernière maison depuis six mois, il s'était épris de miss Anna, la fille aînée de son patron. Mistress Lowter voyait ce sentiment d'un œil bienveillant ; miss Anna de même, du moins Robert l'espérait ; mais il y avait ce diable de Thomas Bage !... Quant au banquier, lui-même, Robert ne savait, en vérité, à quoi s'en tenir. C'était un si singulier personnage ! Chargé d'opérer, en France, divers recouvrements, Robert était arrivé le matin à Paris. En descendant à l'hôtel il avait entendu prononcer le nom de son patron, et s'était fait dépeindre l'individu qui le portait...

— Rien ne manquait à la ressemblance, dit-il en finissant : même âge, même tournure... Et sur mon honneur, plus je vous regarde !... Mais laissons cela. L'idée ne m'est pas venue d'abord que la rencontre fût impossible, et j'étais d'autant plus empressé

de me trouver face à face avec mon patron, que je n'ai point encore eu cet avantage.

— Comment! s'écria Peter Lowter, depuis six mois?

On était à la troisième bouteille de porto. Stevenson, de plus en plus expansif, s'accouda sur la table et prit un air mystérieux.

— Vous comprenez, dit-il en clignant de l'œil, qu'il y a là-dessous quelque chose d'étrange. A Londres, il court certains bruits...

— Je savais bien que mes souvenirs ne me trompaient pas, interrompit le banquier : on a dit autrefois que M. Lowter était mort...

— Mort ? je ne sais; maintenant on dit qu'il est fou.

Peter Lowter fit un signe d'incrédulité.

— Positivement, reprit Stevenson, et cela n'augmente pas le crédit de la maison.

— Mais pourquoi dit-on cela ?

— Je vous fais juge. Depuis un an, M. Lowter s'est fait mettre sous verre.

— Ah bah ?

— Je m'explique : il a fait adapter à son cabinet, du côté des bureaux, une clôture à vitrage, fortement grillée. Derrière cette clôture on le voit assis, le dos tourné au public, vêtu d'une robe de chambre fourrée en hiver, d'une robe de chambre de nankin en été...

— Et que fait-il ainsi ?

— Dieu et Thomas Bage le savent. Parfois un épais rideau de serge empêche de l'apercevoir; mais tout fait conjecturer qu'il reste les journées entières dans cette position. Quand vient la nuit, Thomas Bage (lui seul a la clef du sanctuaire) entre avec des flambeaux et le dîner du patron.

— Ce Bage n'est donc plus le premier commis de la maison? demanda M. Lowter.

— Il a monté en grade; il est associé ou quelque chose d'approchant.

— J'entends... il a la signature?

— Non pas, M. Lowter seul...

— Par le ciel! interrompit le banquier avec une chaleur inaccoutumée, je donnerais beaucoup pour voir un effet souscrit par ce Peter Lowter!

Stevenson avait fait grand honneur au déjeuner; il ne prit point garde au feu subit qui brilla dans l'œil de son partner.

— Rien de plus facile, dit-il.

Et il tira de son portefeuille une lettre de crédit datée de Londres, trois jours auparavant. M. Lowter se saisit avidement du papier et le retourna dans tous les sens. Tandis qu'il l'examinait, ses sourcils se froncèrent, ses lèvres remuaient comme s'il se fût parlé à lui-même.

— A la bonne heure! murmurait-il, voici ma signature miraculeusement contrefaite... je conçois cela. Mais moi... moi! qui donc peut me doubler à

Londres, et jouer mon rôle de manière à tromper jusqu'aux employés de la maison?... Mon cher monsieur Stevenson, continua-t-il en faisant sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, tous ces détails me réjouissent infiniment; poursuivez, je vous prie.

— Où en étais-je? demanda Robert. Je vous disais, je pense, que miss Anna est la plus délicieuse fille du monde. Figurez-vous...

—Vous parliez de son père. Que fait-il une fois le soir venu?

Le cerveau de Robert commençait à se troubler un peu; il répondit :

— Le soir venu on lui sert à dîner, voilà tout.

— Dîne-t-il ?

— C'est vraisemblable.

— L'avez-vous vu ?

— Jamais. Bage tire le rideau... Afin que vous le sachiez, ce Bage est un misérable que je soupçonne fortement d'être mon rival. Mais il faudra que je meure... que je meure, mon cher monsieur, avant qu'il épouse miss Lowter !

Le banquier n'écoutait plus. Il se frottait les mains; un demi-sourire relevait les coins de sa lèvre.

— C'est cela! se disait-il, ce ne peut être autre chose. Dussé-je ne pas me tuer avant six mois, je saurai si j'ai deviné juste !

Le prétexte pour retarder le suicide était trouvé. En conscience, il était excellent. Quel homme eût songé à mourir avant de démasquer le hardi coquin qui se faisait son Sosie ?

Stevenson, pendant cela, demeuré seul à table, buvait et se livrait à une élégiaque description de miss Anna Lowter; sa langue s'épaississait de plus en plus. Bientôt il s'affaissa lourdement et prit sommeil.

M. Lowter sonna Dick ; Stevenson fut porté sur le lit, où il continua en paix son somme. Le soir, en s'éveillant, il se trouva seul. La chambre avait changé de physionomie : le secrétaire était grand ouvert et vide; les meubles présentaient cet aspect de désordre qui suit un départ précipité. Sur la table, où avait eu lieu le déjeuner, un billet cacheté portait l'adresse de M. Stevenson ; le commis l'ouvrit précipitamment. Voici quel était son contenu :

« Reçu de M. R. Stevenson 200 livres sterling en une lettre de crédit de pareille somme, et deux bank-notes de 25 livres sterling chacune ; ensemble 250 liv. st.

« P. Lowter.

« 6, Oxford-Street, London. »

Robert sauta sur son portefeuille, qu'il trouva vide. Il revint alors vers la table, relut la quittance,

et se frotta les yeux jusqu'à les rendre très-rouges.

— C'était lui! s'écria-t-il enfin; impossible de méconnaître sa signature! Il aura voulu me donner une leçon... Mais comment diable a-t-il pu me devancer, puisque je l'avais laissé à Londres?

Un domestique de l'hôtel entra.

— A quelle heure est arrivé le gentleman qui occupait cette chambre? lui demanda Stevenson.

Le domestique le regarda étonné; Stevenson renouvela sa question, et le domestique répondit :

— Si vous voulez parler de M. Lowter, répondit enfin le garçon, je ne puis me souvenir de l'heure à laquelle il arriva, depuis le temps : il y a un an et quelques jours qu'il occupe cet appartement.

Robert resta comme abasourdi.

— Ce n'est pas lui! murmura-t-il après un long silence... C'est donc le diable!

Un peu soulagé par cet ingénieux syllogisme, Stevenson vida le contenu de sa bourse sur la table : il lui restait juste ce qu'il fallait pour retourner en Angleterre.

II

La maison de Peter Lowter, à Londres, était un véritable palais. Le rez-de-chaussée entier était occupé par de vastes bureaux décorés avec un luxe

sévère, et peuplé d'une armée d'employés de tous âges. Au premier étage se trouvait le cabinet de M. Lowter, dont Stevenson nous a fait la description.

Ce cabinet donnait d'un côté sur les bureaux des chefs ; de l'autre, il touchait à l'ancien appartement de mistress Lowter, occupé maintenant par M. Thomas Bage. Mistress Lowter s'était retirée au second étage avec sa famille.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, la femme du banquier, malade, était à demi-couchée sur une chaise longue ; près d'elle Anna feuilletait avec distraction un keepsake. L'ameublement du petit salon où elles se trouvaient outrepassait les limites les plus extrêmes de la magnificence privée : c'était royal, prestigieux, volontiers aurions-nous dit extravagant, si miss Lowter n'eût montré là son pur et charmant visage, pour lequel aucun cadre ne pouvait être trop somptueux.

Mistress Lowter était une femme de quarante ans, aux traits fatigués, presque flétris ; la souffrance se lisait en caractères distincts sur son front. De temps en temps, à la dérobée, elle jetait un regard vers sa fille ; une larme venait alors à ses yeux.

— Il me semble, dit Anna en fermant tout à coup le keepsake, que M. Stevenson tarde bien à nous donner de ses nouvelles ?

— Il y a huit jours seulement qu'il est parti, fit observer mistress Lowter.

— Huit jours, répéta la jeune fille, c'est bien long!

Comme si elle eût regretté cette parole, Anna rougit et cacha son visage derrière l'album, qu'elle ouvrit de nouveau.

— Elle l'aime, murmura mistress Lowter; pauvre enfant !

Un domestique entr'ouvrit la porte et annonça M. Bage. Ce nom parut produire sur les deux dames un effet pareil : mistress Lowter fronça le sourcil, et Anna laissa échapper une exclamation peu flatteuse pour le nouvel arrivant.

M. Bage était remarquablement laid. Sa physionomie exprimait l'avidité et la dureté; ses manières avaient cette brutale aisance qui n'est qu'une variante de la bassesse.

Il entra d'un air cavalier, salua légèrement, et jeta un vaste portefeuille sur la table.

— Que Dieu me punisse, s'écria-t-il, si miss Lowter ne devient pas plus belle de jour en jour !

Ce compliment demeura sans réponse. Bage refrogna sa laide figure et se tourna vers la mère.

— A l'ouvrage ! dit-il avec brusquerie.

Anna comprit, et se retira aussitôt. Bage ouvrit le portefeuille, qui contenait des effets, lettres et

bordereaux sans signatures. Mistress Lowter prit une plume et sans lire, signa le tout.

— Cet étourdi de Stevenson n'écrit pas, dit Bage ; la dernière ressource nous échappe.

Mistress Lowter le regarda avec inquiétude.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir ? demanda-t-elle.

— Je n'en vois pas, répondit Bage avec une glaciale indifférence.

— Quoi ! cet immense crédit ?...

— Tout s'use... excepté ma folie. Décidément, ma chère dame, je crois que miss Anna m'a ensorcelé !

Ce disant, Bage se frotta les mains d'un air satisfait. Mistress Lowter réprima un geste d'indignation.

— Mais, reprit-elle, Robert est un honnête jeune homme ; il aura sans doute effectué les recouvrements dont il s'est chargé ; nous allons recevoir sous peu cette somme importante.

— Quoi ? quelques milliers de livres? C'est trois jours de vie pour la maison... Avez-vous réfléchi à ma proposition ?

— Ainsi donc, s'écria mistress Lowter, nous voilà réduits à la mendicité !

— C'est le mot, ma bonne dame : le vrai mot !

Mistress Lowter se leva ; une rougeur subite empourpra sa joue ; dans son regard éclatait une haine méprisante et sans bornes.

— Et vous venez me demander ma fille ! dit-elle d'une voix tremblante. Notre fortune était si grande, si grande qu'elle excitait l'envie de tous ; vous étiez, vous, un chétif commis. Maintenant vous êtes millionnaire, et nous n'avons plus rien ! Fort contre une femme sur laquelle pesait la crainte de la justice humaine, vous, son complice, son tentateur, vous lui avez dit : « Je vais te voler ton opulence, je vais m'enrichir de ta détresse ; pas un mot de plainte ! il faut choisir sans bruit entre la misère et l'infamie »... Je me suis tue, car je vous savais lâche !... Mais maintenant, vous venez me demander ma fille... vous !...

Elle s'arrêta, comme si elle n'avait pu trouver d'expression assez dédaigneuse pour formuler l'amertume de son refus. Thomas Bage attendit une seconde, puis se forçant à ricaner :

— Sur ma parole, dit-il, je pense qu'il y a du vrai dans tout ceci. Je vous ai pris votre fortune; d'où il résulte, ma chère dame, que je la possède : c'est un point à considérer. Quant à la main de miss Anna, je vous la demande en effet positivement.

— Jamais !... Je suis faible ; j'ai commis un acte répréhensible, mais c'était pour ma fille, et Dieu me pardonnera. Si je la donnais à un homme tel que vous!...

— Elle jouirait d'un joli revenu, ma bonne dame,

et je serais capable de vous assurer à vous-même une pension décente...

— Jamais! répéta mistress Lowter avec force.

— Chère dame, dit Thomas Bage dont la voix prit une inflexion doucereuse, vous me mettez sans cesse dans la nécessité de vous rappeler certaines choses... Ce que j'ai fait pour votre fortune ne pourrais-je le faire pour miss Anna?

— Non! oh! ce serait trop infâme! murmura mistress Lowter en joignant les mains.

— Infâme ou non, je le puis.

— Vous ne le ferez pas!

— Je penche à croire, au contraire, ma bonne dame, que je le ferai. J'aime votre fille, réellement plus qu'il n'est raisonnable. Vous me la refusez; d'un mot je puis vous perdre: bien fou serais-je si je ne disais pas ce mot qui, tout naturellement, jettera la jolie miss entre les bras de qui voudra la prendre.

Ce devait être vrai, car mistress Lowter resta atterrée. Avant que son émotion lui permît de trouver une parole pour répondre, Bage reprit son portefeuille et se leva.

— Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir, dit-il.

Puis, saluant sommairement, il se retira.

Comme nous l'avons dit déjà, le crédit de Peter Lowter était énorme, mais exclusivement personnel.

Ce crédit n'avait pour fondement que la grande habileté du banquier, sa probité connue, et le remarquable bonheur qui l'avait accompagné dans toutes ses entreprises. Il était considéré à Londres, dans le monde des affaires, comme un modèle dont il fallait désespérer d'atteindre la perfection.

Sa femme, qui partageait la croyance commune, voyait en lui autrefois un être infaillible, une providence.

La lettre par laquelle le banquier annonçait son prétendu suicide frappa donc, dans le temps, mistress Lowter d'un coup doublement terrible : elle perdait à la fois son mari et sa fortune. Mistress Lowter avait en ce monde un sentiment exclusif, et passionné : sa fille Anna était tout pour elle. La mort du banquier soufflait brusquement sur les rêves dorés qu'elle avait faits touchant l'avenir de cette enfant. Elle respectait son mari, sa mort l'affligeait; elle avait connu le besoin autrefois, la pensée de redevenir pauvre l'eût navrée : la pensée de voir Anna partager sa chute la brisa.

Le matin de malheur où Toby lui apporta le message mortuaire, laissé par le banquier au moment de son départ, mistress Lowter se trouvait seule dans l'appartement qu'elle occupait alors au premier étage de la maison d'Oxford-Street. Toby, brave valet écossais, servait la maison depuis quinze ans; mistress Lowter était douce et bonne; il l'aimait, et

se reprochait souvent d'aider Lowter à la tromper. A peine la pauvre femme eut-elle parcouru les premières lignes de la lettre, qu'elle tomba faible; Toby, tout en lui portant secours, jeta un coup d'œil sur le papier, qui avait glissé tout ouvert à ses pieds, il en lut le contenu.

— Dieu nous aide ! murmura-t-il ; que va devenir la maison ?

La position de la maison Lowter était en effet chose universellement connue. Son chef était pour elle ce que l'âme est au corps. Avec lui la puissance, la durée, l'essor indéfini ; sans lui, la mort.

Mistress Lowter resta longtemps évanouie. Toby lui faisait respirer des sels, et se creusait la tête pour trouver un moyen de salut. Au moment où la dame reprenait ses sens, le vieux domestique se toucha le front et fit un soubresaut de plaisir.

— Elle sera sauvée! s'écria-t-il.

Il n'entendait point parler de sa maîtresse, mais de la *maison*, chose bien autrement intéressante pour un valet de commerce. Et, comme mistress Lowter le regardait étonnée, il ajouta en forme d'explication :

— M. Lowter est mort, c'est vrai, mais je le ressusciterai, moi... moi, Toby !

Il prit la main de la veuve et l'entraîna vers le cabinet du banquier.

Thomas Bage entrait au moment où ils sortaient.

Il vit à terre la lettre ouverte, la ramassa et ne se fit pas scrupule de la lire.

Toby, cependant, ouvrit une armoire, et tira un long rideau qui en voilait exactement le contenu. Mistress Lowter poussa un grand cri ; Thomas Bage tendit le cou par l'ouverture de la porte entre-bâillée, et regarda.

— C'est lui, n'est-ce pas ? dit Toby triomphant. Oh ! c'est travaillé de main de maître! Son Honneur avait payé trois cent guinées au mouleur pour que rien n'y manquât.

Ce n'était pas trop cher.

L'armoire contenait un mannequin de cire représentant le banquier. L'artiste avait d'autant mieux réussi, que le visage inanimé du modèle se prêtait merveilleusement à cette minutieuse reproduction. Un seul reproche était à faire au mouleur : il avait donné trop de vie à son œuvre : Le vrai Peter Lowter était plus mannequin que cela.

A cette vue, les yeux de la veuve se remplirent de larmes. Le vieux domestique prit une attitude humble et repentante.

— Madame aura pitié d'un pauvre homme et lui accordera son pardon, dit-il. J'ai honte de l'avouer, ce morceau de cire servait à la tromper, et j'étais de moitié dans la feinte; mais Son Honneur était mon maître, et je devais lui obéir... Tous les soirs, il sortait par cette porte, que vous ne voyez pas, tant elle

est habilement masquée, et se rendait aux maisons de jeu. Moi, j'établissais ce mannequin dans la bergère et j'allumais la lampe. De votre fenêtre, vous regardiez souvent ; vous admiriez la patiente activité de Son Honneur...

— Assez ! interrompit mistress Lowter. Pourquoi me dire cela maintenant ?

— Pourquoi ? Ne me comprenez-vous donc pas ? Ce qui vous a trompée, vous, sa femme, ne peut-il tromper le monde ?

La veuve pencha sa tête sur sa main ; une foule de pensées douloureuses se pressaient dans son cerveau.

Elle souffrait cruellement du présent ; l'avenir était là, devant elle, plus funeste encore et dépourvu d'espoir. Anna, sa fille bien-aimée, allait connaître le malheur. Néanmoins, quand elle ouvrit la bouche, ce fut pour prononcer un refus.

— Ce serait un mensonge aussi coupable qu'inutile, dit-elle avec découragement.

— Coupable, peut-être ; inutile, non !

Ceci fut dit par Thomas Bage, qui se présenta tout à coup. Mistress Lowter recula effrayée.

— Ne craignez rien, je sais ce dont il s'agit, reprit Bage en montrant la lettre ouverte ; vous pouvez compter sur moi.

Il braqua son binocle sur le mannequin, et l'examina durant quelques secondes avec une scrupuleuse attention.

— Sur ma foi! s'écria-t-il enfin, j'y serais pris tout le premier. Ce diable de patron! qui l'aurait jamais cru capable de cela?... Toby, mon ami, vous avez eu là une lumineuse idée, et vous êtes la perle des serviteurs. Vous aurez votre part. Laissez-nous.

M. Bage possédait le talent de se faire haïr de tous. Toby éprouva une forte tentation de lui rétorquer l'ordre qu'il venait de recevoir; mais quinze ans de domesticité dompteraient le plus énergique naturel; il n'osa, et sortit.

Mistress Lowter, absorbée par son chagrin, ne prit pas même garde à l'entrée inconvenante de Bage, non plus qu'à l'insolence de cet employé qui donnait des ordres dans sa maison, en sa présence.

Bage avait son plan tout fait. Une fois débarrassé du vieux valet, il se mit en frais d'éloquence pour persuader mistress Lowter. Plus l'idée semblait extravagante au premier aspect, plus il serait difficile d'en soupçonner l'exécution; on était sûr de la discrétion de Toby; lui, Bage, prendrait connaissance de la comptabilité secrète du banquier et dirigerait la maison; mistress Lowter se chargerait de la signature. (Il fallait bien qu'elle fît quelque chose!) Et, à tout prendre, en contrefaisant l'écriture de son mari, elle ne commettait pas un faux: elle serait parfaitement certaine de remplir les engagements pris sous ce nom, qui était le sien d'ail-

leurs. En définitive, ce n'était là qu'élargir un peu, à son profit, le sens du mot succession.

Bage dit cela, et beaucoup de choses plus persuasives encore ; il avait si grand désir d'arriver à ses fins, qu'il se surprit cette fois à parler couramment. Mistress Lowter refusait toujours. Enfin, en désespoir de cause, le commis prononça le nom d'Anna : la pauvre mère ne résista plus.

De cette façon, les trois ingrédients qui entrent dans la constitution d'un banquier se trouvaient créés : son corps, ses livres et sa signature. Impossible d'imaginer une résurrection plus complète.

Dès le lendemain, en effet, la mystérieuse armoire fut vidée ; on affubla le mannequin d'une robe de chambre que M. Lowter avait l'habitude de porter et on l'assit dans une bergère. Comme on ne pouvait le faire voir au dehors, on abattit la cloison qui séparait le cabinet des bureaux, et cette cloison, remplacée par un vitrage à peine diaphane, permit d'apercevoir le profil perdu de M. Lowter, qui semblait méditer des affaires d'or.

Bage avait deviné juste : l'absurdité de la ruse éloigna tout soupçon. Lorsqu'on vint à trouver étrange la retraite indéfiniment prolongée du banquier on ne supposa point sa mort, on le crut fou. Ce fut pour la maison une première cause de discrédit.

Une autre plus désastreuse encore prit naissance dans les énormes et continuels détournements opérés

par Thomas Bage. Mistress Lowter fut sévèrement et vite punie de la faiblesse qu'elle avait mise à suivre les conseils de cet homme. Chef suprême de la maison, il recevait tout, employait une misérable part des recettes aux besoins d'urgence, et s'attribuait le reste, reculant les paiements et détruisant à plaisir un des plus puissants crédits que jamais homme d'argent eût fondé par sa probité réelle ou prétendue.

Peter Lowter avait distrait lui-même autrefois de fortes sommes; mais il s'était toujours arrêté là où commençait le danger ; Bage, lui, s'était dit : En six mois, je veux être millionnaire ; il agissait en conséquence.

Le banquier avait traité sa maison comme on fait d'une forêt ; il la grevait de coupes excessives, mais réglées; de telle sorte que, les recettes comblant le vide sans cesse, devaient retarder longtemps sa ruine. L'ancien premier commis, devenu maître à son tour, et n'ayant rien à ménager, introduisit aveuglément la hache dans les lieux réservés, mit bas taillis comme futaies, et fit sauter jusqu'aux souches. Ce fut une véritable et stupide dévastation. L'esprit de Bage, étroit même dans la conception du mal, avait rêvé un million : peu lui importait, pour le conquérir, de jeter au vent le centuple de la somme.

Puis, le million conquis, Bage désira un autre million ; il devint insatiable; il s'attacha, comme un

polype, au cœur de la maison mourante, et résolut de ne lâcher prise qu'après l'avoir dévorée entièrement.

Mistress Lowter put suivre pas à pas cette œuvre de carnage pécuniaire. Outre que l'ancien commis ne prenait pas la peine de se cacher, la veuve était forcée de sanctionner par sa signature chacun de ses brigandages. Elle souscrivait les effets, Bage encaissait leur montant. Si, quelquefois, stimulée par la pensée de ses enfants, elle hasardait une timide résistance, l'ancien commis, insolent et impitoyable, lui énumérait complaisamment les peines portées par le code anglais contre les faussaires.

— Ma chère dame, de quoi vous plaignez-vous ? disait-il ensuite : vous voyez bien que je vous épargne!

Six mois après la mort du banquier, Bage poussa l'impudence jusqu'à chasser mistress Lowter de son appartement pour s'y établir lui-même. Cet appartement, comme on sait, communiquait avec le cabinet de Peter Lowter : ceci détermina le choix de Bage. Il voulut veiller par lui-même à la conservation du gage de son pouvoir usurpé. En outre, il trouva une perverse joie à entasser le fruit de ses déprédations dans la propre caisse de son maître.

Cette caisse, magnifique comme tout le reste de l'ameublement, avait une serrure à combinaisons, ce qui était peu commun à cette époque. Lors de la disparition de M. Lowter, on n'avait point retrouvé

la clef, non plus que celle de la porte masquée qui lui servait à rentrer chez lui, au retour de ses excursions nocturnes. Cette dernière porte, désormais inutile, demeura oubliée ; mais la caisse fut ouverte, et le mécanicien qui l'avait construite fournit une nouvelle clef. Elle demeura affectée à l'usage exclusif de Bage. Par le fait, la maison Lowter pouvait s'en passer.

Bien que l'ancien commis poursuivît son œuvre sans pitié, il nourrissait depuis longtemps, pour miss Anna Lowter, un sentiment qui avait toute la fougue de l'amour, sinon ses autres caractères. Cette passion, loin de plaider en faveur des victimes de sa cupidité, l'excitait à redoubler de zèle. Il se rendait justice, et désespérant d'être aimé pour lui-même, il pensait, chaque fois qu'il arrachait à mistress Lowter un lambeau de fortune, détruire une possibilité de refus. Quand il eut son million, il aborda la question, et fut péremptoirement repoussé.

— Elles ont encore trop, se dit-il, et je n'ai pas encore assez.

Et sa caisse s'encombra d'or et de billets ; la maison Lowter se prit à chanceler sous le poids d'un discrétit grandissant. Bage renouvela sa demande, et n'eut pas un meilleur succès. Il tenait en caisse sa vengeance et sa consolation.

Cependant, comme si la maison n'eût pas porté en soi assez d'éléments de ruine, le bruit se répandit

que M. Lowter était fou. Ce fut le coup mortel; un retrait général de fonds força de suspendre les paiements. Ce fut alors que Bage envoya des commis à l'étranger, avec charge de recouvrer des créances négligées aux temps de prospérité : c'était une ressource illusoire.

Bage choisit ce moment suprême pour offrir encore sa main. Cette fois, il croyait l'emporter de vive force. Nous avons assisté à la scène où mistress Lowter fit justice de ses prétentions. Ce résultat le transporta de fureur. Pour un si sanglant outrage la mendicité ne lui sembla plus une vengeance suffisante; il menaça la pauvre femme qui osait défendre contre lui l'avenir de son enfant. Par malheur, si odieuse que fût la menace, Bage était homme à la tenir.

— J'ai trois millions, se disait-il en quittant mistress Lowter; j'ai davantage peut-être. Ce serait bien le diable si quelqu'un avait le droit de dire non à un homme tel que moi!

Comme il rentrait dans sa chambre, il crut entendre un bruit inusité dans le cabinet de son ancien patron. Il se précipita : le cabinet était vide.

Mais, lorsqu'il voulut, suivant son habitude de chaque jour, donner un coup d'œil à sa caisse, il eut beau tourner et retourner la clef dans la serrure, la caisse ne s'ouvrit point.

— Que veut dire ceci ? murmura-t-il en pâlissant.

Quelqu'un aurait-il pénétré chez moi ? Mais non, c'est impossible. J'aurai moi-même dérangé la serrure. Demain il sera temps de s'occuper de cela.

III

Le lendemain, Thomas Bage avait oublié la serrure. Toute la nuit, il avait roulé dans sa tête des projets de vengeance. En s'éveillant, sa première idée fut de se rendre chez mistress Lowter pour lui faire une dernière sommation.

— Si elle s'obstine, pensa-t-il, le coroner aura son rôle au dénoûment de la comédie. Une fois la chère dame en prison, nous verrons si sa fille se fera prier pour devenir mistress Bage !

Avant de sortir, il jeta un coup d'œil dans le cabinet de M. Lowter. Le mannequin était là, terrible témoignage contre la veuve, si Bage en venait à l'exécution de ses menaces. Il ferma la porte à double tour pour s'assurer de cette pièce importante, et monta l'escalier.

A peine était-il dehors que la boiserie du cabinet craqua légèrement ; la porte masquée cria sur ses gonds hors d'usage, et deux hommes entrèrent.

— C'est à peine si j'en crois mes pauvres yeux,

dit l'un d'eux d'une voix basse et tremblante ; se peut-il que Votre Honneur soit ressuscité !

M. Lowter (c'était lui-même) mit un doigt sur sa bouche, et le vieux Toby dut faire trêve aux prolixes manifestation de son étonnement. Après s'être assuré que la chambre de Bage était vide, le banquier revint vers Toby.

— Je comprends ceci, dit-il en montrant le mannequin ; explique-moi le reste.

Toby savait, à peu de choses près, tout ce qui se passait dans la maison. Il raconta les manœuvres de Bage et leur déplorable résultat. Le banquier ne put retenir une exclamation de rage en apprenant la suspension des paiements.

— Il y a ici de quoi les reprendre, dit Toby en frappant sur la caisse.

Lowter secoua la tête.

— Trois millions, dit-il. Sans la confiance, que sont trois millions pour la maison Lowter ?

Il tira de sa poche une clef et voulut ouvrir la caisse. La clef de Bage, tordue et brisée, était restée dans la serrure. Un imperceptible sourire dérida le front du banquier.

— Le drôle est venu, murmura-t-il ; j'ai bien fait de prendre hier mes précautions.

Puis, s'adressant au vieillard, il ajouta :

— Ce Bage est un audacieux coquin ; il sera puni. Par qui faisait-il imiter ma signature ?

Toby prononça tout bas le nom de mistress Lowter. Si la physionomie du banquier n'eût été une sorte de masque immobile et muet, en cet instant elle aurait à coup sûr exprimé la plus pénible surprise. Après quelques secondes de silence, il fit signe à Toby de sortir.

C'était la seconde visite que Peter Lowter faisait à son ancienne retraite. Lors de sa fuite, il avait conservé, par hasard et sans dessein prémédité, la clef de la porte masquée et celle de sa caisse. La veille il était arrivé à Londres, et à peine descendu de voiture, il s'était introduit dans son cabinet. Sur la route de Douvres à Londres, il avait pu se convaincre, en écoutant les conversations des voyageurs, que Stevenson ne l'avait point trompé : le crédit de la maison était ébranlé, lui-même passait pour fou. Néanmoins, il prit espérance en trouvant la caisse pleine. A tout événement il changea la combinaison de la serrure, ce qui, comme nous l'avons vu, empêcha Bage de la pouvoir ouvrir.

Dans cette situation critique, l'esprit du banquier s'était brusquement réveillé en lui ; il avait résolu de soutenir, si ruiné qu'il fût, l'édifice de son crédit. Ce sentiment lui rendit son ancienne énergie. L'homme du spleen et du suicide disparut tout à coup pour faire place au hardi spéculateur, dont l'audace habilement calculée avait autrefois dompté la fortune. Mais le récit de Toby dut changer son es-

poir en découragement. Il ne s'agissait plus d'étayer un crédit chancelant, c'était une maison tombée qu'il fallait relever; plus cette maison avait été puissante, plus sa chute était lourde, plus sa résurrection devenait impossible.

Lowter, seul dans son cabinet, se promenait à grands pas ; la sueur découlait de son front ; pour la première fois la terrible agitation de son âme mettait du feu dans son sang et faisait étinceler son regard.

— Et le faussaire n'est pas Thomas Bage! disait-il. La vengeance même, tout m'échappe à la fois! le misérable est à l'abri des lois humaines!

Un bruit soudain se fit dans la chambre voisine.

Le banquier saisit ses pistolets et s'élança vers la porte. En ce moment d'exaltation, seul avec Bage, il n'eût reculé devant aucune extrémité. Il levait le pied pour briser la clôture lorsque la voix de mistress Lowter se fit entendre.

— Pitié ! disait-elle, suppliante; au nom de Dieu! je vous demande pitié!

— Moi, reprenait Bage avec un calme méprisant, je vous demande la main de miss Anna.

Peter Lowter colla son oreille à la serrure ; l'effervescence était passée; son flegmatique visage avait repris son immobilité.

— Écoutez, ma bonne dame, disait encore Bage,

la question est simple : mon dessein est irrévocablement fixé, faites ce que je vous demande, sinon je vous dénonce à l'instant même comme faussaire. Or, Dieu merci, j'ai là, dans le cabinet, une preuve que le magistrat ne peut récuser.

— Le mannequin, murmura Lowter, dont le front s'éclaircit tout à coup.

Mistress Lowter s'attachait à Bage et disait avec larmes :

— Je ne puis... Oh ! entendez-moi, Thomas, je ne puis. Fortune, crédit, quand il s'est agi seulement de ces choses, je vous ai laissé faire ; mais mon Anna, ma pauvre enfant ! sacrifier son bonheur... je ne puis.

— Alors veuillez lâcher mes vêtements, ma chère dame ; je vais me rendre de ce pas chez le magistrat.

Le bruit cessa ; Bage était parti. Peter Lowter se releva ; il avait peine à contenir sa joie.

— Décidément, dit-il, je ne suis malheureux qu'au jeu !

Le vieux Toby, toujours aux aguets, se trouva là pour secourir mistress Lowter, qui succombait à son épouvante. Quand il l'eut portée dans son appartement, il voulut rejoindre son maître. La porte secrète était fermée en dedans. Désespéré, Toby regagna précipitamment la chambre de Bage. A travers la serrure, il put s'assurer que le cabinet était vide ; le mannequin seul était à sa place.

— Dieu ait pitié de nous ! murmura le vieux serviteur. Le seul homme qui pût nous venir en aide nous abandonne ! Son Honneur est parti !

Mistress Lowter, à l'aide de Toby, avait péniblement remonté les marches de l'escalier. Elle était chez elle, entourée de ses jeunes enfants, d'Anna et de Stevenson, qui venait d'arriver. La pauvre femme, suffoquée par ses pleurs, ne pouvait prononcer une parole. Anna ignorait tout ; elle n'osait interroger sa mère. Pour Stevenson, il essaya de gauches mais franches consolations ; et comprenant vaguement que Bage était la cause de cette douleur, il offrit de le tuer en duel, ou de toute autre façon qui agréerait à mistress Lowter. Le vieux Toby contemplait tristement cette scène, et répétait à part lui sans se lasser :

— Dieu ait pitié de nous ! Si seulement Son Honneur avait voulu...

Ce fut, dans Oxford-Street, un étrange scandale, lorsqu'on vit un officier de la couronne, escorté de trois constables, franchir le seuil respecté de la maison Lowter.

En Angleterre, où les sympathies commerciales sont développées outre mesure, la chute d'une grande maison est toujours vivement ressentie ; mais si cette chute est accompagnée de symptômes violents, l'émoi devient général : on s'ameute au-devant du seuil ; on s'attend presque à voir sortir, cloué dans une

bière, comme un mort de la veille, le cadavre de cet être fantastique mais vénérable : le Crédit.

Ici le dénoûment prenait une tournure dramatique. La maison déclinait depuis longtemps, mais son chef, pour être fou, n'en restait pas moins un honnête homme aux yeux du public. Que venaient faire ces néfastes visages de magistrats et de constables ? Neût-il pas mieux valu laisser le moribond exhaler en paix son dernier souffle ?

Telles étaient les charitables pensées d'une centaine de badauds de toutes les classes attroupés devant la porte extérieure. Pendant cela, Bage avait introduit les gens de la justice; il atteignit le premier étage et fit sortir les employés, qui s'empressèrent de grossir la foule au dehors.

— Monsieur, votre accusation est grave, dit le magistrat ; je vous laisse le temps de la réflexion, persistez-vous à la soutenir ?

Au lieu de répondre, Bage essaya d'ouvrir la porte du cabinet qui donnait sur les bureaux. La trouvant fermée, il brisa une vitre et souleva le rideau.

— Voyez ! dit-il.

Le mannequin apparut. Le magistrat et les constables connaissaient personnellement Peter Lowter; la copie était si merveilleusement exacte qu'ils demeurèrent indécis. Il fallut l'immobilité du bloc de cire pour les convaincre que le banquier lui-même n'était point devant leurs yeux.

— Voyez! répéta Bage. Depuis un an, voilà ce que recouvre la signature de la maison Lowter. Ce stratagème coupable, inventé par la veuve...

— L'apparence est, en effet, contre elle, interrompit l'officier de la couronne ; mais la justice veut l'évidence. Faites que nous puissions entrer.

Le vieux Toby n'avait pu modérer son inquiète curiosité; il était descendu à pas de loup, Bage aperçut sa tête chauve à la porte des bureaux.

— Une hache ! dit-il.

Toby obéit à contre-cœur. Bage se saisit de la hache ; un des supports de la cloison vitrée tomba. L'officier de la couronne entra aussitôt par cette brèche, suivi de Bage et des constables. Toby s'appuya défaillant, contre la muraille ; une larme vint à sa paupière.

— Si seulement Son Honneur avait voulu !... murmura-t-il d'une voix désolée.

— Et maintenant, dit Bage, la justice est-elle satisfaite ? Ce témoignage laisse-t-il après soi quelque doute ?

Pour donner plus de force à ses paroles, il frappa un coup violent sur l'épaule du mannequin. Le mannequin se dressa lentement sur ses pieds.

Bage bondit en arrière et vint tomber, demi-mort de frayeur, auprès du vieux Toby.

— Longue vie à Son Honneur ! s'écria celui-ci avec enthousiasme.

— Que me voulez-vons? demanda froidement Peter Lowter au magistrat ébahi.

Ce dernier, dans son trouble, se tourna vers les constables; les constables se tournèrent les uns vers les autres.

Tous les quatre toussèrent en chœur.

— Me ferez-vous la grâce de me dire ce qui vous amène? répéta le banquier.

— Mon cher monsieur... commença le magistrat avec embarras.

— J'ai nom monsieur Lowter, et n'aime point la familiarité, interrompit celui-ci.

— Monsieur Lowter donc, c'est à la requête de cet homme...

— Cet homme est un scélérat. Je m'en doutais depuis longtemps; sesparoles viennent de m'en donner la certitude... Est-ce tout?

— C'est tout.

L'officier de la couronne salua profondément et fit mine de se retirer.

Bage, pétrifié, était incapable de prononcer un mot; Toby exhalait sa joie en un rire homérique; le banquier réfléchissait. La scène qu'il venait de jouer n'était pas une puérile comédie; en se mettant à la place du mannequin, il avait agi d'après un plan rapidement, mais ingénieusement combiné. Les circonstances aidant, il allait, en quelques

minutes, relever son crédit abattu et mettre à néant le désastreux résultat d'une année d'absence.

— Monsieur, dit-il à l'officier de la couronne qui sortait, veuillez m'entendre à mon tour.

— On n'entre pas ! crièrent à ce moment plusieurs voix dans la rue.

Peter Lowter ouvrit la fenêtre et vit ses domestiques occupés à contenir la foule sans cesse grossisante des curieux.

— Laissez entrer tout le monde ! dit-il en se penchant au dehors.

La foule se précipita aussitôt dans l'escalier.

— Vous ne pouvez penser, reprit Lowter en s'adressant au magistrat, que, sans dessein, je vous aie laissé violer mon domicile et prendre d'assaut ma retraite. En venant, vous m'avez fait plaisir, monsieur : j'avais besoin de votre présence.

Les bureaux se remplissaient peu à peu ; quelques têtes dépassaient la brèche, attentives, avides de voir et d'écouter.

— J'avais besoin de la présence de tous, continua le banquier en élevant la voix. Plus grand sera le scandale, plus il me sera profitable. Un homme, un ingrat que j'ai longtemps comblé de mes bienfaits... Je parle de vous, Thomas Bage... un scélérat avait médité la ruine de ma maison. J'ai vu avec douleur diminuer une confiance acquise par quinze années de probité ; je m'étonnais, ignorant

que j'avais sous mon toit un ennemi actif, acharné, infatigable. Il m'a fait passer pour fou, puis... en vérité, ce dernier acte désarme ma colère, tant il prouve clairement la démence la plus complète, il m'a fait passer pour mort! Qu'espérait-il de ce grossier mensonge? Je ne sais, et, pour ma part, je vois là un indice d'incurable folie. A cause de cela, monsieur le magistrat, tout en vous le livrant, j'appelle sur lui les miséricordes de la loi.

Pendant qu'il parlait, l'auditoire s'était considérablement grossi. Chaque visage exprima l'admiration la plus profonde pour cette généreuse mansuétude.

— Voilà une parole qui vous fait honneur, monsieur Lowter, dit le magistrat.

— J'accepte ce témoignage, reprit le banquier avec dignité; je crois le mériter, monsieur, car je n'ai pas tout dit encore. La calomnie n'eût point suffi à renverser l'édifice de mon crédit, cet homme a employé la fraude. Il a osé, à mon insu, retarder, suspendre les paiements, lorsque ma caisse était pleine, il a osé...

Un murmure d'indignation interrompit ici le banquier. Impatient de frapper le coup décisif, il feignit de se méprendre et de voir là une marque d'incrédulité.

— Vous ne me croyez pas! dit-il d'une voix pleine d'amertume. De la calomnie, je le vois, il reste tou-

jours quelque chose, et cet homme n'a pas travaillé en vain !

Tout en parlant, il s'était approché de la caisse, qu'il ouvrit. L'assemblée resta comme éblouie à la vue de son contenu.

— C'est à moi ! c'est mon bien ! s'écria Bage, retrouvant quelque force dans son désespoir.

Il voulut parler, mais la clameur générale lui imposa rudement silence.

Une expression de commisération profonde vint à la physionomie de Lowter.

— A lui ! murmura-t-il de façon à être entendu. Sa folie ne peut plus être mise en doute ! Si ce malheureux disait vrai, ce serait contre lui une foudroyante accusation : comment les économies d'un simple employé pourraient-elles atteindre le chiffre de cent trente mille livres sterling ?

— Trois millions ! exclama l'officier de la couronne.

— Trois millions ! répétèrent les constables et la foule.

— La caisse ne contient pas beaucoup davantage, dit Lowter avec modestie ; mais c'est le courant ; en vingt-quatre heures je puis tripler cette somme ; en huit jours je puis la décupler!

Une acclamation enthousiaste lui coupa la parole ; le magistrat lui-même se surprit à crier bravo.

Les constables furent obligés de protéger Bage, que la foule proposa d'étrangler séance tenante.

Nous dirons tout de suite que Bage, traduit devant le jury, essaya de soutenir sa cause. Il parla de faux, de suicide, de maisons de jeu. Le banquier Lowter dans une maison de jeu ! On n'eut garde de le croire. Il parla aussi du mannequin de cire. Cette idée parut à tout le monde prodigieusement bouffonne, et Bage fut enfermé comme fou à Bedlam, le plus complet des 743 *lunatic asylums* de Londres qui se plaint néanmoins de n'avoir pas où mettre la moitié de ses fous.

La ville entière sut l'histoire ; les journaux la racontèrent avec des variantes plus ou moins heureuses, sous la rubrique qui fait le titre de ce véridique récit.

A la Bourse, ce fut un sujet inépuisable de conversations. Le crédit de la maison Lowter regagna et franchit de beaucoup ses anciennes limites. Il n'y eut pas jusqu'à cette retraite sévère à laquelle s'était condamné le banquier qui ne vînt ajouter à sa popularité dans la ville. Non seulement Peter Lowter était désormais pour tous un homme fabuleusement riche, mais il était aussi un *eccentric man*, ce qui est avantageux plus que nous ne saurions dire.

Robert demanda et obtint la main de miss Anna. Les débats du procès de Bage lui démontrèrent jusqu'à l'évidence que le diable en personne s'était joué

de lui à Paris. De peur de raillerie, il tut avec soin son aventure.

Peter Lowter était le plus heureux des hommes. La vue de sa famille, qu'il avait sauvée d'un affreux malheur, était pour lui la source de vives et pures jouissances. Il mena pendant un mois la vie d'un patriarche.

Le trente-unième jour, en s'éveillant, il vit un magnifique rideau de brouillard suspendu derrière sa croisée. Il bâilla longuement et se leva. Tout, dans sa maison, lui sembla insipide et fastidieux : le vieux Toby parlait trop, mistress Lowter ne parlait pas assez ; Anna devenait pédante ; Stevenson seul gardait son esprit de la veille : c'était dommage. Tant que dura la journée, le banquier bâilla assidûment ; le soir, il se coucha de bonne heure et s'endormit en bâillant. Il rêva qu'il bâillait.

Ce que voyant, il reconnut le spleen, et prit son parti en gentleman. Le lendemain, mistress Lowter reçut, par les mains de Toby, une seconde édition du billet mortuaire que nous avons transcrit plus haut.

Huit jours après, les échos de l'hôtel Meurice furent éveillés par une double détonation. Dans la chambre que nous connaissons, on trouva Peter Lowter étendu sur le plancher. Près de lui était une table supportant les restes d'un copieux déjeuner et un paquet de cure-dents. Il faisait du brouillard.

Mistress Lowter ne se désespéra point trop à la lecture de la lettre ci-dessus ; le vieux Toby cligna de l'œil et dit :

— Il reviendra.

Mistress Anna Stevenson a pris de l'embonpoint ; elle possède six enfants, dont l'aînée, blanche et blonde fille, est nubile. La maison P. Lowter, R. Stevenson et C° prospère, et n'a point sa pareille dans les trois royaumes.

On attend toujours Peter Lowter.





ERNESTINE QUESNOT

(*LE LION D'OR*)

Un des derniers jours de novembre 1817, la diligence de Paris à Alençon descendait paisiblement la côte de Bellesme. La route était partout défoncée ; l'immense voiture assez mal suspendue et dont nos modernes maîtres de poste eussent dédaigné de faire un fourgon, allait de cahots en cahots, criant sur son essieu et menaçant à chaque instant de culbuter. Il pouvait être neuf heures du soir. Malgré le mauvais temps, les voyageurs avaient mis pied à terre, et une femme était restée seule dans l'intérieur avec une petite fille de six à sept ans.

Le conducteur, qui s'était montré disposé à user

de son pouvoir sans contrôle pour déterminer ses sujets d'un jour lorsqu'il s'était agi de faire pédestrement une demi-lieue dans la boue, avait au contraire engagé la jeune femme à ne point quitter sa place. En lui parlant, sa voix brève comme doit l'être la voix de tout despote, s'était singulièrement adoucie ; on eût pu deviner que cet acte de mansuétude avait sa source dans un sentiment plus fort que la galanterie ordinaire des conducteurs.

Les chevaux suaient : le postillon jurait. A quelques pas en avant de la diligence, deux voyageurs marchaient en causant et semblaient se préoccuper assez peu des petits accidents du voyage. Leurs vêtements annonçaient l'aisance ; leurs manières, sans être particulièrement distinguées, permettaient de ne point les prendre pour des marchands de bœufs.

Le plus jeune était un homme de trente-cinq ans, grand, bien fait et portant moustaches ; l'autre, de dix ans plus âgé, avait une de ces pacifiques et débonnaires tournures dont le type ne se perdra point, il faut l'espérer : son large visage, rouge et criblé par la petite vérole, souriait jusqu'en ses moindres rides ; sa tête, habituée par un long usage, n'oscillait jamais que dans le sens de l'affirmation ; ses mains se frottaient l'une contre l'autre de leur propre mouvement ; chacun de ses membres avait un tic particulier, annonçant une intime quiétude, une bienveillance universelle et inaltérable.

Le premier se nommait Dubos ; il n'avait point de profession publiquement connue ; on le disait riche ; quelques-uns suspectaient la moralité de sa vie passée. Son compagnon, qui avait nom M. Quesnot, était l'ancien notaire de Saint-Yon, petit bourg situé à une lieue de Bellesme. Tous deux venaient de Paris.

— Mon cher monsieur, disait Quesnot, voici les vallons où s'écoula ma jeunesse. Ici, j'ai revêtu la prétexte et la robe virile ; ici, j'ai rempli avec intégrité, j'ose le dire, l'office de tabellion. S'il ne faisait pas nuit, là-bas, sur la droite, vous verriez la pointe d'un petit clocher qui s'élève au-dessus d'un massif de grands chênes ; c'est Saint-Yon !

— Nous eussions dû prendre la malle-poste, murmura Dubos qui prêtait une attention médiocre aux souvenirs de l'ancien notaire.

— Parfois, reprit M. Quesnot, je me surprends à regretter ma tranquille maisonnette et mes habitudes de village. Le maire était, ma foi, un homme d'esprit ; l'adjoint, un peu sourd, mais fort divertissant. Quant à M. le curé...

— Cette côte ne finira donc pas ! interrompit Dubos.

— On la nomme dans le pays la côte de Saint-Yon, dit l'ancien notaire avec bonhomie ; sans doute parce que le bourg est situé à son sommet. M. le curé, disais-je...

— Qu'est-ce que cela? interrompit encore Dubos.

La lune qui glissait entre deux nuages, éclairait, au bout d'une longue avenue, un château de belle apparence. Quesnot, tout entier à ses souvenirs, ne comprit point la question, et allait donner peut-être en réponse une définition du mot curé, lorsque la voix du conducteur se fit entendre par derrière :

— C'est le château de M. de Montreuil, dit-il.

— Le maire de Saint-Yon, ajouta Quesnot.

Le conducteur, qui les avait rejoints, secoua la tête. C'était un jeune homme de visage fier et de façons réservées ; depuis Paris, il n'avait point encore prononcé une parole qui n'eût trait aux devoirs de sa profession. Sur la route, dans les auberges, on l'appelait par son nom : M. Urbain ; mais nulle part, postillons, maîtresses ou servantes, n'avaient avec lui cet air de familiarité que semblait autoriser son état. Peut-être le connaissait-on depuis trop peu de temps encore ; peut-être aussi tout ce peuple des grands chemins, déniaisé par la cupidité, avait-il deviné dans Urbain une nature différente de la sienne.

Le jeune conducteur profitait de ce respect et n'en abusait point : poli avec tout le monde, même avec les voyageurs, il remplissait patiemment les menus devoirs de sa place, comme si sa place eût été le *nec plus ultrà* de son ambition en ce monde. Dubos, qu'une préoccupation constante semblait

assiéger, n'avait point remarqué tout cela ; mais M. Quesnot, observateur et bavard, n'avait eu garde de tenir clos ses yeux et sa bouche. A plusieurs reprises, il avait essayé de nouer l'entretien ; les réponses d'Urbain avaient été constamment de celles qui, courtoises, n'admettent point cependant de répliques.

Aussi M. Quesnot le vit-il s'approcher avec une évidente satisfaction. Le conducteur s'arrêta et tourna son regard vers le château.

— C'était en effet le maire de Saint-Yon, dit-il.

— Aurait-il été destitué ? demanda Quesnot.

— Il est mort assassiné.

— Ah ! bah ! ce pauvre Montreuil ! assassiné ! pas possible !

Dubos n'écoutait plus ; il jetait sur la voiture des regards de colère, gourmandait les chevaux et maudissait la côte.

— Nous ne les rejoindrons jamais ! grommelait-il avec un accent de profond dépit.

— Si fait, mon cher monsieur, si fait, répondit tranquillement Quesnot ; ils ont de l'avance, mais pas d'argent... Si fait !

Puis, s'adressant au conducteur, il ajouta :

— Ah çà ! mon cher monsieur, vous aller me conter l'histoire en détail, n'est-ce pas ?

Et il se rapprocha en se frottant les mains avec un redoublement de satisfaction.

Urbain ne se fit pas prier ; il raconta brièvement la mort du maire de Saint-Yon. M. de Montreuil, entouré de l'affection générale, bienfaisant, utile autant que peut l'être le propriétaire de cent mille francs de rente, lorsqu'il est généreux et bon, avait été assassiné en plein jour, au bout de son avenue.

L'assassin avait jusqu'alors échappé à toutes les recherches.

— C'est inimaginable ! s'écria Quesnot en souriant par habitude.

— C'est du moins fort malheureux ! prononça sèchement le conducteur.

— A qui le dites-vous, mon cher monsieur ? Moi, qui vous parle, j'étais l'ami intime de ce pauvre Montreuil. Je connais ses affaires comme les miennes propres. Y a-t-il longtemps que ce crime a été commis ?

— Huit ou dix jours.

— C'est incroyable ! Quand on songe que je me trouve à passer par ici justement pour apprendre...

— Allons ! comptez-vous prendre racine en cet endroit ? s'écria brusquement Dubos, qui ne savait à quoi s'en prendre de la lenteur du voyage.

— Mon cher monsieur, dit joyeusement Quesnot, je suis plus contrarié que vous, mais il faut de la philosophie. Soyez tranquille, nous serons au bas de la côte avant la voiture.

Le conducteur s'était remis en marche.

— Où ira l'héritage de cet homme? pensait-il. Avec la dixième partie de sa fortune, je pourrais reprendre dans le monde la place qui me convient, et remplir sans fatigue le devoir que je me suis imposé.

— Je parie que son fils va dépenser son bien à Paris, dit Quesnot qui l'avait rejoint.

— Son fils ? répéta le conducteur.

— Antoine Montreuil, son fils unique, un fort et jovial garçon.

— Il y a six semaines qu'il est mort.

Quesnot s'arrêta tout à coup.

— Êtes-vous bien sûr de cela ? demanda-t-il en serrant le bras d'Urbain.

— C'est une famille complétement éteinte, répondit celui-ci.

L'ancien notaire devint pensif ; un nuage subit assombrit son regard. A ce signe, ceux qui le connaissaient auraient deviné qu'il éprouvait une vive allégresse intérieure, car M. Quesnot, excellent homme d'ailleurs, avait cru découvrir, pendant ses vingt années de notariat, que la physionomie a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée et agissait en conséquence.

— Cent mille livres de revenu ! se dit-il, en bonnes et belles terres ! C'est moi qui ai fait les baux.

A ce moment, un bruit subit se fit entendre derrière eux, au haut de la côte. Une chaise de poste ve-

nait de doubler le sommet et descendait au grand trot la montée. Dubos s'approcha de Quesnot et se pencha à son oreille :

— Voilà comme ils voyagent peut-être! dit-il avec amertume.

— Dieu le veuille!... c'est-à-dire cela se pourrait bien, répondit Quesnot avec indifférence.

Dubos haussa les épaules et s'éloigna en adressant mentalement à son compagnon de route quelque apostrophe peu flatteuse. La chaise de poste approchait. La lune tombait d'aplomb sur le visage de nos trois piétons et laissait dans l'ombre la partie de la chaise qui leur faisait face. Au moment où celle-ci les dépassait, une tête se montra à la portière et se retira vivement.

— N'avez-vous rien vu ? s'écria Dubos.

— Cent mille livres de rente! répétait Quesnot complétement absorbé par cette fascinante pensée. Cent mille livres de rente en terre... au soleil!

— Ces gens sont fous! dit le conducteur ; les voilà qui poussent leurs chevaux à l'endroit le plus périlleux de la côte.

La chaise, en effet, lancée tout à coup au grand galop de ses quatre chevaux, craquait en bondissant sur les pierres anguleuses de la descente. Dubos la suivait de l'œil avec un singulier intérêt. Pour Quesnot, une nouvelle idée venait de surgir dans son esprit, qui avait ramené le sourire à sa lèvre.

— Ce serait trop beau, murmura-t-il ; je n'ai pas

de bonheur. Montreuil aura fait un testament... Il en est capable! Tâchons d'oublier ce rêve d'or... cent mille livres de rente!

Cette fois, ces mots étaient l'expression d'un regret; aussi Quesnot se prit-il à frotter ses mains de tout cœur.

La diligence s'était arrêtée; nos voyageurs reprirent leurs places, et le conducteur, après avoir jeté un coup d'œil de sollicitude dans l'intérieur, où se trouvait, comme nous l'avons dit, une jeune femme et son enfant, donna le signal du départ. Dubos et Quesnot étaient seuls dans le coupé.

— Mon cher monsieur, dit l'ancien notaire en prenant un air mystérieux, jusqu'au mois de mai 1810, époque à laquelle j'ai vendu mon étude de Saint-Yon, pour des causes qu'il serait trop long de vous déduire, M. de Montreuil n'avait point fait de testament. Répondez-moi franchement, je vous en conjure. Depuis lors, cet homme estimable, propriétaire, jouissant de cent mille francs de revenu, a perdu son fils unique: pensez-vous qu'il ait mis ordre à ses affaires?

Dubos leva sur son compagnon un regard d'étonnement et de dédain.

— Celui que nous poursuivons, dit-il, n'est pas le ravisseur de ma fille, mais bien de la vôtre; pourtant je n'ai point, comme vous paraissez l'avoir, le loisir de m'occuper des affaires d'autrui.

— Mon cher monsieur, reprit Quesnot avec dou-

ceur, vous faites de moi tout ce que vous voulez. Vous m'avez dit : Partons ! je me suis mis en route, mais, permettez-moi de vous le dire, ce jeune homme que vous appelez un ravisseur a des vues honnêtes ; il n'est pas mal du tout...

— Un mendiant ! interrompit Dubos.

— On ne peut prétendre qu'il soit millionnaire ; néanmoins... Ce serait de votre part un acte de complaisance, mon cher monsieur, dites-moi s'il est probable que cet infortuné Montreuil ait fait un testament ?

— Notaire ! grommela Dubos. Puis il ajouta tout haut : Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus, et voilà justement le mal ! s'écria Quesnot : si je le savais...

— Eh bien ?

M. Quesnot retint la réponse qui se pressait sur ses lèvres, et leva sur son compagnon un œil brillant de candeur.

— Mon cher monsieur, dit-il, vous êtes pour ma fille un parti très-sortable, très-honorable ; mais...

— Mais quoi ? interrompit Dubos impatienté ; cherchez-vous un prétexte de rupture ?

— A Dieu ne plaise ! mon cher monsieur, répondit Quesnot avec onction.

La diligence, qui allait d'un train assez convenable, s'arrêta soudain à cet instant, un obstacle bar-

rait la route ; le postillon et le conducteur mirent pied à terre.

— J'en étais sûr ! s'écria ce dernier; les fous ont eu ce qu'ils méritaient, leur chaise s'est brisée.

— Brisée ! répéta Dubos en se penchant tout entier hors de la portière. Et les voyageurs ?

— Partis !

— Je parierais ma tête que ce sont eux ! dit Dubos en reprenant sa place. Ils nous avaient reconnus en passant : ils auront voulu presser le pas pour nous éviter. M. Quesnot, voilà le moment de vous montrer ! Du calme, de la sévérité !

— Soyez tranquille, mon cher monsieur ; si ce sont les pauvres enfants, ils auront affaire à moi !

Dubos regarda M. Quesnot, qui souriait plus que jamais ; il fit un geste de dépit.

— Je ne sais, pensa-t-il, mais j'augure mal du succès de mon voyage. Les trois cent mille francs de ce bonhomme sont ma seule ressource désormais ; s'il allait m'échapper!... Allons toujours jusqu'au bout!

La dernière maison de Bellesme, du côté de Paris, était un long bâtiment élevé d'un seul étage et formé de pans de bois qui ressortaient en noir sur le jaune badigeon de leurs interstices. A une tige de fer horizontale, fichée au dessus de la maîtresse porte, pendait un carré de toile, tendu sur quatre tringles; sur ladite toile était peint un quadrupède fabuleux, à tête humaine, orné d'une crinière extravagante. Le fond

du tableau était blanc et l'animal rouge; il lançait aux passants de féroces regards, et lorsque le vent balançait le cadre sur son support rouillé, les petits enfants frissonnaient et pleuraient, tant les grincements de l'horrible bête étaient effrayants à entendre. Sous ses pieds velus et armés de griffes redoutables, on lisait :

AU LION D'OR, *on loge à pied et à cheval.*

C'était l'unique auberge de Bellesme, et l'on s'accordait à reconnaître qu'elle n'avait point de rivale dans la ville.

A l'heure où nos voyageurs de la diligence rencontraient sur le grand chemin la chaise de poste versée, un tout jeune homme et une très jeune femme frappaient à la porte du *Lion-d'Or*. C'étaient deux beaux enfants, il était facile de le voir, malgré le triste état de leur accoutrement. Le cavalier portait l'uniforme d'aspirant de marine, mais ses aiguillettes disparaissaient sous la boue, et sa casquette était restée dans quelqu'une des fondrières de la route. La jeune fille avait un élégant costume de ville; son petit chapeau de satin, brisé, déformé, tenait à peine sur l'extrême pointe de sa coiffure intérieure. Elle baissait les yeux d'un air modeste, presque honteux, et lançait de timides regards à son compagnon, qui cognait à se démettre le bras.

Au bout de quelques minutes, une servante coiffée

d'un bonnet de coton vint ouvrir ; à la vue du jeune couple arrêté sur le seuil, elle fit un brusque mouvement comme pour refermer la porte.

— Qui est là ? demanda la voix de la maîtresse.

La fille jeta un second regard sur l'aspirant et sa compagne, puis elle répondit sans hésiter :

— C'est sont des sauteurs de corde.

— Fermez ! prononça impérieusement la dame.

Le jeune marin n'avait probablement jamais monté à l'abordage ; mais il était leste, hardi et pressé. D'un bond il escalada les quatre marches qui le séparaient du seuil, et, repoussant la lourde Normande qui lui barrait le passage, il fit son entrée dans la salle de l'auberge. La jeune fille le suivit.

— Une chambre, sur-le-champ ! dit-il.

L'auberge de Bellesme, outre la cuisine, la cave et l'écurie, était composée d'une grande salle servant à la fois de cabaret et de salle à manger, d'une soupente où couchaient l'aubergiste, sa femme et ses domestiques, et d'une chambre à deux lits.

Cette dernière pièce était habituellement inoccupée ; ses meubles, de serge jaunâtre, excitaient deux fois l'an l'admiration de tout le personnel de la maison ; deux fois l'an, en effet, on enlevait leurs étuis de grosse toile pour les battre et leur donner de l'air.

Lorsqu'un malheureux voyageur, contraint par son étoile, s'arrêtait la nuit à Bellesme, c'était dans cette chambre qu'on l'installait en grande cérémonie.

Il avait à choisir entre les deux lits également détestables, et si son extérieur annonçait l'aisance, on allumait un feu de bois vert dans la cheminée dont le tuyau, ingénieusement établi, ne laissait pas perdre au dehors un atôme de fumée. Que si le voyageur avait le caractère assez mal fait pour se plaindre, on lui disait avec emphase que dans tout Bellesme, il n'eût point trouvé une retraite aussi convenable, — ce qui était vrai.

On doit penser que cette chambre précieuse n'avait pas peu contribué à propager la renommée du *Lion-d'Or*, aussi ne la louait-on point au premier venu. Lorsque le jeune officier de marine eut manifesté son vœu de se retirer dans une pièce séparée, la maîtresse de l'auberge le toisa, et, au lieu de répondre, grommela entre ses dents :

— Quelque vagabondeur, je parie... Mariette, ajouta-t-elle tout haut en s'adressant à la fille, laisse la porte ouverte ; la diligence va passer.

A ce mot, la compagne de l'aspirant fit un geste d'effroi ; celui-ci marcha vers l'hôtesse :

— Madame, dit-il, je vous ai demandé une chambre séparée : il me la faut sur-le-champ.

— Pas possible ! répondit l'hôtesse en tournant le dos.

— Voyons voir les passe-ports, s'il vous plaît, jeunesses, dit de loin une voix de basse-taille.

Un brigadier de gendarmerie était attablé vis-à-

vis d'un pot de cidre dans un coin obscur du cabaret; l'aspirant exhiba sa feuille de route. —Tandis que le gendarme haussait le papier pour l'approcher de la lumière, une main se glissa doucement entre lui et la table, et saisit son verre plein qui disparut un instant pour revenir vide aussitôt après.

— Roger de Lislemer, aspirant de première classe, épela le gendarme. C'est bien. Et la demoiselle?

— C'est ma sœur, dit Roger.

— Hum! fit le gendarme. Ceci ne me paraît pas conforme. Nonobstant, comme j'ai un frère qui est matelot, je passe dessus la règle en sa faveur... Cela suffit, mon officier.

On entendait au dehors un bruit confus auquel Roger ne pouvait se méprendre; la diligence approchait, il mit un napoléon dans la main de l'hôtesse et renouvela sa demande; cette fois, il n'eut garde d'essuyer un refus.

— Madame, dit-il en passant le seuil de la fameuse chambre, ma présence ici doit être un secret pour tous; je vous recommande le silence.

— C'est un prince, pensa l'hôtesse; le brigadier l'a salué. Un prince déguisé, avec sa dame... au *Lion-d'Or!*

— Qui diable a vidé mon verre! s'écria en ce moment le gendarme; je parie que ce drôle de Clément Douceau est caché quelque part sous les tables.

Il se pencha et sonda autour de lui dans l'obscu-

rité avec le fourreau de son sabre. Un grognement sourd se fit entendre et un grand corps long, difforme, étique, surmonté d'un visage d'idiot, se dressa de l'autre côté de la table. Clément Douceau, c'était lui, s'assit et regarda fixement le brigadier d'un air piteux et soumis.

— Qui a bu mon verre ? répéta celui-ci en se versant une rasade.

Clément avança machinalement la main, ses yeux ternes s'illuminèrent d'un subit et avide désir ; l'hôtesse s'était approchée et le contemplait avec une pitié mêlée de tendresse.

— Il ne dira pas non, monsieur Gérard, dit-elle. Le pauvre garçon est innocent de raison, quoiqu'il soit mon cousin ; mais personne ne l'a jamais entendu mentir.

Va coucher, Clément, continua-t-elle d'un ton caressant ; va coucher, mon petit ami !

Le brigadier poussa de sa main son verre ; Clément le saisit et l'avala d'un trait, puis il se fit de ses deux bras croisés sur la table un oreiller et s'endormit.

— Pauvre diable ! murmura le gendarme ; c'est une lourde charge pour vous, madame Durand.

L'hôtesse secoua gravement la tête.

— Clément a quitté le pays pendant un temps, dit-elle ; nul n'a jamais su où il est allé. Alors, l'auberge du *Lion-d'Or* était déserte. Clément est revenu, les

voyageurs aussi... Monsieur Gérard, Dieu veuille que Clément ne nous quitte pas de sitôt!

Ce Clément Douceau était, pour les habitants de l'auberge, l'objet d'une affection superstitieuse et intéressée; on regardait sa présence comme un gage de bonheur. Personne ne le contrariait jamais; on le flattait, on le vantait; les habitués du Lion-d'Or, à force de l'entendre dire, avaient fini par reconnaître que Clément était la perle des idiots. Il n'était pas muet, mais parlait si rarement que beaucoup dans Bellesme n'avaient jamais entendu le son de sa voix: en ce sens seulement, madame Durand, l'hôtesse, avait raison de dire qu'il ne mentait point.

Par le fait, Clément était une pauvre créature, digne de compassion à cause de la misérable part que la main de Dieu lui avait faite dans la vie, mais c'était aussi un être pervers et dangereux. Ceux qui eussent pris la peine d'observer patiemment son inerte et stupide physionomie se seraient étonnés parfois de voir son œil, morne d'ordinaire, briller subitement à la dérobée d'un feu cruel; toute sa figure prenait alors une expression d'astuce singulière. C'était l'affaire d'une seconde; il jetait autour de lui un regard plein de cauteleuse défiance, puis ses traits reprenaient leur immobilité.

Comme il n'y avait point à Bellesme d'observateur, Clément Douceau jouissait en paix d'une réputation incontestée d'innocence.

A peine s'était-il arrangé pour dormir, que la diligence s'arrêta près de la porte. Tout fut aussitôt en mouvement dans l'auberge. Le gendarme seul, avec la dignité qui convient à un fonctionnaire public, garda sa position vis-à-vis de son pot de cidre et alluma paisiblement sa pipe.

II

LE CONDUCTEUR

Au dehors, le conducteur était descendu de son siége. Il ouvrit d'abord l'intérieur et offrit sa main à la dame dont nous avons parlé qui mit pied à terre ainsi que son enfant ; elle rabattit un voile sur son visage et monta les degrés.

Alors seulement le conducteur prêta l'oreille aux cris de Dubos, qui s'impatientait dans le coupé. La portière ouverte, nos deux compagnons de voyage entrèrent à leur tour à l'auberge du *Lion-d'Or*.

— Du calme, mais de la fermeté ! avait dit Dubos. J'ai tout lieu de croire que nous sommes arrivés au terme du voyage.

— Nous serons à même de le voir, mon cher monsieur, répondit Quesnot.

La dame de l'intérieur était allée s'asseoir à l'angle le plus obscur de la salle commune sans relever son voile. Sa petite fille jouait, à cheval sur le genou du conducteur. En passant, Dubos lui fit une distraite caresse. L'enfant sourit : Dubos s'arrêta.

— C'est singulier, dit-il à demi-voix, cette petite fille ressemble d'une manière frappante à une femme qui fut autrefois de ma connaissance.

— Il se rencontre comme cela des ressemblances extraordinaires, répartit M. Quesnot.

— C'était une personne de bonne famille, continua Dubos avec fatuité ; elle s'était mise en tête que je l'épouserais... Quelle est cette enfant, monsieur le conducteur ?

— C'est ma nièce, répondit sèchement ce dernier.

Dubos mit le binocle à l'œil et prit le bras de M. Quesnot.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit-il ; interrogeons la maîtresse de l'auberge.

— Faites, mon cher monsieur.

— Parbleu, monsieur Quesnot, s'écria Dubos, je ne conçois rien à votre indifférence... Faites !... ne dirait-on pas qu'il s'agit de la fille d'autrui !

— Mon cher monsieur, dit doucement Quesnot, votre alliance me flatterait au plus haut point ; je me suis déjà fait l'honneur de vous le dire ; mais à l'impossible nul n'est tenu : si les événements vous for-

cent à retirer votre parole, je ne vous en saurai point mauvais gré, mon cher monsieur.

— Il y a chez cet homme une arrière-pensée que je ne puis deviner, pensa Dubos; hier, il parlait tout autrement; je ne l'ai pas quitté depuis d'une semelle, qu'est-il donc arrivé?... Il faut vous prendre comme vous êtes, très cher, ajouta-t-il à voix haute; je remplirai aujourd'hui votre rôle.

Il alla vers l'hôtesse; Quesnot s'assit à une table.

— Je voudrais savoir..... Je donnerais beaucoup pour savoir s'il y a testament, se disait-il à part lui. Ce Dubos est un homme fort aimable et un parti décent, mais s'il n'y avait pas de testament, dame!...

Dubos avait joint la maîtresse de l'auberge; il lui fit d'abord quelques questions insignifiantes; puis, venant à son but, il lui demanda si tous les hôtes du *Lion-d'Or* étaient réunis dans la salle commune. Madame Durand prit aussitôt un air de solennelle discrétion, équivalant à la réponse la plus explicite.

— Je ne puis vous le dire, monsieur, s'écria-t-elle; pour tout l'or du monde, je ne vous le dirais pas.

— C'est donc un bien grand secret, ma chère dame?

L'hôtesse le regarda en dessous, et le vit mettre la main au gousset.

— N'essayez pas de me séduire, reprit-elle, ce serait inutile; je leur ai promis de me taire.

— Vous faites bien de tenir votre parole, ma chère dame, dit Dubos, laissant retomber au fond de sa poche l'écu de six livres qu'il avait montré comme appât ; je ne comptais point vous demander s'ils sont ici, mais bien si leur chute ne les a point incommodés ; la jeune demoiselle surtout ...

— Je vois bien que vous êtes au fait, interrompit l'hôtesse. Ce sont de jolis jeunes gens ; la demoiselle ne m'a point paru blessée, non plus que le jeune monsieur. Vous les connaissez donc ?

— Chut ! fit Dubos ; continuez à garder leur secret, ce sera bien fait de votre part.

Il revint vers M. Quesnot, qui paraissait plongé dans une profonde méditation, et s'assit près de lui.

— Ils sont ici, dit-il en se penchant à l'oreille de l'ancien notaire.

Celui-ci n'entendit pas ; il se frottait les mains en souriant, signe certain qu'il était embarrassé. Tout à coup, il baissa la tête.

— J'ai trouvé le moyen, murmura-t-il. Saint-Yon n'est qu'à une petite lieue...

— Et que voulez-vous faire à Saint-Yon ? demanda brusquement Dubos.

M. Quesnot le regarda tout étonné.

— Vous étiez là, dit-il avec simplicité ; j'ai parlé de Saint-Yon... Oh ! Saint-Yon, mon cher monsieur, qui me rendra ses champêtres plaisirs !

— M. Quesnot, s'écria Dubos, vous me cachez

quelque chose ; un père ne songe point à toutes ces fadaises quand l'avenir de son enfant est en question.

— Je ne pense point qu'il soit en question, mon cher monsieur ; le jeune homme a des vues honorables, et il n'est pas mal du tout... du tout !

— Mais il est pauvre.

— Ceci est un grave inconvénient, non pas un empêchement dirimant. Si ma fille l'aime, voyez-vous...

— A merveille ! fit Dubos, que venons-nous faire sur la route de Bretagne, alors ?

— Vous êtes, mon cher monsieur, très-vif... Je vous ai dit déjà, je crois, que votre recherche m'était très agréable. Si nous les retrouvions...

— Ils sont retrouvés.

— Diable ! ils sont retrouvés, dites-vous ?

On s'accoutumait difficilement à interpréter comme il fallait le jeu des traits de l'ancien notaire ; c'était un perpétuel contre-sens qu'on devait retourner avec soin pour découvrir sa secrète pensée. Il prononça ces derniers mots vivement et cligna de l'œil en caressant Dubos du regard. Celui-ci montra d'un air triomphant la porte close de la chambre à deux lits.

— Ils sont là tous les deux, dit-il.

— Et moi qui ne sais pas s'il y a testament ! pensa M. Quesnot ; je connaissais Montreuil : il en était capable...

— Que décidez-vous ? demanda Dubos.

M. Quesnot hésita. Avant qu'il eût repris la parole, le brigadier se leva et requit les voyageurs d'exhiber leurs papiers. Tous en avaient, sauf Dubos qui, dans son impatience, n'avait pas pris le temps de remplir cette formalité. Le gendarme était poli et brave homme ; mais Dubos éleva la voix, croyant lui imposer par l'insolence. Le gendarme insista.

— Je voyage avec l'ancien notaire de Saint-Yon, dit enfin le Parisien ; si cela ne suffit pas, je me nomme Dubos et suis ex-fournisseur des armées impériales.

A ce nom, un cri étouffé se fit entendre dans l'angle de la salle où s'était assise la dame voilée ; nul n'y prit garde, si ce n'est le conducteur qui s'élança aussitôt de ce côté. Le gendarme ayant reconnu M. Quesnot pour un ancien habitant du pays, se déclara satisfait. Mais Dubos n'était pas à bout de peine. Comme il se rasseyait de l'air d'un homme dont l'importance a été méconnue, le conducteur traversa la salle à grands pas, et lui toucha le bras.

— Un mot, s'il vous plaît, dit-il.

— Qu'est-ce encore ?... voulut s'écrier Dubos.

— Pas de bruit ! interrompit le jeune homme ; suivez-moi.

Les sourcils d'Urbain étaient froncés ; son œil annonçait une colère à grand'peine contenue. Dubos se leva et le suivit.

La dame avait ôté son voile.

C'était une femme de vingt-six ans à peu près, de la plus grande beauté. Quand Dubos s'approcha, mené en laisse par le conducteur, elle fit un brusque mouvement, et ses yeux se remplirent de larmes.

— C'est donc bien vous! dit-elle.

Dubos se renversa en arrière et eut recours à son binocle pour cacher son embarras.

— Marie, balbutia-t-il, je ne m'attendais pas... je suis heureux...

Le conducteur était resté en tiers.

— Monsieur, commença-t-il...

— Vous, je ne vous connais pas, dit Dubos avec hauteur. Laissez-nous.

La jeune femme fit un geste suppliant ; Urbain s'éloigna aussitôt, mais ne perdit plus de l'œil les mouvements du futur gendre de M. Quesnot.

Il y eut entre Dubos et Marie une scène que personne n'entendit. La jeune femme parlait bas et d'une voix entrecoupée : de temps en temps elle pressait son enfant contre son cœur. Dubos secouait la tête, tournait son binocle, et regardait M. Quesnot à la dérobée; évidemment, il avait grande impatience d'être libre... Urbain frémissait de rage dans son coin. Les voyageurs de la rotonde et de l'impériale murmuraient et demandaient pourquoi la diligence ne partait pas.

Un bruit se fit au dehors ; Dubos jeta un rapide regard par la fenêtre et vit une carriole partir au grand

trot. Madame Durand s'approcha d'un air confidentiel et lui dit :

— Ils ont vu par le trou de la serrure quelqu'un qui ne leur convenait pas. Mon mari les emmène dans sa carriole, les pauvres enfants !

— En route ! s'écria Dubos en se précipitant vers M. Quesnot ; ils nous échappent !

Urbain l'arrêta et prit son bras qu'il tint fortement serré.

— Vous ne partirez pas ! dit-il.

— Lâchez-moi ! hurla Dubos furieux.

Urbain le ramena de force près de Marie, qui pleurait.

— Je ne vous connais pas, vous dis-je ; de quel droit me retenez-vous ? répétait Dubos.

— Je vais me faire connaître, dit le conducteur avec calme : je m'appelle Urbain de Launay. Mon père, qui est mort au service de l'empereur, était l'ami de M. de Champrenault. Ces noms-là valent pour vous une explication, M. Dubos... Et je vous dis : vous ne partirez pas !

— Laissez-le, dit Marie avec plus de mépris encore que de tristesse.

Cette scène n'avait pas lieu, comme le lecteur pourrait le croire, sous les yeux d'une nombreuse assemblée ; la salle était vaste, et le tumulte produit par l'impatience croissante des voyageurs couvrait suffisamment la voix de nos trois interlocuteurs. Dubos

perdait son assurance : il avait peur de ce jeune homme dont la physionomie était rendue plus effrayante par les efforts qu'il faisait pour se contenir.

— Et ils galopent, pensait-il avec rage; et avec eux la dot de trois cent mille francs.

— Le conducteur ! le conducteur et en route! crièrent à ce moment les voyageurs en masse.

Dubos se sentit venir espoir; Urbain, au contraire, pâlit; sa place, si minime qu'elle fût, lui servait à remplir deux sacrés devoirs ; il lui fallait obéir. D'un autre côté, il avait retrouvé un homme qu'il cherchait depuis des années; cet homme avec lequel il avait à régler un terrible compte, allait monter avec lui dans la voiture; et chaque pas qu'ils feraient ainsi ensemble éloignerait l'heure de la réparation : car il s'agissait de Marie, et Marie restait à Bellesme, but de son voyage. Le sang bouillonnait dans les veines d'Urbain ; son regard tomba par hasard sur Marie, qui embrassait sa petite fille avec découragement ; il prit la main de Dubos.

— Restez, restez, je vous en prie, dit-il.

— Non ! prononça résolûment Dubos, enhardi par la clameur générale.

Les voyageurs avaient quitté leurs places et regardaient de loin ce débat; quelques-uns invitaient le gendarme à faire son devoir ; il fallait se décider. Urbain se toucha le front tout à coup.

— Tu resteras, misérable ! murmura-t-il.

Et saisissant Dubos au collet, il l'entraîna rudement au milieu de la chambre.

— Brigadier, dit-il, assurez-vous de cet homme !

M. Quesnot dressa l'oreille et se tint prudemment à l'écart : le gendarme ne bougea pas.

— M'entendez-vous ! reprit Urbain avec un éclat de voix.

— Pourquoi cela ? demanda tranquillement le gendarme.

— Parce que, répondit le conducteur, pâle comme la mort, mais la tête haute, cet homme est l'assassin du malheureux M. de Montreuil !

Il se fit dans la salle un silence profond qui fut interrompu seulement par le sourd grognement de l'idiot. Comme si ce nom de Montreuil eût galvanisé son inerte apathie, il se leva.

Le gendarme quitta sa place et prit un air de solennelle importance.

— Monsieur Urbain, dit-il avec gravité, cette accusation peut faire la fin d'un homme ; êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?

— J'en suis sûr.

— Qui vous l'a dit ?

Urbain jeta son regard autour de la salle ; la sueur découlait de son front ; tous les yeux interrogeaient avidement sa physionomie. Dubos, rassuré, haussait déjà les épaules. Le jeune conducteur sentit son courage défaillir. Il avait pris au hasard dans un mo-

ment de fiévreux transport cette voie folle, où le premier obstacle devait nécessairement l'arrêter. Un murmure commençait à s'élever parmi les voyageurs. Urbain voulait répondre et ne pouvait ; son gosier refusait passage à tout son.

— Qui vous l'a dit ? répéta sévèrement le brigadier.

— C'est moi ! répondit une voix rauque et gutturale.

Le brigadier se retourna vivement : Clément Douceau était près de lui.

Dubos perdit son sourire ; une expression de vague inquiétude se répandit sur son visage.

Pour Urbain, il avait peine à cacher sa stupéfaction ; ce coup de théâtre qui venait à son secours portait avec soi, pour lui, quelque chose de fatal et d'incompréhensible.

Comme nous l'avons dit, l'idiot prononçait rarement une parole et jouissait d'une grande réputation de véracité. Les gens de l'auberge s'éloignèrent de Dubos d'un commun mouvement.

— Quelqu'un ici prendrait-il au sérieux cette absurde accusation ? demanda enfin ce dernier, retrouvant sa présence d'esprit.

— Clément Douceau n'a jamais menti ! dit sentencieusement madame Durand.

Son mari et ses domestiques firent chorus.

— Interrogez ce Clément Douceau, brigadier,

dit un voyageur, et que nous puissions partir!

Le gendarme prit le bras de l'idiot, et, l'attirant à lui, le regarda en face.

— C'est donc toi, demanda-t-il, qui as dit cela?

L'idiot fit un signe de tête affirmatif.

— Et toi, reprit le gendarme, qui te l'a dit?

Clément montra sa poitrine.

— Tu l'as donc vu?

Clément secoua la tête de haut en bas.

— Il l'a vu! s'écria tout le monde à la fois.

— Oh! mon cher monsieur, dit Quesnot, oubliant de mettre de côté son sourire, est-il possible que vous ayez commis ce crime détestable!

— C'est une pitoyable calomnie que je ne prendrais pas la peine de réfuter si elle ne retardait notre départ, répliqua l'ancien fournisseur.

Et il cligna de l'œil en regardant Quesnot; le brigadier aperçut ce mouvement.

— J'en appelle à vous, monsieur Quesnot, reprit Dubos: n'étais-je pas à Paris au moment où fut commis l'assassinat?

Quesnot ne répondit pas, et s'approcha de Dubos.

— Mon cher monsieur, dit-il, je m'étonnais fort de ne vous avoir point vu de toute la semaine dernière.

— Mais vous me perdez, monsieur! interrompit Dubos hors de lui.

Le brigadier avait entendu; ces quelques mots fi-

rent sur lui plus d'effet que tout le reste. Il enjoignit à Dubos de le suivre.

L'idiot avait repris son somme interrompu ; le conducteur restait immobile, atterré par l'incroyable succès qu'il venait d'obtenir. Avant de quitter la salle du *Lion-d'Or*, Dubos eut le temps de se pencher à l'oreille de Quesnot.

— Je ne vous en veux pas, dit-il; vous avez agi sans réflexion, j'en serai quitte pour quelques heures d'ennui et tout s'expliquera. Ne remontez pas dans la diligence; ils ont rebroussé chemin. Prenez un cheval et suivez-les sur la route de Paris... Une carriole verte...

— Marchez devant, dit le gendarme.

— En route! s'écrièrent les voyageurs.

Urbain entr'ouvrit la porte de la chambre à deux lits où s'était retirée Marie, et prononça quelques mots d'adieu. Un instant après, la diligence partait au grand trot.

M. Quesnot était resté les pieds sur les chenets et se frottait les mains avec chaleur.

— Je n'y comprends rien, pensait le brave homme; en conscience, je n'y comprends rien du tout. Ce conducteur avait probablement ses raisons; l'idiot aussi, peut-être ; moi, j'étais bien aise de me débarrasser de ce cher M. Dubos... Maintenant, à cheval! ces pauvres enfants ne doivent pas être loin; je vais les rejoindre, et, après tout, si ce maudit testament existe,

j'aurai encore, au pis-aller, ce cher M. Dubos qu'on me garde ici en prison et qui est un parti fort sortable.

III

MONSIEUR DUBOS

Vers la fin de 1810, sept ans avant les événements que nous venons de raconter, deux familles habitaient une maison située à Paris dans la partie la plus reculée du Marais. Au premier étage, demeurait M. de Champrenault, avec sa fille Marie : au second, M. et madame Delaunay. M. de Champrenault était un vieux gentilhomme, fervent royaliste ; M. Delaunay servait l'empereur avec le grade de colonel ; il va sans dire qu'il était enthousiaste zélateur du régime impérial.

Malgré cette différence d'opinions qui existait entre les deux voisins, comme ils étaient également honnêtes, loyaux et bons, une amitié solide s'était établie entre eux. M. de Champrenault avait perdu ses terres ; mais il possédait encore une assez forte somme ; le colonel, à part son traitement, n'avait rien

au monde. Urbain, son fils unique, faisait son droit à Paris.

Un soir les deux amis tinrent une sorte de conseil auquel fut appelée madame Delaunay ; il fut convenu qu'Urbain et Marie seraient mariés quand le jeune homme aurait acquis le titre d'avocat. Cela demandait deux années encore.

Urbain et Marie étaient, à peu de chose près, du même âge ; ils s'aimaient d'une amitié fraternelle. Leur consentement paraissant certain, on ne leur fit point part du projet de famille.

Marie, belle et douce fille, vivait fort retirée, et n'avait d'autre amie que madame Delaunay. Son père ne recevait personne, si ce n'est un homme de vingt-huit à trente ans, souple d'allures et de manières, et beau, malgré la douteuse expression de sa physionomie.

Depuis six mois que le colonel Delaunay avait rejoint son régiment, cet homme venait tous les soirs rendre visite au vieux M. de Champrenault. Il affectait, pour entrer et sortir de la maison, des précautions extraordinaires ; Urbain l'avait rencontré plusieurs fois, mais n'avait pu découvrir son visage, caché par son manteau, toujours mystérieusement relevé.

M. de Champrenault passait avec lui de longues heures ; ils parlaient à voix basse et avec chaleur ; les noms de Mittau, Louis XVIII, Angleterre, étaient

souvent prononcés. Puis le vieux royaliste ouvrait son secrétaire, et quelques rouleaux de napoléons tombaient dans la poche du visiteur.

Celui-ci avait nom Dubos; c'était un de ces misérables, si nombreux alors, et dont la race est loin d'être éteinte, qui exploitent à leur profit les passions politiques. Il se disait agent des princes, et entretenait M. de Champrenault dans l'espoir d'une restauration prochaine. Heureux encore le vieux gentilhomme si, dans sa maison, Dubos n'eût volé que des écus !

Le colonel Delaunay et M. de Champrenault moururent à quelques jours d'intervalle ; le premier sur un champ de bataille, l'autre dans son lit, entouré des soins de sa fille. Peu de temps avant la maladie qui le conduisit au tombeau, M. de Champrenault avait, à l'instigation de Dubos, retiré ses fonds de la maison où ils étaient placés depuis son retour de l'émigration. La somme entière était dans son secrétaire au moment de sa mort.

Dubos vint le soir du décès, comme de coutume ; à dater de ce jour, on ne le vit plus. L'héritage de Marie avait disparu.

La pauvre enfant, sans ressources désormais, fut recueillie par madame Delaunay, que la mort de son mari laissait dans une situation voisine de la misère. Urbain cessa d'étudier. Réunis en une seule famille, madame Delaunay, son fils et Marie de

Champrenault quittèrent leur ancienne demeure pour habiter un appartement plus modeste. Urbain s'était fait copiste ; les deux dames travaillaient à des ouvrages d'aiguille ; malgré leurs efforts, l'atteinte du besoin se faisait souvent et cruellement sentir.

Quelques mois s'écoulèrent ; loin de diminuer, la douleur de Marie semblait croître chaque jour. Certes, la jeune fille avait tendrement aimé son père ; mais, si grands que soient les regrets, ils subissent le sort commun à tous les sentiments de l'homme : le temps les amoindrit d'ordinaire. D'où venait donc à Marie ce redoublement de tristesse ? Madame Delaunay fit d'abord la part d'une douleur trop légitime pour être éphémère ; puis elle s'étonna : Marie lui cachait avec soin ses pleurs.

Un soir, Urbain était sorti, pour rendre un travail confié ; sa mère restait seule avec Marie. Toutes deux gardaient le silence. La jeune fille, penchée sur sa broderie, semblait travailler avec ardeur ; mais souvent ses yeux se voilaient de larmes qu'elle essuyait à la dérobée. Madame Delaunay la contemplait avec sollicitude. Tout à coup la joue de Marie perdit ses délicates couleurs ; sa tête se renversa en arrière ; elle se trouva mal.

Madame Delaunay se précipita pour la secourir et dénoua les cordons de sa robe. Elle devint pâle à son tour :

— Malheureuse enfant ! murmura-t-elle.

Marie reprit ses sens et jeta autour d'elle son regard égaré ; elle vit madame Delaunay à ses genoux, les mains jointes et des pleurs dans les yeux. Elle devina. Un convulsif sanglot souleva sa poitrine.

— Il m'avait juré devant Dieu que je serais sa femme, dit-elle.

La vieille dame avait pour Marie les sentiments d'une mère ; elle baissa la tête, ne trouvant pas de paroles pour blâmer ou interroger.

— Devant Dieu ! reprit Marie avec feu. Oh ! pardonnez-moi, vous qui fûtes ma mère ! Il a juré ! Il reviendra. Un serment pareil est chose sacrée, n'est-ce pas, madame ?

Et comme madame Delaunay ne répondait pas, Marie se leva et lui saisit brusquement la main.

— Pensez-vous donc qu'il puisse ne pas revenir ? demanda-t-elle à voix basse.

La vieille dame l'attira sur son sein et l'y tint embrassée.

Après un long silence, elle fit des questions auxquelles Marie répondit avec ; si la jeune fille hésita un seul instant, ce fut avant de prononcer le nom du misérable qui l'avait trompée. Nous savons que c'était Dubos.

Comment cet homme, qui, du vivant de M. de Champrenault, voyait à peine Marie quelquefois par hasard, qui ne lui parlait jamais devant son père, qui même, le plus souvent exigeait son absence pour dé-

velopper ses prétendus plans d'insurrection, comment cet homme avait-il pu la tromper ?

Il était hardi comme tous ceux qui n'ont rien à perdre ; M. de Champrenault avait en lui une entière confiance ; dans ses conversations avec sa fille, le vieillard laissait échapper çà et là des demi-confidences : il disait trop peu pour initier Marie à ses espoirs prématurés, assez pour environner l'agent actif, infatigable du parti vaincu, Dubos en un mot, de ce romanesque et mystérieux prestige, si puissant sur le cœur des enfants.

Marie voyait en lui un preux des anciens jours, combattant seul contre tous pour Dieu et le roi.

Alléché par les débris de la fortune du vieux royaliste, Dubos avait dès l'abord demandé la main de sa fille ; M. de Champrenault était engagé avec la famille Delaunay ; l'aventurier dut essuyer un refus. Il ne se découragea point. Feignant la résignation la plus complète, pour éloigner les soupçons du vieillard, il se tourna du côté de Marie.

Celle-ci, pauvre enfant, ignorante de tout mal, fut lâchement abusée. Le dessein de Dubos avait été d'abord de forcer ainsi le consentement du père, qui, subissait alors les premières atteintes de sa maladie mortelle ; mais quand il vit le vieillard s'affaisser lentement, il se ravisa.

M. de Champrenault mourut. Le soir même, Dubos vint, sous prétexte de partager le deuil de Marie.

La jeune fille, brisée par la douleur, l'écoutait sans l'entendre pendant qu'il parlait de fortune et d'avenir; il bâtissait de beaux rêves où revenait sans cesse le nom de Marie, qui partageait avec lui bonheur et richesses.

— Avec trente mille francs, nous aurions tout cela! s'écria-t-il enfin.

Il savait que cette somme était dans le secrétaire du mort. Marie n'avait pas entendu.

— Mais je n'ai rien, reprit Dubos avec découragement, rien au monde! m'est-il permis de faire peser sur vous ma misère, Marie? Non! loin de moi cette pensée. Je vais partir, je vais chercher au loin cette somme qui entre mes mains se décuplerait aujourd'hui!...

Marie avait secoué sa douloureuse préoccupation.

— Partir! dit-elle; pour chercher de l'argent? Combien d'argent?

Et, quand Dubos lui eut répondu, elle se leva; le secrétaire fut ouvert et vidé.

— Je n'ai plus que vous sur la terre, dit-elle encore; vous êtes mon tuteur et mon mari. Prenez!

Dubos serra les trente billets de banque et porta sa main à son cœur, comme s'il n'eût point eu de paroles assez énergiques pour témoigner de sa reconnaissance. Ensuite il s'éloigna, promettant de bientôt revenir...

Telle fut, en substance, la confession de Marie.

Madame Delaunay n'entremêla point ses consolations de reproches, son expérience aidant, elle jugeait Dubos ce qu'il était en réalité, un malfaiteur du plus bas étage. La pauvre enfant était condamnée.

La maison où s'était retirée la famille était trop exiguë pour qu'on y pût cacher un secret. Urbain apprit tout.

Cette révélation produisit sur le jeune homme un effet extraordinaire. Jusqu'alors, bien qu'il eût deviné le projet d'union dès longtemps arrêté entre ses parents et le vieux gentilhomme, il avait conservé à Marie une affection de frère. Maintenant, qu'elle ne pouvait plus être à lui, sa tendresse se transforma brusquement et prit les caractères d'un chevaleresque dévouement.

Ce fut une passion chaste, comme le cœur d'Urbain, et pure de tout sentiment égoïste. Il jura de consacrer sa vie à cette sœur de son enfance dont il mesurait le malheur. Il souhaita ardemment de se trouver quelque jour face à face avec le lâche qui avait ravalé les plus saintes promesses au point de s'en faire une fausse clé pour voler l'héritage de l'orpheline auprès du lit de son père mort.

— Quoi qu'il m'en puisse coûter, se disait-il, cet homme réparera son crime, et l'enfant de Marie aura un père.

Il ne songeait pas que tel misérable, puissant dans le mal, ne peut rien pour la réparation ; il ne voyait

pas que Marie, épousant un scélérat, descendrait encore un degré de l'échelle du déshonneur.

En attendant qu'il pût accomplir son dessein, il redoubla d'efforts et passa les nuits au travail ; mais la venue de l'enfant avait rompu l'équilibre ; Marie, malade, ne travaillait plus ; la famille connut la misère.

Le cœur d'Urbain était noble et son caractère d'une excessive douceur. Le seul défaut qu'on pût découvrir en lui était une ombrageuse et indomptable fierté. Son dévouement, qui grandissait avec les obstacles, se prit bientôt corps à corps avec son orgueil, et sortit vainqueur de la lutte. Une fois il quitta la maison de grand matin, sa joue était pâle, son œil ardent et fatigué comme après une nuit de larmes. Il traversa le Marais d'un pas rapide, et s'arrêta au seuil d'un somptueux hôtel. Sur le point de soulever le marteau, il recula.

— Obéir ! murmura-t-il, vendre à autrui, ma volonté, ma vie !

Il fit un mouvement pour se retirer : un retour vers la situation de Marie et de sa mère le ramena.

Nous ne dirons point quelles fonctions il accepta. Certains l'accuseraient de folie. Le dévouement est, pour beaucoup, une invraisemblance ; pour d'autres, c'est un sentiment vieilli, difficile à comprendre, fastidieux à admirer. Ni Marie, ni madame Delaunay ne surent jamais jusqu'à quel point était allé le dévouement d'Urbain.

Elles eurent du pain.

Un an s'écoula, qui pesa sur la tête d'Urbain comme dix longues années. Au bout de ce temps, Dieu eut pitié de sa muette souffrance; on lui proposa une place de conducteur. Certes, cette place n'était point celle qu'avait rêvée jadis le brillant jeune homme, fils d'un officier supérieur, et distingué autant par son éducation que par son intelligence, néanmoins il l'accepta avec empressement; le souvenir du passé lui fit trouver le présent supportable.

Marie attendait toujours et ne désespérait point. Une crainte l'occupait sans relâche : puisqu'il ne revient pas, pensait-elle, il doit être mort. Alors elle pleurait et priait Dieu pour Dubos, en qui elle n'avait point cessé d'avoir confiance.

Le temps n'apporta aucun changement dans la situation de nos trois personnages. Urbain continuait son rude métier sans se plaindre. Au retour de ses voyages, il passait quelques heures avec sa mère et Marie; c'était une compensation pour les amères pensées qui venaient l'assaillir dès qu'il se trouvait seul. Urbain avait appris à lire dans son propre cœur. Il aimait Marie et savait que la jeune femme, tout entière à ses souvenirs, rapportait sa vie, regrets et espérances, à un autre que lui. Il n'était rien pour elle qu'un bienfaiteur; c'était la reconnaissance seule qui devait payer sa patiente et pénible tâche. Le pauvre Urbain souffrait, il dépensait force

et jeunesse à combattre ce mal qui n'avait point de remède. De quelque côté que se portassent ses regards, il rencontrait partout des sujets de perdre courage. L'avenir ne lui valait pas mieux que le présent.

Il y avait six ans que M. de Champrenault était mort. Madame Delaunay se faisait âgée ; sa santé faiblissait. Une lettre arriva un matin, signée de M. Seigneur, notaire à Saint-Yon, qui engagait les héritiers de M. de Champrenault à se transporter sur le champ à Bellesme. Madame Delaunay se trouva trop souffrante pour accompagner Marie, et celle-ci partit seule avec sa petite fille, sous la garde d'Urbain.

Elle fit le voyage, comme nous l'avons vu, et s'arrêta à l'auberge du *Lion-d'Or*, où nous l'avons laissée.

Pendant ces six années, Dubos avait mené une singulière vie. A peine eut-il entre les mains les débris de la fortune du vieux gentilhomme, qu'il songea sérieusement à s'en servir pour faire de nouvelles dupes.

Il eut de bons et de mauvais jours. Parfois, mollement étendu dans un somptueux équipage, il éclaboussait impudemment ses victimes; parfois aussi, criblé de dettes et voyant enfin le fond de sa bourse, il descendait aux extrêmes ressources de ses pareils et se compromettait pour gagner quelques napoléons. Sous l'Empire, les fournisseurs avaient remplacé le financier de l'ancien régime; c'était la

même impertinence avec beaucoup moins de probité. Dubos sentait qu'ils exploitaient une inépuisable mine, et prétendait partager. Son malheur fut de revenir sans cesse apporter à ces opulents larrons le produit de son industrie. Plus riches que lui, sinon plus adroits, ils le dupaient, et ce n'était point trop mal fait.

Dépouillé, Dubos allait chercher fortune et revenait toujours, comme ces joueurs effrénés qui jadis encouraient le bagne pour enrichir monsieur le fermier général des jeux.

Quelques mois avant l'époque où commence ce récit, Dubos fit la connaissance de M. Quesnot. Cet événement fut salué par lui comme une aubaine. Il n'avait point encore eu de démêlés sérieux avec la justice, mais son crédit baissait rapidement. Depuis longtemps il n'avait rien *entrepris;* obligé de faire une certaine figure pour avoir accès près des gens qu'il voulait tromper, il accumulait dettes sur dettes. La patience de ses créanciers s'était lassée : plusieurs avaient déposé des plaintes contre lui.

M. Quesnot semblait riche et facile à duper; sa fille, mademoiselle Ernestine, avait dix-huit ans et un charmant visage. Dubos résolut de lui faire don de son cœur et de sa main. C'était un projet louable. Ernestine avait cent mille écus en mariage; à la rigueur, Dubos pouvait devenir honnête homme.

Malheureusement, il s'y prit trop tard.

M. Quesnot, notaire à Saint-Yon, avait vendu son étude pour venir à Paris, après avoir fait un héritage considérable. Le brave homme, avant cela, n'était jamais allé plus loin que Bellesme. Il trouva Paris fort à son goût, perdit ses habitudes sédentaires et laissa mademoiselle Ernestine à la garde du logis. Celle-ci était une bonne et simple fille, rieuse, étourdie, aimante, et disposée à s'ennuyer le moins possible.

Le hasard lui amena une distraction.

Dans l'hôtel où demeurait M. Quesnot, un jeune aspirant de marine, en congé, vint établir son domicile. Il avait nom Roger de l'Islemer, neveu de ce M. de Montreuil, dont l'assassinat a été mentionné plus haut, Roger était allé de temps à autre passer quelques jours à Saint-Yon ; Ernestine et lui se reconnurent. Roger était un joli enfant, auquel séyait supérieurement l'uniforme : il prit à l'abordage le cœur d'Ernestine, et Dubos, arrivant le second, essuya un complet échec.

Nous savons qu'il n'était point homme à se décourager pour si peu. Jadis il avait réussi près de la fille après avoir échoué auprès du père ; cette fois, il retourna le procédé et réussit encore : M. Quesnot, séduit par ses manières, qu'il trouvait fort distinguées, trompé aux faux semblants de richesse étalés par cet homme qui jouait de son reste et ne ménageait rien, lui promit la main d'Ernestine.

Dubos, transporté de joie, cessa de se cacher; il assembla ses créanciers, leur annonça son mariage, et obtint les délais convenables. La suite prouva qu'il s'était trop hâté de triompher. Ernestine, à l'annonce de son mariage, montra une énergie inattendue : elle refusa péremptoirement. M. Quesnot était faible, les choses traînèrent en longueur. Lorsqu'à force d'importunités, Dubos détermina enfin l'ancien notaire à parler en maître, Ernestine baissa la tête, et ne répondit point, mais, le soir, on ne la trouva plus dans sa chambre. L'aspirant de marine avait aussi quitté l'hôtel.

Ce coup irrita vivement M. Quesnot, et la lettre où Ernestine lui annonçait son intention de se marier en Angleterre n'était pas faite pour l'apaiser. L'ancien notaire accueillit donc avec empressement la proposition de se mettre à la poursuite des fugitifs. Il aimait sa fille, mais il préférait l'argent, et Roger de l'Islemer était pauvre. Son oncle de Montreuil, en lui donnant une éducation libérale, avait formellement déclaré que là s'arrêteraient ses bienfaits.

Dubos et M. Quesnot prirent la diligence de Normandie, supposant que Roger voudrait gagner Brest, où ses relations lui procureraient de l'argent, et lui permettraient de passer la mer. Ils ne s'étaient point trompés; seulement, au lieu de poursuivre les deux amants, ils les devancèrent, Ernestine et Roger étant restés deux jours entiers à Paris, à

la recherche d'un prêtre qui voulût les marier : chose introuvable. C'étaient vraiment deux enfants, Roger pour le moins autant qu'Ernestine.

Sans cette perte de temps, il est probable qu'ils eussent atteint la mer sans encombre.

La prison de Bellesme était et est encore, suivant toute probabilité, une chambre de moyenne grandeur, éclairée par une fenêtre grillée, et faisant partie de cet édifice, orgueil des petites villes, qui porte pour enseigne : *Gendarmerie départementale.* Dubos y fut enfermé vers dix heures du soir ; il passa la nuit seul à grelotter et à réfléchir. Cette accusation de meurtre devait assurément tomber d'elle-même, et l'inquiétait assez peu ; mais il avait bien d'autres sujets d'embarras.

D'abord, ce mariage sur lequel il comptait pour échapper au châtiment de ses fredaines passées, semblait actuellement fort incertain. M. Quesnot avait changé d'allures ; il montrait une tiédeur peu rassurante. De ce premier contre-temps découlaient tous les autres ; le mariage manqué amènerait les poursuites des créanciers, rendus plus acharnés par une plus longue attente. Dubos n'ignorait pas que presque tous, maintes fois trompés, avaient pris contre lui des mesures décisives. La plupart étaient poussés par un sentiment double : le désir de rentrer dans leurs fonds et la bonne envie de se venger d'un audacieux chevalier d'industrie. Peut-être avaient-ils

déjà appris son départ de Paris; peut-être même quelques-uns le suivaient-ils de près. C'était là une terrible pensée; néanmoins Dubos s'arrangea de son mieux pour dormir. Plusieurs grands hommes de l'antiquité et des temps modernes n'en agissaient pas autrement à la veille d'une bataille.

Il s'endormit en maudissant le hasard, Clément Douceau, le conducteur, et Quesnot plus que tout le reste.

Ce dernier était, au contraire, en fort belle humeur; il avait enfourché un paisible cheval de charrette, et marchait au pas à la poursuite d'Ernestine et de son ravisseur. Tout le long de la route, il entretenait avec lui-même une conversation des plus intéressantes; les cent mille francs de revenu de feu M. de Montreuil revenaient sans cesse égayer sa pensée.

Comme le lecteur a pu le deviner, la mort de l'unique fils du vieillard assassiné laissait Roger de l'Islemer héritier de la magnifique fortune des Montreuil. Quesnot avait été pendant vingt ans le notaire de la famille et connaissait parfaitement les droits du jeune homme à la succession. Une seule chose l'embarrassait, M. de Montreuil avait toujours témoigné à son neveu une froideur voisine de l'aversion; s'il avait fourni aux dépenses de l'éducation de Roger, ç'avait été parcimonieusement et de mauvaise grâce. Quesnot voyait se dresser devant lui un

effrayant fantôme ; une feuille de papier timbré, en tête de laquelle rayonnaient ces lettres fatales : *Testament*, et tous les beaux rêves qu'il bâtissait chemin faisant s'évanouissaient à cette sinistre vue.

Aussi lâchait-il de temps à autre la bride de son cheval pour se frotter les mains avec tous les signes de l'enthousiasme, tant il était cruellement inquiet.

IV

SURPRISES

Il ne se pressait point ; perdu dans ses réflexions, il laissait sa monture arpenter paresseusement la grande route. Au bout de deux grandes heures, il se trouva sur le versant de la côte où nous avons fait sa connaissance. A mi-coteau, un petit cabaret, propre et fraîchement badigeonné, présentait son bouchon de buis comme un appât aux piétons montant péniblement la colline. Quesnot tourna par hasard son œil de ce côté. Le cabaret était fermé, mais une lumière brillait à l'étage supérieur.

Près de la porte, une carriole était dételée. M. Quesnot arrêta son cheval.

— Ils sont là ! se dit-il. Pauvres chers enfants !

Je n'approuve pas leur conduite au point de vue moral, mais que voulez-vous! la jeunesse! La vraie question, c'est le testament. Comment faire pour savoir? A tout prendre, il y a dix à parier contre un que ce testament n'existe pas. Si j'entrais d'abord pour les presser un peu sur mon cœur?

Il mit un pied à terre, l'autre resta dans l'étrier.

— Monsieur Quesnot, murmura-t-il, une affaire est une affaire; la prudence vous conseille d'agir sans précipitation.

Il enfourcha de nouveau son cheval et continua sa route. Après avoir fait encore une centaine de pas sur le grand chemin, il prit un sentier de traverse, parallèle à l'avenue du château de Montreuil.

— Magnifique habitation, pensait l'ancien notaire : quinze cents arpents de bois, cinq fermes en plein rapport, mobilier convenable.. Ce cher M. Dubos me gênait considérablement.

La montre de M. Quesnot marquait trois heures après minuit lorsqu'il arriva aux premières maisons du bourg de Saint-Yon. La demeure de son successeur lui montra bientôt ses deux écussons de cuivre dorés, brillant à la lumière de la lune.

Le moment n'était pas heureux pour une visite : néanmoins, M. Quesnot souleva gaillardement le marteau de la porte.

Personne ne bougea à l'intérieur.

L'ancien notaire ne se tint point pour battu, et

frappa jusqu'à perdre haleine. Enfin, une servante endormie, après avoir longtemps parlementé à travers les épais panneaux de chêne, ouvrit et se retira aussitôt, par pudeur, laissant M. Quesnot dans l'obscurité la plus complète.

Il connaissait les êtres, et monta droit à la chambre de son successeur.

— Mon cher monsieur Seigneur, dit-il en entrant, je vous prie en grâce de ne point vous déranger... Votre santé est toujours bonne ?

Le bruit de la porte avait éveillé en sursaut M. Seigneur.

— Qui est là ? s'écria-t-il effrayé.

— C'est moi, mon cher monsieur, l'obscurité seule vous empêche de me reconnaître; surtout ne vous dérangez pas ! Ayez l'obligeance de me dire où vous mettez votre briquet, j'allumerai la bougie.

Le notaire en titre n'avait garde de reconnaître la voix de son prédécesseur. Suivant l'habitude de ses confrères, à la campagne, il couchait auprès d'une paire de pistolets. M. Quesnot, qui cherchait en tâtonnant le briquet, entendit un bruit sec et significatif.

— Ne tirez pas, mon cher monsieur ! s'écria-t-il; vous pcurriez me blesser... Je suis M. Quesnot, votre ancien patron. Un meurtre commis sur ma personne serait aussi inexcusable qu'inutile.

— M. Quesnot ! répéta le notaire. Qui me procure l'avantage ?...

— Nous allons causer de cela, mon cher monsieur. Je passais aux environs, en me promenant, et je me suis dit : si j'allais faire sans façon une petite visite à ce cher monsieur Seigneur ?

— Je vous rends grâce, murmura celui-ci ; mais, à cette heure...

— Par la même occasion, continua Quesnot, je lui demanderai un petit renseignement...

— Je suis à vos ordres.

M. Seigneur avait passé une robe de chambre, et se mit en devoir d'allumer une bougie, malgré les protestations de Quesnot, qui l'adjurait de ne point se déranger.

Une fois la chambre éclairée, les deux confrères échangèrent une accolade, et prirent place auprès du feu que M. Seigneur ranima tant bien que mal.

Il n'était pas dans la nature de Quesnot d'aborder un sujet de front. Il parla d'une foule de choses avant d'arriver au but. Cet ancien notaire était né diplomate. Enfin, ayant usé de tous les lieux communs que put lui fournir sa fertile intelligence, il fit choix de cette savante transition :

— Pauvre M. de Montreuil ! dit-il.

— C'est un malheureux événement, répliqua le notaire.

— Malheureux, en effet ! Je parlerais de même

quand mon nom serait écrit en toutes lettres à certain endroit de son testament.

— Son testament ? répéta M. Seigneur; je ne sache pas qu'il en ait fait un.

La joie de Quesnot à cette réponse amena sur son visage une expression de mélancolie telle que M. Seigneur lui prit la main avec intérêt en disant :

— Mon cher confrère, espériez-vous donc quelque chose de la libéralité du défunt ?

— Fi donc ! à quel titre ? s'écria M. Quesnot auquel le dépit rendit toute sa sérénité ; j'ai, Dieu merci, mon cher monsieur, une fortune honnête et qui suffit à mes désirs.

M. Seigneur s'inclina : Quesnot reprit d'un air aimable :

— Par exemple, l'héritier de M. de Montreuil sera plus riche encore que moi !

— Il y a deux héritiers, dit le notaire.

— Bah ! fit M. Quesnot désappointé.

— Deux têtes : M. de l'Islemer (Roger Antoine), du chef de sa mère, et les ayants-droit de M. de Champrenault (Isidore-Marie-Esprit), dont j'ignore le nombre.

— Diable, murmura Quesnot ; qui de cent ôte cinquante... Diable !

— J'ai écrit à M. de l'Islemer, reprit M. Seigneur, afin de lui donner rendez-vous à Bellesme pour demain...

— Il y sera ! interrompit étourdiment Quesnot. Puis il ajouta en se reprenant :

— On ne manque jamais à ces rendez-vous-là, mon cher monsieur.

— Les ayants-droit de M. de Champrenault sont également prévenus, dit encore le notaire. Demain, ou pour mieux dire, aujourd'hui, j'aurai l'honneur de faire leur connaissance.

M. Quesnot était devenu pensif.

— Serait-ce par hasard cette femme intéressante et désolée qui faisait route avec nous ? se demandait-il. Si cela était, j'en ai assez entendu pour savoir que ce cher M. Dubos a fait un pas de clerc hier soir, au vis-à-vis d'elle. S'il avait connaissance...?

— Et ce renseignement que vous vouliez me demander ? interrompit le notaire.

— Mon cher monsieur, dit Quesnot, ce serait abuser de votre complaisance. Recouchez-vous, dormez bien, et regardez-moi comme votre dévoué serviteur.

A ces mots, il se leva prestement et prit congé.

— Permettez que je vous éclaire, au moins, disait M. Seigneur en le suivant de loin.

Il parlait encore que déjà M. Quesnot était en selle, et reprenait, toujours au pas, le chemin de Bellesme. Le notaire en titre le crut fou, et néanmoins, suivit son conseil : il se recoucha.

Désormais M. Quesnot savait à quoi s'en tenir;

toutes ses inquiétudes avaient disparu; l'allégresse la plus pure emplissait son cœur. Aussi allait-il le front bas, laissant errer autour de lui son regard découragé. Un philanthrope l'aurait suivi à la piste pour prévenir un suicide; un voleur l'eût épargné sur sa mauvaise mine.

Le jour commençait à poindre lorsqu'il s'arrêta de nouveau au seuil du cabaret où était la carriole dételée. Cette fois, il mit pied à terre et frappa en maître. Dans ces campagnes éloignées de toutes villes importantes, les notaires sont en quelque sorte des autorités. Le propriétaire reconnut M. Quesnot, et n'osa nier la présence du jeune couple dans sa maison. Il fit .d'abord quelque difficulté de livrer accès à l'étage supérieur, mais bientôt, vaincu par l'attitude imposante de l'ancien officier public, il battit en retraite, et dit, à l'instar de Ponce-Pilate : Je m'en lave les mains.

Nous ne prétendons point affirmer qu'il poussa l'imitation jusqu'à effectuer sa menace. Nous sommes en basse Normandie.

Ernestine et Roger étaient assis en face l'un de l'autre, dans une laide petite chambre, auprès d'un maigre feu de bois vert. La jeune fille avait déclaré qu'elle ne s'endormirait point ; l'aspirant respectant, son scrupule, veillaitpour lui tenir compagnie. Ils bâillaient à tour de rôle, et quelquefois tous deux ensemble.

La conversation était à la hauteur de la circonstance : Roger s'était mis en train d'expliquer l'usage de la chapelle forgeronne de Gretna-Green, en Écosse, ce qui donnait à Ernestine occasion de regretter amèrement que la France ne possédât point un établissement analogue.

Au moment où l'entretien, regaillardi par cet attachant sujet, commençait à s'animer quelque peu, la porte s'ouvrit tout à coup et donna passage à M. Quesnot, qui entra sans se frotter les mains.

A cette terrible apparition, les deux amants poussèrent un cri ; puis Roger resta bouche béante, tandis qu'Ernestine se couvrait le visage de ses mains.

Pour eux l'arrivée de M. Quesnot était d'autant plus inattendue qu'ils le croyaient dans la diligence faisant route vers Alençon.

L'ancien notaire prit un siége, s'assit entre eux et cligna de l'œil d'une façon assez malaisée à interpréter.

— Un temps affreux et un pitoyable feu ! murmura-t-il. Ernestine, ma chère enfant, passez-moi le soufflet, je vous prie.

La jeune fiille obéit. M. Quesnot se mit à souffler le feu, et déploya, dans cet exercice, une grande activité. Quand il fut parvenu à remplacer par une flamme tiède et bleuâtre l'épaisse fumée produite par

la lente combustion du bois vert, il se redressa brusquement et regarda Roger en face.

Celui-ci recula instinctivement son siége.

— Mon cher monsieur, dit Quesnot après quelques secondes de silence, j'avais disposé de la main de ma fille; cela contrariait vos vues; vous avez pris un parti décisif; touchez là, épousez et n'en parlons plus.

Il tendit à la fois ses deux mains. Ernestine se précipita sur la gauche qu'elle baisa avec effusion; Roger, ébahi par ce dénouement inespéré, fut quelque temps avant de prendre la droite; mais quand il la tint, il la pressa si chaleureusement, que l'ancien notaire dut concevoir une idée avantageuse de la vigueur de son gendre futur.

— Assez! assez! dit-il en retirant ses doigts meurtris; point de démonstrations exagérées. Je sais, mon cher monsieur, que vous êtes pauvre comme Job; mais ma fille vous aime, à ce qu'il paraît; avec de l'ordre, ce que je lui donnerai suffira pour deux... Point de remercîments, vous dis-je! Qu'est un vil intérêt auprès du bonheur de cette chère enfant!

Cela dit, M. Quesnot se reprit à souffler. En soufflant, il insinua qu'il se rendrait dans la matinée à l'auberge du *Lion-d'Or*, à Bellesme, où les futurs conjoints devraient le suivre.

V

CLÉMENT DOUCEAU

Marie de Champrenault s'était retirée dans la chambre à deux lits, ornement principal du *Lion-d'Or*. Seule, la pauvre femme pleura sur son enfant. Sa confiance en Dubos n'avait, avant ce jour, subi aucune altération; le temps n'avait point réussi à tuer son espoir, mais la scène qui venait de se passer, en lui montrant à nu le caractère de cet homme, dessillait ses yeux et la plongeait dans un profond accablement.

Elle ignorait l'accusation de meurtre qui pesait sur Dubos; éperdue, elle s'était enfuie hors de la salle commune au moment où Urbain allait risquer cet expédient désespéré.

Marie avait compris seulement que son jeune protecteur était décidé à employer tous les moyens, même la violence, pour lui faire rendre justice.

En ce moment, pour la première fois peut-être, Marie se rendit compte des sentiments d'Urbain; elle se rappela certaines circonstances que sa préoccupation constante avait autrefois laissé passer ina-

perçues ; à l'aide de cette clé nouvelle, elle expliqua aisément la tristesse du jeune homme, sa contrainte lorsqu'il se trouvait seul avec elle et jusqu'à la tendresse passionnée qu'il montrait en toutes occasions pour sa fille.

Urbain l'aimait : pourtant, il avait dit à Dubos tout à l'heure : « Vous ne partirez pas ! » Il s'était dévoué sans mesure.

Marie sentit des larmes d'attendrissement venir à ses yeux.

— Bon et cher Urbain! murmura-t-elle.

Puis elle se demanda :

— Qu'ai-je à lui offrir en récompense de son dévouement si pur, de sa généreuse abnégation ? Oh! s'il m'était donné de le faire tout à coup heureux et riche! si je pouvais, en quittant la vie, laisser un tel père à mon enfant!...

Après le départ de la diligence, tous les habitants du *Lion-d'Or,* maîtres et valets, étaient allés se mettre au lit. Marie ne veillait point seule pourtant.

Dans la salle commune, Clément Douceau était accroupi auprès du foyer presque éteint. De temps à autre, il faisait le tour des tables, et interrogeait minutieusement les pots vides.

Dix fois, il avait pu se convaincre que pas une goutte de liquide ne restait à l'intérieur. Il recommençait néanmoins, poussé par un irrésistible ins-

tinct. Ensuite il revenait près du feu, grommelant d'étranges doléances.

— Le vieux Montreuil me donnait à boire, disait-il ; j'ai mal fait, j'ai mal fait, j'ai mal fait! J'ai soif, maintenant que le vieux Montreuil est mort.

Tout à coup il se laissa tomber sur ses mains ; son coup se tendit; son œil s'ouvrit et lança un éclair.

En suivant la direction de son regard, on aurait pu voir briller un objet dans l'ombre, à la place où se tenait d'ordinaire madame Durand, la maîtresse du *Lion-d'Or*. L'idiot resta longtemps ainsi, ramassant ses membres, retenant son souffle, comme un chien d'arrêt qui craint d'épouvanter sa proie; puis il se prit à ramper doucement, jusqu'à ce qu'il pût se saisir de l'objet.

Alors il éclata en transports extravagants.

— C'est la petite clé ! disait-il ; Clément a la petite clé ! il boira, il boira tout !

La porte de la chambre à deux lits fermait au loquet seulement. L'idiot ouvrit et entra. Marie, demi-couchée sur son lit, commençait à céder au sommeil ; sa lumière n'était point encore éteinte. A la vue de cet homme au visage hideux, la jeune femme voulut pousser un cri. Clément leva la main. Marie, atterrée, se tut. Elle suivait d'un œil effaré tous les mouvements de l'idiot.

Celui-ci passa devant elle sans s'arrêter, fit jouer la clé dans la serrure de l'armoire, et tira succes-

sivement trois bouteilles, qu'il déposa en ligne sur le parquet.

Le premier bouchon sauta ; le goulot entra convulsivement dans la bouche grande ouverte de l'idiot. Il but, reprit haleine et but encore ; il but tout jusqu'à la dernière goutte. Ce qu'il buvait ainsi était de l'eau-de-vie.

Il se leva et repoussa du pied les bouteilles vides. Sa physionomie était transformée : il'y avait dans son regard une sauvage intelligence.

— C'est bon, dit-il en redressant sa haute taille.

Marie n'osait faire un mouvement; Clément Douceau semblait avoir oublié sa présence.

Il se diriga lentement vers la fenêtre. L'énorme quantité d'alcool qu'il avait absorbée produisait sur sa nature inerte un effet extraordinaire : il se sentait fort et capable de penser. Bue par un autre, cette dose d'eau-de-vie eût occasionné l'ivresse foudroyante ou la mort ; à l'idiot, elle donna seulement la vie et l'audace.

Et, comme ce qu'il y avait en lui d'intellectuel était confus, borné, mais pervers, la première pensée de son esprit subitement éclairé fut criminelle. Il se souvint tout à coup des événements de la veille.

— En prison ! murmura-t-il, le monsieur est en prison à ma place ! Il dira que ce n'est pas lui ; il est riche, on le croira; moi, on me mènera devant les robes rouges.

Cette pensée le fit frissonner. Nous avons dit que Clément Douceau avait été absent autrefois pendant plusieurs années ; sans doute, sa brutale passion l'avait mis en contact avec les juges; il s'en souvenait.

Il ouvrit la croisée et sauta dehors. Marie était plus morte que vive : elle avait tout entendu.

Près d'un quart d'heure s'écoula avant qu'elle eût trouvé la force de se faire entendre. Lorsqu'arrivèrent enfin les gens du *Lion d'Or*, la jeune femme raconta ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

— Toute l'eau-de-vie! jusqu'à la dernière goutte! s'écria madame Durand, stupéfaite.

— Mais courez donc, disait Marie; ne m'avez-vous pas entendue? Il va tuer l'homme!

— Quel homme? demanda l'hôtesse.

— Un homme qui est en prison.

Madame Durand haussa les épaules.

— Clément est doux comme un agneau, dit-elle; il ne ferait pas de mal à une mouche.

Puis elle ajouta tristement :

— Voilà six francs de perdus!

Et ce fut tout, les gens de l'auberge dirent comme madame Durand :

— Clément ne ferait pas de mal à une mouche!

On se recoucha et chacun dormit sur les deux oreilles.

Pour Clément Douceau, il s'achemina vers la

gendarmerie. Le grand air fit brusquement monter à son cerveau les fumées de l'alcool, il marchait d'un bon pas, la tête haute ; mais une exaltation croissante s'emparait de lui. Parvenu au but de sa course, il fit le tour de la prison. Il cherchait la fenêtre. Sa vue se troublait de plus en plus; il passa dix fois devant sans la reconnaître. Quand il l'aperçut une joyeuse exclamation sortit de sa bouche.

— Le vieux Montreuil est mort, dit-il; les morts ne parlent pas... Je ne veux pas que l'autre parle !

La pensée de tuer le tenait, mais ce n'était point chose aisée; la fenêtre de la prison s'ouvrait à dix pieds au-dessus du sol. L'idiot s'épuisa longtemps en efforts inutiles; il ne pouvait l'atteindre. Enfin un dernier bond éleva sa main à hauteur de la saillie ; il s'y cramponna et demeura suspendu.

Sa force, doublée par l'ivresse, fit le reste ; un instant après il était à genoux sur la saillie et secouait les barreaux de fer.

Ce dernier obstacle n'était point de ceux que la vigueur d'un homme puisse renverser; Clément dut reconnaître qu'il déchirait ses mains en pure perte ; il s'arrêta et prêta l'oreille.

On entendait à l'intérieur une respiration égale et bruyante : Dubos dormait. L'idiot plongea son bras à plusieurs reprises entre les barreaux, essayant de saisir sa proie dans l'ombre; sa main effleurait les

vêtements de Dubos, mais ne pouvait les saisir. Il s'avisa d'une ruse diabolique : ayant plongé son bras de toute sa longueur, il tint sa main ouverte et poussa un cri. Dubos, éveillé, se leva en sursaut ; la main de Clément se referma, pressant comme un étau l'épaule du malheureux prisonnier.

L'idiot le tira ainsi jusqu'à la muraille, sous la fenêtre.

Dubos, terrifié, poussait des cris de misère ; Clément, à qui l'ivresse et le succès faisaient oublier toute prudence, lui répondait par des hurlements de joie. En même temps il introduisait son autre main entre les barres et tâtait le cou de Dubos.

— Ne bouge pas, disait-il en riant d'un rire stupide et haletant ; j'ai trouvé où appuyer mes pieds ; je suis bien là, je vais t'étrangler comme il faut. Le vieux Montreuil ne bougeait pas, lui ; ça fut fait en un tour de main !

Il joignait, bien entendu, le geste à la parole ; Dubos, suffoqué, râlait, mais se débattait toujours.

Une fenêtre située immédiatement au-dessus de la prison s'ouvrit sans bruit ; la tête du brigadier Gérard parut et se pencha, il jeta autour de lui son regard qui cherchait à percer l'obscurité. Clément Douceau, tout entier à sa besogne, ne le voyait point, et poursuivait son monologue, d'après lequel il n'était pas permis de douter qu'il ne fût l'assassin de M. de Montreuil.

Mais le gendarme était à cent lieues de comprendre.

Sa première pensée fut que l'idiot venait pour favoriser l'évasion du prisonnier. Éveillant aussitôt ses camarades, il descendit prestement les escaliers et sortit.

Arrivés derrière Clément, les gendarmes au nombre de trois, s'arrêtèrent pour écouter; les plaintes étouffées de Dubos frappèrent leurs oreilles.

Les cris de triomphe de l'idiot, à travers lesquels revenait sans cesse le nom de M. de Montreuil, mirent enfin le brigadier sur la voie. Il s'élança, saisit les jambes de Clément, et leur imprima une violente secousse. L'idiot tomba en poussant un cri de rage; de l'autre côté du mur, Dubos s'affaissa, demi-mort, sur la paille de sa prison.

Les trois gendarmes entouraient Clément Douceau. Le jour commençait à poindre; la face de l'idiot, livide et subitement rendue à son expression de complète inertie, ne laissait voir ni crainte, ni repentir; ses yeux se cachaient sous ses paupières demi-baissées; le crépuscule, douteux encore, l'aidait à dissimuler le rapide et cauteleux regard qu'il lançait de temps à autre autour de lui.

— Misérable fou, dit le brigadier Gérard; c'est toi qui as assassiné M. de Montreuil!

Clément garda le silence et ne bougea pas.

— Saisissez-moi ce drôle! continua Gérard.

Les deux autres gendarmes s'approchèrent. Au moment où l'un d'eux portait la main au collet de l'idiot, celui-ci se renversa brusquement en arrière, fit la culbute, et se releva à dix pas. Les gendarmes hésitèrent; quand il s'ébranlèrent de nouveau, Clément était hors de leur atteinte. Il se retourna.

— J'ai tué, dit-il avec un éclat de voix; je tuerai; j'aime à tuer et à boire !

Il se lança dans une ruelle obscure et disparut.

Dubos fut tiré de la prison et transporté dans la chambre du brigadier. On lui fit, sur son arrestation, de très-humbles excuses, et, s'il resta un instant de plus à la gendarmerie, ce fut de sa propre volonté, pour se remettre un peu de la terrible secousse qu'il venait d'éprouver. Quelques heures de sommeil suffirent pour amener ce résultat. Vers midi, il prit la route du *Lion-d'Or*, dispos et impatient d'apprendre ce qui s'était passé durant son absence forcée.

La salle commune de l'auberge était solitaire; on attendait de minute en minute le passage de la diligence d'Alençon. Dubos jugea qu'il serait prudent de déguerpir avant le retour du terrible conducteur. Néanmoins, comme il gardait rancune à Marie de Champrenault, cause innocente de sa mésaventure, il ne put se refuser au plaisir de lui faire ses ironiques adieux.

Pendant qu'on sellait pour lui un cheval, il entra dans la chambre à deux lits.

C'était un lâche coquin, et la pauvre Marie de Champrenault ne le connut bien qu'à cette heure. Elle remercia Dieu de ne point appartenir à un pareil homme. Cependant un grand bruit se faisait entendre dans l'auberge. Lorsque Dubos voulut sortir, la salle commune était pleine : jamais le *Lion-d'Or* n'avait donné asile à si nombreuse assemblée. C'étaient d'abord les voyageurs de la diligence d'Alençon à Paris ; c'étaient ensuite quatre messieurs bien couverts, arrivant de cette dernière ville en chaise de poste ; puis nos deux fugitifs escortés de M. Quesnot ; puis, enfin M. Seigneur, le notaire de Saint-Yon, armé d'un énorme dossier.

A la vue de Dubos, les quatre messieurs poussèrent en chœur un cri de satisfaction.

— Voilà notre homme ! dirent-ils.

Dubos ne s'attendait pas à cela, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et se mit à leur disposition ; c'étaient quatre de ses créanciers parisiens.

En ce moment, Urbain entrait dans la salle.

— Les héritiers de M. de Champrenault (Isidore-Marie-Esprit), appela le notaire à voix haute.

Personne ne répondit ; Quesnot toucha le bras de M. Seigneur.

— Dans cette pièce ! dit-il, en montrant la chambre à deux lits. Ne vous inquiétez pas, mon cher monsieur.

— M. de Lislemer (Roger-Antoine) ! dit encore le notaire.

Roger se présenta et demanda ce dont il s'agissait.

— Mon cher ami, je n'en sais rien, répondit Quesnot d'un ton larmoyant, ce cher M. Seigneur va probablement nous le dire.

Dubos écoutait avec attention et semblait singulièrement intrigué. Nous pouvons en dire autant d'Urbain.

— Veuillez me suivre, monsieur de Lislemer, reprit le notaire.

Quesnot, Ernestine, Roger et M. Seigneur entrèrent dans la chambre à deux lits. La porte se ferma sur eux. Les voyageurs de la diligence reprirent place et partirent ; Urbain s'était muni d'un remplaçant pour achever le voyage ; il put rester.

Dubos avait autour de lui ses quatre créanciers qui le pressaient de les suivre. Il s'était doucement approché de la chambre à deux lits et tenait l'oreille à la serrure.

— Messieurs, dit-il tout à coup d'une voix altérée, mon sort se décide derrière cette cloison. Je n'ai rien ; dans deux minutes je puis avoir cinquante mille francs de rente !

Les quatre messieurs haussèrent les épaules.

— Sur mon honneur, reprit Dubos, je dis la vérité.

— Votre honneur ! répéta l'un des créanciers.

Et les trois autres de rire.

— Voyons, faites-nous le plaisir de monter avec nous; la chaise est bonne et bien suspendue...

— Vous ne me croyez pas ! s'écria Dubos; venez donc écouter à votre tour!

— Cent mille livres de rentes, disait le notaire à l'intérieur, à partager entre M. de Lislemer et mademoiselle de Champrenault.

— Entendez-vous ? reprit Dubos; eh bien! cette femme m'appartient, je l'ai abandonnée. Si je reviens à elle, maintenant que je suis censé ignorer le bien qui lui arrive, mon repentir la touchera; si vous me forcez d'attendre, elle devinera mes motifs. Il sera trop tard.

Les quatre messieurs se regardèrent indécis.

— Et vous perdrez votre créance! continua Dubos, croyant frapper le grand coup.

— Il faut avouer que vous avez du talent, dit tranquillement un des Parisiens. Voici pour le moins la centième fable que vous me contez, et malgré cela, j'ai été sur le point de me laisser prendre encore.

— C'est comme nous, appuyèrent les autres. Allons! en route!

Dubos essaya de résister.

— Un million ! c'est un million que vous me volez! criait-il en se débattant contre ses créanciers qui l'entraînaient vers la chaise de poste.

Il n'était pas le plus fort, et dut enfin monter dans la voiture, qui partit aussitôt après au galop la route de Paris.

La porte de la chambre à deux lits s'ouvrit en ce moment; Quesnot sortit le premier, donnant la main à Marie de Champrenault.

— Belle dame, dit-il avec noblesse, je suis veuf, j'ai rendu ma femme heureuse; j'ai quarante-cinq ans, une jolie fortune et une belle réputation. J'ai l'honneur de vous offrir le tout en échange de votre main.

Marie s'excusa poliment; ce refus étonna l'ancien notaire, mais ne le fâcha pas; il salua Marie, et se replia sur les deux amants.

— Du moins, mon cher enfant, dit-il à Roger, je n'ai point attendu cet heureux événement pour vous accorder la main de ma fille!

— Excellent père! murmura celle-ci.

— Je ne me demande plus, cria étourdiment M. Seigneur, pourquoi vous êtes venu me réveiller au milieu de la nuit! l'affaire en valait la peine!

— Maladroit! grommela Quesnot, qui se frotta les mains avec transport, tant il était contrarié.

Roger feignit de n'avoir point entendu.

Près du foyer Urbain et Marie s'entretenaient à voix basse.

— Maintenant, disait le jeune homme, vous n'avez plus besoin de moi...

— Vous allez quitter, j'espère, cet emploi de conducteur ? interrompit Marie.

— Je suis sans fortune, répondit Urbain, et j'ai ma mère à soutenir.

— Mais je suis riche, moi ! n'ai-je point, en acceptant vos bienfaits, acquis le droit de vous offrir...

Urbain l'arrêta d'un geste ; puis craignant de l'avoir offensée, il reprit :

— Vous êtes bonne, et je vous remercie ; mais je resterai conducteur.

Marie baissa la tête ; quand elle la releva, ses joues étaient vivement colorées. Plusieurs fois elle ouvrit la bouche et ne parla point. Enfin elle tendit sa main à Urbain.

— Ma fille n'a point de père, murmura-t-elle.

Urbain prit la main qu'on lui tendait et l'éleva jusqu'à ses lèvres. M. Quesnot s'était avancé à pas de loup.

— Belle dame, dit-il, je sollicite l'honneur de signer au contrat.

Le double mariage eut lieu, en effet, mais ce ne fut point au *Lion-d'Or*. Ernestine Quesnot reprit en triomphe le chemin de Paris avec son père et son fiancé, pendant qu'Urbain ramenait Marie à sa mère.

Nous aurions fini, car personne n'a envie, bien sûrement, de savoir ce que devint Dubos, si nous n'avions à clore l'histoire de Clément Douceau.

Quelque temps après les événements que nous venons de rapporter, le brigadier Gérard, entrant un jour à l'auberge du *Lion-d'Or*, vit avec un inexprimable étonnement l'idiot accroupi à sa place ordinaire. Il était hâve, défait, et semblait affaibli par un long jeûne. Le brigadier Gérard s'empara de lui, sans autre obstacle que les cris et les larmes de madame Durand, l'hôtesse. Traduit devant la cour d'assises d'Alençon, Clément garda d'abord un silence obstiné; l'instruction se prolongea; tous les personnages qui ont figuré dans ce récit furent appelés comme témoins; en définitive, la cour et le jury ne savaient trop à quoi s'en tenir.

Le matin de l'arrêt, on permit à madame Durand d'entrer dans la prison de son cousin ; la bonne dame portait avec elle une bouteille d'eau-de-vie, comptant régler la dose à sa volonté. Il n'en fut point ainsi; l'idiot s'empara du flacon, et but jusqu'à la dernière goutte.

On le conduisit à l'audience. Sa contenance changea entièrement. L'alcool avait produit son effet ordinaire.

— J'ai tué! s'écria-t il; je tuerai. J'aime à tuer.

Malgré les lamentations de madame Durand, qui jurait sur son salut que son pauvre cousin était incapable de *faire du mal à une mouche*, Clément fut déclaré coupable. A cause de son idiotisme, la

cour ordonna qu'il serait enfermé à perpétuité dans une maison de fous.

C'est ainsi que le *Lion-d'Or* fut privé de son bon génie. Madame Durand versa d'abondantes larmes, et pronostiqua la chute de la plus belle des auberges de Bellesme. Le hasard lui donna raison. Après le départ de Clément Douceau, le *Lion-d'Or* végéta quelque temps, et reçut enfin le coup de grâce par l'établissement d'une auberge rivale, sans l'invocation du *Cheval-Blanc*.

Aujourd'hui le *Lion-d'Or* appartient à l'histoire.



[illegible] ordonna qu'il serait enterré à [illegible]
dans une maison de bois.

C'est ainsi que [illegible] (A la pri[illegible]) [illegible] Madame Dur[illegible] [illegible] d'ab[illegible], [illegible] la plus belle [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]



MADEMOISELLE DE PRESMES

I

UN GENTILHOMME MAL VÊTU

M. de Béchameil, marquis de Nointel, intendant royal de l'impôt pour la province de Bretagne, sous le règne de Louis XV, le bien-aimé, n'était point, dit-on, de fort bonne maison, mais il inventa, très ceratinement, avec l'aide de son cuisinier, Salomon Badot, le célèbre blanc-manger qui garde son nom par toute l'Europe. M. de Béchameil et son cuisinier florissaient vers le milieu du dix-huitième siècle.

Sic vos non nobis! C'est là un principe éternel

en ce bas univers. On ne sait point les noms des caporaux dont le courage personnel fit gagner telle grande bataille, tandis que le nom du général, peut-être fort innocent de sa victoire, a sa place aux pages de la Biographie universelle, ce Panthéon des gloires douteuses. Nous ne connaissons guère que le docteur Guillotin pour avoir eu le bénéfice entier de son œuvre. Cet honnête homme fut décapité selon sa propre formule, ce qui ne put manquer de lui causer une sérieuse satisfaction.

Salomon Badot subit la loi commune. Les Mémoires du temps ne donnent sur lui aucun renseignement précis. Nous ne savons s'il était blond ou brun, grand ou petit, gai ou morose.

Ce praticien, dont l'utile génie dota l'humanité d'un mets nouveau, sanctionné, désormais, par les sympathies éclairées de trois ou quatre générations de gourmets, cet artiste qui continua glorieusement Vatel et servit de précurseur à Carême, est à peine aussi connu que le commun des collaborateurs de l'*Encyclopédie*.

Vanité des labeurs humains! partialité de l'histoire! basse ingratitude de l'estomac!

En revanche, il est peu de noms aussi populaires que celui de Béchameil. Ce nom illustre est inscrit sur toutes les cartes de tous les restaurants et brille d'un enviable éclat dans plusieurs chapitres du *Cuisinier national*. On lui a fait subir seulement une

petite altération qui tendrait à prouver que l'oreille des marmitons est particulièrement sensible à l'endroit de l'euphonie. Les gens de l'art disent, en effet, *Béchamelle* au lieu de Béchameil.

Mais que nous voilà loin des poétiques promesses de notre titre ! Et que vient faire ce cuisinier Badot dans le roman de Mlle de Presmes ?

Un matin de l'année 1747, M. de Béchameil s'éveilla gaillard et de joyeuse humeur. Il avait dormi comme il faut, et son estomac ne gardait aucun fâcheux ressouvenir d'une succulente poularde de Janzé dont il avait soupé la veille.

Nous sommes en la bonne ville de Rennes, en Bretagne, au quartier de la nouvelle maison de ville, chez M. l'intendant royal.

Les rayons d'un chaud soleil d'automne traversaient les vitraux à losanges des hautes croisées de la chambre à coucher et se jouaient dans les plis de soie des rideaux. La nature et M. de Béchameil étaient en paix. Le déjeuner prochain n'offrait à ce digne financier que de riants espoirs, et il devinait, dans le lointain d'une demi journée, les bonheurs encore mieux calculés de son dîner.

Il n'y avait point, ce jour-là, séance aux États et le Parlement prenait vacances. M. l'intendant royal était libre comme un maître d'école le samedi soir. Aussi le premier acte de sa journée fut-il de se

frotter les mains avec allégresse. Après quoi, il sonna Barnache, son valet de garde-robe.

Tout, dans la maison de M. de Béchameil, avait un arrière-goût culinaire. Sa poudre sentait la cannelle, son savon la vanille, son flacon la pistache Au lieu de portraits de famille, son salon contenait une collection rare et fort précieuse de toutes les variétés de melons connues sur la surface du globe. Il prenait du tabac d'Espagne dans un petit pâté de Chartres en or, merveilleusement ciselé. La pomme de sa canne représentait une truffe. Il avait des éperlans dans la broderie de son habit, des anchois sur la garde de son épée, et quelques brins de persil au milieu du bouquet qu'il portait galamment à sa boutonnière. Ses bas de soie étaient poivre et sel, sa culotte café au lait, son habit chocolat de Bayonne, et ses rubans vert-choux. Son valet de garde-robe se nommait Barnache, en l'honneur du plus délicieux gibier de mer qui se puisse tirer sur nos grèves de l'Océan. Enfin, il jurait, dînebieu, soupebieu, et même trinquebieu : de tous les jurons connus il n'avait gardé que ventrebieu.

Barnache obéit au coup de sonnette et montra sa tête poudrée à la porte.

— Ma *bagatelle*, maraud! dit M. de Béchameil.

Nous ferons remarquer ici que, par tous les temps, les gens de finance furent souverainement impertinents.

Nous ajouterons, pour rendre la remarque moins banale, que leur impertinence n'est qu'une méchante et maladroite copie d'un travers qu'on excusa trop longtemps chez les gens de bon lieu : ils imitent ce qu'ils peuvent.

Barnache répondit à ce titre de maraud par une profonde révérence, accompagnée d'un sourire aimable.

Une seconde après, il apporta, sur un plateau de vermeil, la bagatelle demandée.

Cette bagatelle consistait en un petit pain beurré, un blanc de volaille et une burette de madère. Béchameil tâta le pain, flaira la volaille et plaça la burette de cristal entre son œil expert et le jour.

— C'est bien, dit-il ; que mon déjeuner soit prêt dans une heure.

Barnache s'inclina de nouveau et passa dans le cabinet de toilette pour préparer les habits de son maître.

Celui-ci mangea son blanc de poulet avec réflexion et sabla son madère à petites gorgées.

— Les hommes sont injustes ! murmura-t-il la bouche pleine, plusieurs philosophes l'on dit, et je les approuve. Voici une poularde sans défaut, tendre et ferme à la fois, à chair courte et blanche, d'un goût fin, d'un ensemble parfait ! Eh bien ! ce volatile digne d'un meilleur sort, se mange à huis-clos, obscurément, sans gloire ! Pourquoi ? parce

qu'il n'est pas né dans une basse-cour du Mans! Préjugé véritablement stupide!

Il but un doigt de vin et reprit :

— Le mot est dur, mais je le maintiens : préjugé stupide! Dussé-je passer pour un fat, je le répète : préjugé stupide! Quoi! parce que cette bête a vu le jour à Janzé, bourgade inconnue; parce que ses ancêtres n'ont point de nom dans les classiques de la cuisine, elle se voit exclue des dîners d'étiquette! Ventrebieu! l'injustice est flagrante, et il est temps d'ouvrir les yeux au monde sur le mérite des poulets de Bretagne!

Ce disant, M. de Béchameil, emporté par sa généreuse indignation, mit ses pieds nus dans ses pantoufles, endossa, sans le secours de Barnache, sa robe de chambre, brodée de beaux fruits mûrs, et fit deux ou trois fois le tour de sa retraite en gesticulant fort énergiquement.

On entendit le bruit lointain du marteau de l'hôtel, et bientôt un laquais gratta discrètement à la porte. Barnache alla ouvrir.

— Qu'est-ce? demanda brusquement Béchameil.

Et il ajouta entre ses dents :

— Préjugé stupide! c'est le mot.

— Un gentilhomme mal vêtu sollicite audience de monsieur le marquis, répondit le valet, qui était un honnête Breton récemment sorti de son village.

— Mal vêtu ? répéta Béchameil. Je n'y suis pas.

Puis il ajouta en reprenant son monologue :

— Je ne veux point nier que les chapons manceaux aient leur prix, mais...

— Ce gentilhomme semble fort désireux d'entretenir monsieur le marquis, insista le Breton.

— Je n'y suis pas ! répéta Béchameil... Pourquoi se montrer exclusif ? Tout chapon d'un mérite réel ne peut-il pas avoir sa place sur table ?

Le laquais breton était enfin sorti. Barnache dut se mettre en besogne et faire la toilette de M. l'intendant de l'impôt.

Béchameil pouvait avoir à cette époque une quarantaine d'années. Il était de taille moyenne et portait sur ses épaules, démesurément larges, un visage fleuri, indiquant le contentement de soi-même le plus inaltérable. Sa perruque poudrée cachait une calvitie déjà presque complète, mais son front restait sans rides, et le sourire creusait deux avenantes fossettes à la partie inférieure de ses joues amplement colorées.

Il avait la jambe irréprochable, le pied un peu plat ; son ventre menaçait de s'arrondir immodérément, sous la double basque de son gilet, mais au demeurant, c'était ce qu'on appelle un *bel homme*, c'est-à-dire, selon Delphine de Girardin, le personnage le moins séduisant qui soit au monde.

Son hôtel, situé à Rennes, rue de la Vieille-Bau-

droirie, avait ses derrières sur la rivière de Vilaine, et faisait face, du côté de la rue, au pignon méridional du petit hôtel de Presmes.

C'était un vaste édifice de construction irrégulière et de style sans gêne, comme on en peut rencontrer encore plusieurs dans la capitale de la Bretagne. Béchameil le tenait à bail de M. Raoul de la Guibourgère, conseiller près le parlement de Rennes.

La toilette fut longue. Barnache, avec une dextérité pleine de grâce, crépa, lissa, poudra la perruque, qu'il fit descendre en trois canons à mi-oreille. Auparavant, il avait passé le rasoir sur la joue vermillonnée de son maître, qui répétait de temps à autre avec conviction :

— Stupide ! c'est le mot... je verrai à m'occuper de cela.

Au bout d'une demi-heure, le laquais breton se présenta de nouveau ; il avait l'air fort embarrassé.

— Qu'est-ce encore, maraud ? demanda Béchameil.

— Monsieur le marquis m'excusera, répondit le pauvre diable avec timidité, mais ce gentilhomme...

— Mal vêtu ?...

— Précisément... impossible de le renvoyer ! Il veut à toute force parler à monsieur le marquis.

— Son nom ?

— Il ne veut pas le dire.

— Je n'y suis pas !

Le laquais frotta son épaule d'un air piteux.

— C'est que, reprit-il, ce gentilhomme a des façons d'insister...

— Aurait-il osé ?... s'écria fièrement Béchameil.

— Oui, monsieur le marquis, répliqua le valet : il a osé... et dur !

M. l'intendant se mit à rire.

— Il a bien fait, maraud, dit-il. Fais attendre.

— Il ne veut point attendre.

— C'est donc le diable ?

— Oui, monsieur le marquis.

Béchameil et Barnache échangèrent un regard de raillerie aux dépens du naïf Breton.

— Eh bien ! donc, je recevrai ce gentilhomme mal vêtu, dit l'intendant royal ; mais s'il a besoin de moi, celui-là, son affaire est claire !

Pendant ce pourparler, le gentilhomme attendait dans l'antichambre et ne cherchait point à réprimer les éclats de sa bruyante impatience.

— Par Saint-Sauveur ! criait-il d'une voix retentissante, n'est-ce point pitié que le fils de mon père fasse le pied de grue à la porte d'un coffre-fort ! Je veux voir ce sieur Béchameil, je veux le voir sur l'heure, ou, de par Saint-Melaine, je lui donnerai de ma rapière dans le ventre à bras raccourci !

La livrée, effrayée, lui avait laissé le champ libre. Il parcourait la chambre à grands pas, caressant la

garde de son épée et faisant sonner sur les dalles les molettes d'argent de ses longs éperons.

Le valet breton n'avait pas menti : ce gentilhomme était fort mal vêtu. Un feutre gris déformé, dont la cuve s'entourait d'une plume pelée, était posé, *à la mauvais*, sur les boucles luisantes d'une magnifique chevelure blonde sans poudre. Son pourpoint de drap fauve accusait pour le moins une année de service. Il manquait plus d'un bouton à sa veste de taffetas fané, et sa culotte n'avait plus de couleur bien précise.

Nonobstant ce piètre accoutrement, notre gentilhomme avait grande mine et portait le front si haut qu'on l'aurait pu prendre pour un prince déguisé. Il était grand, bien fait et singulièrement gracieux de tournure. Son visage, blanc et correctement dessiné, avait une expression de franchise tant soit peu étourdie. Son œil, d'un bleu obscur, était brillant, hautain, et annonçait une audace voisine de la témérité. Sa fine moustache blonde, légèrement retroussée, donnait à l'ensemble de sa physionomie une nuance de fanfaronnerie qui, réellement, ne lui allait point mal.

Il paraissait avoir de vingt-cinq à trente ans, et sa mauvaise humeur actuelle n'existait sûrement point chez lui à l'état normal, car il avait l'air d'un joyeux compagnon, et sa belle bouche semblait faite plutôt pour chanter ou sourire en un boudoir que pour maugréer dans une antichambre.

Las enfin d'arpenter le carreau en tous sens, il s'approcha d'une fenêtre et mit ses deux coudes sur le balcon de fer contourné au chiffre de M. le marquis de Nointel.

Cette fenêtre donnait sur la rue de la Vieille-Baudroirie, laquelle n'avait guère plus de deux toises de largeur. De l'autre côté s'élevait le pignon du petit hôtel de Presmes.

A l'instant où notre gentilhomme mettait la tête à la fenêtre, une croisée de l'hôtel de Presmes s'ouvrit doucement et donna passage à une tête de jeune fille de la plus exquise beauté. Le regard de la jeune fille et celui du gentilhomme se croisèrent. Tous deux rougirent.

— Monsieur le marquis consent à recevoir monsieur, dit l'honnête laquais bas-breton, qui rentrait en ce moment dans l'antichambre.

Point de réponse. *Monsieur* avait d'autres choses en tête.

Un charmant sourire était venu sur la lèvre de la jeune fille. Le gentilhomme avait joint les mains et la regardait avec une admiration respectueuse, mais où perçait une nuance de familiarité.

— Monsieur le marquis attend monsieur, répéta le valet breton.

Profond silence. *Monsieur* ne l'entendait seulement pas.

La jeune fille venait de faire un petit geste d'affec-

tueux reproche, sans doute parce que le gentilhomme avait mis un baiser dans le creux de sa main pour le confier au vent de la rue.

Le valet breton mit à son tour la tête à la fenêtre.

— Monsieur le marquis... commença-t-il.

— La peste soit du drôle! s'écria le gentilhomme avec colère.

La jeune fille avait disparu effrayée.

Le valet recula jusqu'à l'autre bout de l'antichambre.

— Monsieur faisait tout à l'heure tant de tapage pour entrer, balbutia-t-il; je pensais qu'il avait grande hâte...

— Paix ! dit le gentilhomme.

— Après ça, si monsieur ne se soucie plus d'avoir d'audience, je vais prévenir M. le marquis.

— La paix, te dis-je!

— Décidément, pensa le Breton, ce monsieur a un fort mauvais caractère.

Le gentilhomme, cependant, demeura deux ou trois minutes immobile, l'œil fixé sur la croisée de l'hôtel de Presmes, comme s'il eût espéré le retour de la jeune fille.

Mais celle-ci ne revint point.

Il poussa un long soupir de regret, se redressa et assura son feutre sur l'oreille.

— Allons ! dit-il, introduis-moi, et dépêche !

— C'est cela! pensa le Breton. Il est comme le chien de Jean de Nivelle.

— Va donc!

Le Breton s'ébranla, mais, au bout de quelques pas, il s'arrêta de nouveau.

— Qui faut-il annoncer? demanda-t-il.

— Voilà bien des façons, vertubleu! pour entrer chez un fermier de l'Etat... annonce M. Olivier.

— Olivier! répéta le laquais avec une naïve impertinence, Olivier qui?

— Olivier-Toussaint-Constant-Hilaire de Presmes-Goyon-Rosentedelec, vicomte de Saint-Nicolas-les Prés-sur-Seiche, seigneur de Brayne-en-Châtillonnays, de Brayne-en-l'Isle, de Brayne-les-Sept-Moulins-sur-Rivière-d'Arguenon, et autres lieux... va!

Le gentilhomme prononça cette tirade sans reprendre haleine. Le laquais breton demeura comme foudroyé.

— Je ne pourrai jamais annoncer tout cela, dit-il la larme à l'œil.

— Eh bien! mon garçon, je m'annoncerai moi-même.

Ce disant, Olivier-Toussaint-Constant-Hilaire, etc., poussa le laquais de côté, et fit son entrée dans la chambre à coucher de M. le marquis.

II

AVANT DÉJEUNER

M. de Béchameil était encore aux mains de son valet de chambre Barnache, lequel lui teignait les ongles en rose, lorsque Olivier-Toussaint-Constant, notre gentilhomme mal vêtu, fit son entrée dans le sanctuaire.

M. de Béchameil ne se retourna même pas.

— C'est encore toi, maraud ? s'écria-t-il pensant avoir affaire à son laquais breton ; ne verrons-nous point ce gentilhomme mal vêtu ?...

— Si fait, monsieur l'intendant, répondit Olivier ; le voici.

Béchameil sauta sur son fauteuil et tourna la tête vivement.

— Qui avons-nous-là ? balbutia-t-il. Hé ! soupebieu ! c'est monsieur Rosentedelec...

— De Presmes-Goyon, oui, monsieur l'intendant.

Olivier choisit, parmi les fauteuils, le plus profond et le mieux garni. Ce choix fait, il s'y laissa

tomber avec tout plein de grâce et croisa ses jambes l'une sur l'autre.

— Veuillez donc vous asseoir, dit Béchameil après coup.

— Oui, monsieur l'intendant, répliqua Olivier en se vautrant dans l'édredon.

— Vous permettez que je continue ma toilette ?

— Non, monsieur l'intendant. J'ai attendu longtemps déjà et je suis pressé.

— A vos ordres, dit Béchameil qui réprima un mouvement de colère.

Sur un geste de son maître, Barnache prit la porte.

Pour l'intelligence de la scène qui va suivre, il est bon que nous sachions quelles étaient, en Bretagne, les attributions de M. le marquis de Nointel.

Il était d'abord, comme nous l'avons dit, intendant royal de l'impôt. Ce titre lui donnait de plein droit pouvoir d'investigation et recherche en tout ce qui concernait les prétentions douteuses à la « qualité ». L'impôt, en effet, ne pesait point sur la noblesse, l'État avait donc un intérêt financier direct à réprimer les usurpations de titres.

Mais Béchameil avait une autre charge encore. Il avait *pris à ferme* la vérification des titres, actes et diplômes de noblesse, en ce sens que, moyennant une certaine somme payée annuellement au Trésor, il profitait des amendes prononcées sur son instance

par le Parlement breton contre tout vilain qui se prétendait gentilhomme.

Cette prérogative lui rapportait, elle seule, un immense revenu.

De tout temps, l'enfantin caprice de passer pour noble quand on ne l'est point a possédé le cher pays de Bretagne.

Indépendamment de cela, en cette province d'usage, de tradition et de bonne foi, nombre de vrais nobles n'avaient point de parchemins. Mis en demeure de prouver leur qualité, ils se voyaient réduits à affronter, sans preuves, la sévère jurisprudence du Parlement, qui ne prenait jamais l'initiative, mais qui, une fois saisi, jugeait suivant toute la rigueur de la loi française, laquelle n'admettait ni la possession d'état, ni le témoignage.

Les pauvres gens étaient, en définitive, déboutés, réduits à payer l'impôt et condamnés, en outre, à une amende de six mille livres, qui avait naturellement sa place dans les coffres de M. de Béchameil.

Il n'y avait, pour éviter cette fâcheuse extrémité, qu'un seul moyen ; mais ce moyen était infaillible : Béchameil se désistait volontiers de son instance lorsqu'on lui comptait les deux mille écus de l'amende, et quatre mille livres en sus.

C'était un prix fait. Il pouvait prendre plus, jamais moins.

Béchameil était philosophe, et même un peu ami du peuple en paroles. La bourgeoisie, qui le connaissait bien, le soutenait pour faire pièce aux hobereaux; la cour qui profitait de lui ne le désavouait jamais. Aussi, avait-il beau être ridicule, on ne riait point de lui : on le haïssait, parce que son pouvoir était sans contrôle ni limites.

Notre beau gentilhomme, malgré la superbe liste de noms et titres dont il avait foudroyé le valet breton, avait été, sur quelques malveillants avis, mis en demeure par Béchameil de faire ses preuves. Or, son père, mort capitaine d'un vaisseau du roi, avait trop bien employé sa vie pour donner une portion de son temps à la garde de ses papiers de famille. Sa succession consista tout entière en une bonne renommée et quelques louis d'or. Point de terres : il était cadet de maison ; point de parchemins : ses aînés avaient, sans doute, pris soin de les mettre en lieu sûr.

Ce vaillant marin étant passé de vie à trépas depuis plusieurs années, son fils unique, Olivier-Toussaint-Constant, etc., portait sans inquiétudes les noms et titres qu'avait portés son père.

Mais quel était le droit de ce dernier lui même? Chacun le savait gentilhomme ; néanmoins, il était douteux qu'il fût Presmes-Goyon ; et la vicomté de Saint-Nicolas-les-Prés-sur-Seiche ressemblait terriblement à une gasconnade. Quant aux trois seigneu-

ries de Brayne, le Bègue de Palm, baron de la Roër, les tenait de fait, au su de tout le monde.

Un vicomte qui ne possède pas un pouce de terre et se pare des titres d'autrui, est tout près de ressembler à un chevalier d'aventures.

Quelques vieux hidalgos terriens de l'évêché de Dol affirmaient, il est vrai, que Rosentedelec était Presmes et Goyon, comme Condé est Bourbon, et que, au temps jadis, la vicomté de Saint-Nicolas et les seigneuries de Brayne avaient appartenu à ses pères. Ce témoignage, aidé d'un bout de parchemin, aurait été tout-puissant.

Le parchemin manquait.

Cependant la cause d'Olivier n'était pas désespérée. Après la mort de son père, M. de Presmes de Goyon, baron du Mesnil, président de chambre au Parlement de Rennes, lui avait ouvert sa maison et l'avait traité comme un fils chéri. On pensait en ce temps-là, que M. le président lui destinait sa fille unique, Aline de Presmes, jeune personne d'une beauté merveilleuse, et dont l'esprit et la douceur surpassaient la beauté.

Aline et Olivier s'aimaient. Dans les grands bals royaux qui se donnaient lors de la session annuelle des Etats, Olivier était l'assidu cavalier d'Aline, et chacun s'accordait à dire que jamais couple plus beau et plus gracieux n'avait foulé le parquet du présidial.

Malheureusement, Olivier avait la tête chaude et légère.

Il se lança un beau jour, à corps perdu, dans une de ces conspirations vantardes et sans objet qu'ourdissait de temps à autre la jeune noblesse bretonne contre le gouvernement français. M. le président de Presmes était un sévère magistrat et un fidèle sujet du roi Louis XV. Il n'avertit Olivier qu'une seule fois. Celui-ci n'ayant pas tenu compte de l'avertissement, le président lui ferma sa porte.

Il y avait longtemps qu'Olivier avait mangé les quelques louis d'or paternels. Retenu à Rennes par son affection pour Aline et par l'espoir de rentrer en grâces auprès du sévère président, il ne prit point souci de chercher fortune, et tomba peu à peu dans une situation voisine du dénuement le plus absolu.

Bon et généreux de cœur, mais étourdi outre mesure, il eut recours à ses amis, et pesa sur leur bourse de tout le poids de sa pauvreté.

Rien de si facile à lasser que la bourse du commun des amis.

Au moment où s'entame notre histoire, Olivier avait épuisé la bonne volonté de ses compagnons, et possédait pour tout avoir, son feutre déformé, son pourpoint mûr et la bonne lame de sa rapière. — Son unique chance de salut, dans le procès qui allait s'engager, était le bon vouloir de M. le président de

Presmes, qui l'avait, durant dix années, appelé son cousin.

Mais l'homme est sujet à changer, et M. de Presmes semblait avoir profondément oublié le pauvre Olivier.

Il n'en était point de même d'Aline. Son père lui avait défendu de parler à Olivier ; elle obéissait, mais elle gardait au fond du cœur une affection vive et sincère au compagnon de son enfance.

Quand Barnache eut quitté la chambre, M. de Béchameil se tourna vers son hôte :

— Eh bien ! monsieur Rosentedelec, dit-il en souriant de mauvaise grâce, me voilà tout à vous, dîne-dieu !

— Vous avez, en quelque sorte, droit d'impertinence, monsieur l'intendant, répondit sèchement Olivier ; car je viens vers vous en solliciteur. Néanmoins, je vous prie d'avoir pour entendu que je me nomme de Presmes.

— *Adhuc sub judice lis est !* murmura Béchameil.

— Veuillez parler français ou breton, monsieur.

— C'est du latin, mon jeune monsieur, et cela veut dire : Le Parlement jugera.

— Et je serai débouté, n'est-ce pas, s'écria Olivier, dont le sourcil se fronça violemment, car je n'ai point de preuves !

Béchameil se frotta les mains.

— Entendez-vous, monsieur, répéta Olivier, je n'ai pas de preuves !

Béchameil inséra ses doigts potelés dans son petit pâté de Chartres en or, et y puisa une pincée de tabac d'Espagne.

— J'entends, dit-il, j'entends parfaitement... et je m'en doutais.

— Vous vous en doutiez ! répéta Olivier qui le regarda en face ; mais que vous ai-je donc fait pour que vous brisiez ainsi ma vie d'un seul coup ?

— Rien... sur ma parole, rien, mon jeune monsieur.

Béchameil secoua délicatement les grains de tabac qui tigraient son jabot, et reprit en consultant sa montre :

— Je déjeune à dix heures précises, mon jeune monsieur, et il est neuf heures cinquante.

Olivier le regardait toujours en face, l'œil grand ouvert, la bouche froncée. Il semblait mesurer le vide qui tenait la place d'un cœur dans la poitrine de ce gros homme.

— Rien, prononça-t-il lentement ; je ne vous ai rien fait. C'est vous qui le dites. Alors, je suis sauvé !

— Plaît-il ? fit l'intendant royal.

— Ecoutez ! s'écria Olivier. Tout gentilhomme tient à sa qualité, c'est naturel ; mais je ne suis pas moi, dans la position des autres gentilshommes. Je suis pauvre ; ma noblesse est mon seul bien...

— Neuf heures cinquante-cinq ! interrompit Béchameil.

— Si vous saviez, monsieur ! poursuivit Olivier en s'animant ; si vous saviez !... J'aime une jeune fille, noble, belle, un ange, monsieur !

— En vérité ?

— Et qui m'aime ! car elle m'aime, monsieur ! Le père de cette jeune fille me promit sa main dans des temps pour moi plus heureux. C'est un homme loyal, suivant le monde. Il n'osera forfaire à sa promesse si nul prétexte ne se présente... Mais cette promesse qu'il a faite à un noble sera-t-il forcé de la tenir à un vilain ?

— Je ne sais pas, mon jeune monsieur, et cette affaire-là ne me regarde point. Il est neuf heures cinquante-sept.

— Vous voyez donc bien, poursuivit encore Olivier, que ma noblesse c'est mon bonheur, ma vie !

— Je ne dis pas non.

— Vous n'aurez pas le triste courage, acheva le pauvre Rosentedelec, de m'enlever tout cela !

Béchameil se redressa et mit sa montre dans le gousset de sa culotte.

— Si fait, ah ! si fait, mon jeune monsieur, répliqua-t-il. J'ai pris à bail les amendes résultant d'usurpation de qualité. Mon bail est de cent mille livres tournois que je paie annuellement à Sa Majesté. Cent mille livres, mon jeune monsieur ! Dîne-

bieu ! ce n'est pas une bagatelle !... Voici dix heures sonnées et mon déjeuner m'attend.

— Encore un mot, s'il vous plaît.

— Pas une syllabe ! Maître Salomon Badot, mon cuisinier, n'est pas un personnage qu'on puisse faire attendre, d'autant mieux qu'il aura grande besogne aujourd'hui. Excusez-moi, si je prends congé...

— Restez ! dit brusquement Olivier.

Malgré cette injonction, Béchameil se leva, mais Olivier le saisit par le bras et le contraignit de se rasseoir. Béchameil chercha de l'œil sa canne à pomme-truffe ; elle était hors de portée. Il se résigna.

— On m'a dit, reprit le jeune homme, dont un sourire d'ineffable dédain plissait la lèvre, on m'a dit qu'avec de l'argent chacun peut faire de vous ce qu'il veut !

— Ceux qui parlent ainsi sont de vils calomniateurs, répondit Béchameil, qui ajouta entre ses dents : Mon déjeuner va refroidir !

— Quelle somme vous faudrait-il compter pour que vous renonciez à vos injustes poursuites ?

— Mon déjeuner ! soupira Béchameil... Mon jeune monsieur, auriez-vous donc de l'argent, par hasard ?

— Je vous demande ce qu'il vous faudrait ! répéta Olivier d'un ton péremptoire.

— Le compte est facile : six mille livres pour

l'amende ; deux mille livres pour frais déjà faits et deux mille livres pour mes peines et soins : total...

— Dix mille livres ! acheva le jeune homme d'un air découragé.

— Dix mille livres. L'addition est juste... et maintenant, je pense que vous me laisserez déjeuner.

Olivier restait là planté comme un mai, et lui barrait toujours le passage.

— Et quand vous faut-il ces dix mille livres ? demanda-t-il enfin : au plus tard ?

— Attendez donc ! il y a séance demain et votre affaire est au rôle. Il me les faut ce soir, au plus tard.

— Vous les aurez ! dit le jeune homme après un silence. J'ai des amis ; j'emprunterai... Je les trouverai ! mais, si je ne les trouve pas, ce sera tant pis pour vous, monsieur l'intendant !

Olivier tourna le dos, et Béchameil, comme un dogue dont la chaîne se détache, se précipita, fougueux et les narines gonflées, vers sa salle à manger. Son appétit l'empêcha de prendre garde à la menace contenue dans les dernières paroles du jeune homme.

Sur le point de se mettre à table, une pensée l'arrêta pourtant.

— Barnache, dit-il, cours après ce jeune étourneau et prie-le de revenir. Sois poli !... Tudieu ! ajouta-t-il à part lui, j'aime mieux le prévenir, car

il paraît homme à faire volontiers un esclandre... et s'il faisait un esclandre... Ah ! soupebieu !

— Que voulez-vous ? demanda Olivier qui parut à la porte.

— Mon jeune monsieur, répondit Béchameil, ce soir je donne à dîner à l'un de mes respectables amis et à sa fille, qui est, autant dire, ma fiancée.

— Et vous me faites revenir pour me conter cela ?

— Permettez !... si vous revenez avec la somme, faites-moi demander et veuillez ne point insister pour être introduit... ma fiancée est timide et...

— Si j'ai l'argent, répondit Olivier, vous n'avez rien à craindre de moi. Dans le cas contraire... nous verrons bien, monsieur l'intendant !

Il salua cavalièrement et prit la porte.

— C'est un tigre ! pensa Béchameil en nouant sa serviette autour de son menton ; il serait capable d'effrayer ma charmante Aline !... Dieu veuille au moins que ces côtelettes soient encore mangeables !

III

JEUNE FILLE

Il était onze heures du matin environ.

Aline de Presmes venait de s'asseoir devant une

petite toilette d'ébène, sculptée du haut en bas, et si hardiment fouillée que vous eussiez dit une orfévrerie teinte en noir.

Sa chambre donnait sur la pauvre rivière de Vilaine, qui roulait ses flots humbles et gris entre deux rangées de beaux peupliers.

C'était une retraite mignonne, dont la mode n'avait point réglé l'ameublement. A voir le lit brun à colonnes droites, surchargées d'ornements pieux, vous ne vous seriez jamais cru sous le règne qui vit naître le goût rocaille et le style Pompadour.

A Rennes, en ces temps-là, la mode marchait d'un pas un peu boîteux.

Mais qu'importe la mode? Les draperies étaient molles et gracieusement jetées sur ce lit du temps de Louis XIII. Sur le bahut plus vieux, il y avait de ces merveilleux vases chinois que les hardis marins de Saint-Malo allaient chercher par-delà le cap des Tempêtes. — Et partout des fleurs, les fleurs que Dieu fait en tout temps les mêmes, jeunes, jolies, parfumées, les fleurs que la mode n'atteint pas et qui naissent, grâce au ciel, sous la menace de l'orage comme sous les caresses du soleil.

Elle était belle, Aline : d'une beauté frêle et fière, un peu trop pâle sous la profusion de cheveux blonds et doux qui couronnaient son front de seize ans.

Sa taille était haute et flexible, mais n'avait pas encore son entier développement.

Avez-vous vu ces beaux yeux veloutés qui souriaient hier à la poupée et vont rêver demain? ces yeux sauvages et si doux!

Eloignez le souvenir des pensionnaires. En pension, elles désapprennent parfois à être belles.

Pensez aux vraies jeunes filles. Souvenez-vous de leurs yeux craintifs et superbes; leurs yeux humides et qui savent rire si franchement; leurs yeux dont le regard est suave comme on devine le regard des anges, et qui rêvent et qui raillent et qui supplient; de beaux yeux noirs, oh! souvenez-vous, sous des cheveux blonds rayonnants!

Aline avait ces yeux-là.

Et, figurez-vous, elle était coquette et naïve, simple et fine, moqueuse et bonne, tout cela en même temps; c'était la jeune fille, la plus jeune fille que vous ayez rêvée jamais.

Et son vieux père l'avait gâtée!... Miséricorde!

Vous le voyez d'ici : M. de Presmes-Goyon, baron du Mesnil, président au Parlement de Rennes. Un portrait de famille, sévère comme la statue de Thémis, et plus faible qu'un agneau devant l'espiègle enfant qui lui disait : — Petit père!

Avec tout cela, Aline était une héritière; la plus jolie héritière depuis Nantes jusqu'à Laval, et peut-être la plus riche. Quant à la noblesse : Presmes et Goyon! Dreux et Rohan! Seulement, les de Presmes portaient la robe depuis cinquante ans. Mais Goyon

gardait l'épée de Matignon et s'en servait comme il faut.

— Oh ! Fanchette, Fanchette ! comme je vais m'ennuyer aujourd'hui, ma pauvre Fanchette !

C'était Aline qui disait cela, et sa bouche essayait un bâillement préventif. Elle parlait ainsi à sa petite camériste de Fougères qui se tenait prête à la faire belle pour le gala de M. de Béchameil, intendant de l'impôt.

Fanchette avait une jupe d'*épluche* rayée qui lui faisait la taille à la nuque, une *catiolle* (coiffe à barbes) large comme six saladiers, et des souliers ferrés à vastes boucles d'étain.

Elle était gentille malgré tout cela.

— A votre place, demoiselle, répliqua Fanchette, moi je ne m'ennuierais pas, dà ! On sent la cuisine de M. l'intendant à travers la rue de la Baudroirie, et c'est bon, tout plein. Ah ! dame ! ça embaume la ville du Pré-Botté au Présidial !

— Tu viens de rentrer, Fanchette ? dit la jeune fille au lieu de répondre.

— Oui, demoiselle.

— Alors tu ne l'as pas vu ?

— Qui ? M. l'intendant ? Oh ! non ! il a fait fermer sa porte et travaille pour le roi.

— Il s'agit bien de M. l'intendant !

— De qui donc qu'il s'agit ?

— De... mon cousin Olivier...

La joue pâle d'Aline avait rougi légèrement.

— Ah ! fit Fanchette, est-ce qu'il a osé venir ?

— Non.

— Où l'avez-vous donc vu, demoiselle ?...

— Que fais-tu ? interrompit Aline, a-t-on jamais eu l'idée de me coiffer ainsi ?

— C'est que..... on dit qu'il va être mis en prison, votre cousin Olivier.

Aline fit un saut sur sa chaise.

— En prison ! répéta-t-elle, comme si elle eût voulu défier ceux qui disaient cela. Olivier en prison ! Tu es folle !

— Dame ! fit Fanchette interdite.

— Coiffe-moi et tais-toi !

Fanchette obéit. Au bout d'une minute, la langue d'Aline la démangea.

— Et pourquoi dit-on cela ? demanda-t-elle.

— Quoi donc qu'on dit ? prononça négligemment Fanchette, qui mettait un zèle extraordinaire à crêper les beaux cheveux blonds d'Aline.

— Tu le sais bien.

— Demoiselle, vous m'avez dit : Tais-toi et coiffe-moi. Voilà tout ce que je sais.

— Tu parlais de mon cousin Olivier..... qu'on allait mettre en prison.....

— Oui, et vous m'avez répondu que j'étais folle !

— Pourquoi le mettrait-on en prison ?

— Ah ! dame !... ceci et ça... moi, je n'ai point d'esprit, je ne peux pas savoir.

Aline frappa le tapis de son petit pied mutin.

— Bon, bon ! dit Fanchette ; vous allez vous refâcher, eh bien ! M. Olivier va être mis en prison parce que M. l'intendant veut lui faire du chagrin, quoi !

— M. l'intendant n'est pas le maître, ma fille !

— On dit encore que si M. Olivier avait des écus, ça n'irait pas comme ça... Mais M. Olivier est si gueux ! et toujours prêt à tirer sa grande rapière...

— Pauvre cousin, murmura Aline, il est brave comme un lion !

— Il n'y a pas huit jours, tenez, qu'il a mené du bruit au champ Jacquet... que tout le quartier s'est rassemblé pour les voir se battre, le cadet de Catuhélan et lui...

— Je n'ai pas su cela ! interrompit Aline, qui cessa de faire attention à sa coiffure.

— Oh ! y en a d'autres que vous ne savez pas ! Le cadet de Catuhélan tomba sur le pavé avec un coup d'épée dans la poitrine...

— Grand Dieu ! Olivier l'avait tué ?

— Ah ! ouiche ! est-ce que ça meurt, les cadets !... M. Olivier l'a pris sous le bras et ils recommenceront, au Mail, quand Catuhélan sera guéri... Tout ça parce que le pauvre jeune homme avait dit que vous étiez bien fière pour la fille d'un robin !

Fanchette haussa les épaules.

Aline rêvait.

— C'était pour moi ! pensait-elle.

— C'est pas l'embarras, bavardait Fanchette, qui lâchait de grand cœur la bride à sa langue, maintenant qu'on ne la priait plus de parler ; il serait joliment joli M. Olivier, s'il avait du linge fin et du drap de qualité sur les épaules. Mais ça fait mal de lui voir toujours son pourpoint de l'an passé, un feutre dont ne voudrait pas Bozec, le vieux vilain piqueur, et des éperons d'une aune à des bottes qui n'en peuvent plus !

— La Fanchette ! cria une grosse voix au dehors.

— Voilà encore un vieux vilain Bozec qui pourrait bien m'appeler mam'selle Fanchette ! dit celle-ci. Avez-vous jamais vu !

— Va voir ce que c'est, dit Aline.

Fanchette sortit.

Aline mit sa jolie tête pensive sur sa main.

— Pauvre Olivier ! songeait-elle.

— Une lettre pour mam'selle ! dit Fanchette en rentrant.

— Donne.

Les doigts d'Aline tremblèrent.

La lettre était scellée aux armes de Presmes-Goyon avec la brisure des Rosentedelec. Elle disait :

« Ma belle cousine,

« Je vous écris ce matin pour la première et peut-être la dernière fois de ma vie.

« Gardez ma lettre en souvenir d'un cœur qui était tout à vous.

« Mon sort se décide aujourd'hui. Je cherche dix mille livres pour me racheter de la mort. Je ne sais pas où je les trouverai, car j'ai mis déjà ma main bien des fois et jusqu'au coude dans la bourse de mes amis.

« Si jé ne les trouve pas, je casserai la tête d'un coquin et je me donnerai de mon épée dans le ventre.

« Ainsi, ne m'en veuillez pas, ma belle cousine, si je m'en vais de ce monde sans vous dire autrement adieu.

« Ma dernière pensée sera pour vos doux yeux.

« Olivier. »

Vous eussiez dit une morte, cette pauvre Aline, tant elle était pâle.

— Qu'avez-vous, demoiselle ? demanda Fanchette effrayée.

Aline passa le revers de sa main sur son front où perlaient des gouttes de sueur.

— Que je suis heureuse d'être riche ! murmura-t-elle ; mon père m'a justement fait don de mille

pistoles pour ma fête. Apportez-moi ma cassette, ma fille !

Fanchette ouvrit une armoire et y prit un petit coffre en bois de rose qu'elle mit sur les genoux d'Aline.

Aline songeait aux moyens à prendre pour faire parvenir les mille pistoles à son cousin Olivier, bien délicatement et surtout bien discrètement.

Elle souleva le couvercle du coffret, lequel contenait en tout et pour tout quatre louis d'or.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, où sont mes mille pistoles ?

Fanchette fouilla précipitamment dans ses poches.

— Est-ce que tu les as ? demanda mademoiselle de Presmes.

— Ah dame ! fit la Fougeraise, je ne sais point écrire ni lire, mais j'ai mon cousin, issu de germain, qui est valet du jeune conseiller de Botherel, et mes comptes sont en règle, demoiselle.

Ce disant, elle tendait un papier un peu gras, couvert d'écriture et de chiffres.

Aline y jeta les yeux.

« Dentelles... reps rose... moire à la reine... bouquets... rivière de corail avec les pendants, l'aigrette et la châtelaine... mousseline de l'Inde... »

Et cœtera, hélas ! et cœtera ! Total : neuf mille huit cent et tant de livres !

— Est-ce possible ! s'écria la pauvre Aline. Ai-je

dépensé tant que cela! Neuf mille livres de reps rose, de dentelles, de moire à la reine, de bouquets, de corail et de rubans!

Fanchette lui dit pour la consoler :

— Et encore, on a joliment liardé, allez, demoiselle, en marchandant la marchandise!

IV

VIEUX PÈRE

M. le président de Presmes était assis dans son grand fauteuil de cuir noir, devant son bureau solennellement flanqué de colonnes ioniennes, et dont la tablette supérieure supportait le buste de Solon, premier président au Parlement d'Athènes.

Tout autour des murailles, la haute bibliothèque, triste et grave, alignait les sombres reliures de ses in-folio.

L'austère figure du vieillard faisait bien entre ces horizons de vieux livres, profonds comme la science humaine, immobiles comme la loi.

Il feuilletait un immense recueil. Les *Pandectes*, d'un côté, la *Coutume de Bretagne* de l'autre (deux monstrueux bouquins, reliés en veau et cuivre) soutenaient, en guise de pupitre, le dos de son livre.

Un silence complet régnait dans le cabinet. A peine devinait-on, derrière la triple rangée d'auteurs, de commentateurs et de compilateurs, le travail discret de quelque rat, plagiaire d'Omar, cet ennemi de la basane.

Une porte s'ouvrit, et tout à coup vous eussiez dit que l'atmosphère éteinte s'illuminait. Quelque chose comme un sourire passa dans la gravité un peu moisie du cabinet antique.

C'était Aline de Presmes, la jolie et la chère, qui venait donner le baiser à monsieur le président.

Monsieur le président ôta son garde-vue vert, glissa ses lunettes dans leur étui et resta coiffé seulement de ses longs cheveux blancs vénérables.

Aline sauta sur ses genoux :

— Bonjour, petit père.

Et le président de sourire, l'heureux président.

Une fois les premières caresses échangées, M. de Presmes renversa sa tête sur le dossier de son fauteuil, et se mit à considérer sa fille — son trésor.

Il la trouva bien belle, parée qu'elle était pour le gala de M. de Béchameil : toute blanche, avec des bluets dans ses cheveux blonds.

Mais il la trouva pâle.

Et avant de parler, il remit ses lunettes pour se bien assurer qu'il ne se trompait point.

— Qu'as-tu donc, Aline? murmura-t-il, inquiet déjà.

Aline essaya de sourire.

— Bon petit père, dit-elle, j'ai souffert un peu, cette nuit.

Il est une chose que nous devons vous avouer, c'est que la fameuse lettre du beau cousin Olivier-Toussaint-Constant-Hilaire de Presmes-Goyon-Rosentedelec, vicomte de Saint-Nicolas-les-Prés-sur-Seiche, etc., avait naturellement passé par les mains de M. le président avant d'arriver à sa fille.

Il ne l'avait pas lue, le digne seigneur, mais il avait reconnu l'écriture, et cela lui suffisait.

Il s'était dit en bourrant d'un assez bon coup de poing le tome II de Barthole, qui n'en pouvait mais :

— J'aurai bien de la peine à me débarrasser de ce coquin-là!

Ce *coquin-là* est un de ces mots dont la signification est tout entière dans la façon dont on le prononce.

Et M. le président ne l'avait point prononcé d'un accent trop implacable.

Il est donc bien entendu que la pâleur de mademoiselle de Presmes avait pour lui son explication.

— Le coquin lui aura chanté en trois pages quelque fade chanson d'Amadis, pensait-il, et la voilà qui m'apporte deux yeux battus, une joue pâlotte... Ah! les jeunes filles! les jeunes filles!

Et M. le président voulut se venger. Une idée espiègle lui traversa l'esprit.

— Fadaises! mon enfant, fadaises! s'écria-t-il, répondant aux derniers mots d'Aline, ces souffrances-là, nous les connaissons. Voici venir pour vous l'âge de prendre un mari, mademoiselle de Presmes.

— Un mari! s'écria Aline.

— Croyez bien que je m'occupe de vous sans cesse et que j'y ai songé déjà sérieusement.

— Mais mon père...

— J'ai un gendre tout prêt.

Aline lui mit sa blanche main sur la bouche.

— Voyons!... dans cinq ans, petit père, dit-elle, mais aujourd'hui, ce n'est pas un mari que je veux, c'est de l'argent.

La transition était vive.

— De l'argent! répéta le président à son tour.

— Beaucoup d'argent, répondit Aline, dont le cœur battait, mais qui ne baissa point les yeux sous le regard de son père.

C'était une bataille où elle voulait rester victorieuse.

— Et pourquoi faire? demanda M. de Presmes.

— Ah! pourquoi faire? Voilà comme on est curieux! Vous croyez donc que mes marchands me font des cadeaux, mon père?

— Mais je vous ai donné mille pistoles.

— Ah! grand Dieu! tout est si cher!

— Avec mille pistoles...

— C'est justement ce que je voulais dire, petit père. Si j'avais mille autres pistoles...

Le bon magistrat ne put s'empêcher de sourire. Cet artifice oratoire, si connu des femmes, et qui consiste à prendre bénévolement le change pour rompre la voie, aurait dû trouver grâce chez un homme habitué aux adresses bien autrement intrépides de messieurs du barreau.

— C'est fort bien, mademoiselle de Presmes, répliqua-t-il pourtant; mais je parle des mille premières pistoles.

— Moi, je parle des mille secondes pistoles, petit père.

— Alors, nous ne pouvons nous entendre.

M. de Presmes prononça ces derniers mots d'un ton un peu sec.

Aline voulut le baiser. Il recula sa tête, et ses genoux s'écartèrent.

Aline fut obligée de se lever.

— Vous aurais-je offensé, monsieur mon père? dit-elle en changeant de ton aussitôt.

— Non, mon enfant, non; seulement...

— Pardonnez-moi, je vous en prie! Si vous me regardez comme cela, je vais être bien malheureuse toute la journée.

Le président fut sur le point de laisser tomber son masque austère, car il y avait de la détresse dans la voix de la pauvre Aline.

Mais il se contint.

— Seulement, poursuivit-il, ce qui se passe aujourd'hui me confirme dans l'idée que j'avais de vous marier, ma fille!

Aline ne répliqua point.

— Mille pistoles en moins de six mois! continua M. de Presmes. A Dieu ne plaise que je vous fasse un reproche, Aline! vous pouvez prétendre à de très riches partis, et cet amour du luxe n'est point déplacé chez une fille de votre sorte.

— Oh! monsieur! s'écria Aline, je ne tiens pas au luxe...

— Pourvu que vous ne vous refusiez rien, ma chère enfant, je conçois cela... Eh bien! M. de Béchameil a deux cent mille livres de revenu! Certes, là-dessus, vous pourrez prendre deux mille et même quatre mille pistoles par an pour votre toilette.

— Oh! monsieur! monsieur! fit encore Aline suffoquée.

— M. de Béchameil est jeune encore, bel homme, fidèle sujet du roi...

Aline se redressa et regarda son père en face.

— Parlez-vous sérieusement, monsieur?

— Très sérieusement.

Aline chercha un instant sur le visage du président un signe qui pût la faire douter.

Elle n'en trouva pas.

Elle n'avait que seize ans. Mais c'était un vail-

lant cœur breton qui battait dans cette frêle et gracieuse enveloppe.

Elle prit la main de son père et la baisa.

— Monsieur, prononça-t-elle avec une fermeté douce, vous savez bien que, dussé-je en mourir, dès que vous ordonnerez, j'obéirai.

Elle sortit à pas lents.

Il y avait une larme d'elle sur la main du président qui rêvait.

Les présidents ne rêvent jamais longtemps.

Au bout de trois minutes, M. de Presmes appela un valet du nom de Lapierre qui avait sa confiance.

— Ce soir, au dîner de M. l'intendant royal, dit-il, tu te tiendras derrière ma chaise.

Puis, remettant ses lunettes sous son garde-vue vert, il reprit la lecture de son in-folio monstrueux en grommelant :

— Vous verrez qu'il me faudra pardonner à ce coquin d'Olivier !

V

LA BELLE ARSÈNE

Les côtelettes du déjeuner s'étaient trouvées mangeables, grâce au nonpareil talent de Salomon Badot.

M. de Béchameil avait mangé avec réflexion comme doit faire tout homme qui a une idée juste et convenable de la dignité de son estomac.

Après quoi il s'était mis à méditer sur son dîner.

C'était une affaire d'autant plus importante, qu'il recevait ce soir-là M. le président de Presmes et sa fille, la charmante Aline. Béchameil ne se proposait rien moins que de prouver à cette jolie personne que les poulardes de Janzé ne sont pas inférieures aux chapons du Mans.

Nous avons raconté ailleurs (1) au milieu de quelles circonstances dramatiques et véritablement attachantes cet homme célèbre composa la première Béchamelle. L'histoire de la poularde ne sera qu'un simple vaudeville ; mais il faut remonter au temps des Atrides pour trouver des personnages pouvant servir de héros à plusieurs tragédies.

Tout en démontrant à mademoiselle de Presmes que les poules de Janzé sont des bêtes de mérite, M. de Béchameil comptait avancer d'autant ses petites affaires matrimoniales. Chacun éblouit les femmes à sa façon. Auprès de Sémélé, cet intendant de l'impôt eût remplacé la pluie d'or par un coulis de truffes. Et peut-être que Sémélé n'eût éprouvé aucune répugnance pour cet autre genre de fascination.

Le vieux président de Presmes était riche comme

(1) Dans le *Loup blanc*.

un puits, et Béchameil, pour affermir sa position, avait justement besoin de s'allier à une famille de la vieille roche.

Il pensait être en bon chemin. Le président avait répondu à ses politesses, et Aline, l'été passé, un jour de gala, lui avait redemandé deux fois de certain croquet à la crême à la confection duquel il avait collaboré.

Certes, c'était un pas de fait.

Sans être un fat, M. l'intendant pouvait espérer que sa victoire, entamée à l'aide du croquet, serait décidée par la poularde. Cupidon, dans tous les tableaux mythologiques, est un dieu dodu et bien nourri. Une volaille sans défaut vaut bien mieux qu'un long poème. Allons ! il avait des chances.

A l'heure où d'ordinaire s'ouvrait son bureau de finances, M. de Béchameil quitta son lit de sieste et ordonna que sa porte restât rigoureusement close. Barnache, qui attendait ce moment, introduisit maître Salomon Badot, porteur d'un panier contenant quatre poules violemment trépassées.

La petite Fanchette avait bien raison de dire que M. l'intendant travaillait pour le roi !

Salomon et le marquis gastrosophe se saluèrent avec un respect mutuel, puis le marquis mit des fausses-manches.

Puis encore il remplaça sa perruque poudrée à

trois canons par un bonnet de coton du plus hautain caractère.

Béchameil, sous cette nouvelle coiffure, avait réellement quelque chose d'inspiré. C'était son véritable uniforme.

Salomon lui donna une des poules. Béchameil la palpa doucement.

— Joli sujet ! dit-il ; bien pris en graisse. Quel âge ?

— Neuf mois et trois jours, monsieur le marquis.

Béchameil fit un signe de tête approbateur. Il paraît que c'est là le bel âge des poules.

— Un peu plate sous l'aile, n'est-ce pas, Badot ?

— Ah! monsieur le marquis ! s'écria celui-ci avec admiration : rien ne vous échappe ! Quel cuisinier vous faites!

— Badot ! dit Béchameil avec austérité, ne me flattez pas, mon ami !... A une autre !

Une seconde poularde fut palpée selon l'art.

— Ah ! diable ! fit Béchameil ; fricambieu ! Salomon ! voilà une adorable créature !

Badot leva les yeux au ciel.

— Il y donc un défaut ! s'écria Béchameil.

— Hélas ! soupira Badot.

— Quoi ?... mais quoi ?

— Monsieur le marquis ne voit pas ?

— Non.

— Un coquin l'a déshonorée !

— Ah diantre ! Tu as raison, Badot ! Elle a un

coup de pouce en pleine graisse... Un coup de pouce ignoble ! Ah ! si je tenais le scélérat qui a commis cette profanation !... Voyons la troisième.

Badot présenta la troisième.

— Fantaisie ! fantaisie ! grommela M. de Béchameil en fronçant légèrement le sourcil ; gentil, gracieux, piquant, chiffonné... mais pas régulier.

— Elle ne vous plaît pas ? demanda Badot.

— Si fait ! Pour un caprice, ce serait délicieux ; mais il s'agit d'un cas grave, tu sais bien. Restons classiques, croquebieu ! Ma charmante fiancée, qui est une fille d'éducation et de grand goût, lui trouverait les pattes trop longues, à cette fifille-là. C'est une girafe, Badot ! une autruche ! un ibis !...

— Portez ce sujet loin des yeux de M. le marquis, dit Badot sans rire, au valet de chambre Barnache.

— Monsieur le marquis, ajouta-t-il timidement, j'ai peur que la quatrième...

Mais il n'acheva pas.

Béchameil était déjà en extase.

— Un ange ! murmura-t-il ; oh ! soupebieu ! le mignon petit cœur !... huit mois et demi, n'est-ce pas ?

— Huit mois et dix-neuf jours, monsieur le marquis.

Béchameil ne se possédait plus.

— Bonjou, mimi ! disait-il en caressant sa poule avec attendrissement ! mimimimimimi ! Bonjou ! —

bonjou, mignonne ! Ah ! Badot ! Badot ! ventrebieu ! fricambieu ! quel amour ! On n'a jamais rien vu de plus parfait depuis que le monde est monde ! Et mademoiselle de Presmes elle-même !...

Il taquinait sa volaille, il lui faisait des niches ; en un moment de passion désordonnée, il lui déroba un baiser.

Pauvre poule morte !

— Qu'ils viennent maintenant les Manceaux ! s'écria-t-il en mettant son bonnet de coton de travers ; qu'ils viennent avec leurs chapons invalides, dont l'embonpoint, je l'ai toujours dit, est une véritable infirmité !

— Pour ça, appuya Salomon Badot, monsieur le marquis l'a toujours dit. Pas vrai, Barnache ?

— Toujours ! répliqua le valet de chambre.

— Qu'ils viennent ! je les défie ! Pouah ! ces chapons ! de la ouate et de l'huile ! des éponges trempées dans du saindoux ! Ce qui les soutient, ces voleurs de renommée, qu'est-ce ? Un préjugé.

— Un vil préjugé ! dit Badot.

— Un malheureux préjugé ! risqua Barnache.

— Un préjugé stupide ! c'est le mot !

— Ah ! s'écrièrent Salomon et Barnache ; c'est le mot !

— Bonjou, mimi, reprit Béchameil rendu à des sentiments plus doux par la vue de la poule ; bonjou, mon mimimimimimi. *A-t-y dézéné* ? Voyez-vous,

Badot, c'est Vénus de Médicis en volaille! Quel galbe! quelles épaules! Mademoiselle de Presmes est bien belle, mais quelle tournure!

— Et quels appas! dit Salomon.

Barnache se contenta de joindre les mains comme un homme qui ne trouve pas de paroles assez solennelles pour exprimer son saisissement.

— Monsieur le marquis, demanda Salomon, désire-t-il faire lui-même la toilette?

— Je crois bien! répliqua Béchameil, je vais la plumer, cette ravissante Arsène. Je l'appelle Arsène, Salomon, du nom d'une personne qui me fut chère au temps de ma jeunesse. Je vais lui donner quelques soupçons de lard... pas trop, n'est-ce pas?

— Mon avis, répondit Badot, est que Arsène pourrait se passer d'être lardée.

— Comme une belle peut se passer d'être fardée, Salomon!

Salomon rit. Barnache éclata.

Béchameil regretta amèrement l'absence de mademoiselle de Presmes, qui eût apprécié ce mot délicatement spirituel.

Les braves hobereaux bretons qui se présentèrent ce jour-là au bureau de M. l'intendant de l'impôt, firent comme Fanchette : ils crurent que M. l'intendant se livrait à de bien grands travaux.

Ils ne se trompaient point : M. l'intendant plumait la belle Arsène dans le secret de son cabinet.

Pendant cela, Olivier-Constant-Toussaint-Hilaire, etc., traînait par la ville sa longue rapière, son pourpoint mûr et son feutre pelé.

Le pauvre beau garçon cherchait de son mieux les dix mille livres qui devaient arrêter les poursuites de Béchameil.

Dix mille livres, quand les valets vous désignent sous le nom du gentilhomme mal vêtu !

Pauvre Olivier ! ses amis l'aimaient assez. Mais dix mille livres !

Vers le milieu du jour, il s'assit sur une borne devant l'Hôtel-de-Ville et agita en lui-même la question de savoir s'il valait mieux se jeter à l'eau tout de suite que d'attendre au lendemain.

Il avait trouvé quelques cent écus. Et avec quelle peine ! Quant aux dix mille livres, on lui avait ri au nez.

Pendant qu'il méditait, le carrosse de M. le président passa. Aline mit la tête à la portière, et comme elle pensait bien que c'était un dernier adieu, la pauvre enfant, elle rendit, de sa main charmante, le baiser volant qu'Olivier lui avait envoyé le matin.

Olivier se leva plus fier qu'Artaban. Il regarda sa borne avec dédain, planta son feutre sur l'oreille, et prit le chemin de l'hôtel habité par M. de Béchameil.

VI

OU L'ON MANGE LA BELLE ARSÈNE

Le carrosse de M. le président de Presmes continuait sa route. Pour utiliser la fraîche toilette d'Aline, le président voulut qu'elle rendît visite à madame la marquise de Coëtlogon, femme de M. le lieutenant du roi.

Aline était bien triste, malgré les bluets qui se jouaient gaîment dans ses cheveux blonds. Madame la lieutenante dit au président :

— Elle ne danse pas assez, notre chère mignonne!

Aline voulut sourire, et les larmes lui vinrent dans les yeux.

Elle pensait à Olivier!

Entre ces deux enfants, ce n'était pas un de ces amours à grand spectacle, qui grincent, qui crispent, qui hurlent. Il n'y avait absolument rien d'épileptique dans leur affection mutuelle qui rêvait tout uniment la joie légitime du mariage. Mais ils s'aimaient bien ; ils s'aimaient de toute leur âme, sincèrement, loyalement, et la tendresse n'en vaut que mieux pour ne point se tordre en ces vilaines convulsions qui donnent tant de joie aux demoiselles

d'un certain âge, affamées de comédies mélodramatiques.

Comme nous l'avons dit, Olivier s'était dirigé vers l'hôtel de M. l'intendant. L'adieu qu'Aline avait laissé tomber du bout de ses doigts effilés lui avait rendu tout son courage.

Mais arrivé devant la porte de l'hôtel, il se demanda :

— Que vais-je faire ?

Et c'était là une terrible question.

Étrangler M. l'intendant de l'impôt, voilà une chose aisée ; mais était-ce bien la route à prendre pour obtenir, en définitive, la main de mademoiselle de Presmes ?

Olivier se gratta l'oreille, tourna son feutre sens devant derrière, jura un peu, pesta le double — et regretta sa borne de l'Hôtel-de-Ville.

Que faire ! que faire !

Un baiser d'enfant ne change rien aux choses financières. Ce baiser valait absolument parlant des millions, mais on ne pouvait le mettre en gage pour dix mille livres.

L'heure du dîner approchait. Le carrosse de M. de Presmes redescendit devant l'Hôtel-de-Ville et tourna le coin de la Vieille-Baudroirie. Olivier enfonça son feutre sur ses yeux.

Quand on ouvrit la porte cochère, il entra derrière le carrosse.

M. le président avait d'assez bons yeux, bien qu'il portât des conserves et un garde-vue vert dans ses luttes contre Cujas et la *Coustume de Bretagne*. Nous ne voudrions point affirmer qu'il ne vît pas maître Olivier en mettant pied à terre.

Quant à Aline, c'est différent. Nous affirmons qu'elle le vit parfaitement.

Elle prit la main que son père lui offrait et glissa un coup d'œil vers le pauvre cousin, qui vous avait une mine à fendre l'âme.

A la première marche de l'escalier, elle quitta la main de son père et se baissa pour renouer sa mule.

Le président continua de monter gravement.

L'instant était précieux.

Olivier s'élança.

— Avez-vous vos dix mille livres? demanda Aline.

— Non, ma cousine, et je ne les aurai pas.

— Ah ! malheureux ! malheureux! s'écria Aline; si vous n'aviez pas conspiré contre le roi !

— Oui, ma cousine... mais j'ai conspiré.

— Qu'allez-vous devenir ?

— Hélas ! ma belle, ma chère cousine, je vous l'ai dit dans ma lettre...

— Vous tuer! je vous le défends, Olivier. Si j'avais seulement de l'argent, moi, mon Dieu !

Olivier lui prit la main et la porta à ses lèvres. Son accent devint ému et grave.

— Je vous aime tant, ma belle cousine, prononça-

t-il en ramenant la main de la jeune fille jusqu'à son cœur ; je vous aime tant que si vous m'aviez de l'argent, je l'accepterais de vous !

Son front s'était redressé. Il était vraiment beau et noble, cet Olivier.

Ces choses qui sont en dehors de celles qui se font, ces choses qui sortent de l'usage et semblent violer la pruderie de nos lois d'honneur, ces choses ont évidemment deux aspects, qui sont entre eux comme le jour et la nuit.

Mettez à la place d'Olivier un jeune monsieur de notre boulevard moderne sachant compter, et les paroles que nous venons de rapporter vous feront monter le rouge à la joue.

Il y a là une nuance très subtile qui sépare la délicatesse charmante de la honteuse platitude.

Que dire ? Il y avait sur le visage d'Olivier, en ce moment, l'orgueil de l'homme qui fait un acte chevaleresque. Aline l'aima mille fois plus. Elle le remercia dans son cœur.

— Aline ! appela le président du haut de l'escalier.

— Mon pauvre cousin, murmura Aline ; si vous saviez... mon père...

— Je sais que M. de Presmes m'a promis votre main autrefois, interrompit Olivier ; je sais que si je me présentais à lui comme peut le faire un gentilhomme, il me l'accorderait...

— Peut-être! soupira Aline, qui ne demandait pas mieux que d'espérer ; peut-être...

— J'ai foi en l'honneur de monsieur mon cousin de Presmes, ajouta Olivier.

— Certes... certes... Où vous trouverait-on dans une heure ou deux ?

— A la porte de cet hôtel, toute la nuit.

— Eh bien ! Aline ! fit M. le président avec impatience.

— Adieu, mon cousin, je vous le répète : je vous défends de vous tuer, c'est un trop gros péché... et vous aurez de mes nouvelles.

Elle monta l'escalier en courant.

— Je tenterai un dernier effort auprès de mon père, se disait-elle en essayant de tromper son découragement. S'il me demande pourquoi je suis restée au bas des degrés, ce sera une bonne occasion, j'avouerai tout.

Mais M. de Presmes ne l'interrogea pas. Aline crut voir seulement autour de sa lèvre un sourire froid et railleur. Elle n'espéra plus.

Les salons de M. l'intendant étaient fort bien garnis. Quoiqu'il ne fût point marié, comme son âge et sa position le permettaient amplement, il y avait des dames.

Vous eussiez rencontré là, certes, avec un véritable plaisir, ces excellents types bas-bretons qui vivent trois ou quatre siècles sans trop changer : M. le che-

valier de Châteautruhel, toujours galant, toujours vaillant, toujours content, dès que la soupe fume, celui-là même qui dit aux vieilles dames en leur empruntant une épingle pour piquer sa serviette :

— Il n'y a point de roses sans épines !

En 1747, il était député de la noblesse aux États ; il fut un peu philosophe en 1765 ; en 1788, il se fâcha contre le roi tout rouge ; en 1792, il se battit bravement en Vendée, et fut guillotiné en 1793. Sous l'empire, il fit rimer gloire et victoire ; mais en 1815, ventre-saint-gris ! il eut un duel avec un *pataud*. La monarchie de 1830 grossit son revenu ; 1848 le nomma conseiller-général. Napoléon III lui décerna la croix d'honneur. Depuis le 4 Septembre 1870, il rêve le rôle de Monk, mais son cœur fidèle balance entre trois dynasties !

C'est sa femme qui inventa le turban de barége pour bals et soirées, au commencement de ce siècle. Elle le porte encore, et dans deux cents ans ce sera de même. Ce couple est immortel.

Et Kerivizio, le nouveau débarqué du Finistère ? *Il débarque nouvellement* tous les hivers depuis la duchesse Anne. Il grasseye en parlant comme les rouleaux qui écrasent les pierres ; il raconte aux dames des histoires de reins cassés. Ce qu'il a, par ce moyen, incendié de malheureuses !... Prenez garde à lui, au nom du ciel ! C'est don Juan de Landerneau.

Et Cramailheuc, vicomte, enrhumé, un peu sourd, très bègue, étonnant pour la romance.

Et Trégaz, qui dit, lui tout seul, à deux voix, la scène d'Agamemnon avec Achille... Si Paris savait comme on s'amuse en Bretagne !

Il faudrait une plume de faisan pour décrire le luxe gastronomique étalé chez ce Béchameil, Parisien de Bretagne. Chez lui, chaque objet était une allusion délicate ou poétique à la science de manger. Les tapisseries vous mettaient l'eau à la bouche ; on s'asseyait sur des homards au petit point, on reposait ses pieds sur des vol-au-vent de velours, les glands des cordons étaient des godiveaux. La pendule figurait un rocher battu par la mer et couvert d'huîtres, tout ouvertes.

On se mit à table, deux heures sonnant. Béchameil s'assit entre Aline de Presmes et madame de Châteautruhel, dont la coiffure affligeante faisait présager, dès ce temps-là, qu'en 1804 elle inventerait le turban de barége.

Le repas fut de tout point magnifique, à la fois solide et brillant.

Béchameil eût été parfaitement heureux sans les éloges que les convives prodiguaient à Salomon Badot, son serviteur et son rival.

Ce Badot ! ce mercenaire ! Son nom se faisait ! Il allait devenir illustre. Et lui, Béchameil, victime

des convenances et du préjugé social, ne pouvait rien faire pour sa propre gloire !

La galanterie, cependant, faisait trève un peu à ces préoccupations jalouses qui assiégeaient l'âme de M. l'intendant. Il veillait à l'assiette d'Aline et servait la jeune fille avec tant de zèle qu'on eût pu nourrir trois ou quatre douzaines de petites demoiselles gourmandes avec les friandises qu'elle renvoyait.

La pauvre Aline était triste à faire pitié. Elle se creusait la tête pour trouver un moyen de revenir à la charge auprès de son père. Mais le président de Presmes, tout en mangeant d'excellent appétit, vous avait, ce jour-là, un visage farouche. Aline tremblait et se désolait.

Elle ne croyait pas tout à fait encore à ce mariage avec M. de Béchameil, mais elle y croyait assez pour juger M. l'intendant laid, ridicule, fâcheux, monstrueux, détestable. Quand il lui parlait, elle se sentait prise de pétulantes colères ; tout ce qu'il lui servait — des miracles culinaires pourtant — elle le repoussait avec dégoût.

Madame de Châteautruhel qui la regardait en dessous avait peine à contenir son indignation.

Vers trois heures, au relevé des entrées, la porte de service s'ouvrit toute grande ; Barnache en personne apparut, portant à deux mains un plat d'argent ciselé où la belle Arsène reposait, cuite à point, dans son jus.

Pas d'ornements superflus ! pas d'importuns accessoires ! Béchameil avait voulu produire Arsène parée seulement de sa jeunesse et de sa beauté. C'est à peine si quelques lardons discrets et rares dessinaient le tour des cuisses et la chute des reins.

A la vue d'Arsène, il y eut un murmure de satisfaction. Son entrée seule fut déjà un succès.

Ainsi, au théâtre, quand une favorite des cœurs met le pied sur la scène, les applaudissements éclatent d'avance.

Mais quand l'écuyer-tranchant eut délicatement séparé ces membres pleins d'harmonie et taillé sur le filet mignon les trente-deux aiguillettes de rigueur, ce fut un enthousiasme général.

— C'est du Mans ! s'écria-t-on. Ah ! sarpejeu cela se reconnaît au parfum ! C'est du Mans !

Béchameil eut un amer sourire.

Il se pencha vers Aline.

— Mademoiselle ! soupira-t-il avec mélancolie, quelle triste chose que l'humanité !

— Plaît-il ? fit Aline.

— Pardonnez-moi. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous partagez l'erreur du vulgaire, mais combien, oh ! combien l'homme est petit et aveugle dans ses misérables préjugés !

Aline le regarda, étonnée.

— J'aurai l'honneur de vous expliquer ma manière de voir en particulier, ajouta Béchameil en lui

servant une aiguillette que regretta vivement madame de Châteautruhel.

— Oui, messieurs ! oui, belles dames ! reprit l'intendant avec un rire spasmodique, ah ! certes !

— Il n'y a que le Mans ! s'écria le chœur des convives.

— Le Mans ! le Mans ! répéta Béchameil dont les dents grinçaient.

— Vive le Mans !

Béchameil se fourra dans la bouche une aile de la pauvre Arsène pour ne pas éclater tout de suite.

Châteautruhel proposa la santé des Manceaux.

Cramailheuc, Trégaz, Kérivizio, etc., dirent chacun au moins une sottise à la louange de ces mêmes chapons trop vantés.

Béchameil étouffait.

Mais c'est le propre des gens qui ont une grande pensée de savoir au besoin imposer silence à leur juste indignation.

VII

LA FRAISE

La séance fut levée vers quatre heures et demie.

Il faisait beau. Le café était servi dans le salon de verdure.

Aline saisit l'occasion du mouvement qui se fit au sortir de table pour s'approcher de son père. Si le président l'eût regardée, il n'eût point pu tenir rigueur, car elle faisait pitié. Ses pauvres yeux avaient grande peine à retenir leurs larmes.

Mais le président ne la regarda point.

— J'ai été fort content de vous, ce soir, ma fille, dit-il, veuillez continuer et tenir compagnie à M. l'intendant royal.

M. l'intendant s'approchait justement. Il offrit la main à Aline qui n'osa la refuser.

C'était l'instant qu'il avait marqué pour conquérir le cœur de la jeune fille. Avec l'adresse d'un homme de cour, il l'attira derrière un bosquet.

— Mademoiselle, dit-il, à votre âge, on ne se donne guère la peine de juger... J'entends de savoir ce qu'on aime...

— Oh ! si ! murmura Aline involontairement.

— Et pourquoi on l'aime.

— Moi, je sais très bien pourquoi.

— Tant mieux ! s'écria Béchameil. Puisque dans votre délicieuse cervelle, le discernement n'a pas attendu le nombre des années, oserais-je me permettre de vous demander comment vous l'avez trouvée ?

— Qui donc ?

— Ma poularde.

— Monsieur, je n'en ai pas mangé.

— Mais si fait. J'ai eu l'honneur de vous servir moi-même un blanc...

Aline n'écoutait plus.

— Fort bien, reprit Béchameil, vous ne voulez pas vous prononcer... charmante modestie. Je l'avais appelée Arsène, par souvenir sentimental... Vous pensez bien, mademoiselle, qu'un gentilhomme doué de quelques avantages n'a pas été sans rencontrer parfois des aventures piquantes... et, certes, je n'ai pas encore renoncé à plaire. Mais il n'est plus qu'une seule femme qui... que... Cette femme, mademoiselle, c'est vous !

Peut-être le lecteur trouvera-t-il qu'une déclaration si délicatement accomodée méritait un sort meilleur, mais il est certain que mademoiselle de Presmes n'était plus du tout à l'entretien.

— Seriez-vous indisposée ? demanda Béchameil ; après le dîner, quelquefois... toute médaille a son revers.

Aline se portait à merveille, mais elle songeait et se disait :

— Mon pauvre cousin Olivier qui m'attend !

Il attendait, en effet, dans la rue depuis trois mortelles heures !

Tout en songeant, les regards d'Aline se fixaient, sans la voir, sur une très belle bague qui était au doigt de M. de Béchameil. C'était un rubis-balais,

figurant une fraise si parfaitement imitée qu'on avait envie de la cueillir.

Béchameil suivait ce regard d'un œil matois.

Il croyait connaître les femmes, ce connaisseur en poulardes !

— Oh ! oh ! se dit-il ; en sommes-nous là ?

Et il ne manqua pas d'ajouter ce mot fameux :

— Fille d'Ève !

Il appela sur sa lèvre le plus coquin de tous ses sourires, et ôtant avec grâce le rubis-balais de son doigt, il essaya de le passer à celui de mademoiselle de Presmes.

Celle-ci se recula stupéfaite.

— Monsieur ! dit-elle seulement, sans la moindre colère.

Mais son regard parlait si haut que le financier eût voulu être à cent pieds sous terre.

C'était une fière enfant, si fière que l'action de Béchameil l'avait surprise et non pas offensée.

— Mademoiselle, balbutia ce dernier, croyez... ou plutôt n'allez pas croire... Non...je vous supplie... Je serais désespéré tout à fait si...

Et c'était cruel, parce qu'Aline, qui pensait déjà à autre chose, le laissait tranquillement s'embourber dans ses excuses.

— Ne m'en veuillez pas, reprit-il ; cette bagatelle semblait vous plaire. Si c'eût été un objet de valeur,

je n'aurais pas eu la hardiesse... la témérité, devrais-je dire... Mais cela vaut à peine dix mille livres...

Aline le regarda en face.

On eût dit que ces mots *dix mille livres* l'éveillaient en sursaut.

— Elle vaut dix mille livres, cette bague ! dit-elle avec une naïve envie.

— Peut-être quelque chose de plus, mais...

— Et vous vouliez me la donner, monsieur ?

Ce fut au tour de Béchameil d'être surpris.

— Je ne sais, balbutia-t-il, si je devrais...

— Vous ne voulez plus ? interrompit Aline tristement.

— Oh ! mademoiselle ! si je pouvais espérer !...

— Quoi ?

— Que vous daigneriez l'accepter...

— Pourquoi non ?

— C'est que tout à l'heure...

— Ah ! tout à l'heure, je ne savais pas qu'elle valait dix mille livres ! s'écria Aline, dont les yeux pétillaient sous la riche frange de ses cils.

Béchameil ne savait pas s'il en devait croire ses oreilles.

Ma foi, il passa la bague au doigt de mademoiselle de Presmes, qui s'enfuit sans le remercier.

Elle traversa le jardin et rentra dans la maison.

Le valet de M. de Presmes, Lapierre, l'avait

servi à table. Aline l'aperçut, l'appela et lui remit la bague enveloppée dans son mouchoir.

— Tiens, dit-elle, tu trouveras Olivier à la porte, dans la rue ; tu lui remettras cela de ma part et, tu lui diras : voici vos dix mille livres... Ah ! je les ai bien gagnées !

Et, laissant Lapierre assez empêché, elle sauta de nouveau dans le jardin en riant comme une folle — qu'elle était.

Comme Lapierre s'ébranlait pour obéir, il se sentit toucher le bras. C'était M. le président de Presmes, qui avait tout suivi de l'œil et qui venait aussi lui donner ses instructions.

VIII

UN SOURIRE DE PRÉSIDENT

M. de Béchameil triomphait. Ce qu'il avait craint surtout pour ce mariage, c'était quelque capricieuse répugnance de la part de la jeune personne. Eh bien ! non, ah! mais pas du tout!

Au contraire, la belle Aline avait accepté un rubis-balais taillé en fraise et valant dix mille livres

au bas mot, avec un empressement d'excellent augure.

M. de Béchameil avait tout lieu de croire que ce serait l'anneau de ses épousailles.

Soupebieu ! la bonne affaire !

Il revint dans le salon de verdure en se frottant les mains et en massant avec sensualité une prise de tabac au fond de son pâté de Chartres en or.

Mais cette victoire amoureuse, remportée si gaillardement, le mettait en goût au lieu de le contenter. Il voulait un autre et plus grave triomphe. Il avait juré, souvenons-nous-en, sur les mânes de la belle Arsène, de faire rendre justice à toute cette race méconnue des poulets de Janzé.

Peut-être, et nous pencherions à le croire, avait-il quelque animosité personnelle contre les chapons du Mans.

Il rassembla autour de lui tous les preneurs de café, y compris madame de Châteautruhel, qui était à sa deuxième tasse, et commença *ex abrupto* :

— Alors, vous croyez que les manceaux sont au-dessus de tout?

— Comme chapons, oui, répondit Châteautruhel.

— C-c-co-omme ch-ch-ch-ch-appppons!... J'aallais l-le- didi-dididire! appuya Cramailheuc.

— Eh bien! messieurs, répliqua Béchameil, permettez-moi de vous dire que vous n'entendez rien à la question.

— Comment! fit le tragique Tregaz.

— Ou-ou-ou-i!... Co-o-o-cococomment?

— Je vais répondre *ex professo* : Depuis quelque temps l'instinct de justice, je dirai même de générosité qui est en moi, se révolte avec énergie contre l'iniquité de certains jugements gastronomiques...

C'était évidemment un discours. Mais tout amphitryon fait payer de façon ou d'autre le dîner qu'il donne.

— J'espère du reste, messieurs, poursuivit Béchameil, vous ramener à mon avis par une discussion claire, courte et concluante. Vous savez tous d'où vient le mot chapon?

— Non, dit Trégaz.

— Eh bien! moi, je l'ai su, et mon argumentation ne peut qu'y gagner. En effet, qu'exige-t-on dans une volaille de cérémonie? Qu'elle soit tendre, blanche, consistante...

— Et bien cuite, ajouta quelqu'un.

— Nous sortons de la question! reprit sévèrement Béchameil, la cuisson est le fait de l'artiste et non pas du sujet. Tenez : je prends la belle Arsène pour point de comparaison, quoique j'espère vous fournir une pièce encore plus distinguée à mon dîner de noces...

— Ah! ah! s'écria-t-on de toutes parts, vous allez vous marier, monsieur l'intendant?

Béchameil prit un air modeste.

— Messieurs, dit-il, j'ai commis une indiscrétion, je vous prie de ne m'en point faire repentir... Revenons aux manceaux et à la belle Arsène...

Mais il était écrit que la nationalité d'Arsène ne serait point établie ce soir-là, non plus que le triomphe du bourg de Janzé sur la ville du Mans.

Il se fit un grand bruit à la porte de l'hôtel qui donnait sur les jardins.

— Allons! marauds! laissez-moi passer! disait une voix supérieurement timbrée. Est-ce qu'on arrête un homme de ma sorte! Annoncez M. de Presmes-Goyon-Rosentedelec, vicomte de Saint-Nicolas-lès-Près-sur-Seiche, seigneur de Brayne...

— Ah! ce fâcheux! s'écria Béchameil; c'est mon gentilhomme mal vêtu!

— Comment! mal vêtu! fit madame de Châteautruhel! il a l'air d'un prince... Et quel bel homme, mesdames!

Par le fait, vous n'eussiez pas reconnu le pauvre Olivier-Constant-Hilaire, etc., il avait un feutre neuf à panache, un frac de velours, une veste brodée, des bottes en cuir d'Espagne et des dentelles de grand seigneur.

Et un air, avec cela!

— Allons, monsieur l'intendant, dit-il de loin et fort lestement, venez ça!

Il salua les dames de la plus noble façon qui se puisse voir.

— Peste! chuchotait-on ; il ne prend pas de manchettes avec M. l'intendant, celui-là !

M. de Presmes et sa fille étaient seuls à ne rien dire.

Aline cachait le rouge de sa joue derrière son éventail.

Le président s'était assis et prenait une tasse de café à petites gorgées.

On peut bien penser que mademoiselle de Presmes n'était pas fort rassurée et qu'elle commençait à se demander où iraient les conséquences de sa fredaine.

Cependant, Béchameil et Olivier s'étaient rejoints; ils se promenaient ensemble derrière la charmille. Une bourse assez ronde passa des mains du jeune homme dans celles de M. l'intendant, qui signa un papier et le remit à Olivier.

Après quoi, celui-ci prit congé sans façon et marcha vers le salon de verdure.

Il alla droit à mademoiselle de Presmes, dont il baisa la main en murmurant gaîment :

— Il m'est resté de quoi restaurer ma garde-robe, ma belle cousine. Ah ! la bonne idée que vous avez eue là !

— Chut ! fit Aline ! Dieu sait ce qui va arriver maintenant !

Olivier se redressa et fit à M. le président de Presmes un salut dans les règles.

— Monsieur mon cousin, dit-il, vous avez beau faire, vous m'aimez comme je vous aime...

— Monsieur, interrompit le vieillard, vous vous trompez ; je ne vous connais plus.

— Et bien ! mon cousin, soit ! Mais pour être mon ennemi, vous n'en restez pas moins, je l'espère, un parfait gentilhomme.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? demanda M. de Presmes en fronçant le sourcil.

On s'était rapproché. C'était la comédie après le dessert. Fête complète !

— C'est-à-dire, répliqua Olivier, que vous m'avez promis la main de ma belle cousine Aline... et qu'un gentilhomme n'a que sa parole, monsieur mon cousin.

— Voilà qui n'a pas bonne odeur ! grommela Béchameil.

Il dirigea son lorgnon vers Aline, et vit la jeune fille adresser à son père des regards suppliants.

Ce fut un trait de lumière.

— Ma bague ! pensa-t-il ; dix mille livres ! Ah ! dindon ! dindon !

Ce brave homme, vous le savez, n'empruntait jamais ses tropes qu'à la cuisine.

— Monsieur, répondait en ce moment le président à Olivier, j'ai promis ma fille à un fidèle sujet du roi, et vous êtes, vous...

— Je suis corrigé, monsieur mon cousin, inter-

rompit le jeune homme ; Sa Majesté n'a pas de plus fidèle sujet que moi.

— Votre procès d'État... voulut ajouter le président.

— Il est jugé ! s'écria Olivier.

— Permettez... dit de loin Béchameil.

— Hein ? fit Olivier qui retroussa la pointe de sa moustache blonde.

Béchameil n'acheva pas.

— Tenez, monsieur mon cousin, reprit Olivier en lui donnant le papier que l'intendant royal venait de signer en échange des dix mille livres, voici le désistement de qui de droit.

— Ah ! ma bague ! ah ! ma bague ! gémissait le malheureux Béchameil.

M. de Presmes jeta un regard de côté vers Aline qui avait les larmes aux yeux. Il permit enfin à son austère visage de sourire franchement, bonnement, comme celui d'un simple mortel.

— Allons, monsieur le fou ! dit-il à Olivier ; avec cent mille livres en sus de la dot, aurez-vous de quoi payer toutes vos dettes ?

Aline était dans les bras de son père. Elle riait, elle pleurait. Elle était belle et radieuse de bonheur.

Olivier ne plaisantait plus. Il avait de la pâleur au front. Il prit la main du président et la planta sur son cœur.

— Tenez ! murmura-t-il ; sentez cela !

— Oui, oui, dit le vieillard ; cela bat bien, mais la tête... Enfin, messieurs, nous avons tous été jeunes. Je vous invite à la noce.

Pour la première fois de sa vie, Béchameil eut mal à l'estomac.

— Eh ! monsieur l'intendant ! s'écria le vieux de Presmes, qui n'avait pas donné ses instructions à Lapierre pour le roi de Prusse ; voici une fort belle fraise que j'ai trouvée dans vos platebandes, je vous la veux restituer.

Il mit le rubis au doigt de Béchameil et lui dit à l'oreille :

— Je tiens pour celles de Janzé : j'entends les poulardes... Croyez-moi, Monsieur mon ami, laissons l'amour à la jeunesse et restez le premier cuisinier de l'univers !

Un éclair d'orgueil illumina la mélancolie de Béchameil, qui lui serra la main avec effusion en murmurant d'une voix émue :

— Monsieur le président, voilà un mot que je n'oublierai de ma vie. Trinquebieu ! usez de moi pour le repas de noces !

Parlez-moi des histoires où tout le monde s'en va coucher content !

— Oui, oui, dit le vieillard, cela bat bien, mais la tête... Enfin, messieurs, nous avons tous été jeunes. Je vous invite à la noce.

Pour la première fois de sa vie, Béchameil eut mal à l'estomac.

— Eh! monsieur l'intendant! s'écria le vieux de Presmes, qui n'avait pas donné ses instructions à Lapierre pour le roi de Prusse; voici une fort belle fraise que j'ai trouvée dans vos platebandes, je veux la vous restituer.

Il mit le rubis au doigt de Béchameil et lui dit à l'oreille :

— Je tiens pour celles de Jenzé, j'entends les poulardes... Croyez-moi, Monsieur mon ami, laissons l'amour à la jeunesse et restez le premier cuisinier de l'univers!

Un éclair d'orgueil illumina la mélancolie de Béchameil, qui lui serra la main avec effusion en murmurant d'une voix émue :

— Monsieur le président, voilà un mot que je n'oublierai de ma vie. Tringuedieu! assez de mal pour le repas de noces!

Parlez-moi des histoires où tout le monde s'en va coucher content!



JULIETTE

LE TRIBUNAL D'HONNEUR

I

Les heureux de ce monde, assez riches pour aller chercher leurs bains de mer jusqu'à Dinard, le Trouville de l'Ouest, cent fois plus beau et mieux fréquenté surtout que le Trouville normand, admirent entre Combourg et Saint-Malo la vieille gentilhommière de Kérandal, perchée au faîte même de la montagne et regardant par-dessus les chênes séculaires de ses futaies l'immensité des grèves de Saint-Michel.

Cela semble gai en même temps que beau, quand on passe par une souriante matinée d'été : la mer scintille au loin derrière les feuillées qui moutonnent et on dirait que le monastère, merveille des siècles gothiques, où Louis XI accola les vingt-quatre premiers chevaliers de l'ordre du roi, se détache comme une pièce d'orfévrerie géante au milieu d'un champ de pierres précieuses.

L'hiver, quand il n'y a plus que des troncs noirs dans les bois et que la mer reflète le deuil du ciel breton, c'est beau encore, mais c'est triste.

C'était au manoir de Kérandal ; un brillant feu de souches brûlait dans la cheminée haute et large, mais le salon, trop vaste pour les deux lampes carcel dont l'une, posée sur la console, se mirait dans une glace étroite au cadre de bois sculpté, et dont l'autre abattait sa lumière sur la table où le whist venait de finir, le salon, dis-je, avec ses vieux lambris et ses peintures passées, restait sombre.

Au dehors le vent soufflait avec bruit dans les arbres dépouillés du parc, ce vent du nord-ouest qui vient de la côte, et la lune voguant parmi les nuages mettait de changeants reflets aux carreaux, fleuris par le givre.

Elles sont longues, en Bretagne, les soirées de novembre, quand on a dîné de bonne heure, au retour de la chasse, et qu'on n'est pas en humeur de faire le tour du cadran dans son lit.

Le whist des gens graves avait langui, ce soir, ainsi que le vingt-et-un des personnes frivoles ; on s'était rapproché du feu, et je ne saurais dire comment les hâbleries de chasse et la chronique parisienne avaient tourné peu à peu vers les histoires à faire peur.

Le lieu était, du reste, singulièrement convenable pour écouter les récits surnaturels et il y avait une mise en scène toute faite. On grelottait un peu malgré la flambée, les lampes envoyaient aux boiseries, le long desquelles brillaient les dorures enfumées des portraits de famille, de vagues et tremblantes lueurs. Aussi, chaque fois qu'un nouveau revenant était évoqué, le cercle frileux se resserrait autour du foyer.

On avait déjà écouté beaucoup de récits, mais rien n'amuse les dames comme le frisson ; elles étaient insatiables, et quand cet excellent président Denault, piètre chasseur, superbe mangeur, dormeur de premier mérite, voulut se retirer à son heure ordinaire, il y eut nombre de voix féminines pour protester.

— Monsieur le président, lui dit la marquise, on va servir le thé, vous prenez la fuite parce que c'est à votre tour de nous dire une histoire.

Le président Denault, magistrat éminent et fort recherché dans la haute-vie bretonne, a passé la cinquantaine ; sa figure souriante et fine est un peu

trop chaude de tons peut-être, mais ramenée à un caractère de distinction par la plus abondante, par la plus soyeuse couronne de cheveux blancs qui se puisse voir.

— Belle dame, répondit-il, je suis l'esclave de mon médecin homœpathe, qui prend du thé avec plaisir, mais qui le défend à ses malades. Demain, il faudra que je me lève de très grand matin, ces messieurs ne pouvant se passer de moi pour la chasse.

Chacun se mit à rire, car sa maladresse est illustre ; il ajouta :

— Riez tant que vous voudrez! je défie qui que ce soit de me remplacer, à moins que ces messieurs ne s'abonnent à chuchoter toute la journée, car je suis le seul dont on se moque tout haut.

— Et le seul aussi, amenda la marquise, dont nul n'ait jamais osé se moquer tous bas. Mais votre orgueilleuse humilité ne vous sauvera pas aujourd'hui, cher président, il nous faut une histoire.

Et tout le monde répéta en chœur :

— Une histoire! une histoire!

Le président se rassit.

— Puisque je suis condamné à l'unanimité, dit-il, je m'exécute galamment. Aussi bien, depuis une heure, je prépare mes petits effets, tout en écoutant vos effrayantes anecdotes. Je ne crois pas beaucoup aux revenants, mesdames, et pourtant je ne voudrais

pas m'écarter de cet ordre d'idées extra-naturelles, qui a du succès auprès de vous, ce soir. J'ai été témoin autrefois, et même un peu acteur, dans un petit drame qui me semble assez curieux et qui frise le merveilleux de très près.

Il s'arrêta comme pour recueillir sa pensée. Un mouvement de curiosité très flatteur fit le tour du cerle, et la marquise dit même, comme si elle eût été membre de la majorité au parlement d'Angleterre :

— Écoutez, écoutez !

— C'était, reprit le président, fort peu après la révolution de 1830. J'étais tout jeune, j'avais sacrifié ma place de substitut du procureur du roi plutôt que de prêter serment à Louis-Philippe. Toutes les opinions étaient vivaces en ce temps-là, et chacun affirmait son drapeau bravement. Maintenant, quand on accuse un homme d'avoir des opinions, cela veut dire en français qu'il est démagogue : est-ce que toutes les autres religions politiques seraient mortes ?

— Pas tout à fait, murmura la marquise, mais c'est si bon d'être président !

M. Denault sourit, salua et poursuivit :

— A Rennes, où je demeurais, nous étions toute une bandes de jeunes gens légitimistes sans ouvrage. Il était de mode parmi nous de prendre certains métiers qui ordinairement ne sont pas réservés à la fleur de l'aristocratie : les uns se faisaient courtiers

d'assurances, les autres plaçaient des vins de Bordeaux, et je me souviens qu'on répétait volontiers cette phrase : « Lors de l'émigration, il y eut des ducs qui gagnèrent leur pain comme maîtres à danser. »

Nous étions un peu des émigrés à l'intérieur.

Il y a toujours des personnes habiles qui tirent parti des plus mauvaises situations. Un brave homme, ruiné par tout autre chose que la politique, M. le vicomte Sidoux des Moraindières, ou plutôt sa femme, madame la vicomtesse, eut l'idée de se faire victime de la Révolution et d'établir, malgré son titre, qui ne datait pas des croisades, une table d'hôte pour les étudiants nobles et les jeunes gens de ma sorte arrêtés dans leur carrière.

La spéculation était bonne, car ce fut bientôt une vogue. Loin de nuire à leur situation dans le monde, le nouveau métier de M. le vicomte et de madame la vicomtesse leur ouvrit les portes de tous les salons du petit faubourg Saint-Germain de Rennes. On leur tint compte de ce qu'on appelait « leur courage, » et quoiqu'ils vinssent on ne savait d'où, on regarda le prospectus de leur casino comme une protestation contre le gouvernement quasi-légitime.

Leur maison se monta; ils eurent quelque chose comme le succès de Bélisaire demandant l'aumône, et il fallut bientôt des protections pour obtenir un rond de serviette à la table de la vicomtesse.

C'était, du reste, une fort bonne femme, ayant l'accent normand, et qui se laissait aller dans la conversation à certaines tournures de phrases légèrement irrégulières.

Le vicomte Sidoux des Moraindières n'était pas non plus à l'abri de lâcher çà et là quelque *cuir*, mais il expliquait cela pour sa femme et pour lui en disant que les excès de 93 avaient gêné leur éducation, et c'était un mérite de plus.

Le vicomte était un grand homme maigre, solennel d'allures et ramenant sur un crâne étroit des mèches de cheveux grisonnants. La vicomtsse ressemblait à une boule sur laquelle on aurait sculpté un sourire. Ils avaient une fille de seize ans qui s'appelait Juliette et qui était jolie comme un ange.

Je ne saurais pas dire comment cette Juliette était si charmante. A détailler ses traits un peu ronds et qui promettaient vaguement pour l'avenir l'heureux embonpoint de sa mère, ce n'était pas du tout une merveille ; elle manquait un peu de distinction ; elle ne brillait pas, à proprement parler, par ce qu'on nomme de l'esprit, mais elle avait bien mieux que tout cela, et à la table du vicomte, nous étions tous plus ou moins épris d'elle.

C'était la jeunesse que cette fille-là! Rien qu'à la voir on éprouvait cette sensation indéfinissable que donnent le printemps, le soleil de mai, les premières roses. C'était, dans toutes les forces mystérieuses du

terme, *la beauté du diable* et ses magiques attractions : elle attirait comme un charme, elle enivrait comme un parfum ; son rire, que les femmes trouvaient niaisot, montrait deux rangs de perles si fraîches, sa voix indolente chantait si doucement, et ses yeux bruns, où il y avait des reflets de topaze, languissaient d'une façon si adorable, qu'en vérité...

— Ne prenez pas feu, interrompit ici la marquise, nous avons trois heures de cheval du château jusqu'au plus prochain poste de pompiers.

— Chère madame, répliqua le président qui la salua, la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, vous aviez dix-huit ans, et je me permis de dire en moi-même : C'est bien là le charme exquis de Juliette, seulement, celle-ci est cent fois plus belle !

— C'est bien fait, attrape ! murmura le frère de la châtelaine, un abbé entre deux âges, dodu, grasseyant, un peu coquet, qui était chanoine honoraire du diocèse de Vannes, et dont les mains blanchettes embaumaient.

Le président reprit :

— C'était comme j'ai l'honneur de vous le dire, nous étions tous un peu fous, et pour récompenser le dévouement du couple Sidoux des Moraindières, qui n'avait pas craint, malgré son illustre origine, de faire une cuisine bourgeoise où les rôtis de bœuf et les fricandeaux étaient vraiment exquis, chacun de

nous se laissait aller à de vagues idées d'offrir sa main à Juliette.

Il y avait neuf pensionnaires, ce qui, avec les trois membres de la famille Sidoux, donnait le nombre douze. Ce n'était probablement pas un calcul, mais la vicomtesse s'appuyait sur ce hasard pour ne permettre aucune invitation. En effet, si quelqu'un de nous avait amené un parent ou nn ami, on se serait trouvé treize à table.

Pour ne pas être lapidé, je veux bien convenir qu'en Bretagne nous ne sommes pas beaucoup plus superstitieux qu'ailleurs, mais enfin nous n'aimons pas jouer avec ces choses-là, c'est certain, et je ne connais guère ici que M. le chanoine pour être franchement un esprit fort.

Dieu sait les gants que chacun de nous prenait au commencement du mois pour ne point humilier la vicomtesse en lui portant le prix de la pension, car on payait d'avance. Elle comptait l'argent sans avoir l'air d'y toucher, et trouvait moyen d'insulter le sort en détaillant certains petits suppléments qu'elle appelait des misères et que le malheur des temps la forçait à réclamer.

Ah ! sans les révolutions qui avaient ruiné l'opulence de ses aïeux, quel plaisir elle aurait eu à nous baigner gratuitement dans des océans de soupe !

Excepté moi, les neuf pensionnaires de la vicomtesse étaient tous des Bas-Bretons, appartenant à de

bonnes familles des Côtes-du-Nord et du Finistère.

Quelques-uns sont morts, d'autres sont allés au loin, mais vous en connaissez au moins trois, M. Reveil de Kerboz, notre grand agriculteur; le baron de Tremelec, notre capitaine louvetier, et maître Loupin, présentement notaire à Dinan.

L'un des trois fut le héros de l'histoire, les deux autres y jouèrent des rôles et pourraient au besoin certifier l'exactitude rigoureuse de mon récit.

J'étais le plus âgé des pensionnaires et le seul peut-être dont l'amour ne fermât pas étroitement les yeux. Je m'étais aperçu d'une chose, c'est que si les pensionnaires de la maison Sidoux pensaient au mariage, la maison Sidoux y pensait encore bien plus qu'eux. Le vicomte et la vicomtesse étaient des arithméticiens forcenés; ils connaissaient par sous et deniers la fortune et les espérances de chacun de leurs hôtes.

Le soir, il s'établissait entre le mari et la femme de longues discussions de chiffres où l'on balançait avec soin les revenus actuels, les nu-propriétés et les héritages à venir.

Il y avait parmi nous d'assez bons partis, et pourtant l'illustre couple hésitait, parce qu'au-dessus de ce jeune peuple qui dévorait à table d'hôte, il y avait un ratelier de parents au grand complet.

C'était comme un fait exprès, le ménage Sidoux des Moraindières avait beau regarder autour de lui,

il ne voyait pas un seul orphelin ou plutôt, pour employer une expression plus agréable, un seul jeune homme « ayant son bien venu. »

Juliette songeait, elle aussi, au mariage. Écoutez, notre Juliette n'est pas tout à fait la fiancée de Roméo, je ne voudrais pas tresser autour de son joli front une couronne de poésie qui n'existait pas, mais je puis bien vous affirmer qu'elle ne partageait à aucun degré les âpres calculs de sa famille.

Ce n'était pas une héroïne, c'était tout uniment une chère fillette qui devait faire et qui a fait une excellente femme.

La première fois que je la vis rougir, ce fut le jour où Félix Reveil, qui est maintenant M. le comte de Kerboz et qui mène nos comices agricoles, fut reçu à son examen de bachelier en droit.

Félix est encore bel homme, quoiqu'il porte cent dix centimètres à la taille et que son pied droit soit un peu goutteux ; en ce temps-là, c'était un grand jeune homme élancé, avec des cheveux noirs romantiques et une barbe naissante dont les touffes de soie semblaient semées dans du marbre.

Mon Dieu oui, je crois que la gentille Juliette songeait aussi un peu au mariage, mais je suis bien sûr d'une chose, c'est qu'elle ne supputait ni les espérances, ni les nu-propriétés, ni les rentes de Félix.

II

Il arriva qu'une fois nous fûmes treize à table, bien qu'aucun de nous n'eût invité ni parent ni ami.

Ceci est, à proprement parler, le début de l'aventure, et je vous prie, mesdames, de me prêter toute votre attention.

Le nouveau venu était un gros gars de basse Bretagne, assez mal habillé et plus mal tourné, qui portait une forêt de cheveux jaunâtres, taillés à l'écuelle, sur une figure joufflue, laquelle semblait bonasse au premier aspect, mais où le second regard découvrait des symptômes de finauderie rustique.

La vicomtesse nous le présenta sous le nom du chevalier Moras de Plœchef, qui avait eu le malheur de perdre son oncle et père d'adoption, le respectable chevalier de Plœchef, ancien maire de Quimperlé, et qui venait à Rennes pour se distraire un peu de son chagrin en donnant le dernier vernis à son éducation.

Le gros gars portait, en effet, le deuil des pieds à la tête, et quant à son éducation, elle nous parut à tous avoir besoin d'autre chose que d'un dernier vernis.

Ce nom de Plœchef, considérable dans le Finistère,

n'était inconnu à aucun de nous, et Félix Reveil appela le gros gars mon cousin, ajoutant qu'il avait vu souvent dans la maison de son père M. le maire de Quimperlé, dont il était lui-même le neveu à la mode de Bretagne.

Le chevalier Moras reçut cette communication d'un air rogue, et y répondit en broyant des cailloux entre ses dents, comme le veut l'accent du Finistère :

— Foi de Dieu ! si je comptais tous ceux qui m'appellent mon cousin depuis que j'ai les poches pleines, ce serait à n'en plus finir.

Le gros gars eût été jugé sur cette seule sottise, si la vicomtesse ne se fût écriée d'un air admiratif :

— Il est impayable et franc comme l'or, figurez-vous ! vous verrez quel charmant camarade je vous ai donné là !

Le chevalier Moras n'écoutait déjà plus, occupé qu'il était à engloutir des bouchées grosses comme le poing.

On l'avait mis auprès de Juliette, qui le regardait avec de grands yeux étonnés.

Le vicomte Sidoux des Moraindières le regardait aussi, mais non pas avec de grands yeux, car les siens semblaient percés tout ronds, au moyen de deux trous de vilbrequin.

Je ne saurais dire quelle somme de tendres caresses peut être contenue dans de si petits yeux.

Loupin, qui était en ce temps-là un espiègle de vingt ans, me donna un coup de coude et me glissa à l'oreille :

— Attention ! ce pataud-là a son *bien venu* et j'ai idée qu'on va l'arroser comme une graine de gendre.

Il ajouta, en tendant son assiette à la vicomtesse pour lui redemander une tranche de gigot :

— Ça me fait quelque chose, moi, de penser qu'il y aura un de nous qui mourra dans l'année.

Si on pouvait être poignardé par un regard, Loupin serait tombé sur le coup, mais il avait la vie dure.

Le chevalier Moras eut un éclat de rire retentissant et s'écria :

— Moi, je suis né un vendredi et je ne m'en porte pas plus mal, foi de Dieu !

— La religion, ajouta la vicomtesse d'un air pincé, réprouve ces superstitions.

— Et nous ne sommes pas mariés les uns avec les autres, mon cher monsieur Loupin, dit le vicomte majestueusement. Si quelque chose vous déplaisait à table, vous auriez le droit de la quitter, et nous ne serions plus que douze.

Cette brutalité causa parmi nous un étonnement si pénible que la vicomtesse eut peur. Elle se leva en même temps que Loupin et vint lui prendre les deux mains en disant :

— M. le vicomte n'est pas bien portant, et je vous prie de l'excuser. Au fond, il vous aime tous comme si vous étiez sa famille, et s'il faut qu'on vous fasse des excuses, mon cher enfant, car nous avons tous ici la tête trop près du bonnet, M. le vicomte, j'en suis sûre, ne s'y refusera pas...

— Foi de Dieu ! interrompit Moras, si on prend la mouche ici à tout bout de champ, on aura de l'ouvrage avec moi !

— Ne vous mêlez pas de cela ! lui dit tout bas le vicomte :

Mais il était trop tard, et Félix Réveil, regardant le nouveau venu dans le blanc des yeux, avait déjà lancé ces mots :

— Vous, monsieur le rustre, vous êtes prié de vous taire !

Un pareil langage dans la bouche de Félix, en présence de deux dames, était aussi extraordinaire que la sortie du vicomte lui-même.

Car si l'illustre Sidoux des Moraindières tenait considérablement à ses pratiques, Félix Réveil était un des jeunes gens les plus courtois que j'aie rencontrés en ma vie.

Il y eut une chose singulière, un peu de pâleur avait essayé de naître sur les joues fraîches de Juliette ; ce fut l'affaire d'une seconde, et son sourire revint plus éclatant, au moment où elle relevait les yeux sur le chevalier Moras, rouge comme une

pivoine, mais ne soufflant mot et s'acharnant après sa tranche de mouton.

Loupin se rassit, et fermant d'un geste la bouche du vicomte qui allait parler, il dit :

— Je vous tiens pour un excellent homme, monsieur des Moraindières, et, en définitive, vous n'avez dit que la vérité : quand nous voudrons nous en aller, nous nous en irons. Seulement, je crois que si cela arrivait, nous nous en irions tous ensemble; or, comme je n'ai rien contre vous, je reste, je mets ce qui vient de se passer sur le compte du nombre treize, et surtout sur le compte du treizième. Changeons de conversation, et faites-moi passer la salade.

Le chevalier Moras se tint coi ; la vicomtesse reprit sa place avec une grande affectation de gaieté, mais je dois avouer que, parmi nous, le ménage Sidoux des Moraindières avait perdu à ce jeu une notable partie de son prestige.

Seulement, dans notre pensée, Juliette restait en dehors de tout cela, et, par le fait, elle était avec nous, puisqu'elle avait peine à réprimer la petite pointe de moquerie qui aiguisait son sourire, chaque fois qu'elle regardait le chevalier Moras.

Au sortir de table, une fine oreille, probablement celle de Loupin, entendit la vicomtesse qui disait tout bas au vicomte :

— Vous avez commis une horrible maladresse;

rien n'est fait encore, et nous pourrions rester entre deux selles.

Le vicomte répondit :

— Il a son bien venu, et s'il me fallait faire maison nette pour le garder, je n'hésiterais pas un seul instant.

Ce soir-là, nous ne restâmes pas à faire salon, comme de coutume, chez les Moraindières, et Félix lui-même, quoiqu'il eût le cœur bien gros, prit congé en même temps que nous tous.

Le lendemain, de bonne heure, il arriva chez moi une lettre ouverte à la main, et disant :

— Voici une coïncidence assez particulière : on m'écrit justement de chez moi pour m'annoncer la mort du vieux Plœchef, que mon père appelle toujours son oncle. Je désire que tu lises cela ; je ne sais pas si je me trompe ou si c'est ce diable de treize à table qui me poursuit depuis hier, mais il me semble... enfin, tu vas voir. Fais-moi le plaisir de déchiffrer l'écriture de papa, et surtout de ne rien passer.

Je ne pensais déjà plus à la scène de la veille, et je fus étonné de l'espèce de rancune que la présence de Félix réveilla en moi à ce sujet. La conduite du majestueux vicomte et de sa femme m'avait, à ce qu'il paraît, frappé plus que je ne le croyais moi-même, car je dis à Félix :

— A la place de Loupin, moi, je ne retournerais pas là-dedans.

Félix répondit :

— Loupin m'a promis d'y retourner.

Je repris après un silence pendant lequel j'avais réfléchi :

— Nous avons tous une véritable affection pour cette enfant-là ; il nous peinerait de lui causer du chagrin ; mais tu es le plus engagé de nous tous, parce que tu es le mieux accueilli par elle. Ce qui s'est passé hier a donné à penser à beaucoup d'entre nous, on a causé en sortant ; je dois t'avouer que le mot *aventuriers* a été prononcé.

— Par qui ? s'écria Félix, celui-là aura affaire à moi !

Je lui pris les deux mains :

— Je suis plus âgé que toi, dis-je, il m'est permis de te parler comme un frère aîné. As-tu vraiment l'idée de l'épouser ?

— Si quelqu'un d'autre me faisait cette question, répéta Félix, qui était tout pâle, cela vaudrait un coup d'épée. C'est une sainte, et tu le sais bien ; je l'aime ; elle est tout mon cœur, elle sera toute ma vie.

— Quant à sa famille, poursuivit-il sur un ton moins lyrique, dame ! ce n'est peut-être pas le Pérou, mais on n'épouse pas la famille. Ce que je puis t'affirmer, c'est qu'il n'y a rien de compromettant dans leur passé, j'ai pris tous les renseignements.

Il s'arrêta, parce que mon regard exprimait une soudaine surprise.

— Oui, dit-il résolûment, nous en sommes là : j'ai pris mes renseignements à Valognes, d'où ils viennent ; ils sont de bonne maison, il n'y a de controuvé que les vanteries du vicomte à l'endroit de sa fortune passée ; ils n'ont jamais été riches, et ils tiraient le diable par la queue en Normandie comme en Bretagne.

— Que veux-tu ? ajouta-t-il brusquement, il n'y a pas besoin de sortir de l'Ille-et-Vilaine pour trouver des hobereaux un peu âpres en affaires, et que la gloriole étouffe. Juliette n'est pas cause de cela.

— Mais ton père, demandai-je, consentira-t-il ?

— Mon père est le meilleur des hommes. Lis sa lettre. Ce n'est pas des Moraindières qu'il s'agit, mais bien de cet âne rouge de Moras, que je déteste du meilleur de mon cœur.

A vrai dire, malgré les renseignements de Félix, je trouvais que le chevalier Moras, ce parfait pataud, était tout ce qu'il fallait pour compléter la maison Sidoux.

Mais au moment où je reportais mes yeux sur la lettre, le sourire éclatant de Juliette passa devant mon regard. Pauvre chère amour ! une si délicieuse créature condamnée au supplice sans nom de traverser une existence tout entière, bras dessus, bras dessous avec ce rustre de Moras !

Je lus, comme si la lettre avait pu apporter une solution au problème que le souvenir de Juliette posait à ma philosophie de vingt-cinq ans.

Le papa Réveil était, en effet, le meilleur des hommes ; il se débattait contre la gêne, là-bas, entre Saint-Brieuc et Quintin, dans une propriété fort étendue, mais presque entièrement composée de landes, et qui lui rapportait très peu de revenu.

Le plus clair de ses rentes allait à l'éducation de Félix.

Sa lettre parlait d'abord des efforts qu'il continuait pour améliorer l'avenir de son fils.

« J'ai pu effondrer encore, cette année, un petit bout de lande, disait-il, la terre est bonne, mais l'argent est rare. J'ai piqué douze cents sapins du nord depuis la Noël ; si tu fais comme moi, tu mangeras du pain un peu plus blanc que le mien ; si tes enfants font comme toi, ils rouleront voiture, et les enfants de tes enfants seront plus riches que des Crésus. Il y a de l'or dans le sol de notre Bretagne ; seulement il faudrait un peu de cuivre pour l'aider à sortir, et les sous manquent.

« Je ne te dis pas d'être économe, tu es un bon garçon et tu connais la position de ton père ; vis du mieux que tu pourras, tu ne t'amuseras jamais plus jeune, mon gaillard, mais reviens-nous savant, car on dit que ça sert à toute chose.

« Tu sauras que tu dois acheter un crêpe et le porter à ton chapeau pendant six semaines à l'occasion de la perte douloureuse que nous avons faite en la personne de notre oncle à la mode de Bretagne, Isidore-Yves-Marie de Plœchef du Tremblais, créé chevalier par Sa Majesté le roi Louis XVIII, et ancien maire de Quimperlé ; ne l'oublie pas dans tes prières.

« Il est sûr que chacun a son tour en ce bas monde, et que je comptais bien sur ma part légitime dans la succession du vieil homme pour défricher la Grand'-lande et mettre des sapins sur tout le versant qui pend au nord-ouest dans la métairie du Haut-Pays, mais la lettre du notaire m'a dit tout de suite que nous étions déshérités.

« Je n'avais rien fait pour cela ; nous entretenions, mon oncle et moi, de bonnes relations de famille, et chaque fois qu'il venait nous voir au Tremblais, on le recevait comme il faut.

« Néanmoins, comme la loi lui donnait le droit de distribuer son bien selon sa fantaisie, j'ai fait le voyage de Quimperlé tout exprès pour assister au service solennel qui a été célébré, quinze jours après son décès, en l'église de Sainte-Croix.

« Le notaire a essayé de me faire entendre qu'il y avait eu quelque mic-mac au sujet du testament ; je l'ai prié de me laisser ignorer ces vilenies, après m'être informé toutefois sur la question de savoir si

notre oncle était en possession de son bon sens quand il a dicté ses dernières volontés.

« Le notaire m'a répondu oui, et je lui ai dit : tout est bien.

« Il paraît, du reste, que la fortune du vieil homme était beaucoup plus considérable qu'on ne le pensait ; il a laissé à son autre neveu, le fils de Jean Moras, qui était au même degré que nous, trente-cinq mille livres de rentes au soleil, sous condition que le fils Moras portera son nom de Plœchef et son titre de chevalier.

« La présente, mon cher enfant, est un peu pour te parler de ce Moras, qui ne passe pas, dans le pays de Quimperlé, pour être la crème des honnêtes gens. Il va, dit-on, partir pour Rennes, où il compte faire les beaux bras avec les écus de l'oncle.

« Rennes est bien grand par comparaison de Quimperlé ou de Quintin, mais néanmoins ce Moras et toi vous vous y rencontrerez peut-être, et je te dois à ce sujet un conseil.

« Ne lie point amitié avec lui puisqu'il a méchante renommée, mais garde-toi surtout de toute querelle.

« Le monde juge mal, et il a raison, les héritiers frustrés qui cherchent noise à leurs parents plus heureux.

« Et le duel cesse d'être une affaire d'honneur, dès qu'il y a de l'argent au fond.

« Sur ce, mon petit gars, vis bien et porte-toi bien

jusqu'aux vacances, où nous chasserons ensemble. Les couvées de perdrix ont déjà cassé leur coque ; le vieux Renault connaît sept compagnies en remontant depuis le moulin jusqu'au Pré-Perché, et il y a des lièvres plein les taillis du bas. Je te défends d'en vouloir à feu notre oncle et je t'embrasse sur les deux joues. »

III

Nous étions au mois de juin. L'affaire des treize à table s'étouffa au bout de quelques jours, en apparence du moins. Madame la vicomtesse Sidoux des Moraindières avait mis une rallonge à l'hospitalité de sa table et conquis un nouveau pensionnaire pour arriver au nombre quatorze. La concorde semblait régner de nouveau autour des aloyaux et des épaules de mouton de notre noble hôtesse.

Je m'étais fait inscrire au tableau des avocats, et ma vie devenant plus occupée, je prenais moins de part à la petite tempête qui s'agitait dans le verre d'eau de la maison Sidoux.

Car la paix n'était qu'apparente, maître Loupin, rancuneux comme une graine d'officier ministériel qu'il était, gardait, selon sa propre expression, un chien de sa chienne au ménage Sidoux, et principalement au chevalier Moras, qu'il abominait de toute son âme.

Félix, de son côté, amoureux comme un fou, et voyant son rival installé de plus en plus solidement dans la famille, perdait le boire et le manger.

Cette pauvre chère enfant de Juliette maigrissait et devenait toute pâle ; on ne la voyait plus guère sourire, sinon quand maître Loupin, son mystérieux protecteur, lui glissait quelques mots à l'oreille en passant, ou lâchait à l'adresse du pataud, comme on appelait désormais officiellement le chevalier Moras, quelques lardons capables de transpercer un bœuf.

Il faut dire que le lardon s'émoussait d'ordinaire et n'entamait point la peau de rhinocéros qui servait d'enveloppe au gentillâtre de Quimperlé.

La table d'hôte, jadis si patriarcale, offrait un spectacle assez curieux : tout le monde y était plus ou moins gêné, mais principalement M. le vicomte et madame la vicomtesse, qui mangeaient sur le gril.

Si le pataud se fût déclaré, le ménage des Moraindières nous aurait très certainement mis à la porte sans autre forme de procès, mais le pataud ne se déclarait pas, parce que Juliette était déjà femme et que, tout en restant très polie, elle trouvait mille moyens de lui témoigner son insurmontable aversion.

Dès que le chevalier ouvrait la bouche pour dire quelque balourdise, car c'était véritablement un très pauvre diable, et il n'était soutenu que par les rentes de l'oncle Plœchef, le ménage Sidoux se tenait au port d'armes, prêt à lui faire un succès ; mais la table

entière, organisée résolument en cabale, soulignait toutes ses âneries et l'eût écrasé sous ses dédains sans la bonne opinion robuste qu'il avait de lui-même.

Les Bas-Bretons sont les Gascons de l'Ouest; il n'est pas rare de voir là-bas quelque rustique hâbleur chanter victoire à l'espagnole, au fond du chapeau qu'un coup de poing lui a enfoncé sur les yeux.

Je passais désormais, distrait, parmi les escarmouches de cette guerre enfantine; ma carrière se dessinait, j'avais déjà rencontré dans le monde la chère jeune fille qui depuis a fait le bonheur de ma maison, et je songeais sérieusement à me marier.

En somme, ce chevalier Moras me faisait un peu compassion : je trouvais qu'on dépassait les bornes à son égard. A mes yeux, c'était tout simplement un imbécile, fanfaron et grossier, qui ne savait pas se défendre contre la ligue des espiègles ameutés autour de lui.

Je quittai la pension des Moraindières à la fin de juillet et j'éprouvai un très réel plaisir à ne plus entendre parler de ces vétilles.

Vers le milieu du mois d'août, un matin, j'étais seul dans mon cabinet, lorsqu'on m'annonça le vicomte Sidoux des Moraindières, qui entra plus solennel et plus majestueux que jamais.

— Cher monsieur Denault, me dit-il après les po-

litesses d'usage, les excellents rapports que nous avons toujours eus ensemble m'ont porté à faire choix de vous pour une consultation délicate. Voudriez-vous bien me dire, d'une façon précise et en quelque sorte juridique, ce que c'est qu'un Tribunal d'honneur ?

— C'est tout et ce n'est rien, répliquai-je. En tant que juridiction, on peut appliquer au Tribunal d'honneur, sans se tromper, les règles de l'arbitrage ordinaire. On s'en sert dans quelques contestations extra-judiciaires, pour empêcher un duel, par exemple.

— Je vous dirai, interrompit le vicomte, que mon gendre n'a pas du tout refusé de se battre.

— Ah ! ah! fis-je, ramené tout d'un coup au drame de la pension Sidoux, le chevalier Moras s'est donc enfin déclaré ?

— Tout était fini, me répondit le vicomte, notre pauvre Juliette était enchantée. Pensez donc ! Trente-cinq mille livres de rentes et une jolie terre du côté de Pont-Aven ! Le chevalier parlait de lui donner voiture, lorsque tout à coup ce serpent de Loupin a fait un voyage à Quimperlé et en a rapporté des tas de calomnies. J'ai pensé d'abord qu'il suffisait de lui tirer les oreilles comme il le méritait, mais tous nos autres pensionnaires, qui sont jaloux de la bonne tenue, de l'esprit, et surtout de la fortune du chevalier, se sont mis avec Loupin, et la ville commence à s'en mêler.

J'arrivais de Fougères où j'étais allé plaider.

— Je vous avertis que je ne sais pas le premier mot de tout cela, dis-je au vicomte. Quelle est l'accusation portée contre le chevalier Moras ?

— Des stupidités, me répondit le vicomte. Au fond, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, mais figurez-vous qu'on va jusqu'à insinuer qu'il a hâté la fin du vieux Plœchef, son oncle.

— Peste ! m'écriai-je, car je ne pouvais m'empêcher de prendre la chose en plaisanterie, ce serait en effet d'une certaine gravité. Seulement, je vous fais observer que les tribunaux d'honneur ne peuvent connaître d'une affaire de meurtre ni d'aucun autre crime ou délit qualifié par la loi.

— Alors, demanda vivement le vicomte, nous serions fondés à refuser ?

— Indubitablement.

— Et le public n'aurait rien à dire ?

— Le public aurait d'autant moins à dire qu'il n'est pas loisible à un tribunal privé de se mettre au lieu et place de la Cour d'assises dans des cas semblables.

— Ah ! fit le vicomte dont les lèvres s'affaissèrent, la Cour d'assises ! c'est stupide !

— Ensuite, continuai-je, pour rendre possible un arbitrage quelconque, il faut le consentement libre et formel de toutes les parties.

Le vicomte se leva.

— Voilà qui est parler ! dit-il ; moi, je trouve cela clair comme le jour. Je vais rapporter votre opinion à mon gendre. Qu'ils le traînent en Cour d'assises, morbleu ! il n'y a pas l'ombre d'une preuve ! En vous remerciant, cher monsieur Denault. J'aurai peut-être besoin d'autres consultations et nous règlerons le tout ensemble. C'est stupide... stupide !

Au moment où je le reconduisais vers la porte, mon domestique Chesnot entra et me remit une lettre.

Je connaissais l'écriture de cette pauvre et gentille Juliette, parce que c'était elle qui traçait les noms des convives sur des carrés de papier, aux deux galas annuels qu'on donnait, chez les Moraindières, à la fête du vicomte et à celle de la vicomtesse.

Je regardais la lettre et je la retournais entre mes doigts, devinant un peu d'avance quel en pouvait être le contenu, lorsque la basse-taille de Sidoux remonta mon escalier et me cria :

— Dites donc, s'il y avait un Tribunal d'honneur, malgré tout, est-ce que je pourrais en être ?

— Certes, répondis-je, rien ne s'y oppose ; à moins que votre conscience ne vous engage à vous récuser comme intéressé.

J'entendis encore une fois : « C'est stupide ! » et la porte de la rue se referma bruyamment.

Chesnot me dit :

— A la place de Monsieur, moi, je ne me mêlerais pas de tout cela.

— De tout quoi ? demandai-je.

— On parle, répliqua Chesnot, on dit que le vieux Plœchef de Quimperlé a avalé sa langue d'une drôle de manière. Il passait pour avoir commerce avec Satan, et la chose sûre c'est qu'on l'a trouvé mort dans son lit, les yeux sortis de la tête et la langue noire. Je sais bien qu'il y a des individus superstitieux et des mauvaises langues, mais enfin le barbier de monsieur, qui est de Quimperlé, dit que le chevalier Moras était *de mèche* avec le diable dans toute cette affaire-là.

« De mèche, » à Rennes, est une locution populaire et adverbiale qui implique très-étroitement l'idée de complicité.

J'ouvris la lettre de Juliette, qui m'annonçait un peu tardivement la visite du vicomte, son père. La pauvre enfant avait l'air d'être aux cent coups.

« Probablement, me disait-elle, vous verrez aussi ma mère dans le courant de la journée. Maman est bien embarrassée parce que M. Moras a trente-cinq mille livres de rentes de bien venu, mais elle ne voudrait pas non plus, malgré tout, me voir la femme de quelqu'un qui aurait trempé dans une vilaine affaire.

« Moi, je ne sais pas s'il est capable de cela, je ne le crois même pas, car il est si bouché ! seulement

j'ai peur de lui, et si on me force à l'épouser, je promets bien que j'en mourrai.

« Félix et M. Loupin disent que si vous veniez à notre secours on pourrait encore s'en tirer. Mon Dieu! que je suis malheureuse! vous nous avez abandonnés et je ne sais même plus si vous êtes encore notre ami.

« Félix doit aller vous voir pour un Tribunal d'honneur ; il m'a expliqué ce que c'est, mais je n'ai pas compris tout à fait. Je vous en prie, souvenez-vous que vous m'aimiez bien autrefois, et s'il n'y a pas d'autre moyen pour ne pas être la femme de ce Moras, dites-moi si on peut se faire religieuse malgré la volonté de ses père et mère. Félix veut m'enlever, j'ai eu l'idée de me jeter dans la rivière ; je ne fais que pleurer. Voilà trois fois qu'on rétrécit mes robes je n'ai plus que la peau sur les os. Ah! vous me trouveriez bien laide et je vous ferais pitié... »

Il y a des écrits très touchants qui me laissent froid ; la lettre de la pauvre Juliette ne vous semblera peut-être pas des plus attendrissantes, mais j'eus les yeux mouillés en la lisant.

— Ah ça! de par tous les diables! me disais-je, qu'est-ce que c'est que cette farce d'assassinat? Le chevalier Moras est un imbécile et un animal très fatigant, mais il n'a pas l'air du tout d'un assassin. D'un autre côté, Félix, qui est la loyauté même,

n'emploierait jamais un moyen de ce genre pour se débarrasser d'un rival.

Une idée me traversa l'esprit.

— Il y a maître Loupin ! pensai-je.

Loupin était un honnête garçon, mais il étudiait pour être notaire : vous avez sûrement remarqué que certaines professions poussent à la perversité.

Physiquement, Loupin, que vous pouvez connaître tous, était alors un Bas-Breton aux jambes courtes, aux épaules larges, à la voix sonore et grasseyante, très laid, mais ne déplaisant pas, à cause de la bonne humeur effrontée qui éclatait dans son regard ; au moral, il avait quelque méchanceté dans l'esprit, ou plutôt une propension implacable à tourner toutes choses en ridicule. Cela ne l'empêchait pas d'avoir assez bon cœur à l'occasion. Il aimait les querelles et se comportait sur le terrain avec un admirable sang-froid, disant toujours : « Je me bats en avancement d'hoirie ; quand je serai titulaire, je me laisserai marcher sur les deux pieds comme un autre ! »

Si le chevalier Moras avait voulu accepter de lui un coup d'épée on une balle de pistolet, après la fameuse scène des treize à table, Loupin lui aurait volontiers pardonné ; mais Moras, sous son masque fanfaron, était poltron comme un lièvre.

Tout devait venir du féroce Loupin, dans les veines de qui fermentait déjà l'acide notarique.

— Je pense bien, me dit Chesnot qui m'apportait

mes bottes, que vous n'allez pas vous faire attendre chez ces dames, ce matin ?

— Quelles dames ? demandai-je tant j'étais préoccupé.

— Pas les aventurières Sidoux, toujours ! me répondit Chesnot avec un sévère sourire.

J'étais invité à déjeuner, ce jour-là même, dans la famille de ma fiancée ; il paraît que je l'avais oublié ! l'heure me pressait désormais, je m'habillai à la hâte. En nouant ma cravate, je répétais malgré moi ce mot :

— Aventurières !

Chesnot était le moins spirituel de tous les bossus que j'aie connus en ma vie ; mais il pouvait passer pour un assez bon baromètre de l'opinion publique, car il fréquentait des valets de chambre de bonne maison et plusieurs notables cuisinières.

L'opinion publique est toujours en deçà et au delà du bon sens et de la vérité. On avait mis un instant les Sidoux sur un piédestal parce que la soupière où ils puisaient le potage vendu à des fils de famille était timbrée d'une couronne de vicomte ; maintenant, au contraire, on les insultait. Pourquoi ? Il n'y avait pas dans tout Rennes une seule maman de demoiselle à marier qui n'eût regardé d'un bon œil les trente-cinq mille livres de rente en *bien venu* du chevalier Moras de Plœchef.

Pendant que je descendais mon escalier et que

Chesnot me criait d'en haut qu'il fallait prendre mes jambes à mon cou si je ne voulais pas être en retard auprès de ces dames, j'entendis la voix grasseyante de Loupin qui disait à quelqu'un, tout en bas des marches :

— Toi, tu es arrivé au dernier degré du crétinisme ! Denault n'est pas un mauvais camarade, quoiqu'il ait été substitut du procureur du roi. Tu vas me laisser parler sans m'interrompre et je lui soumettrai l'affaire dans tous ses détails.

— Pas avant déjeuner, toujours ! m'écriai-je. Bonjour Félix, bonjour Loupin, laissez-moi passer, je suis attendu.

Félix avait l'air d'un échappé d'hôpital, Loupin se portait à merveille. Il me parut même triomphant.

— J'en suis bien fâché, me répondit-il en barrant l'escalier résolument, on t'attendra. Remonte en double, si c'est un effet de ta complaisance, tu iras une autre fois où l'amour t'appelle : il s'agit aujourd'hui de vie ou de mort.

Je voulus résister, mais Félix me prit les deux mains en disant :

— Denault, je t'en prie !

Il avait les yeux battus et ses paupières étaient enflammées.

— Que le diable vous emporte ! m'écriai-je; allez-vous me faire manquer mon mariage pour cette absurde histoire !

— Non, répartit Loupin, ça n'ira pas jusque-là. Tu mérites d'être heureux à cause de tes vertus, mais nous voulons faire manquer le mariage de cet abominable Moras. As-tu lu l'histoire des Vampires de Hongrie? ce n'est rien auprès de la sienne. Voyons, écris à ces dames une jolie lettre où tu diras que tu es d'un duel ou d'un enterrement. Tu ne mentiras pas beaucoup, sais-tu? car l'affaire est noire comme de l'encre.

Le pauvre Félix allait répétant comme un enfant :

— Denault, je t'en prie, je t'en prie!

Ma foi, j'eus pitié et je remontai. J'envoyai Chesnot, qui était de fort mauvaise humeur, porter mes excuses à ces dames; quand il revint, au bout de vingt minutes, Loupin lui dit :

— Fais la valise de ton maître, bosco, nous partons ce matin pour Quimperlé.

Chesnot resta bouche béante à me regarder.

— Fais la valise, ordonnai-je avec résignation, et puis tu retourneras chez ces dames, leur dire que je serai absent au moins quatre ou cinq jours.

— Mon cousin Bastien ne fut absent qu'un jour, me répondit Chesnot, dont l'accent exprimait plus de mépris encore que de colère, ça n'empêche pas qu'à son retour il trouva sa chaise occupée. Quand on est pour se marier, faire des godicheries pareilles! mais il y aura toujours des innocents, pas vrai? Vous

pouvez bien rester deux mois si vous voulez, je m'en bats l'œil :

Si vous voulez savoir pourquoi je partais ainsi brusquement au lieu d'aller me mettre à table, je vais vous le dire :

J'étais membre du fameux Tribunal d'honneur.

IV

Ce Loupin aurait fait un joli avocat. Pendant l'absence de Chesnot, il m'avait exposé l'affaire sommairement avec toute la précision que comportait une si bizarre histoire, et j'étais tombé d'accord qu'il fallait partir.

Moras avait fini par accepter la formation d'un Tribunal d'honneur.

En face du cas dont il s'agissait, le conseil arbitral ne pouvait délibérer utilement qu'après enquête poursuivie sur les lieux.

C'était Loupin qui avait constitué le Tribunal d'honneur de sa propre autorité ; il mettait à tout cela une passion singulière, où l'analyse psychologique eût trouvé plusieurs sentiments bons et mauvais amalgamés étroitement. Il y avait d'abord son amitié sincère pour Félix, ensuite l'intérêt qu'il portait à Juliette, mais il y avait aussi la haine bien conditionnée qu'il nourrissait à l'endroit du cheva-

lier Moras, et il y avait enfin une considérable proportion de curiosité gardenotale.

Je dus avouer que les préliminaires avaient été conduits avec une certaine prudence : on avait laissé la question du mariage et la personnalité de notre gentille Juliette en dehors du débat ; il s'agissait d'une contestation fictive entre Moras et Félix, tous les deux héritiers au même degré, par rapport au testament du vieux Plœchef.

Suivant le conseil de Loupin, Félix devait porter devant les arbitres la question de captation d'abord et ensuite la question d'indignité, impliquant l'idée d'assassinat.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il n'y avait en tout ceci rien de régulièrement légal ; le père Réveil, du chef de qui procédaient les droits de Félix, n'avait pas même été prévenu. On avait de bonnes raisons pour penser que son respect honorable et profond pour tout ce qui était famille l'eût porté à étouffer le débat dans son germe.

Ce Tribunal arbitral se composait, pour Félix, de son cousin, le jeune baron de Tremelec, et de moi ; pour Moras, de deux propriétaires bas-bretons, qu'il avait choisis lui-même. En outre, et toujours d'après l'avis de Loupin, qui prétendait *engager* le beau-père, on avait pris pour président départageur le vicomte Sidoux des Moraindières lui-même.

La route se fit en poste, et nous arrivâmes à

Lorient au milieu de la nuit. Là, nous prîmes avec nous une vieille béguine, nommée Renotte, qui s'était retirée pensionnaire au couvent après la mort de son maître, M. de Plœchef, dont elle avait été la gouvernante pendant de longues années, et le lendemain nous tînmes notre première séance dans la meilleure auberge de Quimperlé.

Il y eut au moins une cinquantaine de témoins entendus, presque tous gens de la campagne, car dans ses dernières années le vieux Plœchef avait habité un petit manoir aux environs de Saint-Maurice, sur la rivière de Quimperlé. Outre Moras, qui ne le quittait jamais, il avait là pour compagnon ordinaire un certain Yvon, tailleur villageois d'assez méchante renommée, et qui passait pour sorcier.

Dans le Finistère, d'ailleurs, presque tous les tailleurs jettent des sorts pour un prix fixe et modique.

Je ne sais pas quelle idée on se faisait de nous dans le pays; les paysans bretons sont tout aussi tortueux que les Normands en face de la justice : nous excitions évidemment une sorte de terreur qui n'était pas sans flatter beaucoup le vicomte Sidoux des Moraindières.

Pour vous éviter, mesdames, les détails fastidieux et confus d'une instruction qui faillit vingt fois s'égarer, je vous en dirai tout uniment le résultat. Cela formera en quelque sorte une notice biographique

assez complète sur ce vieil original, M. de Plœchef.

A l'époque de sa mort, arrivée en 1831, M. de Plœchef avait aux environs de soixante ans, quoiqu'il parût beaucoup plus âgé. Il était entré au séminaire de Vannes en 1788, avec une vocation qui semblait fort arrêtée, et un peu contre la volonté de ses parents.

Les idées qui changeaient alors la face du monde n'étaient pas sans pénétrer plus ou moins dans les écoles ecclésiastiques. Beaucoup de jeunes étudiants, destinés à la prêtrise, accueillaient avec ardeur le courant qui semblait porter l'homme vers la liberté, et qui avait, de loin, certaines analogies avec la grande révolution accomplie par la naissance du christianisme. Il y avait deux partis au séminaire de Vannes, comme partout : ceux qui s'attachaient au passé, ceux qui tournaient vers l'avenir un regard d'espérance passionnée.

Les opinions que pouvaient avoir les séminaristes de Vannes n'étaient pas appelées à exercer une notable influence sur les événements du jour, je les constate seulement, parce qu'elles rentrent dans mon sujet ; en effet, le jeune Plœchef avait un ami intime, un ami unique devrais-je dire, nommé Constant Leray, qui joignait à une piété enthousiaste des aspirations révolutionnaires assez prononcées.

Constant Leray était un élève fort distingué, ayant fait d'excellentes études et dont la parole, déjà élo-

quente, promettait un prédicateur de première ligne.

Ce qui les avait rapprochés, Plœchef et lui, c'était leur commune propension à s'occuper de choses mystiques.

Constant Leray, qui était réellement un savant, avait fouillé tous les livres du moyen âge ayant trait au surnaturel, et surtout les étranges monuments élevés à l'art magique par certains religieux bretons.

Plœchef, nature ordinaire, et dont l'éducation avait été plutôt négligée, ne voyait pas si loin que son ami, mais il écoutait avec un irrésistible entraînement, dès que Leray se mettait à parler du monde hyperphysique.

En 1791, quand les premiers symptômes de résistance à la Révolution se produisirent en Bretagne, le séminaire de Vannes prit les armes et combattit sous la ville d'Auray un corps patriote, composé de l'ancien régiment de Béthune-Rosny et d'une sorte de guérilla formée par les étudiants de Rennes.

Constant Leray et trois autres jeunes abbés manquèrent à l'appel ; Plœchef répondit pour eux et lut à haute voix un écrit, signé de quatre noms, où Constant Leray et ses camarades déclaraient que leur conscience les forçait à se joindre aux champions de la liberté.

On les appela traîtres, et Plœchef faillit payer pour eux, parce qu'il s'avisa de les défendre ; cela ne l'empêcha pas de se comporter bravement sur le

terrain, car de sa personne il était solide, et son dévouement à la cause royale ne connaissait pas de bornes.

Une heure avant le combat, il eut une entrevue avec Constant dans les bois qui sont entre Auray et Sainte-Anne. Ils s'assirent tous deux au pied d'un arbre ; Constant était triste et semblait peser en lui-même la gravité de l'acte qu'il allait accomplir.

— Je vous fais observer ici, mesdames, dit le président Denault en s'interrompant, que le récit de cette entrevue n'est pas le fruit d'une induction ni le résultat plus ou moins authentique de témoignages recueillis dans l'enquête ; ce récit appartient tout entier à M. de Plœchef, qui l'avait écrit lui-même. J'ai eu la pièce entre les mains.

Constant Leray dit.

— Ami, je voudrais être à ta place, tu suis le sentier commun, tu ne peux avoir ni remords ni scrupules. Moi, j'obéis à une voix intérieure qui me dit : marche ! mais il y a des heures où je crains de me tromper.

— Reviens avec nous ! s'écria Plœchef.

Constant secoua la tête et ne répondit pas.

Puis tout à coup il dit :

— Peut-être qu'aujourd'hui l'un de nous ira dans le lieu où l'on connaît la vérité de toutes choses. Nous avons trouvé ensemble dans les vieux livres de nombreux exemples qui constatent la permission

donnée à certaines âmes de revenir après la mort. Crois-tu à cela, Plœchef ?

— J'y crois, répondit celui-ci.

Constant reprit :

— J'y crois aussi, j'y crois fermement, et comme tu es mon meilleur ami, si je meurs dans la bataille, je te promets de revenir et de t'apprendre qui de nous deux a la raison pour lui.

Plœchef lui saisit la main et s'écria :

— C'est peut-être moi qui mourrai, Constant, et Dieu le veuille, car tu es appelé à un grand avenir. En tout cas, je ne puis faire moins que toi, et si je perds la vie dans le combat, je te promets de revenir et de t'apprendre lequel de nous deux s'est trompé.

Ils restèrent un instant à se regarder, les mains unies et le cœur palpitant.

Puis tous deux, à la fois, ils se signèrent et tous deux à la fois ils s'écrièrent :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je jure de tenir la promesse que je viens de faire !

Ils s'embrassèrent étroitement, puis ils se séparèrent. Constant Leray regagna le camp des Bleus et Plœchef retourna vers les petits retranchements que les séminaristes de Vannes avaient élevés au bas de la côte où est situé Auray.

Il y eut beaucoup de monde tué, ce jour-là, parce que la mêlée fut longue et acharnée. C'étaient de braves jeunes gens des deux côtés, et le sang versé,

comme c'est la coutume, fut du meilleur. Les séminaristes, qui se battaient comme des diables, repoussèrent l'ancien régiment de Rosny et les étudiants de Rennes jusqu'aux environs d'Hennebon, après quoi ils revinrent à Auray, qu'ils trouvèrent occupé par les milices de Vannes. Ils durent se débander devant les troupes régulières qui arrivaient de toutes parts, et le hasard conduisit Plœchef dans un petit manoir de la paroisse de Sainte-Anne, où il obtint un asile.

Il avait rapporté de la bataille une demi-douzaine de contusions et d'égratignures ; la fille du gentillâtre, maître du manoir, lui donna ses soins, et il arriva que Plœchef demanda au bout de trois mois la jeune fille en mariage.

Il n'avait encore pris aucun degré, il n'avait prononcé aucun vœu, et, en vérité, il n'était pas du bois dont se font les martyrs.

Il épousa donc la demoiselle et passa la Révolution tout entière bien tranquillement, à ce qu'on peut supposer, dans le petit manoir de son beau-père.

Pendant les premiers mois qui suivirent la bataille d'Auray, il faut rendre à Plœchef cette justice de dire qu'il se donna beaucoup de mal pour avoir des nouvelles de son ami Constant. Il envoya jusqu'à Rennes pour interroger les étudiants dans les rangs de qui l'abbé Leray avait dû combattre ; personne ne put lui donner le moindre renseignement.

Plœchef, cependant, ne croyait point à la mort de Constant ; il se disait : « S'il lui était arrivé malheur, je l'aurais revu, car il n'était pas homme à oublier sa promesse. »

Deux ans après, on était en pleine chouannerie. M. de Plœchef n'avait pas plus de vocation pour le métier de soldat que pour l'état ecclésiastique ; la bataille d'Auray lui avait laissé des souvenirs désagréables, sous la forme d'une petite blessure au genou qui l'empêchait de marcher droit quand le temps était à la pluie.

Il vivait tranquille au manoir de son beau-père, hébergeant, comme c'était la nécessité alors, tantôt les Blancs, ses anciens amis, tantôt les Bleus, qui le trouvaient bon vivant et qui lui racontaient, en buvant son cidre, les gigantesques guerres de la République.

Sa femme devint enceinte pour la première fois au milieu de l'année 1794. L'enquête ne me fournit pas les moyens de vous dire le caractère de cette brave dame, qui mourut jeune et ne fit point beaucoup parler d'elle en son vivant. Voici le trait le plus saillant de sa biographie :

Le jour des couches de madame de Plœchef, M. de Plœchef ne remplit pas convenablement les devoirs d'un bon mari ; il déserta la chambre de douleurs pour tenir compagnie à un détachement de réquisitionnaires qui avait envahi la salle à manger.

Ce détachement était commandé par un lieutenant beau parleur et ne tarissant pas sur les merveilles des dernières campagnes. Le nom du commandant Leray lui revenait sans cesse à la bouche, et M. de Plœchef lui demanda bien un demi-cent de fois si ce commandant Leray ne s'appelait point Constant de son petit nom.

Le lieutenant ne savait pas; seulement M. de Plœchef lui ayant fait à diverses reprises le signalement de son ancien condisciple, le lieutenant, qui avait bien dîné, finit par dire que c'était là tout le portrait du commandant Leray.

Au dessert, on vint annoncer à Plœchef que sa femme avait mis au monde un gros garçon ; il but un dernier verre de cidre et s'élança vers la chambre de l'accouchée en criant :

— Foi de Dieu ! le commandant sera son parrain ! S'il avait voulu rester dans la prêtrise, il serait devenu archevêque avec tout le talent qu'il avait, et puisqu'il s'est fait militaire, je parie bien qu'on le nommera sous peu général !

Le soir même, il écrivit plusieurs lettres dans différentes directions, le lieutenant n'ayant pas su dire au juste à quel corps d'armée le commandant Leray appartenait présentement. Dans toutes ces missives, Plœchef rappelait avec chaleur les souvenirs du séminaire et invitait son meilleur ami au baptême, qu'il fixait à trois mois de là.

Il ne reçut aucune réponse. Je n'oserais affirmer que Plœchef jura encore « foi de Dieu ! » car Dieu était destitué, et Robespierre l'avait remplacé constitutionnellement par l'Etre-Suprême ; mais il est certain que Plœchef se montra fort mécontent.

Le matin du baptême une lettre arriva de l'armée du Rhin ; elle était maculée et dans un état pitoyable.

Plœchef l'ouvrit d'une main tremblante ; il avait reconnu sur l'adresse l'écriture de Constant.

Elle était toute singulière, cette lettre ; elle rappelait d'abord la promesse mystique échangée entre les deux amis, et Constant se défendait avec une certaine vivacité de l'avoir oubliée ; il constatait ensuite que les projets humains sont variables et souvent modifiés par les circonstances ; sa conclusion était celle-ci : « Nul d'entre nous n'est sûr du lendemain, je t'embrasse de tout mon cœur. »

Signé : Colonel Leray.

Du baptême et du parrainage, pas un mot.

Plœchef n'était pas sans savoir que le reste de la France ne ressemblait guère à son petit coin des environs d'Auray, où les cérémonies du culte continuaient d'aller cahin-caha ; Constant, qui était aussi prudent que brave, n'avait pas sans doute jugé à propos de se compromettre en parlant de baptême. L'enfant fut ondoyé sous je ne sais quel nom, et mourut cinq semaines après de la coqueluche.

Madame de Plœchef prit du chagrin, traîna envi-

ron trois années et finit par rendre son âme à Dieu, qui venait à son tour de remplacer l'Etre-Suprême constitutionnellement. La politique est un vieil enfant mal élevé qui touche à tout.

Plœchef regretta peut-être beaucoup sa femme, l'enquête ne dit rien à cet égard, mais ce qui semble prouvé c'est que le brave homme était possédé, dès cette époque, par un désir immodéré de revoir Constant, son ancien camarade.

Ce n'étaient plus seulement les réquisitionnaires de passage qui pouvaient parler de Constant, c'était un peu tout le monde, et il ne s'écoulait guère de semaine sans que le nom du général Leray fût prononcé dans les journaux. M. de Plœchef n'ayant plus rien à faire au manoir où le deuil du beau-père et de la belle-mère était terriblement ennuyeux, monta sur un petit cheval rouge qu'il avait et prit le chemin de Vannes. Son intention était de parcourir le monde pour trouver le général Leray et causer un peu avec lui des affaires du temps.

Mais il se trouva que l'auberge de Vannes où M. de Plœchef descendit pour passer la nuit avait de bon cidre et qu'on y faisait bien l'omelette aux rognons, deux choses que M. de Plœchef affectionnait singulièrement. Il vécut d'abord huit jours dans cette auberge, avec l'idée de partir toujours le lendemain, puis il fit ce raisonnement qu'avec un gaillard fantasque comme était le général Leray, on pourrait

courir après lui bien longtemps sans le trouver. D'après les feuilles publiques il devait être en route pour l'Égypte avec Bonaparte, et il est bien permis d'y regarder à deux fois avant d'entreprendre un pareil voyage.

Plœchef resta deux ans à l'auberge de Vannes. Son cheval rouge et lui s'y plaisaient extraordinairement. Non-seulement le cidre y était par délices, mais encore on pouvait faire tous les soirs une partie de cartes avec les commis-voyageurs, qui sont des gens avisés, éloquents et sachant conter toute sorte d'histoires.

Pendant ces deux années, Plœchef écrivit une quantité considérable de lettres toutes adressées au général Leray, et qu'il dirigea selon les renseignements fournis tant par les gazettes que par les commis-voyageurs.

A la fin de décembre 1799, six semaines après le 18 brumaire, l'envie lui prit d'aller souhaiter la bonne année au beau-père et à la belle-mère, qu'il n'avait pas vus depuis son départ et qui le croyaient sans doute en Syrie.

Il trouva le petit manoir comme il l'avait laissé, le bonhomme et la bonne femme ne furent ni contents ni fâchés de le voir et lui donnèrent une omelette aux rognons pour son souper. Ils étaient à peu de chose près pétrifiés tous les deux, et ne songèrent

même pas à lui dire qu'un voyageur était venu le demander huit jours auparavant.

Il trouva une lettre, laissée par le voyageur sur sa table de nuit, quand il monta pour se coucher. La lettre était ainsi conçue :

« L'homme propose et Dieu dispose ; tel combat pour la liberté qui amène le despotisme. J'aurais voulu te serrer la main avant de partir pour les Grandes-Indes. Notre pacte tient toujours, le dernier vivant de nous deux saura dès ce bas monde de quoi il retourne là-haut. »

C'était signé Constant Leray, sans qualification ni titre.

Plœchef se pendit à la sonnette de sa chambre et toute la maison monta au carillon qu'il faisait.

— Combien de temps est resté le général ? demanda-t-il. Voyageait-il en poste ? Avait-il une nombreuse suite ? il doit porter crânement son brillant uniforme !

Le bon homme, la bonne femme et les domestiques s'entreregardaient d'un air hébété.

— Eh bien ! fit Plœchef, me répondra-t-on !

— De quel général parlez-vous, mon gendre ? demanda enfin la bonne femme, qui était la moins ahurie de toute la société.

— Je parle, répondit Plœchef, de mon ami le général Leray, qui est venu me demander voici une semaine.

Tout le monde répéta ce mot, *général*, puis le beau-père dit avec tranquillité :

— Il est bon de boire du cidre, Plœchef, mon gendre, mais ceux qui en boivent de trop finissent mal.

Plœchef se mit en colère et ferma les poings; la bonne femme lui dit :

— Vous avez passé plusieurs années au manoir sans jamais lever la main sur nous, garçon, ne commencez pas, car notre testament est fait en votre faveur, puisque nous n'avons personne autre à qui laisser notre bien. J'ai idée que vous avez bu un coup de trop, en effet, et que vous appelez général un moine qui a passé ici, pieds nus, le troisième dimanche de l'avent, après vêpres, et qui vous a demandé en disant que vous aviez été tous deux ensemble au séminaire. Il a écrit un bout de lettre et il a dit qu'il allait jusqu'à Brest s'embarquer pour faire pénitence d'avoir cru à autre chose que Dieu.

Plœchef ne battit personne, ce n'était pas dans son caractère, mais il renvoya tout le monde, et de rage, il s'endormit jusqu'au lendemain midi. A midi, il demanda Renotte, la cuisinière, et se fit rissoler une omelette aux rognons qu'il mangea, après quoi, il monta sur son cheval rouge et partit pour Brest, le plus beau port de la Bretagne, c'est-à-dire du monde. Quand il arriva à Brest, le navire qui emmenait son ami Constant venait de mettre à la voile ; on voyait

encore le sommet de ses trois mâts dans le lointain.

L'idée vint à Plœchef de retenir son passage sur un autre navire et de faire, lui aussi, le voyage des Grandes-Indes, mais à l'auberge où il était descendu, on lui servit une soupe au poisson qui lui donna à réfléchir; elle était excellente et le cidre ne lui déplut pas. Il resta trois ans dans cette auberge.

Le beau-père et la belle-mère, dont il avait fait le bonheur en ne levant jamais la main sur eux, moururent à quelques mois de distance l'un de l'autre et lui laissèrent fidèlement leur héritage. Plœchef vint alors s'établir dans l'hôtel de son nom, situé à Quimperlé, sur la place de l'église Sainte-Croix, et prit avec lui Renotte, l'ancienne cuisinière de Sainte-Anne d'Auray, à cause de l'omelette aux rognons, qu'elle faisait comme personne.

Cette Renotte ne le quitta qu'au jour de sa mort. Ce fut d'elle que l'enquête obtint la plupart des renseignements qui précèdent et qui vont suivre.

Une fois établi dans la maison de ses ancêtres, Plœchef devint un homme comme un autre et gagna l'estime de ses concitoyens. Au lieu de boire du cidre à l'auberge, il se désaltéra chez lui. Plusieurs partis lui furent proposés, mais sans blâmer la conduite de ceux qui se remarient, il préféra rester veuf. Au commencement de la Restauration, on le nomma maire de Quimperlé, et il remplit ces fonc-

tions importantes à la satisfaction de tous ses concitoyens.

Ce fut vers l'année 1817 que le futur chevalier Moras, âgé de dix ou douze ans, fut amené au manoir sur un âne par le bedeau de la paroisse de Kerentrech, auprès de Lorient. Moras était le fils orphelin d'une pauvre cousine que M. de Plœchef avait dans ce pays-là.

Plœchef confia le jeune Moras à Renotte, en la priant de ne jamais lui rompre les oreilles au sujet de cet enfant, qui fut mis en pension je ne sais où et finit par apprendre à épeler.

Le jour même de l'arrivée de Moras eut lieu un événement de bien autre importance : M. de Plœchef reçut, en effet, de Fou-Kian, capitale d'une des provinces maritimes de la Chine, une lettre signée par Constant Leray, évêque de Tsi-Nan, *in partibus infidelium*.

La lettre disait :

« Le Céleste-Empire est une contrée très-curieuse dont nous n'avions aucune idée au séminaire de Vannes. Je prêche en ce moment le carême dans la petite ville de Fou-Tcheou, qui a quinze cent mille habitants. J'ai appris là que mon ancien chef, le général Bonaparte, n'avait pas bien fini comme empereur. Ce n'était pas un garçon sans intelligence. J'ai l'intention de partir pour Sainte-Hélène après Pâques, et de porter au prince déchu les consolations

de mon saint ministère. Je suppose que tu vis encore, puisque je ne t'ai pas vu ; quant à moi, tu peux être bien sûr d'avoir ma visite, aussitôt que j'en aurai fini avec l'existence. Pense à Dieu. »

Cette lettre, conservée, faisait partie des pièces de l'enquête ; je l'ai eue sous les yeux, et je puis affimer que Mgr l'évêque de Tsi-Nan avait une fort jolie écriture.

Plœchef, après l'avoir lue, fit chercher dans la ville de Quimperlé un garçon de bonne volonté qui se chargeât de faire le tour du monde pour porter sa réponse à Constant Leray. Il était fort à son aise et ne regardait point au port qu'il faudrait payer. Il trouva un bon petit homme qui lui demanda mille écus, ce qui, certes, n'était pas cher, et qui partit tout chaud tout bouillant. Plœchef attendit de ses nouvelles pendant deux ans et apprit qu'il s'était établi cabaretier dans l'île de Jersey, où les mille écus lui avaient servi à acheter son fonds.

Plœchef était encore tout en colère de cet abus de confiance, lorsque le messager de Nantes lui apporta une grande caisse qui venait de l'empire de Bournou dans la Nigritie antérieure, vulgairement appelée le Soudan.

La caisse contenait le portrait d'un homme à barbe blanche, revêtu du costume ecclésiastique.

Malgré le temps écoulé, M. de Plœchef reconnut avec une singulière émotion les traits de Constant

Leray, la seule créature humaine qu'il eût véritablement aimée.

A la peinture était joint un petit billet ainsi conçu :

« Rien de nouveau. Le général Bonaparte n'est pas bien logé à Sainte-Hélène, et je l'ai trouvé considérablement engraissé. Il a paru content de me voir et m'a dit que j'avais pris le bon parti en me faisant évêque. Au lieu de revenir en Chine, j'ai profité de l'occasion pour pousser jusqu'au Sénégal, d'où j'ai gagné le bassin du lac Tchad. Pense à Dieu. Il y a ici de beaux nègres, et je suis archevêque de Kouka; mon portrait a été peint dans la ville de Boussa, par un domestique de Mungo-Park, qui est présentement bourreau du roi. A bientôt, car il est question de faire ici de moi un martyr, et je suis, d'ailleurs, tourmenté par les fièvres. »

Cette seconde lettre était au dossier comme la première, et nous vîmes le portrait de l'archevêque, qui avait la place d'honneur dans le salon du petit manoir de Kerboz, en la paroisse de Saint-Maurice.

A partir de cette époque, M. de Plœchef n'entendit plus parler de son ami Constant ; mais plus il vieillissait, plus la préoccupation du pacte mystique grandissait en lui, et le témoignage de Renotte, sa gouvernante, établit que cette pensée devint une sorte d'obsession à dater de l'année 1826, où il

quitta la mairie de Quimperlé pour se confiner au manoir.

A cette époque il prit avec lui le jeune Moras, dont il se servait à peu près comme d'un domestique.

A part ce même Moras, la vieille gouvernante et Yvon, le tailleur de Saint-Maurice, que l'abaissement de ses facultés avait introduit près de lui, Plœchef ne voyait personne.

Il buvait du cidre en quantité et dormait sur de vieux grimoires qui traitaient des questions de magie.

Au mois de juillet 1828, Plœchef reçut une missive du résident anglais du royaume de Travancor, qui lui annonçait le décès de Constant Leray, esq., se disant archevêque de Colapour et sujet français.

La dernière volonté dudit Constant Leray était que le chevalier de Plœchef, son ami, fît dire trois messes chantées à la cathédrale de Vannes, pour le repos de son âme, et qu'on transmît audit M. de Plœchef ces cinq mots, qu'il avait prononcés trois en français, deux en anglais en exhalant son suprême soupir : « Pense à Dieu, » et « *Ere long !* »

Les gens qui savent l'anglais ne sont pas rares sur les côtes de Bretagne ; Plœchef trouva aisément à se faire expliquer ces deux mots, qui signifient « bientôt » ou « à bientôt. »

A dater de la réception de cette lettre, son état

moral changea complètement, et il vécut, on peut le dire, dans une sorte d'attente perpétuelle.

Trois personnes reçurent communication de son secret : la vieille Renotte, Moras et Yvon, le tailleur.

La vieille Renotte, qui était une honnête personne, feignit l'incrédulité pour guérir les transes de son maître ; celui-ci en manifesta du mécontentement, et s'éloigna d'elle pour donner toute sa confiance à Moras et au tailleur, devenus, au dire de Renotte, une paire d'amis.

On avait consulté le tailleur sur la question de savoir pourquoi Constant Leray, mort depuis plusieurs mois déjà, n'était pas encore *venu*.

Le tailleur avait répondu que le défunt viendrait quand les trois messes seraient dites.

M. de Plœchef fit dire les trois messes. Il vivait dans un état de fièvre où il y avait du désir et de la crainte.

J'arrive ici à la principale pièce de l'enquête, écrite tout entière de la main de M. de Plœchef, et relative à l'apparition.

Car l'apparition eut lieu, comme vous allez le voir.

V

Je rétablis de mémoire la déclaration de M. de Plœchef, et je crois pouvoir affirmer, tant mon

souvenir est précis, que je m'éloignerai très peu du texte original, soit au fond, soit dans la forme, à laquelle ses anciennes habitudes de magistrat municipal donnaient une tournure particulière. C'était ainsi :

« De ma maison de Kerboz, près Saint-Maurice, en rivière de Quimperlé.

« L'an 1829, le 13 avril, je soussigné, déclare pour valoir ce que de droit, contre l'incrédulité et le matérialisme, ayant en vue notamment le cercle dit *Société du commerce* à Lorient, et le *Journal des villes et des campagnes*, notoirement opposés à ma manière de voir en fait de démonologie;

« Que, dans les années qui précédèrent la révolution française, Constant Leray et moi, liés d'amitié au séminaire de Vannes, nous nous fîmes mutuellement, et à diverses reprises, promesse de *revenir* en cas de mort, le premier décédé s'engageant à révéler au dernier vivant le mystère de ce qui est au-delà du tombeau ;

« Que la préoccupation de soulever ce voile fut la grande affaire de toute notre jeunesse, et que l'engagement précité fut renouvelé par nous solennellement dans une circonstance grave, quelques instants avant le combat d'Auray, où Constant et moi, malgré notre tendre liaison, nous portions les armes sous deux drapeaux ennemis ;

« Que depuis lors le soussigné n'a jamais eu le

plaisir de revoir Constant, ni l'occasion de renouveler son engagement ; mais que ledit Constant, par lettres et messages, a continué au contraire, jusqu'à ces derniers temps, de rappeler au soussigné la promesse réciproquement échangée ;

« Que, par dépêche parvenue au mois de juillet dernier, sir Robert B. Payne, major au service de la Compagnie des Indes, et résident anglais à Travancor, a fait savoir que Constant Leray, parvenu à la dignité d'archevêque, après avoir porté les épaulettes de général dans l'armée française, était arrivé au terme de sa vie mortelle ;

« Que dès lors le soussigné avait droit de la part de son ami décédé à l'exécution de la promesse si souvent formulée ;

« Que néanmoins rien ne se produisit parce que peut-être le soussigné mit une certaine négligence à faire dire trois messes chantées qui semblaient être une condition posée par le défunt ;

« Que les messes chantées furent dites à la cathédrale de Vannes, et que, nonobstant, plusieurs mois se passèrent encore sans qu'il convînt audit défunt de purger l'obligation qu'il s'était imposée ;

« Mais qu'hier dimanche 12 avril, entre onze heures et minuit, ledit défunt a enfin rempli sa promesse comme il va être dit :

« Dans la journée, et sur le conseil d'une personne compétente (Yvon le tailleur), le soussigné avait

assisté à la grand'messe en l'église paroissiale de Saint-Maurice, et avait prononcé par trois fois le nom de Constant Leray au moment de l'élévation, en ajoutant chaque fois : *Ne te souviens-tu point ?* La troisième fois, quoiqu'il n'y eût auprès de lui que son neveu Moras, le soussigné put entendre distinctement une voix qui lui répondait : *Si fait, je me souviens.*

« Le soussigné rentra dans sa maison avec la pensée qu'il était à la veille de quelque événement extraordinaire. Il employa la majeure partie de cette journée à relire les lettres de son ami, et à feuilleter des livres de piété. Il adressa même plusieurs fois la parole au portrait de Constant Leray, pendu dans le salon, lui affirmant que son grand désir n'était point curiosité vaine, mais besoin d'avoir une preuve irrévocable de l'immortalité de l'âme.

« Le soir, le soussigné soupa légèrement, et diminua de moitié la quantité de cidre qu'il buvait d'ordinaire, afin d'avoir l'esprit net et le corps dispos.

« Il se mit au lit à neuf heures et ne dormit point ; il attendait.

« Au moment où la pendule sonnait la demie de onze heures, un bruit de pas se fit dans le corridor. Le soussigné se leva aussitôt sur son séant, et fit le signe de la croix ; la porte s'ouvrit et Constant Leray parut.

« Non point tel que le soussigné l'avait vu jadis au temps où ils étaient jeunes tous les deux, mais en tout semblable au portrait pendu dans le salon : on eût dit que le portrait était descendu de son cadre et qu'il vivait.

« Constant Leray avait à la main une lampe de forme sépulcrale, et qui jetait des lueurs livides comme celles de l'esprit de vin enflammé.

« Le soussigné le trouva plus petit qu'autrefois, mais il est certain que l'homme diminue à vieillir, et d'ailleurs il n'y avait pas de doute possible : c'était lui, j'affirme que c'était lui.

« Il s'était arrêté sur le seuil, immobile, et me couvrant de son regard fixe :

« — Tu m'as appelé, dit-il, je suis venu.

« Le soussigné avait préparé dans son esprit un certain nombre de questions ayant trait à l'autre vie, mais il doit avouer que son trouble fut très grand et qu'aucune de ces questions ne revint à sa mémoire ; il demanda seulement :

« — Es-tu heureux, mon pauvre Constant, et te trouves-tu bien où tu es ?

« Constant répondit :

« — Les pactes du genre de celui que nous avions fait déplaisent à Dieu. Il m'a fallu toute une vie de dangers et mon martyre pour obtenir la permission de remplir la promesse que je t'avais faite, et encore cette permission est-elle bien limitée. J'ai

le droit de te parler de toi-même, de te donner des conseils, de t'exhorter à la sagesse, mais sous peine du feu éternel, j'ai reçu défense de t'instruire sur le sujet que nul vivant ne doit connaître.

« Le soussigné fut désappointé; néanmoins il pensa en lui-même : J'aurais dû m'attendre à cela, car il est bien certain que notre idée, à Constant et à moi, a dû venir à des milliers de gens depuis le commencement du monde, et que si nul n'a jamais rien su, c'est qu'il y a impossibilité absolue de savoir.

« Le soussigné demanda pourtant :

« — Voyons, Constant, ne me refuse pas, réponds seulement à deux petites questions : Où es-tu et que fais-tu ?

« Constant resta muet et souffla sa lampe.

« — La loi est ainsi, prononça-t-il lentement après un silence; à la première question défendue, tu dois cesser de me voir, à la seconde, tu dois cesser de m'entendre. Sois prudent et profite plutôt des conseils que je suis autorisé à te donner.

« Le soussigné, qui était désormais à tâtons, réprima son dépit et murmura :

« — Alors, dis ce que tu voudras.

« Constant Leray reprit aussitôt la parole, qu'il garda longtemps; il exhorta le soussigné à bien vivre et à ne commettre aucun péché mortel, puis, sortant des considérations générales, il ajouta :

« — De l'endroit où je suis nous voyons tout, et

nos regards pénètrent dans les replis les plus secrets de la conscience humaine. Tu as auprès de toi trois personnes qui ne méritent pas également ta confiance. La vieille Renotte ne vaut rien, quoiqu'elle sache préparer certains mets qui flattent ta sensualité ; Yvon Legoff, le tailleur, est une âme vertueuse, et je t'engage à lui faire du bien ; mais ce qui va suivre n'est plus un conseil, c'est un ordre. Tu as le bonheur de posséder dans ta maison un jeune homme du plus grand mérite, et dont le cœur vaut encore mieux que son intelligence. Bénis le ciel qui t'a donné pour neveu le jeune Moras, et fais de lui ton fils d'adoption. Te voilà qui avances en âge ; à cette époque de la vie les heures sont précieuses, et ce qui peut être fait aujourd'hui ne doit jamais être remis au lendemain. Tu es riche, pourquoi ton testament n'est-il pas déjà déposé chez un notaire? Si tu mourais subitement, ton bien irait à des collatéraux que tu connais à peine, tandis que le jeune Moras, la joie et la consolation de ta maison, n'aurait qu'une faible part qui ne lui permettrait point de consacrer ses jours à la bienfaisance.

« Je te donne un mois pour régler tes affaires en faveur du jeune Moras, et sans qu'il soit besoin de songer aucunement à tes autres héritiers ; après ce délai, si tu m'as désobéi, à moi, qui suis ton meilleur et ton plus ancien ami, Dieu lui-même se chargera de te punir. »

L'écrit, en forme de procès-verbal, dont je viens de vous rapporter les principaux passages, fut dressé par le bon M. de Plœchef le lendemain même de la nuit mémorable. Il contenait encore plusieurs autres détails, mais je suppose que vous en savez désormais assez, mesdames, pour deviner de quelle nature était l'apparition qui abandonnait ainsi une tombe située aux bords du Gange, tout exprès pour donner de si excellents conseils à l'ancien maire de Quimperlé, en faveur de son neveu Moras.

J'ajouterai pourtant que feu Constant Leray, avant de disparaître, promit de revenir encore une fois, une seule. — « Cette nuit-là, dit-il, car nous ne pouvons sortir que la nuit, je n'aurai pas la permission de te parler, mais il suffira de ma vue pour t'annoncer que ta carrière mortelle est achevée.

« En effet, tu rendras l'âme le lendemain, sans que secours de médecin puisse y faire la moindre des choses. Adieu donc, et n'oublie pas le testament. »

M. de Plœchef, le pauvre bonhomme, ne conçut pas l'ombre d'un soupçon, comme le témoigne l'écrit, lui-même, imprégné d'un bout à l'autre d'une absolue confiance. Il était fort amoindri au point de vue intellectuel, et il faut tenir compte de ce fait, que l'apparition de son ancien camarade décédé réalisait pour lui l'idée fixe de toute une longue vie.

Le dernier mot de son étrange procès-verbal était celui-ci :

« La prochaine fois que Constant viendra me voir, ce n'est pas moi qui rendrai compte de sa visite.

« Dans les cas analogues, dont je pourrais citer des exemples nombreux, rapportés par les écrivains dignes de foi qui ont traité des matières surnaturelles, on n'a pas beaucoup le temps de se retourner; mais je prendrai mes mesures pour que cette seconde apparition soit constatée, du moins par mon témoignage verbal. Je l'attends sans trembler, car mon ami n'aura rien à me reprocher : mes biens ne doivent rien à personne, et, dès aujourd'hui, je vais assurer le sort du jeune Moras, qui semble être protégé par le ciel... »

Le 6 mai 1829, c'est-à-dire trois semaines après, le testament de M. de Plœchef, écrit de sa main d'un bout à l'autre, fut déposé chez le notaire de Quimperlé.

Il contenait donation entière de ses biens, meubles et immeubles au neveu Moras, que le bonhomme appelait son fils d'adoption, et qu'il priait, si faire se pouvait, de prendre son nom de Plœchef avec son titre de chevalier. Un legs d'une certaine importance était attribué au tailleur Yvon Legoff.

Quant à la vieille Renotte, pour prix de tant d'omelettes aux rognons parfaitement battues, il ne

lui était accordé qu'une somme de cinquante écus une fois payée.

Le résultat ne se fit pas attendre : à la fin de la deuxième semaine qui suivit le dépôt du testament, la vieille Renotte fut éveillée au milieu de la nuit par la voix de son maître, qui appelait. Jamais elle ne l'avait entendu crier ainsi, et elle vit bien tout de suite qu'il y avait un malheur.

M. de Plœchef demanda Moras et aussi Yvon Legoff, le tailleur.

Mais Moras et Legoff se trouvèrent absents tous les deux par hasard.

Ce qui va suivre est la déposition de Renotte, qui était seule à la maison, et reçut ainsi forcément les dernières confidences de son maître.

« Quand j'arrivai, nous dit-elle, aux cris de notre pauvre Monsieur, qui était pâle comme un trépassé, ce qui lui restait de cheveux gris se hérissait sur son crâne.

« Je lui demandai ce qu'il avait, il me répondit : « — Je me meurs, je me meurs ! et j'ai déjà les deux pieds dans la tombe.

« — Je vais aller quérir le médecin, répliquai-je ; quelle maladie faut-il lui dire que vous avez, notre Monsieur ?

« — Pas de maladie, qu'il me fit, pas de médecin, je me meurs, je me meurs !

« Et il avait au front des gouttes de sueur grosses comme mon pouce.

« C'était un bon chrétien; en le voyant de même, je lui dis : Plœchef, notre maître, vous ne refuserez toujours pas votre confesseur?

« Il fit le signe de la croix et remonta ses jambes sous la couverture comme s'il eut voulu se lever, mais il ne put pas; c'était une compassion que de le voir.

« Et il répétait sans cesse :

« — J'ai les deux pieds dans la terre! Seigneur Jésus, ayez pitié de moi! je me meurs, je me meurs! Ce n'est pas un prêtre qu'il me faut, mes affaires sont en règle, car je savais bien ce qui allait m'arriver; je voudrais parler à mon neveu Moras, je voudrais parler à Yvon Legoff.

« Où étaient-ils, ces deux-là? Dieu seul le sait. Jamais M. Moras ne s'absentait la nuit. Moi, je restais bien embarrassée, car l'agitation du pauvre monsieur augmentait, et il ne voulut rien boire, quoique je lui eusse mis chauffer de la cannelle avec du tilleul et de la camomille.

« Il avait des convulsions qui secouaient sa couverture comme si le diable avait été par dessous.

« Vers deux heures du matin, l'idée me prit d'aller chercher le médecin malgré lui, car je voyais bien qu'il s'en allait, à cause du masque noir qui lui poussait autour des lèvres.

« Mais il devina mon dessein et s'écria :

« — Reste! je t'ordonne de rester! tu n'es ni bonne ni mauvaise, pourquoi veux-tu me désobéir à l'heure de la mort?

« Il ajouta en fixant sur moi ses yeux vitreux :

« — Je veux le voir, je veux voir son portrait! Tu es assez forte pour décrocher le cadre et tu le traîneras jusqu'ici.

« Je comprenais bien qu'il s'agissait de son ami Leray, le général-archevêque.

« J'allai donc au salon, je dépendis le cadre comme je pus, et je le traînai dans le corridor.

« Avant de passer le seuil de la chambre à coucher, j'entendais notre maître qui criait : Viens vite, je me meurs! j'ai les deux pieds dans la terre!

« Il était assis sur son séant, et soufflait comme quelqu'un qui n'en peut plus.

« Dès qu'il vit le portrait, sa tête retomba sur l'oreiller, et il dit :

« — C'est lui! je le reconnais bien! il était là tout à l'heure. Il ne m'a pas parlé; il avait promis qu'il ne parlerait pas cette fois... Renotte, bonne femme, tu témoigneras que Constant Leray est venu deux fois après sa mort.

« Sa voix s'embarrassa dans sa gorge.

« — J'y vais! j'y vais! balbutia-t-il, comme s'il eût répondu à quelqu'un qui l'appelait, j'ai fait ce que tu m'as commandé. Dieu ne peut pas me punir,

puisque j'ai vécu en honnête homme et en chrétien. Si j'ai déshérité mes proches, c'est que c'était la volonté de Dieu... Je te dis que j'y vais!

« Il eut un grand hoquet, puis il ne parla plus.

« Quand je m'approchai de lui, il avait rendu son âme. »

— J'eus bien du deuil, ajouta Renotte, en achevant son discours et en essuyant une larme, car il était bête, c'est vrai, et ahuri de raison, mais il n'avait pas de méchanceté. Il y avait plus de quarante ans que je lui tournais des omelettes.

Bien entendu, le chevalier Moras fut interrogé, lui aussi. Il nous répondit avec beaucoup d'aplomb, prétendant que son dévouement pour Plœchef lui avait coûté un brillant avenir; avec les talents naturels dont il était doué et sa tournure avantageuse, il aurait pu aisément faire fortune dans le monde et parvenir aux plus hautes destinées, s'il n'eût point sacrifié sa jeunesse au vieux parent qui ne pouvait se passer de lui.

Pendant qu'il nous contait ces bourdes, les deux propriétaires campagnards approuvaient du bonnet, et le vicomte Sidoux des Moraindières, notre honorable président, avait peine à contenir son attendrissement.

Un médecin de campagne, qui était arrivé tardivement au manoir de Kerboz, et qui avait constaté le décès du vieux Plœchef, nous fournit de longues

explications sur la nature de la maladie. Dans son idée, l'ancien maire de Quimperlé jouissait d'une très bonne santé pour son âge ; seulement, il avait quelque chose au cœur, à la rate, aux reins et au foie ; son estomac s'en allait un peu par morceaux. Le médecin penchait à croire que Plœchef avait bien pu avoir un coup de sang, à moins qu'un anévrisme ne se fût rompu chez lui, ou qu'il n'eût été étouffé par une goutte remontante.

— Le cadavre, ajouta-t-il, était frais comme vous et moi, et le bonhomme aurait vécu jusqu'à cent ans s'il avait voulu prendre un abonnement chez moi, à deux visites par semaine, comme sa position le lui permettait bien. Voilà ce qu'il en coûte pour liarder avec la médecine.

Un seul témoignage manqua complétement à l'instruction : ce fut celui d'Yvon Legoff, le tailleur, qui avait disparu du pays.

En tout, le Tribunal entendit plus de quarante témoignages, sans compter celui de Loupin, qui fut admis à rendre compte de son enquête personnelle.

Parmi les membres de la réunion, j'étais le seul versé dans la connaissance des affaires judiciaires ; cela me donnait quelque influence sur les deux campagnards, qui, sans cela, auraient suivi aveuglément l'opinion de notre président.

L'opinion de notre président, très franchement exprimée dès le début, était qu'il n'y avait pas de

quoi fouetter un chat. De deux choses l'une, selon lui : ou les apparitions avaient eu lieu, ce qui, en définitive, était bien possible ; ou le vieux Plœchef, rongé de superstition, et déjà malade, avait cru voir le fantôme, et dans les deux cas, il était mort de peur.

Le soir du troisième jour, car l'instruction ne dura pas moins de trois fois vingt-quatre heures, la vieille Renotte, qui avait déjà été entendue à plusieurs reprises, fit savoir qu'elle avait quelque chose à révéler. On l'introduisit.

— Notre M. Moras est un bien digne jeune homme, dit-elle, mais on ne sait ni qui vit ni qui meurt, et je ne voudrais pas m'en aller avec un péché sur la conscience. Il y a donc que la veille de la première apparition, Fancin Gâvre, le valet du meunier, voulait parler avec Françoise, sa promise, et qu'il la mena devers le moulin à vent ruiné qui est sur la lande du Trefeu. Comme ils causaient, il tomba de la pluie et ils entrèrent tous deux dans le moulin pour se garer.

« Quand ils furent là, ils entendirent qu'on causait dans le trou qui est sous le moulin, et qui servait à magasiner les sacs du défunt meunier Yaume, du temps que son moulin roulait au vent.

« Fancin Gâvre avança la tête au bord du trou, et vit au fond le petit bancal de tailleur, Yvon Legoff, avec deux ouvrières couseuses, qui n'étaient

pas de la paroisse, et notre M Moras, assis dans un coin à fumer sa pipe... »

— Tu mens, sorcière ! s'écria ici le chevalier Moras, tout pâle de fureur.

Je requis aussitôt l'éloignement de Moras, pour que la déposition de Renotte pût s'achever en paix.

Le vicomte Sidoux, après avoir résisté, fit droit à ma demande de très mauvaise grâce, et en s'en allant, le chevalier dit :

— C'est bon, elle va mal parler de moi, mais j'aurai des témoins, moi aussi, ça ne coûte pas cher, et gare à elle !

La vieille Renotte était toute tremblante.

— Il m'en arrivera peut-être du chagrin, murmura-t-elle, car notre M. Moras est bien coquin, quoique ce soit un digne jeune homme, mais j'ai commencé, je finirai, à tout risque.

« Il y a donc que Fancin Gâvre fut bien étonné de voir pareille compagnie dans le trou, et il se mit à regarder de plus près avec sa promise.

« La pluie dura pas mal de temps, et au bout de trois quarts d'heure, une heure, la besogne des deux couseuses, qui n'étaient pas de la paroisse, étant achevée, le petit bancal de tailleur essaya à notre M. Moras un habillement qui ressemblait approchant à celui d'un prêtre, et lui mit sur la tête une manière de perruque toute en cheveux blancs, qui se nouait au cou comme la mentonnière d'une coiffe,

et qui lui donnait l'air d'avoir une barbe blanche, pareille à celle du tableau d'évêque... »

Loupin, qui jouait ici un peu le rôle du ministère public, fit valoir aussitôt la terrible importance de cette déposition, et engagea le conseil à citer immédiatement Fancin Gâvre avec Françoise, sa promise.

Le vœu de Loupin fut exaucé comme par magie ; Françoise, une forte fille aux cheveux roux, et Fancin, un pauvre petit gars tout déjeté, furent introduits par l'huissier improvisé que nous avions institué pour notre conseil. Vous n'ignorez pas, mesdames, qu'une audition de témoins en Bretagne, est chose sujette à surprises. Fancin et Françoise, parlant tous deux à la fois, comme s'ils eussent été pressés de débiter une leçon faite, affirmèrent qu'ils n'avaient jamais été sur la lande du Tréfeu, et que jamais ils n'avaient vu personne dans le trou.

Ils affirmèrent également, sous les serments les plus redoutables, avoir vu un monsieur blond, rose et court (qui était Loupin) donner des pièces blanches à la vieille Renotte, en quantité.

— Vous voyez bien, s'écria le vicomte Sidoux des Moraindières, qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat !

Ce fut son résumé de président.

On alla au vote. A la majorité des trois voix du président et des campagnards, opposées à ma voix

et à celle du baron de Trémelec, le Tribunal arbitral déclara que le chevalier Moras de Plœchef était un homme d'honneur.

VI

Il y eut dans l'auditoire du président Denault un vif mouvement de désappointement.

— Mesdames, reprit-il, tout était fini, bien fini. Nous avions fait ce que nous avions pu pour notre pauvre belle Juliette, mais nous avions été battus à plate couture.

De notre propre consentement, signé d'avance, la sentence du Tribunal arbitral était sans appel.

Félix Réveil, qui était arrivé le matin de Rennes, faisait pitié. Quand nous revînmes, Tremelec et moi, à notre auberge de Quimperlé, nous y trouvâmes Juliette et sa mère ; la vicomtesse Sidoux des Moraindières était aux trois quarts convertie par les larmes de sa fille.

Mais cela importait peu ; nous savions que le vicomte était le maître, et qu'il était inflexible.

Il y eut une grande scène de larmes, et je me souviens que la vicomtesse dit à Félix Réveil : « Si seulement les arbitres vous avaient donné quelque chose dans la succession, M. des Moraindières

aurait peut-être entendu la raison ; ce n'est pas un tigre... »

Loupin nous avait abandonnés. Depuis le prononcé de la sentence, il avait disparu, et personne ne savait ce qu'il était devenu.

Au lieu de partir pour Rennes, le soir même, comme c'était mon dessein, car une lettre de Chesnot, sévère et manquant d'orthographe, m'avait notifié la veille que mon absence n'avait pas bonne odeur dans la famille de ma fiancée, je restai encore cette nuit pour consoler Juliette et Félix.

Je dois avouer d'ailleurs que j'attendais toujours maître Loupin, dont la conduite ne me semblait pas convenable.

Vers neuf heures du soir, il y eut grand tapage à la porte de l'auberge, où de nouveaux hôtes arrivaient. La chambre qui avoisinait celle où nous nous tenions s'emplit bientôt de bruits, et la vicomtesse Sidoux reconnut avec une véritable terreur la voix de son mari.

C'était la majorité du Tribunal arbitral qui venait là célébrer par un festin le triomphe du chevalier Moras.

Ils burent et ils mangèrent jusqu'à près de minuit. Les deux gentilshommes campagnards se moquaient à bouche que veux-tu du baron de Tremelec et de moi. Le vicomte Sidoux appelait Moras « mon coquin de gendre, » et répétait en riant d'une façon

significative : « Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ! »

Moras parlait d'un accent majestueux, et menaçait d'introduire contre le père de Félix, qui était, selon lui, à peu près solvable, une plainte en diffamation, flanquée d'une demande de cent mille écus de dommages-intérêts.

La vicomtesse me dit d'un accent plaintif :

— Cela ferait un revenu de quinze mille francs en plus, au denier vingt, et notre malheureuse enfant pourrait avoir voiture.

A minuit, nous allâmes nous coucher. Pas de nouvelles de Loupin.

Vous pouvez voir, Mesdames, que j'éprouve ici un certain embarras, car le dénoûment de mon récit est tout proche, et c'est le moment d'en dégager la moralité. Or, la moralité de mon récit vous semblera, j'en ai peur, entachée de hardiesses paradoxales.

L'histoire que j'ai eu l'honneur de vous raconter tendrait en effet à faire croire qu'un apprenti notaire peut être bon à quelque chose.

Je vous en demande pardon, et j'ajoute que Loupin a fait, depuis lors, pénitence.

En effet, ce fut bien Loupin qui fut le dieu de notre dénoûment.

Le lendemain matin, au moment où je bouclais ma valise bien tristement, car je venais de dire adieu à Félix et à Juliette, je vis entrer dans ma

chambre le chevalier Moras, très défait et pâle comme un malade qui sort trop tôt de l'hôpital.

Il me dit sans autre préambule :

— Je ne puis pas non plus me réduire moi-même à la mendicité; voici ce que je propose, et si M. Félix refuse, je subirai les conséquences d'un procès, coûte que coûte!

Je le laissais parler sans l'interrompre, ne comprenant pas du tout le motif de cette étrange capitulation.

Moras continua :

— Je ferai un acte selon la forme authentique, qui assurera aux messieurs Réveil les deux tiers de la succession de feu le chevalier de Plœchef, notre oncle, et je renoncerai à la main de Mlle Sidoux des Morandières, dont les sympathies pour un autre que moi apporteraient un élément dangereux dans mon ménage.

Comme je ne répondais pas encore, tant la surprise me bâillonnait étroitement, Moras ajouta d'un ton pleureur :

— Pensez-vous donc que M. Félix ne se contentera pas de cela?

— Eh bien! eh bien! fit le vicomte Sidoux, qui entra d'un air dégagé, comment vous en va, monsieur Denault? C'est une bien mauvaise farce, n'est-ce pas? moi, je la désapprouve hautement, et si j'é-

tais à la place des Réveil, j'exigerais la succession tout entière. Voilà ma manière de voir !

Moras ayant voulu parler, le vicomte lui dit rudement :

— Tout ce qu'on peut vous accorder, pataud, c'est que vous êtes plus bête que méchant ; allez voir dans la cour si j'y suis, je vais tâcher d'arranger votre affaire, et vous irez ensuite vous faire pendre ailleurs !

Comme s'il eût voulu mettre le comble à ma stupéfaction, Moras courba la tête et se retira sans mot dire.

— Voyez-vous, monsieur Denault, reprit le vicomte qui n'avait jamais été plus majestueux, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche. Je ne méprise pas le sentiment, mais il faut du bien venu. Parlons avec franchise : entre cet excellent Félix et nous, il n'y a pas de quoi fouetter un chat ; ma fille l'aime, il aime ma fille, du diable si je vois aucun obstacle à ce mariage-là ! J'ai appris avec plaisir que Mme la vicomtesse était à Quimperlé, et je viens de la faire prévenir ainsi que les deux jeunes gens. Nous allons arranger la chose séance tenante.

La porte fut ouverte, en ce moment, et ma chambre s'emplit comme un salon de théâtre au dernier acte de la comédie.

Félix et Juliette, qui croyaient rêver tous deux, furent appréhendés au corps par le vicomte ; il réu-

nit leurs mains lui-même, et les força de s'embrasser.

Loupin, qui entra le dernier d'un air orgueilleusement modeste, m'expliqua tout d'un mot. Il me dit :

— J'ai fait ouvrir par un serrurier, hier au soir, la masure abandonnée du tailleur Yvon Legoff, et j'y ai trouvé certains objets que j'ai apportés ce matin au chevalier Moras.

— Quels objets?

— La robe d'évêque de l'apparition, sa perruque et sa barbe blanche. Quand il a vu cela, Moras n'a pas demandé son reste.

— Si vous m'en croyez, jeune homme, disait en ce moment à Félix, le vicomte Sidoux des Moraindières, vous allez, aujourd'hui même, vous faire faire une donation entre vifs. Le malheureux ne refusera rien, c'est moi qui vous le dis. Vous constituerez la chose en dot à votre petite femme, et si le coquin réclame, vous lui répondrez : c'est bien assez de vous épargner la guillotine !

Le dernier mot fut à Loupin, qui dit tout bas à l'oreille de Félix, quand celui-ci vint se jeter à son cou :

— Si vous m'en croyez, jeune homme, vous prendrez votre femme et vous l'emporterez, sous votre bras, très loin de sa mère, que je respecte, et de son père qui est un juste, mais qui ne fait pas

assez la différence entre ces deux actes d'inégale gravité : fouetter un chat et guillotiner un homme.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda le vicomte.

— Comme toujours, repartit Loupin, je partage votre excellente manière de voir.





TABLE

FIN DE LA TABLE.

